

Maurice Coton

Le journal de l'ami double

1989 – 1991

AVERTISSEMENT DE L'AMI DOUBLE

Ecrit sur des feuilles volantes du 4 septembre 1989 au 26 décembre 1991, *Le journal de l'ami double* retrace l'histoire de ma vie pendant une période charnière d'un peu plus de deux ans. Jusque-là, moi qui n'avais jamais voulu livrer à des lecteurs proches ou éloignés, pas plus à moi-même, le moindre détail de mes faits et gestes au jour le jour, comment expliquerai-je que je me sois adonné à un tel exercice ? Je n'essaierai pas de répondre, d'autant que les réponses, avouées ou latentes, se trouvent disséminées dans le journal. De plus, après cette expérience, je ne réitérerai jamais quoi que ce soit de semblable. D'ailleurs, près de trois décennies durant, l'ensemble du journal est resté à l'état de manuscrit, sans jamais que je l'ouvre ni que j'éprouve les curiosité et velléité de le montrer à quiconque. Dans une commode, à distance de mes autres manuscrits réunis, j'en connaissais évidemment la présence et la singularité, mais ne ressentais aucun désir d'y revenir. Il restait dans mon souvenir comme le carnet de bord d'un épisode, émaillé de diverses rencontres et événements, écoulés entre la fin d'une union et le début d'une autre. A dire vrai, il n'en subsistait que des souvenirs marquants et en jachère. Sans me préoccuper de cet étrange objet, je le voyais plutôt entaché de regrets et scrupules, comme si je m'étais entêté dans un égarement. Si les rencontres et les séparations transforment le corps et l'esprit, leur permettant d'avancer vers l'indicible but, elles laissent aussi des traces que le temps efface pour recomposer sous un nouveau visage. La relecture et la retranscription du journal m'auront à ce titre causé beaucoup de surprises et d'embarras, à commencer par me révéler au fil des pages certains aspects de ma personnalité, comme toujours inavoués et inchangés dans leur étrange incertitude et impalpable irrationalité. L'origine quasi honteuse de ma démarche laissait place à un champ de découvertes insoupçonnées : souvenirs disparus, écritures oubliées, poèmes retrouvés que je n'avais pas retenus. En position de sauveteur, l'auteur n'en menait pas large. Pour seule excuse, toujours la même, je ne la connais que trop bien, il déclarait en son for intérieur que les mots lui avaient été soufflés par l'intermédiaire d'une voix étrangère. Là où je me trompais, c'était en réalisant, ou plutôt en découvrant lors de ma relecture et retranscription, que l'écriture linéaire, j'oserais dire machinale, voire malade, d'un journal avait progressivement cédé face à une imperceptible mais fulgurante invasion poétique. Cette note du 19 février 1991 n'exprime pas autre chose : « *Au fur et à mesure que je les écris, mes mots s'effacent. Plus j'avance et plus j'approche d'incertaines vérités qui me font mieux que vivre.* » Le poème – l'ami double ? – repoussait sur les sables mouvants de la réalité du quotidien. Et plus je

poursuivais l'écriture du journal, plus je m'allégeais du fardeau narratif ou descriptif et le désintérais pour m'abandonner au récit de mon langage imaginaire. De là, la création d'un second livre, composé des seuls poèmes extraits du journal, s'est imposée naturellement quand j'ai pris conscience de cette définitive contamination. Aussi, pour que la réalité et la poésie ne s'affrontent pas mais au contraire pour qu'elles se confondent, puis-je espérer que les lecteurs les plus attentifs ne me tiendront rigueur d'avoir en quelque sorte doublé la mise. Tout en ayant scrupuleusement respecté le texte original, à quelques détails près, et pour laisser dormir les vieux fantômes, j'ai cru préférable de maquiller les noms des actrices et acteurs de ce journal. Tous ces personnages, quels que soient les rôles tenus, ont bel et bien habité mon être pendant ces deux ans et demi. Qu'ils continuent de croiser mon chemin ou qu'ils aient disparu, tous sont vivement remerciés ici.

Au Guilvinec

Le 30 novembre 2020

1989

4 septembre 1989

Aujourd'hui commence mon journal. Sans points de repère, sans traces bien établies, je me demande rarement ce qui me singularise de mes semblables. Souvent un peu trop de couardise nuit à ma personnalité, impétueuse au-dedans et tranquille au-dehors. De cette duplicité, je pourrais jouer à l'envi, abuser même. Au contraire, le piège est déréglé. Pour quelque chose qui ressemble à mon malheur, j'ai choisi le parti-pris de la neutralité. On peut dire aussi celui de l'apparence. L'art convient aux gens qui cherchent loin en eux le sens profond de leur nature. L'apparence vient leur rappeler à tout moment que le regard ouvre la porte de l'échange, seule condition pour être en plein accord avec soi-même.

Voilà vingt ans, quand j'avais une quinzaine d'années, j'épinglais sur les murs de ma chambre des photographies de voitures neuves. Comme beaucoup de garçons de mon âge, je rêvais de les conduire. D'une certaine manière, ce plaisir me procurait le goût du présent qui ne m'a jamais quitté. L'attrait des voitures assurément a disparu. Des reproductions de tableaux ont pris leur place. A la suite de maints égarements, la sensibilité aux valeurs esthétiques a rempli mon existence. Mais je me retrouve dans ce besoin imperceptible de redoubler d'efforts pour coller au réel. Parfois par le chemin des rêves.

5 septembre

En regardant le ciel se découper sur la crête des arbres, écrire au petit matin les pensées qui ne viennent pas en tête, ou d'une manière tellement confuse qu'on en cherche en vain l'origine ou le sens directeur, procure un doux plaisir proche peut-être du renoncement aux choses.

Ne pas avoir l'expérience. Pourquoi n'y emploie-t-on pas le verbe être ? Ce serait beaucoup plus intelligible pour tout le monde. On en oublierait la tournure quasi inévitable de la forme négative. *Être l'expérience* ! Je veux dire que je manque d'expérience. Celle de tenir un journal, d'y relater mes sentiments, mon comportement, mes indécisions, ne me paraît pas un obstacle difficile à surmonter. Par l'écriture, je pense avoir trouvé ma voie, sinon ma raison, quel que soit le sujet à aborder. Vous êtes bien prétentieux, mon ami double. Et je suis bien attrapé car je ne sais plus ce que je veux démontrer par mon peu d'expérience avouable.

Belle journée sans nuage, l'automne arrive. Quelque fraîcheur dans le fond de l'air. Réfléchir en plein soleil aux miettes de passé et d'avenir qui encombrant l'instant immédiat. Placer son existence cahin-caha

dans l'évidence que rien n'est vécu à l'avance, ni dans la ligne d'un quelconque manifeste. Se sentir libre, y compris par son isolement, par les yeux qu'on détourne de la réalité insoluble, libre de passer encore et toujours pour un éternel enfant.

22 heures. Aux personnages maintenant d'entrer en scène. Vais-je changer leurs noms, leurs caractéristiques propres, leurs attitudes ? Cet artifice me mettra moi-même en déconfiture. Il me suffit d'envier une possible vraisemblance pour ne pas trébucher dans l'ornementation. Aussi ne m'accorderai-je aucun *grand écart*. La vérité, si je l'atteins, si elle l'exige, m'épargnera les lots de consolation. Je ne voue aucun culte particulier à ce qui heurte l'amitié et l'amour. Demain, j'essayerai de me souvenir de qui je parlais.

6 septembre

Il y a des jours où l'on peut épouser n'importe quelle cause, pourvu qu'elle fasse disparaître toutes les idées sombres qu'on a en tête. Bien des êtres qui ont ainsi agi s'en sont sans doute repentis. Je n'ai pas souffert aujourd'hui de ce renoncement. D'où qu'elle vienne, l'attrance qu'on devine derrière certains êtres qui vous font un *bien énorme* reste du domaine de l'énigme et de l'incertitude. Rien ne me plaît tant que de rejeter cette parole de sacrifice que l'on voit sur les lèvres de l'absence. Fin de l'allégorie.

Quel rôle tiendra Lisa ? Ce que je viens d'écrire me souffle la réponse idéale. Elle ne ressemble à personne que j'aurais eu la chance de rencontrer déjà. Elle existe. Son apparition comme miraculeuse dans ma vie révèle qu'à moins d'un drame l'heure sonne juste, et surtout qu'à l'avenir je n'ai plus de raison de retarder ma destinée. Elle existe dans la tranquillité de l'ombre. J'ignore les moments les plus heureux de sa vie, bien que nous ressemblions au-delà de l'introuvable envie d'unité. Est-elle en vérité la première qui m'apprenne à recevoir, à me découvrir, à convoiter sans brûlure, est-elle confiante en ma délivrance ?

7 septembre

L'introuvable envie d'unité porte trop bien son nom. Lisa a passé une heure avec moi et, au moment de me quitter, m'a fait savoir qu'elle ne souhaitait pas me revoir avant trois semaines. Tout le monde sait qu'on ne séduit pas avec un chagrin d'amour. Je n'aurais pas dû lui raconter ma séparation, ne pas l'interroger non plus sur la dérive de son couple. J'ai beau chercher les reproches, imaginer d'autres stratagèmes, retourner les questions, la fin de l'histoire me regarde encore de travers. Qu'appelle-t-on au juste un point d'attache ? De grâce, Lisa, ne crois pas que c'est à toi que je le demande !

8 septembre

11h30, dans le train entre Soissons et Paris. Une jeune fille, douze ou treize ans peut-être, lit *Angélique, la Marquise des Anges*. Elle porte de fines boucles d'oreille. Elle a passé deux colliers de perles dessus le col de son chemisier. Elle agite sa main droite sur l'accoudoir de son siège. Dans un gilet à rayures noires et blanches, elle me paraît jolie, gracieuse, sans beauté particulière. Pour preuve, je cherche déjà la femme qu'elle ne manquera pas de devenir dans toute l'austérité du genre. Brune, sa longue queue de cheval saura-t-elle démentir mon impression ? Elle a quitté sa place avant même l'arrêt du train en gare du Nord. Signe d'impatience.

Soit m'en remettre au hasard d'une rencontre de Lisa au coin d'une rue, soit lui écrire dans trois semaines une lettre qui commencerait ainsi : comme promis je me suis terré dans mon trou. Pour préparer la suite, j'ai des heures devant moi – hélas. Alors il faut attendre. Espérer.

Fin de journée. Le sommeil me gagne. Je n'ai pas le courage de rentrer la voiture au garage. J'ai beaucoup nagé au lac de Monampteuil, de là ma fatigue. Vendredi ! Bien sûr, je n'ai pas encore expliqué le refus de Lisa. Depuis longtemps, je n'ai autant douté de moi-même, jusqu'à me demander si le recours à l'écriture m'enfoncé plus qu'il ne me relève. Quel euphémisme ! Et de m'interroger sur ce qui compte vraiment, à la minute, dans ma vie. Et de me répondre d'un air falot et mal inspiré, au creux de l'humour, que je n'ai que faire de la démonstration de ma force, ma naturelle résistance. Qu'ajouter à ces mauvaises lignes que je n'ai pas envie de relire ? Rien. Aller dormir.

9 septembre

Admettons, mais pas seulement, que je veuille évoquer l'éloignement de Lisa et considérons d'abord sa parole. Ne travestissons pas la réalité une fois de plus. Avant même de chercher un sens et de nous y engouffrer fébrilement, prenons la peine de faire confiance. N'est-ce pas la meilleure façon d'écouter l'autre et de le croire, quitte à lever ou baisser les paupières selon la nature du message ? Quand la situation l'ordonne, la résignation et la compréhension font bon ménage. Elles donnent la mesure de la raison et la cadence des sens. N'accordons une place au doute qu'à travers des sentiments d'invitation et substituons-lui la marque du hasard.

10 septembre

Comment rendre hommage aux êtres qui m'aident à traverser cette rude partie ? Ma conduite envers eux me semble ingrate. J'essaie de m'intéresser à leurs histoires qui me renvoient une image apaisante de la vie. Cette réciprocité où je trouve une forme d'équilibre m'étonne. Jamais je n'aurais pensé pouvoir me rapprocher de moi-

même grâce aux autres. Jusqu'ici c'était même tout le contraire. Pour commencer, c'est la durée qui joue. Pour finir aussi. Passer de l'unité au double ne pardonne pas la bonne excuse de se sortir indemne de tout.

Je serai vaillant. Je ne dirai plus que toutes les allures ne sont que des subterfuges de matières fragiles. Dès l'instant où l'on exige un rappel, celui de l'amour par exemple, on peut être sûr que l'on va à sa perte. Et je serai reconnaissant, combien, de ce trop-plein d'illusions à l'odeur de sexe.

Samedi et dimanche à Paris. J'ai retrouvé Dahlia toujours aussi accueillante et chaleureuse après nos dix années de vie commune et presque déjà quatre ans de séparation. Pour un peu, son appartement resterait le mien. Nettoyage des carreaux et déplacement d'un meuble ou deux m'ont indiqué que dans les tâches domestiques on ne remus pas que la poussière des objets. Même si l'on m'avait fait découvrir l'issue de mes relations avec celle qui allait devenir ma femme, Agathe que j'ai trop aimée sans me soucier de la marche du monde et de moi-même, ou dont j'ai trop cherché à être aimé en dehors de tout autre attrait, comme si sa personne avait fini par m'encercler et me réduire à ses volontés, je crois que j'aurais désiré vivre l'aventure. J'ignore si beaucoup comme moi ont livré, sans espoir, un duel pour vaincre l'amour et obtenir la moindre faveur de l'être aimé. Ceux-là seuls me comprendraient et liraient dans mes souffrances toutes les extrémités des peines et des joies confondues. Dahlia, je te remercie d'avoir négligé ma rupture et de m'avoir rouvert ta porte comme si rien ne nous était arrivé de grave et d'irréversible.

11 septembre

Au matin, Agathe me téléphone : « Peux-tu appeler le lycée pour prévenir que je serai absente lundi et mardi ? » Je m'exécute, adhérent peu à ses arguments ou n'en saisissant pas le sens. Après tout, que lui importe que subsiste un semblant de liaison entre nous ? La raison est ailleurs. Peut-être craint-elle que je ne l'abandonne et, comme elle me le répète en dernier ressort, que je ne la méprise. A moins qu'elle m'utilise pour graver un degré de plus dans ce que j'appelle, à tort, sa folie. Saura-t-elle un jour comment ma folie pouvait rivaliser avec la sienne et la mettre à l'épreuve de l'amour ? Et non de choquantes soumissions.

J'ai commis l'imprudence d'écrire une courte lettre à Lisa. Mon empressement me trahit. Mais qui donc me guérira de cet aveu d'inconscience qu'est mon inlassable besoin de provocation ?

12 septembre

Avec mon collègue du bureau voisin, nous avons échangé sur le caractère moutonnier de l'espèce humaine et les dangers de sortir

des sentiers battus. L'un comme l'autre rechignons à suivre le troupeau. Puis j'ai prolongé en mon for intérieur cette discussion. J'ai pensé qu'il faut ressembler aux autres pour mieux marquer ici et là des temps d'arrêt. Être en vie, c'est laisser sa clé par mégarde sur sa porte. C'est savoir faire ou faire savoir ses adieux et son immobilité à la bergerie.

Déjeuner avec ma collègue Emma, dans mon cœur la plus proche de tous, elle à Paris, moi à Soissons. Vive émotion partagée mais, décidément, rien ne me débarrasse de ma timidité. J'ai vanté son sourire, sa vraie nature ai-je cru bon lui dire. Si notre dialogue n'a pas été sincère, aucun ne l'est. Par contre, je n'ai pas trouvé les termes appropriés pour mettre en valeur sa surprenante beauté.

L'avenir me semble une étourderie. Minuit.

13 septembre

Prêter attention aux autres et s'habituer à leur existence mène tout droit au rêve. Il y a même d'infinis regrets qui n'entravent pas la recherche de ce moindre bonheur qu'on s'est toujours promis. Alors, ne m'avertissez pas de mon regard quand il s'évade. Le plus loin qu'il puisse aller, dans les vents qui emportent les nuages jusqu'au fond des océans, me renvoie l'image d'une douce invitation destinée à arrêter le temps. Voilà pourquoi, à force de contempler, je manque de mémoire.

Difficile transition avec la veille. L'estomac noué, j'ai revu Emma sans pouvoir évoquer hier. Je me suis senti paralysé. Quelles perspectives maintenant dessiner ?

Place Sainte-Eugénie, mon lieu de prédilection dans Soissons, en promenant mon petit chien Truffo, j'ai écouté, maintes fois renouvelé, le cri de la chouette. Sur le moment, je ne me suis pas aperçu qu'il m'était adressé. Tous les signes préviennent d'un mal transformé ou transfiguré en rien.

14 septembre

Défilé de nombreuses voix au téléphone. Si je ne me réfrène pas, je deviendrai boulimique. La nature ne m'a pas donné la parole, mais je n'en perdrai pas l'usage. Je me sais des amis qui raisonnent ou creusent les sujets à ma place. A vrai dire, je n'en demande pas beaucoup plus, me trouvant à l'étroit un peu partout. De là à considérer que je me livre sans résister, comme un imposteur, à tout ce qui m'oblige et m'assure une rente morale, on me concèdera volontiers que je m'y emploie mal. Quand j'aurai balbutié mes ultimes élans d'amour, je recueillerai encore le message inaudible des caresses lointaines.

Emma m'a téléphoné. Je lui ai parlé de mon incommunicabilité, mais de telle sorte qu'elle ne m'a pas compris. Tant mieux. J'étais tout excité de l'entendre. Elle ne m'en a pas tenu rigueur, car elle semblait elle aussi ravie de cette courte conversation. Je lui ai raconté que j'aurais dû lui laisser un mot hier sur son bureau, si je m'étais mieux senti inspiré. C'était à propos de sa cassette qu'elle interdit à quiconque d'ouvrir. J'aurais voulu lui confier que cette curiosité ne m'intéressait et que seul le désir d'être dans la cassette me plaisait. Elle n'a rien répondu.

A la radio, *Le Sacre du printemps* de Stravinski. Un rythme lancinant et saccadé au service d'une excessive exaltation, jusqu'au sacrifice d'une fin brutale. Ah ces hivers rigoureux qui débordent d'impatience !

15 septembre

Faire partager sa solitude n'est simple ni convenable. Persévérer dans le passé non plus. Du moment qu'on se rapproche de quiconque, on n'est plus soi-même, mais je ne sais quel étranger qui essaie par tous les moyens de se faire comprendre. Le futur, c'est l'accord absolu. Et puisque dans mes pensées je me tourne toujours vers l'horizon, je n'ai rien à perdre à aimer. Il faut que sur ma tombe on grave un cœur ou, à défaut, un jeu de dominos.

16 septembre

Un effarement me poursuit de tout nier en bloc, du berceau au linceul ou, mieux encore, de faire accroire que la vie est récréative. Quelque substance trouble me dominerait, quoique se réservant pour une hypothétique mais perpétuelle consolation. Il y a quelques années, j'avais déjà ressenti cette bénéfique ignorance en lisant et dévorant *Les Grandes Espérances* de Charles Dickens. Quoi de plus symbolique en somme que cette histoire d'héritage providentiel ? Des mannes célestes provient notre émotion, espèce de rougeur contagieuse. Par ce curieux idéal, je ne veux penser que je colporte l'effet de ma fatigue.

Rue Guy Patin, longeant l'hôpital Lariboisière, un homme corpulent avec un canne ne parvient pas à ramasser sur le trottoir une carte à jouer. Un jeune garçon se baisse et lui tend généreusement son roi de carreau. L'homme remercie et enfouit l'objet dans la poche droite de son long par-dessus marron. Dix minutes plus tard dans le métro, face à moi, une belle étudiante ou lycéenne, noire, le visage émacié, les traits fins, lit un livre de la collection de poche Folio. Nous descendons à la station Place de Clichy. Correspondance incluse, je poursuis le trajet de Barbès à Porte de Clichy à côté d'un colosse qui tient en main un escabeau emballé dans une housse en plastique. Boulevard Bessières, je poste pour Lisa une carte postale, un paysage d'un peintre hollandais du 17^e siècle. Sur la plage surmontée d'un long ciel bleu clair, je me mets dans la peau d'un personnage qui

regarde la mer. Je ne cherche pas à comprendre d'où me vient soudain l'envie d'offrir à Agathe, quand je la reverrai, un disque d'Erik Satie.

Trois nonnes, dont une aveugle, s'apprêtent à traverser la chaussée, place Denfert-Rochereau. Dahlia conduit assez sèchement sa Polo Volkswagen (71 000 km au compteur). Elle m'apprend que depuis ce matin nous avons parcouru 178 km entre Paris et Luzarches, aller et retour. Comme par le passé, nos amis nous ont très bien reçus. J'étais gêné de me retrouver devant eux, comme si rien n'avait changé depuis quatre ans. Jimmy nous a montré ses derniers travaux. J'éprouve du plaisir à parler avec ce peintre qui cherche au loin les accords des couleurs et des lignes. Peinture fantastique, poétique, tels sont les qualificatifs que je lui ai adressés. Au repas, sur un tout autre sujet, Jimmy a employé le beau mot *volupté*, absent de mon vocabulaire. Sa peinture est volupté, ai-je soudain pensé, sans lui dire. Mon esprit s'est ensuite embarqué vers les îles de la volupté.

Au téléphone, Dahlia a confié à Joris que j'étais comme son petit frère. Il ne faut dire à personne que je suis franc-maçon, m'a-t-elle prévenu.

17 septembre

Arrière-saison pour qu'il ne se passe rien, comme fleurs artificielles qu'on se surprend à arroser. Être seul et sale. Déambuler, sans rien ajouter à quoi que ce soit, sans se reconnaître non plus.

Fanny revient émerveillée de son voyage au Québec. Elle raconte une promenade en bateau, sur le fleuve Saint-Laurent, à la rencontre des baleines. Cette vision m'enchanté. Quelle chance d'avoir une petite sœur aussi gaie, car même quand elle va mal elle tolère mes mauvaises plaisanteries ! Son ami correspond bien à son caractère lunaire. Je ne ressens aucun sentiment de jalousie. Hier dans une librairie du boulevard Montparnasse, j'ai lu par hasard un code qui commande de ne jamais briser un amour.

Exposition Fautrier au Musée d'Art Moderne. 2^e visite. *Le sanglier écorché* me paraît d'un exécrable érotisme. Par contre, je revois avec plaisir les belles séries de harengs, d'oignons, de chardons, de fougères. Fautrier devait peindre avec ce dégoût, cette hauteur d'esprit ou si l'on préfère cette élégance intellectuelle – misanthropique ? – qui n'appartient qu'aux êtres sûrs de la vanité des choses et de l'art en premier lieu. Quand la beauté même est ainsi érigée en paradoxe et en système, tout le principe du filtre qui opère dans l'art et affranchit des contraintes de la nature disparaît, de lui-même se détruit. Mais enfin, j'ai aimé les toiles *L'homme qui est malheureux* et *I'm falling in love*, très ressemblantes malgré ou à cause de leurs titres respectifs, qui représentent toutes deux, sur un fond délavé glauque, une forme visqueuse, asexuée, peut-être même

l'image de l'épaisseur de nos vices. Le cynisme parfois donne raison aux esprits satiriques.

Avec mon père, nous partageons une large complicité d'esprit et de sentiments. Seulement nous n'aimons pas de la même façon. Il me fait parler de la décision de Agathe de surseoir au divorce. Il n'en est pas étonné. Selon lui, il faut que je me montre ferme et, pour le bien de tous les deux, que j'engage une procédure unilatérale. Je lui réponds que ce type d'action ne me plaît pas. Mais je ne lui avoue pas que je l'aimerai toujours, malgré ses défauts et sa cruauté qui ne sont que les fruits de ses propres souffrances. Maintenant que je suis libre d'elle, que nous ne vivrons plus l'un avec l'autre ni l'un pour l'autre, je puis lui donner ce qu'elle me demande.

18 septembre

Pour être en mesure d'apprécier la réversibilité des sentiments et découvrir en soi la faille qui précipitera vers l'autre, point n'est besoin de suivre des traces ni de se dénaturer. Avant tout, défense d'envier quiconque et défense de ne rien changer. Est-ce conciliable ? J'ai une réponse que je livre sans illusion aucune sur le sort qu'elle me réserve. Oui, on peut vivre dans l'inquiétude d'un avenir qu'on ne cherche pas à connaître. Que de fois ne s'est-on pas déguisé pour ne se dissimuler qu'à soi-même ! L'avenir y trouvait bien du plaisir, dit-on.

Par deux fois aujourd'hui, on m'a parlé du brame. J'habite une région de forêts. La nuit, les cerfs ont des querelles qui ne durent que le temps de leurs amours. Là-bas, là-bas, tu ne perdras pas. Délires, douleurs, le brame fait l'inventaire de nos adorations.

19 septembre

Fin d'après-midi ensoleillée. Il a beaucoup plu dans la journée. Je ne regrette pas d'être allé me baigner au lac de Monampteuil. Par la rampe rouge et blanche d'un escalier en bois, j'aime accéder à son décor de collines boisées et de pâtures, où ses berges aménagées de pontons d'une autre époque me laissent glisser dans l'eau à la verticale. J'ai le sentiment d'y nager comme un poisson, n'ayant d'autre idée en tête que de bien nager, de façon à trouver l'harmonie que je ne trouve pas sur terre. Maintenant que l'eau refroidit, mon sang apprend aussi à supporter mon égoïsme de parade. Mon corps résiste à peine à la défaillance que j'entraîne dans mon sillage. Atteignant l'autre rive, je vire devant une barque verte dont j'aurais fait ma demeure si je m'étais mis à penser.

Rompant la promesse, j'ai parlé à Lisa. C'était au téléphone, peut-être trente secondes. Comme un gamin je lui ai demandé si elle existait toujours. Elle m'a semblé amusée. J'étais tellement heureux de l'entendre que je n'ai rien ajouté.

20h30. On sonne à ma porte. J'ouvre à deux adolescents qui veulent parler à Martial, le patron du buffet, mon voisin de palier : « C'est très important, insistent-ils ». Je frappe chez mon voisin de palier et lui explique la chose. Martial rejoint les jeunes gens qui s'empressent de lui demander : « Est-ce qu'on n'aurait pas laissé un blouson dans le café ? ». C'était en effet si important que, par discrétion et délicatesse, j'ai préféré ne pas prendre part à la suite des débats.

20 septembre

Rien ne m'oblige à croire que je repars chaque jour de nouvelles aventures. D'ailleurs je doute fort de la préméditation de mes actes. Tout en moi, une fois pour toutes, est monotone. De là vient que je m'entends parfois réaliser des performances créatrices ou sentimentales exceptionnelles pour mieux, dira-t-on, retomber dans les mêmes travers du vice et de la vertu qu'est ma nonchalance. Et si je persiste dans cette attitude, je n'aurai bientôt plus peur ni envie de me montrer aux autres. En contrepartie, on ne me reprochera plus mon manque d'autorité.

21 septembre

Ne retenant personne, je ne trahis pas. N'imposant rien, je défie les convenances. Du coup, mon humilité me protège des étouffantes étreintes.

Soirée passé hier à Compiègne avec Pol-Aurélien. Après les péripéties de la précédente année scolaire et son départ contraint et forcé de Soissons, il s'installe peu à peu dans sa nouvelle vie. Son logement ne fait qu'une seule pièce dorénavant, mais il est si bien aménagé qu'on oublie sa maison où j'allais me confier à lui au début de l'été. Nous avons passé une semaine de vacances ensemble dans son domaine de Kerilio à Kersaint, le mois dernier, et nous nous sommes encore rapprochés l'un de l'autre. Nous nous parlons beaucoup. Nous agissons nos esprits dans des scénarios d'amours essentielles, lui me donnant autant de conseils qu'il existe des degrés d'affection, moi, sur la corde sentimentale, me déplaçant de réserves en confidences et de fausses en vraies prémices. Aussi, à force, Pol-Aurélien a-t-il fini par bien me connaître et moduler à l'extrême les vibrations de ma sensibilité, quoiqu'il n'en perçoive pas toujours les frémissements incessants. Sans que notre amitié en souffre, il doit donc me considérer comme une espèce clinique intéressante, égale au moins à son cas propre. Au-delà de l'ambiguïté de notre relation – où n'y en a-t-il pas ? – la sincérité nous unit par-dessus tout. Nous avons en commun des moissons de nostalgies à cueillir et une confiance absolue en notre étoile. Mais hier, pour quelque raison que j'ignore, il a laissé dériver nos paroles vers un sujet qui m'a rendu triste et taciturne jusqu'à mon sommeil. Je ne me sens pas le cœur à en parler. Lors de notre prochaine rencontre, je n'en dirai rien de plus à Pol-Aurélien qui a dû s'apercevoir de mon embarras. Ses propos en

tout cas étaient les plus sains que je pusse entendre. Il a raison de me pousser dans les premiers bras qui se tendront à moi.

Mme Normand, une connaissance de travail devenue une amie, Françoise, que je prénomme maintenant, m'avait invité à dîner chez elle ce soir. Nous devions passer un bon moment avec un homme qu'elle avait rencontré au cours d'un tout récent voyage en Bourgogne et qu'elle m'avait décrit comme un robuste amateur de femmes et de bouteilles. Elle m'avait promis une franche rigolade. Mais dans l'après-midi, Agathe m'a téléphoné pour me demander si nous pouvions nous voir. Alors nous nous sommes vus pendant quatre heures. Après être allés au lac nous baigner, puis avoir fait quelques courses à Cora, nous avons rapidement dîné ensemble avant que je la raccompagne à sa chambre au lycée Gérard de Nerval. Comme d'habitude, elle a monopolisé le dialogue, parlant beaucoup de musculation, mais aussi de la confiance qu'elle n'accordait plus à Pol-Aurélien. Nous n'avons pas du tout parlé de notre vie passée ni d'événements qui nous touchaient intimement. C'était sans doute mieux ainsi. Et je confesse que je l'ai regardée de la même façon qu'autrefois, cherchant à savoir ce qui m'avait attaché aussi fort à elle. Plus que jamais, j'ai ressenti que nos liens ne se refixeraient plus. La Agathe que j'avais passionnément aimée était en vie, à mes côtés, avec ses gestes de mains quand elle parle, avec ses yeux aussi vagues que profonds, et sa colère rentrée, toujours prête à gronder, avec des regrets immenses qui la tiennent en haleine par temps calmes et tempêtes, mais sa vie, bizarrement, me semblait encore moins lui appartenir à elle qu'à moi. Je n'ai guère su lui dire qu'elle pouvait sans inquiétude compter sur ma personne. En réalité, malgré tous mes sentiments, Agathe depuis longtemps ne se préoccupe pas de l'ordre qui se fait ou défait derrière elle. Elle suit son chemin, éperdument.

22 septembre

A mon âge, on juge mieux les limites et les intérêts d'autrui aux yeux des siens propres. Pour ma part, je voudrais faire partager l'opulence des natures modestes. Je les loue et les vénère autant que leurs rêves me fascinent. Ainsi, je regarde ma vie comme une succession d'étapes de plus en plus perméables les unes avec les autres et de plus en plus marquées par l'empreinte de la modestie. A telle enseigne que ma vie a fortement tendance à moins être la mienne. Mais alors, elle s'insinue d'office dans l'instantané comme dans les plis d'un vêtement qu'on porte pour la première fois. Cela ne demande aucun effort, rien que du répit et beaucoup d'objectivité.

J'ai appelé Lisa qui ne s'en est pas fâchée. (Parce qu'il maintient les distances, le téléphone est un instrument dont je peux mal jouer quand je dois me livrer entièrement. Nous avons parlé de tout et de rien.) De nous enfin. A ma façon, en superficie – mais je n'étais pas aidé – je lui ai exprimé la nature de mes sentiments et mon

attachement à elle. J'ai insisté pour la revoir, en toute humilité. J'ai voulu savoir les raisons de son éloignement. J'en ai compris le message, certainement. Lisa *préfère* – c'est un verbe qu'elle emploie souvent – ne plus me voir (en ce moment ?) car nos rencontres réveillent une blessure mal cicatrisée. Elle pense que je tiens à elle, et elle à moi sans doute, à cause de la même souffrance qui nous a réunis. Selon elle, encore qu'elle ne le formule pas ainsi, notre affection reposerait sur une douleur réciproque, sans autre fondement, qui ne pourrait rien susciter d'autre. C'est dire combien elle a besoin d'être seule. Je ne suis pas assez sauvage pour la dissuader du contraire et me devancer en elle. Pourtant, je ne saurai me satisfaire de cette explication même si la mienne n'en atteint pas l'authenticité. Aussi, quand je reverrai Lisa, lui dirai-je toute ma pensée.

23 septembre

Tu voudrais au moins qu'il s'aime ! Mais comment le pourrait-il puisqu'il n'aime personne ?

Symbole de son départ, et plus encore de son passage dans mon existence, Agathe a laissé un sac rempli de toutes sortes de médicaments. Elle m'a recommandé de les déposer dans n'importe quelle pharmacie. Il va bien falloir, un jour ou l'autre, que je me décide à le faire.

Comme la semaine dernière, j'envoie une lettre à Lisa. Je lui explique jusqu'à quel point je me dissimule sous les apparences et que, pour cette seule raison, je ne suis pas encore parvenu à lui déclarer mon amour. Naturellement, ce dernier mot ne figure pas dans la lettre. C'est un peu comme tenir son journal. On choisit ses thèmes. Ceux-ci échappent à leur auteur. Mais n'exagérons pas. Qu'il y ait ou non des guillemets dans un dialogue et une correspondance, qu'il y ait ou non, surtout, un prolongement à ce qu'on dit ou écrit, le sort des mots et des autres expressions sensorielles ou physiques dépend de la volonté de parvenir à ses fins. J'ai trop poussé mon esprit à la critiquer pour espérer arriver jusque-là. D'une certaine mesure, tout m'est commencement, certes, mais sans aucun droit au renoncement. (Il n'est pas question de retourner cette formule contre moi. Si on m'a vu écrire ces phrases presque allongé sur la table, la tête posée sur mon bras replié, on ne tiendra guère rigueur de mon excentricité.)

L'amour est la folie qui se croit belle.

24 septembre

8h30. Soissons. Trouvé avenue du Général de Gaulle une feuille de classeur perforé.

Au recto, une liste de courses que retranscris in extenso, en respectant l'orthographe. Partie gauche de la feuille :

CORA

- Couches Peaudouce 3 – 5 kgs
- Serviettes hygienniques – Nana Super
- Brosse à cheveux pour bébé
- 1 biberon + tétine
- Evian – 6 bouteilles
- Brioche dans Rayon Boulangerie
- 2 beurres
- 6 laits
- 2 fromages Cora
- 6 yaourts
- 3 Beafteacks (Faux-Filet) – Rosbeef 800 g (filet)
- Charcuterie – 3 tranches jambon (filet)
- Nouille
- Œufs
- Gâteaux sec
- Shampoing Canapé – Moquette

Preuve que les courses ont été faites, presque toutes ces lignes sont barrées d'un ou plusieurs traits de stylo.

Partie droite de la feuille :

PHARMACIE

* L'ordonnance

+

* Shampoing Bébé

* Savon Bébé

* Stérilisateur à froid ? + 6 biberons Remond + 6 tétine

* Ne pas oublier le produit pour stériliser

* Jus de fruit en ampoules pour Bébé

* 1 lait GALLIASEC 1^{er} âge

* ACTIFED

Je lis et relis attentivement cette page sans éprouver de sensation impudiques et je m'imagine sans mal, tellement cela m'est facile et étranger, les consommateurs de tous ces produits. Avec un peu de discernement, je découvre également que deux mains ont rédigé cette page. Mais je ne mets pas mon intuition ni mon humanisme au service d'une quelconque extrapolation malsaine.

Au verso un dessin, un gribouillis devrais-je dire. Deux traits au crayon, dessus rose et dessous noir – j'y lis bien volontiers un sens caché – traversent en diagonale la page. Le noir domine sur le rose. En bas, au centre et en guise de signature, sept lettres majuscules roses : *PICASSO*.

Je ne me permets aucun commentaire désabusé ni autre condamnation sur l'art du pastiche populaire.

11h. Paris. Apostrophé, dans la rue Le Peletier déserte, par M. Myrtille, mon ancien entraîneur de football qui se rend précisément à la permanence du club. Il me donne des nouvelles de l'équipe et se plaint de maux de tête et d'estomac. Il m'apprend qu'il vient de gagner une somme rondelette au tiercé de la veille. Puis il m'annonce que le club a perdu sa subvention municipale à cause d'un déficit de 30 000 F, qu'il a été dissous et rebaptisé *Black Stars* au lieu de *Sporting Club du 9^e*. Je demande à M. Myrtille, qui ne s'est pas aperçu de toute la nostalgie qu'il vient de répandre en moi, de saluer de ma part ceux qui m'ont connu.

Je tombe par hasard sur la Salle Favart, place Boieldieu, que je n'avais jamais vue, ou voulu voir, auparavant. En haut de l'édifice, de grandes cariatides se déhanchent, lèvent au ciel leurs bras dénudés et montrent pour la plupart une poitrine découverte. Elles me regardent, souriantes. Au sol, d'imposants lampadaires restent de marbre. Je passe mon chemin, rue Saint-Marc, à la poursuite de mon propre opéra-comique.

Au Louvre de 12h à 14h. Songeries, fantasmes peut-être, autour d'une œuvre de Samuel van Hoogstraten (1628-78) intitulée *Les Pantoufles*. C'est un intérieur hollandais, selon l'expression, au paroxysme du genre, où la merveilleuse association de perspectives et d'objets stimule l'esprit. L'artiste a peint trois pièces vues de face. Au tout premier plan, une porte sombre, qu'on ne remarque pas aussitôt car on n'en aperçoit que le bout et la poignée sur la droite, s'ouvre sur un vestibule au carrelage rouge et blanc. A son côté, se dresse un balai. A peine figurée, une deuxième porte donne sur une nouvelle pièce, dans le cœur profond du tableau. Sur un dallage uniformément rouge se détache un paillasson supportant deux pantoufles disposées l'une derrière l'autre. A peine moins suggestive, la dernière pièce montre enfin tout le luxe des lieux. On y entre par une porte qu'on distingue grâce à un trousseau de clés comme des ombres portées sur la serrure invisible. Cette fois, le parquet est noir et blanc. Vide, il s'étend jusqu'au mur du fond contre lequel sont accrochés deux tableaux – l'un, peut-être même un miroir dont on n'aperçoit que l'extrémité du cadre, l'autre représentant une femme de dos et un enfant de face, devant un lit rouge – et placées une table recouverte d'une nappe jaune d'or à côté d'une chaise de la même couleur. La table, avec son chandelier à la bougie consumée et penchée avec son livre ouvert sur la tranche provoque en moi un vertige et une émotion imprévus qui m'interdisent toute interprétation consciente et abusive du tableau, malgré toute cette évidente bourgeoisie de styles et d'apparats.

Devant ce même tableau, un connaisseur s'extasie. Il interpelle deux gardes qui semblent le connaître. Il leur dit qu'il trouve cette œuvre extrêmement contemporaine par l'audace de sa composition. Il se répète : « moi ça me sidère ». Il prend quelques notes. A voix haute, il

considère que le tableau dans le tableau représente la femme du peintre et son enfant.

Contemplation de *La Prédication de saint Etienne* par Carpaccio. Dans cette vision du sublime, cette plénitude des visages et des expressions, j'ai tenté, parmi les très belles femmes assises au premier plan, de comprendre et convoiter celle qui, en leur milieu, dissimulée sous une capuche blanche, ne montrait que son nez et ses lèvres, et semblait à la fois ailleurs et indifférente aux paroles du saint.

15h. Place Dauphine. J'écris une lettre. Une jeune femme vient s'asseoir non loin de moi. Elle consulte un plan de Paris, puis déballe son matériel photographique et embobine un film. Je l'épie de temps en temps. Soudain, je lui demande si elle désire que je la photographie. Me faisant comprendre qu'elle parle anglais, elle accepte avec plaisir mon offre. Mais, à ma surprise, c'elle d'abord qui me prend en photo en choisissant deux curieux angles. Elle me tend son appareil et me montre le lion en pierre du Palais de Justice. A sa demande, j'essaie de les cadrer de mon mieux l'un et l'autre. Une fois encore. Ensuite, entre l'île de la Cité et le quartier des Halles, nous allons passer une partie de l'après-midi ensemble. Dans un anglais très rudimentaire et hésitant de mon côté, avec une grande liberté de paroles et d'esprit du sien, nous nous disons l'essentiel de nous-mêmes. Elle répond à toutes mes questions sans aucune gêne. Elle s'appelle Sylvia (je ne l'apprendrai qu'au moment de nous séparer. Américaine d'origine yougoslave, elle vit à New York dans le quartier Manhattan. Son travail : styliste de mode. La trentaine, le visage rond, les cheveux mi-longs, très bruns, les pommettes bien saillantes, le regard brillant de curiosité, Sylvia porte un rouge à lèvres qui ajoute encore à la sensualité de sa personne. En un mot, elle est radieuse. De nature volubile, elle inscrit sur mon carnet les mots que je ne comprends pas. Nous nous racontons nos vies. Elle est arrivée aux Etats-Unis à l'âge de huit ans et fait partie des émigrants fiers de leurs racines comme de leur pays d'élection. Elle a été mariée pendant huit ans dont six avec bonheur et n'a pas eu d'enfant parce qu'elle poursuivait ses études. Elle est divorcée depuis mars de cette année. Sa séparation, me raconte-t-elle, a été pénible et difficile. Maintenant qu'elle vit seule et est débarrassée de son mari avec lequel elle travaillait, elle se sent libre. Aussi a-t-elle cessé toute relation avec lui, au point de ne plus savoir ce qu'il devient. Et elle me parle de ses voyages aux quatre coins du monde. Elle se souvient d'un voyage en Inde où, dans certains villages, elle n'arrivait pas à se faire comprendre. Sa nature la porte de préférence vers les gens plutôt que les musées. C'est la première fois qu'elle vient en France. Elle y reste une semaine. J'apprends qu'elle est arrivée hier, qu'elle loge dans un hôtel près de la tour Eiffel et qu'elle a été malade toute la nuit, à cause, pense-t-elle, d'une allergie déclenchée par une omelette qu'elle avait mangée en avion. Après-demain, elle rejoint

Nîmes, puis Arles, pour découvrir les paysages que Van Gogh peignait pour des êtres comme Sylvia. Je la serre et lui souhaite bonne chance. Avec son sac en bandoulière d'où dépasse un poster du musée du Louvre, je la regarde se faufiler et se perdre dans la foule, sans même lui demander son adresse en Amérique. Je file vers la gare du Nord sachant que jamais plus je ne reverrai Sylvia.

25 septembre

La rencontre de Sylvia m'a mis du baume au cœur. Je m'y étais trop peu préparé. Alors, en avais-je seulement besoin ? au guet de l'éclipse qui me voile l'avenir, je sais maintenant la clarté de fortune. Il n'y a plus de raison d'avoir peur. La crante naît d'un ordre qu'on reçoit et exécute poliment. A chaque coin de rue, au bout de toutes les impasses, bat une porte panoramique. Sylvia en occupe la partie inaccessible, la seule qui charme.

Au téléphone, Emma me raconte son dimanche. Elle s'est promenée toute seule entre le canal de l'Ourcq et la Nation. Ce soir, elle se rend au Louvre pour y découvrir, de l'intérieur, la pyramide. Nous échangeons quelques propos sur l'architecture contemporaine. Je lui fais part de mes réticences qui l'étonnent et j'ajoute que je ne suis pas à une contradiction près. Je lui parle de ma visite de la veille et de mon regret de n'avoir pu voir les peintres français du 17^e siècle dont les œuvres ont quitté la Grande Galerie. Claude Lorrain lui est inconnu et me sert de prétexte pour lui envoyer une carte de ce peintre. Elle acquiesce. Le soir, fouillant dans ma boîte à cartes, j'extrais *Psyché et le Palais de l'Amour*. Avec plus ou moins de prudence, je mets en relation mon affection pour cette peinture et pour elle. Ma plume me fait même écrire des pensées que je ne lui aurais jamais dites. Mais que serais-je sans l'écriture ?

23h. Avant de me coucher, je repense à M. Madoux. Il est responsable des achats à la Compagnie Internationale de Chauffage à Villeneuve Saint-Germain. Chaque fois que pour mon travail je lui rends visite, j'en ressors tout content. C'est un homme très calme, peu bavard, que je ne vois pas souvent mais avec lequel, sur des sujets divers et en général banals, j'ai le plaisir d'apprendre beaucoup de choses. Aujourd'hui, en dehors de mes questions sur les approvisionnements de fonte qui viennent d'Uckange non plus par le rail mais par la route, nous avons parlé de culturisme, de secourisme et de karting. M. Madoux organise en octobre une compétition de karts à Soissons, route de Compiègne, près de l'étang du Ver à Vase. Je m'étonne que l'entrée soit gratuite. Mon interlocuteur me répond qu'il n'a pas les moyens de faire grillager le circuit. Tout se passe au *premier degré*, et au nom d'une humilité farouchement inexprimée.

26 septembre

Nos destinées sont plus faciles que nous le croyons. Nous le remarquons dans leur fragilité même qui nous évite de trop brusques et trop fréquents. Si du rien qui nous effraie nous faisons parfois un drame, nous ne transformons jamais pour autant nos mentalités. Cette constance de nos caractères, loin de perpétuer la race, lui confère une sorte de salut dans le vieillissement. Ce n'est pas une idée nouvelle. Je ne la professe pas. Mais toute cette éloquence sur l'adversité comme moyen de se passer du temps me laisse amer.

Déjeuner dans le jardin de Françoise à Villemétrie, un lieu-dit de Senlis à l'orée de la forêt. Au menu, des œufs aux anchois, un sauté d'agneau au riz, de la salade, un camembert et un gâteau aux pommes. L'un et l'autre étions ravis de nous retrouver en tête-à-tête. Nous partageons une grande complicité dans nos raisonnements. Françoise, à propos d'elle, me fait connaître une image de la femme que je ne soupçonnais pas. Ses coups de folie et ses années perdues lui ont donné beaucoup d'avance sur moi. Elle ne manque pas une occasion pour me confier le petit secret qui éclaire mon esprit sur telle ou telle situation de mon existence. Bien qu'elle prétende être en proie à des difficultés d'ordre professionnel et sentimental, elle m'entraîne le plus souvent dans un dialogue où nous nous amusons l'un et l'autre de nos idioties. Ce ton très libre nous met dans une bonne humeur qui tournerait vite à une plus tendre liaison si, pour je ne sais quelle raison, nous ne maintenions pas entre nous une étrange mais stimulante distance. Rien ne dit que nous y perdriions au change. Seulement, l'occasion ne s'est jamais présentée, à moins que nous n'ayons pas osé nous placer dans cette figure. Elle continue donc à me parler de ses amies qui attendent le prince charmant pour les délivrer de leur morne vie. Elle leur répond que si soi-même on n'est pas en mesure de tout donner on n'obtiendra jamais rien des autres. Il n'y a pas de prince charmant, dit-elle, mais de rares hommes qui ont cédé de leur sérieux. Puis après un petit tour devant la Nonette et ses nénuphars, nous nous en retournons aux Verreries de l'Oise éplucher quelques embarrassants dossiers de transports de bouteilles.

Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes

De rosée à mon front, comme un vin de vigueur. Rimbaud Ma Bohème

A la nuit tombante, nous avons marché avec Truffo sur les hauteurs de Belleu, là où nous passions certains dimanches avec Agathe dans nos promenades jusqu'au donjon de Septmonts. J'ai murmuré quelques vers de Rimbaud, devant des bottes de foin et les premiers tas de betteraves. Tout en cherchant en bordure des champs des fossiles, j'ai encore pensé à Agathe que je venais de laisser, plus nerveuse que jamais, reprendre son train vers Paris. Pendant ces deux jours, nous ne nous étions qu'entrevus. Il ne m'avait pas été possible de lui dire comment je la trouvais changée. Sa fatigue et sa maigreur m'avaient même paru comme de nouveaux obstacles entre

nous deux. Mais mes inquiétudes n'avaient pas trouvé en elle le moindre écho. *Muse ! et j'étais ton féal...*

27 septembre

18h15. Journée d'automne. Pluie fine. On a allumé les lumières. Jean-Pierre, l'assistant de notre agence commerciale, m'a dit qu'il ferait un feu de cheminée, le premier depuis avril. Dans quelques instants, je sors chercher Nicole à sa résidence de Saint-Jean des Vignes pour aller ensemble retrouver Pol-Aurélien à Compiègne. Mon esprit ne m'a pas beaucoup sollicité aujourd'hui. Je me sens très peu inspiré. C'est peut-être pour cette raison que j'ai ramené d'une visite, chez un récupérateur de verres, un dé de cristal dépoli. Je pense que je garderai très longtemps cet objet avec moi.

Champagne, puis dîner antillais. Mine de rien, nos paroles nous ont porté vers l'abandon qui imprègne toute chose en cette vie. Chacun s'est senti obligé de prétendre qu'il n'avait pas de talent. A la fin, Pol-Aurélien a déduit qu'il valait mieux s'inscrire aux cours de la société des Pastellistes de France. Car il faut se faire plaisir, renchérisait Nicole avec conviction. Mais bigre que le piment frais arrachait la langue ! De tous les aphrodisiaques, c'est l'amour qu'on préfère. Un dessert sans un demi-pichet de rosé supplémentaire n'aurait rien voulu dire. Notre voisin, démarcheur de commerce de maisons individuelles, ne perdait pas un mot de nos sottises.

28 septembre

Nationale 2, dite Route Charlemagne. Chaussée humide et glissante. Une anthologie poétique appuyée sur mon volant, je conduis prudemment. (Agathe se plaignait de ma lenteur.) Les vers de Claudel sur Verlaine me détournent des paysages habituels. Au moulin de Largny, je referme mon livre. En pensée, je me rapproche des écrivains qui se consacrent à des travaux de biographie, pour corriger peut-être la vie fautive des grands hommes, à titre posthume. J'oublie tout en pénétrant dans la sucrerie de Vauciennes en pleine activité.

De tous les spectacles de la rue, rien ne me donne autant la nausée que celui de deux hommes qui se battent. Cette réflexion m'est bizarrement venue en regardant un homme qui marchait dans la rue avec un carton à dessins sous le bras. Il n'était pas bien grand et avait des cheveux bouclés qui lui tombaient dans le cou. Je le trouvais inoffensif et je me suis mis à chercher ce qu'on pouvait reprocher à un tel individu. Toujours est-il que cette image m'ai aidé à passer la soirée avec Agathe. Nous avons bavardé, mais pour une fois, elle m'a surtout écouté. Aussitôt après que je parlais d'elle et que je lui expliquais qui elle était à mes yeux, je ne manquais pas d'entrer en scène pour lui donner la clé de mon personnage. Pussions-nous poursuivre à l'avenir d'aussi bonnes dispositions de langage et en

terminer avec l'idée de l'amour comme jeu de bataille ou de massacre, rejet et refoulement de l'autre.

29 septembre

Étonnante, inquiétante même, cette protestation de Picasso citée par Leiris : « Je n'en peux plus de ce miracle qui est de ne rien savoir de ce monde et n'avoir rien appris qu'à aimer les choses et les manger vivantes. » Tellement étonnante que M. Votan, serveur au restaurant de Belleu le Me Kong, pense tout le contraire. M. Votan incarne à sa façon toute la sagesse du monde. En parlant des gens, il ne dit pas les autres mais « mes semblables ». Il est l'une des rares personnes qui, par des paroles imagées que je prends au pied de la lettre, sache se moquer de moi. Aujourd'hui, en présence de ma petite sœur Aurore, il s'est montré plus subtil que jamais. Mais sa timidité, m'a-t-il avoué, l'a empêché de m'écrire sur un papier une maxime de sa main. Je me contenterai donc de restituer ses mots. Au moins deux me reviennent en mémoire de manière incomplète : l'acceptation de la vieillesse et le sens du silence. En revanche, je n'ai pas oublié sa répartie quand je lui ai donné le motif de l'absence de Agathe : « Tout passe, tout casse, tout se ramasse à la petite cuiller. »

Aurore m'apprend qu'elle écrit. Il s'agit, précise-t-elle, de textes qu'elle destine pour l'instant à elle-même et qu'elle n'a pas l'intention de montrer. Comme raison, elle avance leur caractère trop intime. J'aurais dû lui rappeler qu'il n'existe pas d'excès de pudeur, mais seulement des sentiments qu'on ne peut retenir qu'au moyen de la plume. En fait, la littérature qu'on consomme se situe dans l'écluse qui nous sépare de nos prochains et croit ainsi atteindre l'universalité. Loin de moi l'ambition ou la folie de dénigrer cet engrais sans aucun doute nécessaire au mûrissement de nos cultures, mais je donnerais bien des chefs-d'œuvre pour que les brouillons de toutes les Aurores du monde transforment nos bibliothèques en modestes bazars de circonstance. Quel progrès ferions-nous s'il devenait plus facile d'avoir peur et honte d'être lu que de ne pas avoir lu !

J'aurais dû comprendre plus tôt qu'Aurore écrivait à l'expression de ses pensées où, de prime abord, elle montre tant d'hésitation que sa sensibilité donne le change par une certitude et liberté d'existence sur les autres, dans le sens qui les avantage le mieux. (Désintéressement).

1^{er} octobre

Aurore et Caroline ont passé une partie de leur dimanche avec moi. Après nous être promenés le matin, nous sommes restés à la maison l'après-midi. Elles m'ont écouté lire certains de mes derniers poèmes. L'une et autre ont aimé. Caroline a dit des mots très touchants, que mes images apportaient beaucoup au message et que mon humour mettait mieux encore en valeur ma sensibilité. Aurore a acquiescé.

Elle a trouvé que je lisais bien mes poèmes mais aussi qu'elle n'aurait pas de difficulté à les lire elle-même. Est-il présomptueux d'avouer que si lire mes poèmes est une épreuve, cet exercice me permet toujours de mieux connaître et aimer mes auditeurs ? Ni Aurore ni Caroline n'ont échappé à cette règle. (Ce sont trop d'éloges.) Après le départ de mes douces hôtes, je me suis rendu au musée de Soissons. Le gardien a failli m'enfermer dans la salle du Daumier. Aussitôt après, je suis allé au cinéma. Au programme *Batman*, sur le conseil de Lisa. Film délirant, baroque, esthétiquement morbide, sur fond de mélodrame aux rebondissements multiples, avec un happy end s'il vous plaît. J'ai terminé la journée en écrivant à Lisa une carte représentant un goéland sur un rocher. En légende : « *escale entre deux vols* ». L'allusion valait tant pour elle que pour moi. Mais pour la première fois depuis longtemps que j'écrivais à quelqu'un le mot amour, le sang m'est monté aux oreilles.

2 octobre

Dispute avec Agathe. Je lui avais promis que je lui prêterai la voiture et, comme elle voyait que j'hésitais et me ravisais, elle est partie. J'ai essayé de la rattraper jusqu'à son taxi pour enfin me plier à sa volonté, mais je n'ai obtenu qu'un rabrouement presque dédaigneux. « Je n'aime pas qu'on se moque de moi » m'a-t-elle dit violemment. Il ne m'est plus possible d'entretenir des relations aussi conflictuelles. Rien de ma nature ne supporte cela. Pourquoi avoir donc provoqué cette colère ? Peut-être attendais-je une fois de plus ce que Agathe ne m'a jamais donné, de la patience, de l'écoute, du respect. Il est grand temps de me conduire avec elle en gentleman ou en pleutre, mais pas en arbitre.

De rage, autant que ce mot signifie quelque chose pour moi, j'envoie une carte à Agathe. Je termine ainsi : « Si l'amour se donne, l'amitié se prend. Mais tous les deux se partagent. » Va-t-elle comprendre qu'il en va de notre avenir ? Drôle de devinette.

Plutôt qu'un sens, je cherche un titre à mon recueil de poèmes. Je ne parviens pas à me décider pour *Les mal écrits*, malgré la sonorité évocatrice *aime mal et crie*. J'ai aussi pensé à *Lunes*, au pluriel, dont la facile et indiscutable homonymie avec *L'une* me comble d'aise. Il me faudra vérifier que ce titre n'a pas encore été emprunté.

3 octobre

Quand j'allais à l'école, j'attendais avec anxiété et impatience la remise des devoirs et contrôles. Selon que j'avais plus ou moins réussi mon travail, les notes que je m'attribuais touchaient des sommets ou des profondeurs extrêmes. Pourtant, je me trompais le plus souvent, car n'étant l'œuvre d'un cancre ni d'un crack mes copies se trouvaient en général dans la juste moyenne. Aujourd'hui, je dois bien reconnaître que dès mon jeune âge je n'ai jamais su apprécier ma réelle valeur. Rarement je m'en suis plaint ou inquiété.

Je me demande si j'ai seulement pris la peine de réfléchir à mon absence de signes particuliers ou d'originalité, parce que je me prenais pour quelqu'un d'exceptionnel. Combien de fois ai-je guetté le professeur dans son corrigé ? Mais le courage me manquait de lui retourner un jugement sévère ou perspicace. Par la suite, tantôt interloqué tantôt atterré par les disproportions des critiques morales ou intellectuelles que je rencontrais dans tous les milieux, j'ai pris pour règle de conduite de laisser chacun croire en sa valeur. La vérité veut que j'ai mieux ressenti la contradiction qui animait ma vie entre l'ordinaire et la singularité.

4 octobre

Pays natal de Jean Racine m'annonce un panneau à l'entrée de La Ferté-Milon. Plus loin, au milieu du village, sous un porche surmonté d'un fronton, entre deux colonnes, se dresse le dramaturge en façade de l'ancienne mairie. Dans un état de crasse et de décrépitude avancées, sa statue dévoile un homme jeune et austère, nu sous une toge couverte de toiles d'araignées. Le nez cassé, un doigt arraché, un poignet fracturé et le bas de la robe déchiré, Racine retient mal sa robe. Une main tient une plume, l'autre une bouteille de Cola vide dont l'étiquette représente un drapeau américain. En me rapprochant de plus près, je distingue encore une couronne de lauriers défraîchis au pied de l'écrivain. Sur une petite colonne où ont été gravées les plus illustres de ses pièces repose un objet qui attire mon regard. Qu'a bien voulu montrer le sculpteur David d'Angers ? Avant de quitter les lieux, je suis fier de reconnaître un encrier.

Auto-stoppeuse. Tout de noir vêtue, le teint mat. Elle est lycéenne en classe de terminale, section modelage-poterie. Avant d'entrer dans la voiture, elle me demande si elle peut fumer. Je lui réponds que je ne préfère pas, sans m'être rendu compte qu'elle avait allumé une cigarette qu'aussitôt mes paroles prononcées elle éteint. Assez bavarde, elle me raconte qu'elle habite à May-en-Multien où il ne se passe jamais rien. Ses parents travaillent à l'hôpital de Meaux où elle aime sortir. Je la dépose à la station Elf, en lui demandant d'excuser mon impolitesse pour la cigarette.

5 octobre

Avant d'adresser une lettre, la dernière, à Agathe, je téléphone à Pol-Aurélien pour lui demander son avis. Pour la première fois, je lui fais la lecture d'un courrier à caractère très intime. Il tarde à s'exprimer. C'est encore la lettre d'un amant, me lance-t-il. Pourtant, je lui rappelle que mon message est tout orienté vers la séparation. Il hésite à nouveau. Puis il ajoute que la nostalgie est un signe patent d'amour. Selon lui, ma lettre déborde de nostalgie. Elle va rasséréner Agathe et l'inciter à me mettre encore à l'épreuve. D'ailleurs, dit-il, on ne sait jamais quand on écrit une dernière lettre, ou si on le sait vraiment, alors là il ne faut surtout pas l'indiquer. Sa remarque me

semble judicieuse. Avant de m'endormir, j'ignore si je vais envoyer ma lettre.

6 octobre

Ce matin, Agathe me téléphone à mon bureau et porte aussitôt le sujet sur ma carte véhémente qu'elle juge indigne de moi. Elle a relu et classé toutes mes lettres par ordre chronologique. Fait nouveau, elle se propose de faire lire un ou deux manuscrits à un collègue de son lycée qui est en relation avec un éditeur. La discussion s'envenime à propos de notre dispute de lundi et la pression psychologique que j'aurais exercée sur elle. Nous raccrochons. Je la rappelle une heure plus tard de l'appartement. Le ton change. Je lui dis que cela m'est difficile de parler comme je le voudrais sur mon lieu de travail. Nous revenons à notre séparation et, comme à Pol-Aurélien, je lui lis la lettre que je lui destine. Il s'ensuit quelques instants de silence qu'elle rompt sur de nouvelles questions d'ordre matériel. La vente que je dois faire de son pétrin lui apportera l'argent dont elle a besoin. Puis repart une énième polémique sur le divorce, les mariages en blanc, l'exploitation dont souffrent les professeurs. Nous parlions ainsi au début de nos relations. Enfin, assez doucement tout de même, nous concluons en décidant d'un commun accord de ne plus nous revoir avant quelque temps. J'obtiens que ce soit moi qui établisse le contact. D'ici là, elle aura rangé et oublié dans sa liasse ma dernière lettre.

Dans l'après-midi, j'appelle Lisa. Les quatre semaines, pendant lesquelles je lui ai envoyé plusieurs lettres sans jamais recevoir de réponse, se sont écoulées. Nous nous expliquons avec franchise. Je lui déclare mon attachement et mon désir de la revoir. Mais j'oublie qu'elle se protégeait toujours. Elle réitère ses refus. A la fin, elle m'annonce qu'elle n'est pas dans de bonnes dispositions pour m'accorder quoi que ce soit, qu'elle n'est pas seule ou, tout au moins, pas décidée à se dégager de sa vie actuelle. J'en profite, c'est un euphémisme, pour lui apprendre le bien qu'elle m'a apporté en me sortant de ma route sentimentale. Je lui fais un aveu. Jamais, lui dis-je, je ne me suis senti aussi proche et écouté de quelqu'un. Elle l'aura sans doute compris. Alors Lisa me rappelle les promesses qu'elle ne m'a jamais tenues. J'abonde dans son sens. Je la remercie pour ses paroles, je loue sa beauté, je me range derrière sa loyauté et tout ce qu'elle m'a donné sans que je sache le définir. Je lui demande tout juste un baiser. Elle est perdue ma Lisa. Elle sait même que je ne lui enverrai plus aucune lettre.

La vision d'un couple en habits de soirée sur un quai de métro, parmi une foule bigarrée et tout de guingois, résume bien la journée. A présent me hante l'image de la femme qui marchait à petits pas en regardant derrière elle, comme si elle avait oublié ou abandonné quelque chose ou quelqu'un.

7 octobre

Je me surprends à fredonner une chanson qui égaie les enfants. On devrait pourtant les mettre en garde contre ces paroles approximatives. Rien ne dit que si j'avais été plus vigilant, j'aurais moins souffert. N'ajoutons pas notre obole à l'hypocrisie ambiante :

Entre les deux mon cœur balance

Et je ne sais laquelle aimer des deux

C'est à une telle ma préférence

Et à une autre mes cent coups de bâton...

Pour le titre du recueil, j'aimerais trouver un terme qui exprimât à la fois l'abandon et l'effort. Ma lecture à Aurore et Caroline m'a donné des frissons. Pour m'en protéger, je vais employer une ellipse, par nature énigmatique : toute prémonition précède une frénésie.

Genre de question à ne pas se poser : qui d'autre que moi osera prétendre que je n'ai plus désormais le sens de la fête ?

La devise *accomplir sans fléchir* contient trop de sous-entendus pour être gardée et appliquée. Mais pas de devise sans idée d'accomplissement.

Mon principale défaut : l'obnubilation. Elle commence par les lettres de l'obscurité et finit par celles de la désolation.

8 octobre

Par la fenêtre qui montre une statuette chinoise, un homme époussette un tapis de bain. Les traits de son visage, son pull-over à col roulé me rappellent Samuel Beckett. Une femme se tient dans la rue près de son vieux chien. Elle l'appelle *Pupuce* et fait signe aux automobilistes de l'éviter. La rue leur appartient. Devant la piscine, des pompiers ont formé un cercle devant leurs engins rouges stationnés en double file. Une enveloppe dans la main, une jeune femme noire, en manteau bleu marine d'infirmière, court vers les boîtes aux lettres de la poste. Je l'interroge sur son empressement dominical. Elle me répond qu'elle a froid et qu'elle est en retard.

Après-midi à la Foire internationale de l'art contemporain au Grand Palais. Cette FIAC porte d'ailleurs mal son nom avec sa pléiade d'artistes reconnus et morts : Matisse, Picasso, Masson, Magritte, Beuys, etc. Vu la foule et la disparité des œuvres exposées, je ne ressens pas le désir de prendre des notes. Bien sûr, j'ai admiré de belles choses, mais j'aurais préféré les voir dans les musées où au moins on n'y parle pas d'argent. Les professionnels de l'art m'ennuient avec tous leurs stéréotypes qui ne font pas rire. Paradoxalement, les artistes en personnes semblent absents de ce méli-mélo de galeries. (Dans ces endroits confus on se sent presque obligé de suivre les goûts du public.) Et comme je ne peux tout voir,

je m'attarde plus longtemps sous les cimaises de Sam Szafran. Je me dis que je verrais bien chez moi une de ses cages d'escaliers.

9 octobre

Rhume, légère fièvre. Avant de me mettre à écrire, je prends un livre dans le couloir. Georges Perec, *Les choses*. Pendant plus d'une heure, certains passages me donnent le cafard, d'autres le vertige. Je me figure dans la peau des deux « héros » du roman. « Ils étaient enfoncés dans un gâteau dont ils n'auraient jamais que les miettes. » Je ricane à peine. Perec m'inflige une nouvelle grille. « Leur vie était comme une trop longue habitude, comme un ennui presque serein : une vie sans rien. » Tantôt je me plains de cette écriture, tantôt je m'en délecte. L'ambivalence me perturbe. Jamais je n'aurais dû rouvrir ce livre aujourd'hui. Tout comme moi, il n'a qu'une fausse grippe à proposer. Il ne veut rien dire. C'est même là son trait de génie. Naïvement, je me rassure qu'il en faudra plus pour me rendre malade.

Plombier de l'âme : viens vite colmater la fuite du sens.

21h. Long coup de fil avec Pauline, rencontrée à Saint-Gobain par une petite annonce dans un journal. Sa voix m'a remonté le moral, même si nous avons beaucoup parlé de son beau-frère d'Abbeville atteint d'un fulgurant cancer à la gorge. Je me sens à l'aise. Pauline me laisse faire toutes sortes d'allusions. Peut-être dînerons-nous ensemble à Laon en fin de semaine.

10 octobre

Pour mon plaisir, il se peut aussi *pour ma gouverne*, tout est allé de travers aujourd'hui. J'ai essayé de remonter un fil que je voyais mal. En ce moment, ma vie éclate. Elle *charrie* une modernité d'éclaboussures. J'ai réfléchi aux événements qui secouent la République démocratique allemande et la Hongrie. Pour nous autres (?), la fin du siècle risque d'être mouvementée. Immanquablement, Agathe a fait de nouveau irruption au téléphone. Elle a prétendu avoir rompu avec Patrick Bocage, à preuve les verrous qu'elle a changés pour lui barrer l'accès à son studio. Mais elle était dans un état d'excitation et d'affolement, me donnant l'impression de lutter contre un mal qui l'avait une fois pour toutes vaincue. Tous les remèdes et l'énergie qu'elle employait me semblaient vains. J'ai essayé de le lui dire. Elle ne m'écoutait pas. « Je ne peux entendre que des paroles neutres », répétait-elle. Elle m'a raconté qu'elle avait vu Lisa dans la rue, sans pouvoir lui parler, et qu'elle l'avait trouvée plutôt accablée et triste. Enfin, le meilleur moment est arrivé avec Emma. Sur un ton très détendu, nous avons discuté de nous et de l'usure du quotidien. Je lui ai parlé des livres de Huysmans. « *En ménage, je déteste cette expression* » a-t-elle poursuivi aussi vite. Elle m'a répété qu'elle se sentait plus à son aise au téléphone qu'en ma présence, et que je ne parlais pas de moi. Je m'en suis défendu, lui

réclamant du temps et de la patience. Elle m'a dévoilé quelques traits de son caractère. Romantisme, Botticelli, les *Très Riches Heures du duc de Berry*, avec elle l'embrouillement s'atténue.

11 octobre

Sur les grands et les petits patrons : les experts ne manquent pas de sujets de recherche. Leur pensée trahit ce que leur langage ne dit pas. Gens d'esprit et d'intelligence, ils ne se corrigent que pour choisir ou bannir un des leurs. Ils osent. Aussi parviennent-ils à leurs fins en se décernant la force de l'usurpation et décrétant charabia tout le reste. Il m'arrive de croire que j'en sais beaucoup plus qu'eux sur ce que je ne saurai jamais.

Variations. Barbey. La plaine somnole. Les champs ont l'air de vieux linges abandonnés et usés jusqu'à la corde. Au loin, la forêt d'Ermenonville retient ses formes opaques de prison naturelle. Le ciel nébuleux réunit toutes les apparences de la création la plus grise. Une ancienne gare coincée entre les silos à grains et les cuves d'une distillerie fait de ce décor un temple à l'imprévoyance des hommes. Moi, bandeau sur les yeux de l'apocalypse, j'échangerais contre n'importe quoi la tour en ruine de Montépilloy.

12 octobre

Ce soir je m'étais mis dans la tête de regarder la folie qui m'agite. Il y a longtemps que ce sujet m'était commandé par un besoin de reconnaissance. Mais un livre, *Oiseaux des océans* de Lars-Eric Lofgren, a anéanti mon ardeur. Ce détournement me laissera – combien de temps encore ? – dans l'ignorance de ma folie. Quoique n'ayant jamais pris exemple sur certains oiseaux, je garde l'œil ouvert sur le mouvement qui plie le brin de folie : « L'albatros royal a un comportement spectaculaire pendant la formation du couple. Au cours des premiers stades, les deux partenaires se font face, pointant leur bec vers le ciel, leurs énormes ailes déployées. Ils se donnent des coups de bec, paradent très souvent ensemble et se mordillent parfois le cou. »

13 octobre

Ecrire et s'embarrasser de la langue. Au lieu d'être sincère, dire de quelqu'un qu'il est un peu trop fou.

Vivre de peu. L'idée de contentement me laisse perplexe. Elle m'impose le respect qu'on doit aux rituels. D'une autre manière, mais c'est bien compliqué de l'expliquer, je m'en défie comme de toute complaisance. Pour presque rien, j'ajouterai que je n'y crois pas. Alors je comprends mal pourquoi, en dépit de ma résistance, je m'émerveille et sombre dans un enchantement sans fond. Un tel me raconte sa vie et j'en fais un autre portrait. Un autre ne me raconte pas la sienne, mais celle qu'il aurait voulu vivre, et je ne devine toujours pas où est la fin de l'histoire. Il se peut que je sois rebelle à

la discrétion et sujet à d'innombrables précautions nullement métaphysiques.

Emma. Malgré toute l'affection qu'elle commence à me porter, Emma ne veut pas encore passer un moment avec moi le samedi ou le dimanche. Son motif me laisse espérer des déroulements possibles. Elle dit qu'elle ne me connaît pas assez maintenant. Il me reste donc à me montrer. Mais je me sens parfois tellement du côté de la transparence et de l'éphémère que je ne suis pas assuré de parvenir à mes fins ni aux siennes. Cette tâche paraît même au-delà de mes forces. Il faudra que quelqu'un m'aide. Pourquoi pas elle ?

14 octobre

L'impassible. Figure de l'emblème. Solution des maux par l'androgynie. Nullité de la dépendance dans l'amour. Eradication du verbe comme moyen de liaison.

En écrivant mon journal, je puis dans la réalité pour m'en inspirer. Il s'ensuit que je m'en détache, avec l'espoir de la retrouver. Mais comme je sais aussi, peut-être à mon insu, que je ne l'ai pas perdue, il ne me reste plus de l'original que la place de l'imagination. Celle-ci, en plus de la recherche de la beauté qu'elle favorise, me renvoie de temps en temps l'image des choses telles qu'elles existent avant et sans que je les travestisse ou transgresse.

19h. Au café Le Paris sur les Champs-Élysées. Dahlia, très observatrice, remarque tout de suite que des Latino-Américains remplissent la salle du fond. Trois hommes, en blazer, sont seuls à leur table. L'un d'eux lit d'une main un journal plié en quatre ou huit. Nos voisins qui s'expriment en espagnol laissent beaucoup de monnaie sur la table. Après avoir vérifié toute cette « ferraille », le garçon relève un manquant de 32 francs qu'il va difficilement se faire rembourser. La pendule retarde. Puis on la remet à l'heure sans que je m'en aperçoive. Lili me parle d'une rencontre. Deux fois, dit-elle. Elle se ravise. Tout compte fait, elle ne préfère pas poursuivre, me faisant quand même comprendre qu'elle a mis fin à cette liaison. Nous nous rendons au cinéma voir *Do the right thing*, au titre de circonstance.

15 octobre

L'expression *il faut des deux* revient souvent dans mes paroles. Elle m'aide à m'éloigner des êtres et des choses trop présents tout en me les rendant plus nécessaires. A vrai dire, je m'en sers même pour remplir certains silences et pour donner une suite à la conversation. A travers ces quelques mots, toute ma psychologie apparaît au grand jour. Oui, il faut des deux, tant le voyage dont parle Baudelaire que celui que j'accomplis en rêve ou non, tant la femme peinte par Gauguin et Matisse que celle qui passe ou attend.

Mon frère Oscar revient du Mexique. Il reste à Paris un mois et demi, puis il rejoindra son pays d'adoption. Depuis quatre ans, nous ne nous étions pas vus. Pas de lettre non plus. Il me raconte sa vie paradisiaque à Cancun. Avec Joris et Jeanne, promenade pédestre de la rue Lafayette aux Tuileries par une après-midi ensoleillée. Joris aime évoquer notre passé commun. Depuis presque vingt ans que nous nous connaissons, il n'y a jamais eu d'accrochage dans nos relations. Aujourd'hui, nous ne laissons de côté aucun sujet qui nous importe. En revenant dans ma province, j'ai trouvé sur ma boîte à lettres un bouquet de fleurs sauvages. Si l'absence de message m'a fait penser que je n'étais pas le destinataire de ces fleurs, je n'ai pas hésité à les mettre aussitôt dans un vase. J'ai décidé qu'elles me porteraient chance.

16 octobre

Mon univers s'articule autour de quelques personnes. Je n'y vois là rien d'original sinon une sorte de lenteur, autre façon de se faire aimer qui au contraire m'amènerait plutôt à me satisfaire de cette réalité ordinaire. Surtout, le besoin d'écouter ces personnes me donne l'illusion d'échapper à l'étouffement et d'être différent. Car je puise dans la répétition et la banalité ma paradoxe de non-comédien qui ne doit pas, pour rire et se moquer de tout, prendre part au jeu. C'est peut-être parce que je recherche trop la règle que je me sens exclu.

17 octobre

Si j'étais un homme qui se serait déjà perdu, mes déboires auraient été plus amoureux que réels et je n'aurais pas mesuré mes échecs par rapport à moi-même mais comme autant de jours de détention.

Tenir son journal, c'est savoir plus ou moins à coup sûr, mais de bonne grâce, qu'on laissera de côté le principal. C'est jouer le long terme.

Pour mon travail, journée passée à Villers-Cotterêts chez le client Volkswagen, puis à l'hôtel Ibis pour une réunion. Emma était présente. Nous ne nous sommes pas beaucoup adressés la parole. Pourtant, je ne l'ai pas souvent quittée des yeux, mais en toute simplicité et, je crois, discrète innocence. J'ai obtenu un rendez-vous pour mercredi midi.

18 octobre

Ces fractions de bonheur qu'on croit possible d'atteindre, sinon pour soi, du moins dans l'absolu, sont vides de plénitudes égarées.

Au restaurant L'Alligator de Compiègne avec Pol-Aurélien. Passage en revue de nos activités et de nos plans. Nous ne nous attardons pas trop sur nos leurres. Il dit que nous sommes des enfants gâtés.

Comme je le désapprouve, il corrige que nous ne le sommes pas assez.

19 octobre

Le salut viendra de la quantité de disparition que je jetterai hors de moi. J'ai dit la disparition et non pas l'oubli. Ce n'est pas une mince nuance. Il y a dans la disparition un sens de révolte et un sens de violence qui n'existe pas dans l'oubli. Elle est ce contre-poids qui donne autant raison à la vie qu'à la mort. Mon salut alors m'interdira de trouver juste la réponse à moi-même par l'autre.

Discernement. Pol-Aurélien fait partie de ces gens qui savent faire une synthèse. Je me demande parfois s'il ne prépare pas à l'avance certaines paroles qu'il me prononce avec une facilité et une spontanéité déconcertantes. C'est pour moi un vrai bonheur de chercher une intrigue dans de saines évidences pareilles.

Au lycée Carnot, cette maxime gravée sur une armoire : « *Si l'ennui était mortel, Carnot serait un cimetière.* » Longtemps encore me contenterai-je de ces sentences futiles ? Longtemps encore me berneront-elles ?

20 octobre

Rue de Clichy, devant la vitrine du magasin Spécialités pour l'enfant (Ets E. Lucotte). Beaucoup de jeux de cartes comme Le tarot des Bohémiens d'après Papus, Le tarot des pauvres, l'Oracle de Mercurale, Le tarot de la transition, La magicienne, l'Aluette, me donnent envie de commencer une collection. Et dire que certaines personnes ne lisent que l'avenir et pas moi. Parole d'écrivain !

L'après-midi avec Emma. Maintenant, l'émotion et le manque de distance m'envoient des images trop vives et présentes pour que je relate le temps passé avec elle. Il est peut-être aussi trop tôt pour que je m'en souvienne. Mais je suis sous le charme qui emporte, comme si je voulais conserver cet après-midi pour moi seul, sans rien dévoiler qui risquerait d'en gâcher l'harmonie. Il n'y a pas lieu de commenter ce qui ne vaut pas d'être répété.

Pour Emma, une relation amoureuse place les protagonistes à la même hauteur. Cette notion d'égalité en amour m'avait échappé.

21 octobre

En voiture. Cette manière d'être que pour réagir il est toujours prématuré n'est pas la mienne. Pourtant, elle évite la déroute des sentiments, cette autre manière de s'en sortir. Mais aussi je n'instruis pas de procès à qui ne peut aller au bout de lui-même ni à qui reste bloqué en son for intérieur. Et j'aurais plutôt tendance à chercher conseil et protection auprès de personnes dépourvues de but, m'imaginant qu'elles ont fait le tour des choses. Ma nature me revient donc de bouleverser un ordre dont je n'aurais pas compris

tout le sens. Si notre époque n'était pas borgne, il n'y aurait pas autant de monde dans les embouteillages.

Vent du sud par bourrasques, temps clair et nuages hauts, 21° sur le balcon, jeunes gens assis au pied de l'immeuble se passant des photos, homme en bras de chemise lavant sa voiture à l'éponge, mère serrant sa petite fille par la main, bruits de la circulation que la tiédeur du temps rend plus assourdissants, évincent mal de mon esprit la place qu'y tient Emma depuis hier. Au contraire, toute cette agitation s'ajoute à un désœuvrement et une excitation que je ne parviens pas à contenir ni comprendre. Emma ne ressemble à rien qui puisse me rappeler cette tension, tout simplement parce qu'elle apaise mes angoisses, ou même les engloutit avant qu'elle ne fassent surface. Pour tout dire, elle aborde mon être par la paroi la plus lisse, celle présumée de mes qualités. Elle observe mes failles et mes lacunes pour mieux les combler et me permettre de me les révéler et de m'en accommoder. On ne peut pas parler ici, de sa part ni de la mienne je crois, de séduction mais plutôt d'une rencontre où la communion de sensibilités engendrerait d'autres rencontres entre nous, tels deux miroirs vivants face à face.

22 octobre

On dit parfois qu'on fait certaines choses à moitié. S'agissant d'Emma, je la verrais les faire plutôt deux fois qu'une ou, plus exactement – ce qui montre sa singularité – une fois et demie. Il faudrait qualifier ainsi tous ceux ou celles qui complètent notre personnalité sans vouloir la doubler, et qui nous accordent de leur plein gré l'espace d'eux-mêmes nécessaire à notre liberté. Si d'aventure je savais d'où provient cette avance sur le temps et sur moi-même, mettant au clou mes vieux habits propres ou figurés, sans hésiter je souffrirais qu'Emma me sortît de mes ravages. Mais je m'en moque d'une manière prémonitoire, comme qu'elle me rende à moi-même. (Cet égoïsme me terrifie.)

A Emma, en cachette. Combien de fois faudra-t-il que je lui cache mon amour ?

23 octobre

19h. Une coupure d'électricité m'empêche d'écrire. Je la reçois comme un soulagement contre une peine.

20h. Retour de la lumière. Les rideaux ne sont pas encore baissés. Levant les yeux pour regarder la nuit, je vois mon visage se refléter sur la fenêtre. Depuis que Agathe est partie avec ses miroirs, je n'ai plus souvent l'occasion de me regarder. Ce soir, je me livre à ce jeu avec un étonnement qui n'est pas éloigné d'une forme de sérénité. Plutôt que de se donner des expressions, au contraire mon visage se fige comme un masque. Mes pensées pourtant devraient provoquer quelques grimaces de circonstance. Pour m'en détacher, je laisse

tomber mon stylo et j'ouvre ma main. En tendant la peau, c'est tout juste si je n'y lis pas une nouvelle fois mon désarroi.

21h. Repas rapide (filets de maquereau, camembert, yaourt, pomme), au son d'un superbe concerto brandebourgeois de Bach que j'arrive mal à écouter. Le train de 21h15 a quatre minutes de retard. Je cherche ce qui pourrait mettre un terme à mon calme apparent. Peut-être revenir plusieurs années en arrière, en 1983, le 2 septembre, date de mon entrée à la SNCF. Non, je ne regrette pas mon départ de Paris, mais je souhaite y revivre le plus vite possible.

22h. Emma m'a annoncé que son ami lui a fait une scène de jalousie. Il est vrai que j'avais été imprudent de la raccompagner jusqu'à chez elle rue Château Landon. Nous nous étions retrouvés devant lui et précipitamment séparés. Jamais je n'aurais pensé que cette rencontre impromptue pût être lourde de conséquences. En tout cas, semble-t-il, Emma a concédé à son ami qu'elle ne le ferait plus souffrir. Façon de dire qu'il ne fallait plus nous rencontrer. Comme pour signaler qu'elle tenait à moi mais qu'un interdit plus fort qu'elle s'y opposait, « tout est relatif » m'a-t-elle répété.

23h. J'oubliais qu'aussitôt notre conversation téléphonique terminée, je lui ai écrit une lettre enflammée. Je lui ai rappelé qu'elle avait trop de volonté pour se soumettre ainsi et que nous nous avions tant de choses en commun que nous ne pouvions nous arrêter là.

Relecture. Je ne sais plus si c'est de mon journal ou de ma vie que je m'afflige.

24 octobre

Comme je pars demain à Toulouse, j'ai décidé de me rendre à Paris en début d'après-midi avec l'intention de retrouver Emma. Nous avons parlé mais le plus souvent en présence d'une autre personne. Je n'ai pu dissiper toute mon inquiétude. Finalement, elle s'est montrée plus attentive et attentionnée que la veille. Mon désespacement s'est progressivement éteint, mais après l'avoir quittée.

Longue flânerie avec Truffo de la gare du Nord à la place des Ternes. Temps estival. Moins que d'habitude j'ai observé les gens. Pourtant m'offraient un spectacle de rue les clochards allongés sur les bancs, un groupe de punks au square d'Anvers, les cars de touristes vers Pigalle, les lycéens de Chaptal heureux de leurs premières vacances. Je ne sais pourquoi mon attention s'est portée sur les salons de coiffure, très nombreux sur mon parcours.

Leçon. Conjuguer aux temps du futur : ne plus jamais se laisser envahir par personne. (A plus forte raison par quelqu'un qui est très cher.)

Repas de famille. Ambiance détendue. Oscar raconte ses parties de chasse sous-marine, Jérémy le récit de son doigt cassé. Ma mère parle de sa mère. Quelques taquineries. Ma mère et moi promenons nos chiens. Nous échangeons des paroles tranquilles sur le temps qui passe.

25 octobre

Minuit à Toulouse, dans une chambre d'hôtel. Face à moi, une gravure de la ville de Munich au 17^e ou 18^e siècle. Un poste de télévision est suspendu au plafond. Deux lits côte à côte. Le vide me fait songer à ma solitude, pour une fois avec plaisir. Je veux dire par défi. Je m'écroule de sommeil. Toute l'équivoque est là qui m'attend en rêve.

26 octobre

Fin de congrès par retour en train et repas à bord. Arrêts à Brive-la-Gaillarde, Limoges et Vierzon.

Je ne connaissais pas Toulouse et j'en ai vu son boulevard Matabiau. Un trajet en autocar m'a fait découvrir de la ville ses quartiers neufs et sa rocade jusqu'à Blagnac. Pas de tourisme, pas d'état d'âme, mais du changement. Voilà le mot-clé, le seul et unique dénominateur commun possible.

Passant près d'Orléans, j'ai pensé à Agathe dont les parents vont bientôt habiter le voisinage. Comment cacher qu'elle occupe encore mon esprit dans les moments où d'ordinaire je rêve ? J'avais tellement placé d'affection en elle que je n'en finis pas de recevoir les dividendes moraux et, pour tout dire, excrémentiels. Car c'est sur notre séparation que je reviens le plus souvent et sur la période houleuse qui l'a accompagnée. Je ne me reproche pas d'avoir cherché à la retenir, ni d'en avoir presque perdu la tête, mais je ne suis pas sûr que si c'était à refaire je recommencerais ainsi ma résistance. Ce genre de question prouve d'ailleurs que j'attache plus d'importance, dans les épreuves, à la forme qu'au fond. C'est ma forme d'élégance.

27 octobre

Soirée avec Claudine et son jeune neveu, Flavien, venus de Saint-Gobain. Quand j'ai voulu montrer mon appartement à Claudine, elle m'a dit qu'elle n'était pas venue pour faire une visite. A part cela, nous nous entendons plutôt bien, dans la mesure où nous resterons toujours étrangers l'un à l'autre.

Emma (téléphone). Sauf celui qu'il m'aurait plus d'aborder, nous avons évoqué tous les sujets. A mon étonnement, elle semble toujours bien disposée à mon égard. Elle prend une semaine de vacances pendant laquelle nous ne nous verrons pas. A cause des épreuves qu'elle a endurées, elle m'a dit qu'elle avait très peu

confiance en autrui. Face à mon impatience, elle m'a certifié que le temps passait très vite. A résister de la sorte, à m'exposer à la dérision, je me demande si je reste dans la norme !

28 octobre

Levallois-Perret chez mon vieil ami J.-B. P. Son appartement donne sur le parc de la Planchette aux arbres encore en feuilles. Nous partons. A peine dans la rue, il remonte chez lui en courant car il avait mis des chaussures trop neuves. Nous nous dirigeons maintenant vers la porte de Courcelles. En chemin, nous secourons un ivrogne, affalé en plein milieu de la chaussée, que personne ne se décide à relever. Je lui parle d'Emma. Il se moque un peu de moi, en me disant « *sois patient mais pas léthargique* ».

29 octobre

Soirée d'hier jusqu'à 4 heures du matin chez Pierre avec mes parents. Pierre est un ancien communiste exclu du parti. Mon père s'y trouve encore mais il commence de plus en plus à contester la ligne du secrétaire général. Pendant toute cette joute oratoire qui a opposé deux hommes que tout rassemble, je n'ai pu placer un mot.

Pourtant, parfois, peut-être, parce que. Tout est jeu. Passe...

30 octobre

Interview de Denis Roche dans *Le Monde*. Il pense que « *la photographie est sans doute le seul art où l'accès au bonheur est immédiat* » et n'a « *d'équivalent que le journal intime.* » J'aurais presque envie de disserter sur ces propos dont je ne partage pas entièrement les idées, si ne m'en dissuadait pas la grande aventure du bonheur immédiat. On en aperçoit la rançon dans le double sens du mot quête.

J'ai passé ma journée d'hier à écrire un article sur le congrès auquel j'ai assisté à Toulouse. Il m'est rarement arrivé d'être aussi mécontent de moi. Ma relation avec l'écriture est tout sauf superficielle et laborieuse. Autrement, je ne m'en tirerais pas si bien par des pirouettes.

31 octobre

J'ai lu en diagonale le *Journal du Séducteur* de Kierkegaard. Le personnage du séducteur m'a passablement agacé. Sa sincérité m'a semblé une preuve de faiblesse, qui ne serait ni la sienne ni celle de Cordélia, mais la mienne. Peut-être ai-je tort de ne pas faire de distinction entre la réalité et la fiction, entre la préméditation et la souffrance. Je m'y suis pris à deux fois pour comprendre : « la nature féminine est un abandon sous forme de résistance ». Je ne suis pas assez philosophe pour croire à l'idée de rupture, en amour comme ailleurs.

J'ai ressenti des picotements dans la région du cou et de la nuque. C'est une manie de surveiller les démangeaisons. Tant qu'elles m'appartiennent, j'en abandonne l'usage exclusif à la rue. Moi aussi je lutte contre les vices.

1^{er} novembre

Agathe me téléphone de bon matin et me demande une nouvelle fois de lui avancer l'argent du meuble avant de le vendre. J'hésite et lui explique que mon prochain déménagement m'incite à faire des économies. Puis nous parlons de tout autre chose, de sa mère, mais aussi beaucoup de son père qu'elle ne veut plus voir. Elle ne supporte pas que je la compare à son père, même en employant des termes nuancés. En revanche, elle lui attribue tous les défauts que font les enfants aux parents difficiles et ingrats. « C'est un psychopathe et ma mère un garde-fou » dit-elle. Nous en venons alors à nous-mêmes. Elle me fait part de ses lectures, en particulier, un livre de droit anglais. Elle se découvre un esprit scientifique et ne supporte plus la critique littéraire, trop *pompeuse* à son goût. Quant à moi, je lui présente les propositions d'emploi que j'ai pour l'instant repoussées. Mais à aucun moment nous ne nous racontons notre histoire personnelle, comme si je savais par avance tout le mal que ces confessions me causent.

Malgré le bon climat et le caractère anodin de cet entretien, l'heure passée au téléphone m'a lanciné toute la journée. Je ne parviens pas à effacer comme je le voudrais nos trois années de vie commune ni même, ce qui est pire, à en accepter la lente et inexorable défaillance. Il y a là-dedans le piège de l'incompréhension qui (me) paralyse. Trois années de vie et de mort du Désir, mon rocher de Sisyphe ! Comme seule façon de me tourner résolument vers l'avenir, indépendamment de mon humour déconfit, je prépare la braderie de tous mes désirs.

Parlons droit. La loi est la recherche d'une idée. On accuse donc l'intelligence de tout affranchissement intempestif. Il ne faut jamais y renoncer, comme à la justice. Pour ce faire, on doit pouvoir confondre le jugement avec la tolérance, même à l'heure nihiliste. Le juge se tient dans la pénombre.

2 novembre

Sur ma vie, un saule monte la garde. Devant mes fenêtres, sa haute stature agite un feuillage limpide. Mes pensées s'y perdent, mes rêves s'y trouvent. Ici, je n'ai d'autre compagnon à qui me confier. Lui au moins, dépourvu de raison, en secret, me comprend avec ses larges branches comme autant de bras ouverts.

Si le concept de transfert existe vraiment, il prend pour moi une forme naturelle, celle d'un saule ou d'une plante rencontrée par oubli.

3 novembre

L'art de vivre, c'est de parler des gens sans les nommer. C'est même, mais je ne sais pas le faire, aller au-delà des limites des gens sans chercher à se retenir au passé. C'est être, au bout de tout, inséparablement seul.

Eloge. De retour de Normandie et avant de regagner Düsseldorf, Loïc me fait l'énorme plaisir de me rendre visite. Il est accompagné d'Anna, son amie berlinoise dont il m'a beaucoup parlé. L'intermittence de leur liaison déjà ancienne ne paraît pas le déranger. Il est un séducteur éphémère qui sait attendre son heure et convertir au bon moment sa souffrance en amour. Pour caricaturer, il y a dans sa vie plusieurs Anna qui se succèdent les unes aux autres et se ressemblent dans la mesure où elles ne le changent pas. Il mène donc un jeu qui pourra durer très longtemps car il récompense tout le monde, à commencer par lui quand on pensait qu'il en serait victime. Le jour où dans son comportement j'ai cru déceler la fidélité du bohème, il s'est retrouvé en moi comme un frère qu'on s'empêche de condamner. Malgré l'apparente opposition de nos caractères, il est devenu l'allié le plus précieux des charmes renaissants. Sans qu'il s'en aperçoive, je lui cède un peu de ma personne quand il repart à l'étranger dont il a fait son pays.

4 novembre

La poésie ne souffre pas de discussion. On ne peut pas en dire ni oui ni non et lui en attribuer aucune note. Même aux autres questions, elle est une éternelle question. Aussi les poètes éprouvent-ils beaucoup de mal ou de peine à en parler, mais cela rentre aussi dans leurs combinaisons.

Je ne me souviens pas de m'être jamais cru poète. Au contraire même, abordant mes semblables je me retrouve toujours devant autant de poètes différents.

5 novembre

A propos des difficultés de la langue française, dont il est de nouveau question ces derniers temps, je m'avise et m'étonne qu'on ne les montre que sous l'angle de l'orthographe et de la syntaxe. Celles-ci ne sont pourtant, à côté des mots qui restent dans notre tête ou sortent de nos bouches, à côté de l'extraordinaire complexité de l'acte d'écrire, que la partie immergée de l'iceberg. Il serait bon de rappeler quelquefois que la langue n'a pas été faite pour être écrite, mais qu'à force de mettre de l'ordre dans nos comportements elle l'est devenue en partie. Selon qu'on cherche ou non une réponse à tous nos maux, c'est notre plus grande faute ou mérite. De toute façon, pour la survie et le progrès de notre espèce, il ne pouvait en aller autrement.

Rue de Prony, je passe devant mon ancien domicile sans lever l'œil ni même songer aux deux années que j'y avais vécues. Cet événement m'inspire qu'on a parfois beaucoup mieux à faire en oubliant qu'en apprenant. Dès l'école, on devrait enseigner à oublier, pas n'importe quoi sans doute, mais au moins ce qu'on est seul à ne pas comprendre et souffrir.

Déjeuner chez J.-B.-P parmi une dizaine d'invités-surprise servis par un Sri-Lankais très chic. Autour de la table sont réunis un libraire, un psychiatre pour enfants, un concepteur rédacteur, un retraité de la confection, un éditeur diffuseur, un professeur d'histoire, un journaliste et un avocat. Les plus conviviaux et bruyants de cet aréopage d'intellectuels évoquent leur passé et forcent mon admiration par de gênantes plaisanteries scabreuses. Claude, le journaliste, qui a trois enfants de deux femmes est le seul géniteur de l'assistance. Il s'en excuse presque en disant qu'il faut être très fort pour refuser un enfant à une femme qui en désire. En vain, j'essaie d'obtenir une définition de cette force qui ne semble pas être la sienne. Un peu plus tard, l'avocat, Jacky T., se rapproche de moi. Nous nous connaissons depuis assez longtemps pour nous parler librement. Je lui raconte ma séparation et mes difficiles reconquêtes. Il me glisse à l'oreille qu'il vient de toucher le fond parce qu'il n'en pouvait plus de passer son temps avec quatre ou cinq femmes par semaine, dont une vendeuse du boulevard Sébastopol dont il n'a jamais rien connu, pas même le nom ni l'adresse. Jacky T. me confie ensuite qu'après bien des détours et des déceptions, il essaie de se réconcilier avec la femme qu'il aime. Ils viennent de tout mettre à plat pendant deux journées épuisantes. Il veut vivre chaste à présent. Il prétend aussi que ses débauches ont été provoquées par la stérilité de son amie. Enfin, comme ils veulent l'un et l'autre un enfant, ils vont peut-être en adopter un.

6 novembre

Par quelle curieuse intimidation ou appréhension n'ai-je pas osé téléphoner à Emma aujourd'hui ? Son absence d'une semaine a remué en moi les démons de la nostalgie. J'ai regardé mon téléphone comme on écoute un air de jazz un verre de whisky dans la main. Je me suis à moitié absorbé dans une lecture indigeste en espérant bien qu'elle me téléphonerait. Son appel n'arrivant pas, je me suis légèrement consolé en pensant qu'elle avait dû se demander, encore plus que moi, pourquoi je ne l'appelais pas. Demain, sans faute, je corrigerai mon erreur.

Ecrire par peur de ne plus pouvoir écrire, comme marcher dans le désert pour trouver un mirage.

Sauf pour quelques rares amoureux, tout nom propre ou commun peut choisir le pseudonyme de *message*.

Ma vie, ce n'est pas moi. (Juste avant de m'endormir.)

7 novembre

Enfin, Emma a réapparu. Pour ma joie, elle a même fait le premier geste de m'appeler. Comme à mon habitude, j'ai été démonstratif – attitude plutôt contraire à mon caractère plein de retenue. Mais il faut dire qu'elle me laisse exposer tous mes sentiments pour elle. Cette influence, (en est-ce vraiment une ?), me procure un étrange plaisir et beaucoup d'exubérance. Ainsi je lui ai avoué qu'elle m'avait manqué et que j'étais ravi de l'entendre. Bref, je me conduis en vrai gamin. Comme elle m'a encore répété qu'elle aimait les enfants, je ne me soucie pas de mon insouciance. J'ai essayé de retrouver mon sérieux quand elle m'a presque reproché que je manquais d'émotion. Pour me défendre, je suis mal parvenu à lui expliquer pourquoi je ne me mettais jamais en colère. Je lui ai bien dit que je souffrais plus que tout le monde de la violence. Il n'est pas aisé de décrire une émotion cachée.

Agathe devait me voir avant de repartir pour Paris. Elle n'est pas venue. Derrière ma vitre, j'ai vu sa silhouette se presser vers le train déjà en gare.

Fracasser un morceau de bois dépeint mieux la réputation dont jouit mon insensibilité.

9 novembre

La perte de mon cahier m'a contrarié et j'ai retourné mes affaires sens dessus dessous pour vérifier que je ne l'avais pas laissé traîner. Mais j'aimerais mieux encore tenir la personne qui trouvera mes notes que de me souvenir de ce que je n'ai pas retranscrit ici. Il est probable au demeurant qu'ensemble nous discuterions de tout autre sujet.

En réunion à la gare de Lyon, on me présente une jeune femme. Elle me dit qu'elle a beaucoup entendu parler de moi au cours de ses stages pour la raison que je l'y avais précédée. Ses larges yeux gris m'impressionnent beaucoup, tandis que sa tenue vestimentaire ne me semble pas correspondre à son allure. Nous échangeons une ou deux paroles, puis nous gagnons nos places. Tout au long de la matinée, nous nous regardons furtivement. Je regrette à présent de ne pas l'avoir davantage abordée.

10 novembre

Comme si soudain je recouvrais la liberté, l'image des Allemands de l'Est franchissant le mur de Berlin m'a fait monter les larmes aux yeux. La télévision a rendu pathétique ce moment de notre histoire. Mais je m'arrête dans ma description car, voulant relater une révolution, j'emprunte au tragique son vocabulaire étriqué.

Qui mesure aujourd'hui que la futilité des écrits en annonce de bien pires ?

La fidélité n'existe pas en soi et oscille entre deux zones à climats tempérés. Par contre, on n'est rien sans elle. Moins que rien, comme on dit.

11 novembre

Visite au Grand Palais de l'exposition *Eros grec, amour des dieux et des hommes*. Grand déballage de vaisselle, de vases et de statues. Le dieu Phallus est là, debout, entouré d'hermaphrodites, de pédérastes et de salaces barbus émoustillés. Un texte expliquant les termes *éros* et *agapé* me laisse pantois. Pourtant, cette mythologie ne repose pas sur la perplexité des formes et des sentiments. En témoignent l'insistante beauté des éphèbes et l'incessant appel aux plaisirs les plus neutres. Mais, dans cet assemblage d'objets trop choisis pour leur érotisme racoleur, je n'ai pas retrouvé les grâces d'une société providentiellement philosophique.

Été de la Saint-Martin. Je remonte la Seine du pont Alexandre III jusqu'au pont Neuf par les berges. Cette splendide journée donne aux nombreux promeneurs des airs de fête. Sur leur péniche, quatre personnes déjeunent dehors des fruits de mer et des grillades. Une poignée de nudistes sont allongés en plein soleil, à même la pierre. Dans les boîtes des bouquinistes, je feuillette un livre d'Ernest Delahaye sur Rimbaud et un autre d'André Masson. La lumière caressante d'automne rend encore plus étincelante dans ma tête la peinture du monde. Je me sens bien, presque étranger à moi-même. Devant l'église Saint-Merri, une voix dit que la langue italienne est belle. Sur le parvis de Beaubourg, une femme s'exclame : « Ici c'est le dernier salon où l'on cause ». Elle parle de ces petits groupes où l'on déblatère sur les sujets en vogue. Je m'approche de l'un d'eux. On y discute de l'âge des dictateurs en Afrique. Celui qui parle le plus n'hésite pas à recourir à toutes les ficelles de la rhétoriques. « Si tu m'écoutes, tu t'enrichiras, car tu auras deux idées, la tienne et la mienne », dit-il à un interlocuteur qui essaie de lui couper la parole. Là-dessus j'entre dans une de ces nouvelles boutiques spécialisées dans la vente de cartes postales et de posters. Je regarde, en cherchant à voir ce qui me plaît. Des jeunes gens achètent surtout des portraits de chanteurs. Moi je choisis Paul Newman pour Lili, un *Nu au repos* de Balthus pour Loïc et une baleine plongeant en mer pour Emma. Ces cartes, je le crains, sont autant d'efforts comme des pas feutrés vers les autres. Puis, dans le métro, en rentrant, je me crois, sans raison valable, l'égal d'un cow-boy solitaire. Et j'ai de la peine pour celles et ceux qui ont brisé l'aventure.

Louis, le petit-fils de Dahlia qu'il appelle Lili, est un adorable bambin de quatre ans. Nous jouons si bien ensemble que je me demande

lequel de nous est le plus mûr. Comme il aime les dinosaures, je l'ai surnommé Louinosaure. Ce soir, il a regardé la télévision à mes côtés tandis que je lisais de travers le journal et lui expliquais de temps en temps la trame de son feuilleton. Il dort dans le lit de sa Lili qu'il rue de coups de pied toute la nuit. C'est un réel bonheur de l'entendre s'exprimer. Il parle, ou plutôt parlemente, comme j'écris, avec l'impression de découvrir et servir le langage.

12 novembre

Tenir un journal revient à s'entraîner pour une plus rude partie mais aussi, déjà, à récupérer d'expériences futures. C'est de l'Alka Seltzer littéraire, et rien de plus qu'une façon de se rassurer. Ah j'oubliais : l'illusion d'une formule ou d'un voyage initiatique.

Au musée d'Orsay, de Courbet à Manet avec mon frère Oscar. Si l'on veut chercher du secours, les peintres du 19^e siècle en donnent la surface et la profondeur, là où les couleurs rendent sensibles tous les points de rencontre. Que de tempéraments, que de diversités chez tous ces artistes qui ne font qu'un quand on les assimile à un dédoublement de soi-même ! Oscar s'est attardé devant Toulouse-Lautrec, Degas et Van Gogh. Il aimerait bien sculpter le bois comme Gauguin. Devant le panneau *La maison du jour*, il m'a dit que le créateur jouissait de tout, à la différence du commun des mortels dont la jouissance n'allait qu'au physique, et encore a-t-il ajouté malgré lui, en souriant.

Lecture : *Le journal* d'Ernst Jünger (1942). Beau style, comme une musique céleste, baroque. D'où le sentiment d'incongruité que j'en éprouve. De passage à la librairie Virgin sur les Champs-Élysées. Les hautes piles de livres n'arrivent pas à me contenter. Vendre des livres comme des légumes ne favorise pas vraiment la qualité ou l'épanouissement des œuvres. Lapalissade ? Rien n'est moins évident. Je sors avec les *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke, *Nouvelles et textes pour rien* de Samuel Beckett et *Papiers collés 2* de Georges Perros.

Je lis dans le métro et termine dans le train, avec émotion, saisissement, les lettres de Rilke. Eloge des tristesses, ces « aubes nouvelles où l'inconnu nous visite » et de la solitude : « ainsi, pour celui qui aime, l'amour n'est longtemps, et jusqu'au large de la vie, que solitude, solitude toujours plus intense et plus profonde. »

13 novembre

Repas du midi, seul avec Emma, tout de noir vêtue. Sur son pull figurent des écussons portant la devise *Honni soit qui mal y pense*. Sa beauté, rayonnante, ne me trouble pas. Elle me rapproche d'un certain idéal. D'ailleurs, sans que j'y prenne garde, elle est en train de me changer en laissant ma nature me dompter. Depuis quelque temps s'opère en moi un mouvement de repli, voire d'acceptation.

Cette mutation, qui se conclura peut-être par un accord définitif avec moi-même, me façonne un personnage moins ironique, moins distant. Je suis dans l'état de celui qui se retrouve. Mes désirs ne sont plus des forces. Ils abolissent toute violence pour préparer, entre l'accomplissement et la sagesse, une place à l'*autre*.

14 novembre

Saynète. *Grande Écoute*, titre d'une émission à trois personnages, un journaliste, un citoyen et un candidat. Décor : celui d'un studio de radio périphérique.

Le journaliste (le verbe démocratique)

Cher citoyen, vous connaissez la règle de notre émission. Vous avez été choisi par tirage au sort pour poser une question et une seule au candidat ici présent. Vous avez une liberté de parole entière. Profitez-en !

Le citoyen (poli et posé)

Je vous en remercie. Avant d'interroger le candidat, je tiens à saluer ma famille et mes amis. La plupart d'entre eux sont électeurs et je suis sûr qu'ils seront attentifs à la réponse de notre candidat.

Le journaliste (approbatif)

Voilà qui est bien parlé. Quelle est votre question ?

Le citoyen (hésitant)

Auparavant, permettriez-vous que je fasse une petite digression ?

Le journaliste (agacé)

Non, le temps presse. Nous devons respecter l'horaire.

Le citoyen (devenu maître du jeu)

Il n'y a pas de raison que nous en débordions, mais cela tombe bien parce que je n'aurais pas su quoi dire. Est-ce que je peux poser une question brève au candidat ?

Le candidat et le journaliste (de concert)

Oui

Le citoyen (se préparant à partir)

A question brève, réponse brève. C'est l'égalité ou plutôt la nullité parfaite. Vous avez répondu très spontanément et correctement à ma question, et je vous en félicite.

Le journaliste (tourné vers le candidat et lui cachant mal sa déception)

Et maintenant *Grande Écoute*, votre émission en direct, souhaite bonne chance à notre candidat du jour.

De retour de Senlis, je me suis arrêté dans la forêt de Retz. Il était une heure de l'après-midi. Il n'y avait personne. Je me suis mis en tenue de coureur à pied et j'ai trottiné sous les hêtres encore jaunes et verts. Moments délicieux que ces escapades ! Maintes et maintes fois, j'ai tracé ma route dans ces bois que je connais bien pour y avoir repéré le seuil de ma destinée. Mon souffle me laisse avaler les voix qui me suivent partout. Il s'adapte à un rythme de course où le chemin parcouru rappelle à mon esprit un chronomètre arrêté. Je ne m'étonne jamais d'appeler à moi, sûr qu'ils ne m'entendront pas, mes fantômes vivant de vérité.

15 novembre

Je suis dans le hall d'entrée de la cartonnerie RCO à Venizel. Aux murs, des photos d'amateurs. A droite, un reportage sur un voyage en Orient de Gilberte Lercy. Vues traditionnelles de l'Asie : une pagode, une statue géante d'un guerrier au visage peint et s'appuyant sur une épée, une rivière pleine de petites barques remplies de victuailles, une dame peignant des bambous en fleurs sur un parasol, un homme conduisant un tricycle, un autre jouant d'un instrument, peut-être un xylophone, un magasin de produits en osier. Ces images me transportent là-bas. Je me rapproche des photos de gauche. C'est plus varié : un paysage hollandais avec un moulin, la ville d'Amsterdam que je crois reconnaître, deux joueurs de rugby en gros plan, une mère et son enfant, une vue d'une sucrerie et d'une papèterie. Là, je suis dans mon élément. D'ailleurs, il est temps de parler de travail avec mon client qui s'étonne sans doute de mon attitude. Avec mon carnet toujours en poche et deux ou trois stylos à bille toujours prêts à écrire, j'ai une dégaîne de flic.

16 novembre

J'ai téléphoné à Lisa avec émotion. Pour une fois, ma parole n'a pas souffert d'un manque d'expression. Nous avons évoqué le premier remporté par sa troupe de théâtre à Tours. Il m'a paru honnête de lui dire que je savais que sans elle la *Tour d'or* n'aurait jamais été décernée à sa pièce. Elle m'a encore appris qu'elle avait joué cachée derrière un masque. La commedia dell'arte ! Chère Lisa, tous les deux nous avons bien tort de vivre masqués.

Dîner avec Anna, l'amie de Loïc, en stage au lycée Robert Desnos à Crépy-en-Valois. Anna est berlinoise, elle a deux enfants, une fille de dix-huit ans et un garçon de douze ans, Ida et Markus. Nous nous sommes beaucoup réjouis de l'écroulement du Mur de Berlin et de cette curieuse circonstance qui nous réunissait dans un moment aussi historique et dans un lieu très abrité des grands événements actuels... Anna a tenu des propos qui m'ont fait comprendre beaucoup de choses de mon passé. Elle m'a raconté qu'elle avait vécu deux ans avec un homme, son premier mari et le père d'Ida, tout bonnement parce qu'elle se croyait laide. Et en vérité Anna est une belle femme.

17 novembre

Pour me sentir mieux, pour avoir l'intention de détruire tous mes écrits, pour y renoncer en convenant qu'ils proviennent de quelqu'un d'autre, et pour ne plus rien choisir, de nouveau je dois recommencer ma vie. Mais cette fois j'éviterai de la prendre par une extrémité et j'aborderai chaque chose avec modestie. Après avoir tout défriché, je laisserai enfin et pour toujours la nature m'envahir.

Ce que je voulais dire ne m'était pas destiné. Je pensais qu'à force de mal m'exprimer je parviendrais à m'éclaircir. Mais davantage d'images encore me corrompaient les sens. La réconciliation se réincarnait.

19 novembre

Passé le week-end entier avec Anna. Depuis longtemps, une femme n'était pas restée chez moi. Deux jours durant, j'ai eu le sentiment de vivre de nouveau avec quelqu'un, le sentiment que je pouvais encore m'y aventurer. Mon aptitude à aimer ne bouge pas. Elle résiste aux caprices du temps et se porte d'une « âme » à l'autre. C'est presque une vocation. Plusieurs fois, j'ai eu envie de rompre la distance et de poser ma tête entre ses bras. Je m'en suis bien gardé, mais j'ai senti qu'elle me comprenait. Voici le signe d'un lendemain meilleur.

20 novembre

Les lendemains meilleurs, comme les bandeaux sur les yeux des condamnés à mort, comme les derniers fruits d'un arbre vigoureux, cachent encore – légitime aspiration au bonheur ultime – notre résignation. Mais c'est la seule façon de créer et de célébrer, en théorie, un modèle. Je ne veux plus infléchir ma destinée. Endormi par ma grande confusion d'esprit, l'avenir n'a pas différentes couches d'épaisseur.

Gare du Nord à Paris, rue de Dunkerque. Nous nous réunissons entre chefs d'établissement dans la salle André Baudez, du nom d'un cheminot mort en déportation dont la photographie est au mur. Une grande table circulaire noire aux solides pieds vernis repose sur une moquette rouge aux reflets noirs. Deux lustres de cuivre, disproportionnés, ayant chacun quatre abat-jour verts, diffusent une lumière lugubre. Face aux trois hautes fenêtres, on devine à l'autre bout de la pièce une bibliothèque vitrée. Ses rideaux intérieurs ne laissent rien voir des livres ou des archives qui s'y trouvent. On s'assoupirait volontiers dans cette salle. On s'y démoraliserait ferme. A retenir, pour instruire, un procès ou accuser quelqu'un. Aujourd'hui, pourtant, l'atmosphère est bon enfant. Il est vrai que nous sommes entre nous, nuance !

Pour aller vers l'autre, il faut lui ressembler et pour y arriver il me manque des regrets. Si je veux entrer dans le rang, je dois forcer ma

nature. Tant que je ne regretterai pas certaines de mes décisions, je resterai désespéré. On m'a même dit qu'on faisait parfois encore plus de mal en épargnant qu'en voulant blesser quiconque.

Comment enseigner l'amour ? En demandant à chacun tout ce qu'il aime, jusqu'à épuisement du sujet. Alors oui, je serai intarissable.

Il y a des jours où je me sens dans l'incapacité totale de prévoir mes pensées. Je me projette en elles de façon qu'elles m'aveuglent. De surprenants visions m'assaillent et me torturent. Longtemps, je reste plongé dans des idées noires d'où je ressors par le goulet du néant. Les animaux ne pensent pas moins bien.

21 novembre

Vu à la télévision un bouleversant document de Frédéric Rossif sur la montée du nazisme et les débuts de la Seconde guerre mondiale. J'ai ressenti une étrange mais nécessaire gêne. Impressionné par les parades hitlériennes, je n'en ai été que plus horrifié. La dernière image du film résume mon épouvante. Réfugié au Brésil, l'écrivain Stefan Zweig se donne la mort en apprenant que l'on coupe le gaz la nuit dans les ghettos de Pologne pour éviter les suicides en trop grand nombre. L'histoire est sans pitié contre l'ivresse publique.

22 novembre

Il m'arrive en ce moment d'avoir envie de peindre. Je ne sais pourquoi, mais chaque fois je m'imagine représenter un homme qui creuse un trou, d'abord dans la neige, puis dans une terre tendre, argileuse. On ne voit rien du paysage d'hiver alentour. L'homme tient une pelle sur laquelle repose son pied chaussé d'une botte. Son vêtement, un ciré uniformément vert, donne au tableau une atmosphère d'époque révolue. La toile s'intitule *L'ombre du passé*.

Bien que je m'endorme, je dois écrire ces lignes. Car le hasard que je n'attendais plus est arrivé. Il m'a fait rencontrer Lisa dans le train qui me ramenait de Paris à Soissons le jour même où j'ai appris que mon prochain poste me conduira à Meaux, au nom prédestiné. J'ai d'abord hésité à la rejoindre sur sa banquette où elle lisait. Mais j'aurais eu tort de manquer d'audace puisque nous avons voyagé ensemble, l'un à côté de l'autre, aussi proches que possible, et complices par les sentiments. Elle m'a dit qu'elle ne voulait pas me voir pour *simplifier* sa vie. Sur la fin du parcours, nous avons essayé de comprendre ce qui nous attirait. Lisa a fait preuve de beaucoup de simplicité et de sincérité en avouant qu'une relation amoureuse existait entre nous. Cette heure passée avec elle m'a libéré d'une réelle angoisse. Pour longtemps, j'espère, une porte s'est ouverte.

J'ai reçu une carte très inattendue d'Anna. De Crépy-en-Valois, elle m'a écrit qu'elle a compris ce week-end, qu'elle pouvait aimer

quelqu'un d'autre que Loïc. Elle ne précise pas si c'est de moi qu'il s'agit.

23 novembre

A Compiègne, je lis la carte d'Anna à Pol-Aurélien et Marie-Louise. D'emblée ils parlent de déclaration, et même de bel exemple de lettre d'amour. Pol-Aurélien, devant mon scepticisme, ajoute : « *Maurice pense qu'on ne peut pas l'aimer.* » Depuis quand au juste n'ai-je pas reçu de lettre d'amour ?

Agathe m'a téléphoné. Elle n'était pas contente que je m'en aille à Meaux. Selon elle, je devais venir travailler à Paris. Il paraît que c'était notre contrat pour qu'elle obtienne un nombre de points suffisants en vue d'un rapprochement de conjoints dont ma mutation l'aurait fait bénéficier. Et moi, en échange, le divorce. Puis elle s'est calmée. Elle s'est renseignée et a appris que Meaux ou Paris c'était *kif-kif*. Elle m'a rappelé pour me le dire et me donner aussi deux adresses d'hôpitaux parisiens spécialisés en pneumologie pour soigner mon asthme : Lariboisière et l'Hôtel-Dieu.

Lisa a occupé la première place de mon esprit aujourd'hui. Pol-Aurélien, qui ne l'a vue que cinq minutes à peine, raconte souvent qu'il a été *subjugué*. Nicole, qui était avec lui à ce moment-là, s'est exclamée : « *Qu'elle est belle !* ». Je ne sais plus pour quelles trop nombreuses raisons je suis sensible à Lisa. Pureté. Profondeur. Honnêteté. Dialogue. Beauté. Que de louanges pour une femme inaccessible ! Je suis per-tur-bé.

24 novembre

Aphorismes de Lichtenberg. Forme d'esprit qui me rassérène : « *Mettre la dernière main à son œuvre, c'est la brûler* ». « *Il se coupait lui-même la parole.* » A qui demander après cela une dispense de penser ? C'est surtout une dépense d'aimer qu'il me faudrait recevoir. Aujourd'hui, je m'étais figuré que je rencontrerais Lisa. Ne me demandez pas si la rencontre a eu lieu, si j'ai ainsi mis la dernière main à mon œuvre.

Si tout ce que j'appelle Lisa, Emma, Anna, Agathe, Dahlia, Sylvia, Pauline, Françoise, si tout ce rapprochement de noms qui m'importune, si tout ce fourvoiement d'idoles, si toutes ces beautés surexposées, superposées et accumulées par avarice me détachaient de moi-même pour se jouer d'elles-mêmes. Affliction ?

25 novembre

10h du matin. Il gèle. J'achète les journaux *Libération* et *Le Monde* dont les grands titres portent sur Prague. Truffo me suit à distance. Un homme âgé, probablement un pensionnaire de la maison de retraite voisine, m'accoste. Il porte sa main à ma poitrine. Comme je ne comprends pas ce qui se passe, il me montre le dessin qui figure

sur mon polo : un cadran d'horloge arrêté à 10 heures précises. Sans dire le moindre mot, l'homme s'amuse de la coïncidence et continue guilleret, son chemin.

Après-midi de tourisme modéré et automnal à Senlis avec Loïc, venu d'Allemagne, et Anna. Être trois et rester soi-même. Ne pas oublier les deux jours passés avec Anna, ni sa lettre. Je l'en ai remerciée. Elle m'a dit que dimanche dernier elle s'était sentie seule en me quittant.

Je ne veux pas renier ni courroucer ma jeunesse. Mais je n'ai plus l'ardeur de déplacer avec moi mon coffre à surprises. J'aimerais laisser l'image d'un samaritain expert en rafistolages du cœur. Sans décoration SVP.

26 novembre

Un rien patraque ce matin chez mes parents. J'ai dormi dans la *chambre du fond* surchauffée. Nous nous sommes couchés tard. Devant la télévision, un concerto pour piano de Brahms suivi d'un match de boxe remporté par Tiozzo, on a discuté de mon avenir. Mes trente-cinq ans sont parfois un précieux allié pour trouver un sujet d'intérêt. Il m'aurait été moins facile de parler du beau livre d'Alain Borer, *Un sieur Rimbaud*, ouvrage pratiquant, sincère jusqu'à la démesure, que je lis en ce moment. J'aime cette façon naïve de parler des lettres de Rimbaud écrites « *dans la superbe indifférence à la littérature de celui qui se croit seul et définitivement oublié* ».

Pendant que mon père lit une revue sur *la RDA au quotidien*, ma mère s'est assise à mes côtés. Elle feuillette le nouvel agenda de l'UNICEF rempli de photos d'enfants de tous les pays du monde. Elle parle à la fois pour elle-même et pour moi. Elle s'émerveille des beaux sourires, des beaux yeux, des beaux visages. « *On ne peut être raciste quand on voit des enfants* », dit-elle, comme si elle adressait sa revendication à l'humanité entière.

Me voici seul à présent dans le grand appartement du rez-de-chaussée de la rue Théodore de Banville où je n'ai jamais été que de passage. Sur la table en osier, le grand titre du *Monde*, « *Explosion de joie à Prague après la purge à la direction du PC* », me rappelle que nous jouons des heures dites exaltantes. Quand l'histoire s'accélère et prend une tournure favorable, on voudrait bien ne plus être de simples spectateurs. Comment faire pareil dans notre pays ? Quelle explosion de joie susciter ? Ne pas répondre à ces questions, c'est se fermer sur soi-même. Il ne faut jamais envier ce qu'on possède. Puis-je faire mienne la dialectique de ne pas pouvoir dire ce que je viens d'écrire ?

Après-midi en compagnie de Jeanne et Joris, retrouvés dans une librairie de la rue Saint-Jacques. En courtiers efficaces, ils ont aussitôt vendu les livres que je leur avais apportés pour remplir mes caisses

avant mon installation à Paris. Me voici avec un héritage dont je n'avais pas idée. Là-dessus, nous avons déjeuné du foie gras ! Ensuite, visite de l'exposition Kupka à Iéna. Une révélation. Cette peinture abstraite ne vieillira pas. Au contraire même, elle harmonise le style de chaque époque. Elle ne conserve que le meilleur. A l'heure du thé, Chez Francis, place de l'Alma, nous avons admiré le paysage parisien, la bouche de métro, la tour Eiffel et l'alignement des immeubles de la rive gauche sur un ciel passant du bleu le plus pur au noir de la nuit étoilée. Nous avons dîné ensemble dans leur studio de la rue Lafayette. Jeanne m'a fait lire des poèmes de son père qu'elle me présentera un jour ou l'autre. Entre poètes, on devrait s'entendre...

Je relis ce que j'ai écrit aujourd'hui en pensant, la plupart du temps, à autre chose. Comme lecteur, je me dis que je devrais davantage me *mouiller*. Mais il m'est indispensable de passer par la neutralité de la description si je tiens à sauvegarder ma santé morale. (Je caricature à peine.)

27 novembre

Ecrire un journal pour retenir, pour consigner. On devine derrière ces verbes le caractère répressif de l'action. De la littérature, quelque part entre l'autocensure et le satisfecit narcissique, l'histoire ne garde souvent que les œuvres barbares, étincelantes comme les mutineries. Je n'ai rien que d'iconoclaste à raconter ce soir. Tout me semble d'une telle futilité que seule l'écriture d'un poème en rendrait d'autant mieux compte qu'elle m'en détournerait.

28 novembre

Depuis combien de temps n'avais pas eu Agathe devant moi ? Oh, nous ne nous sommes pas vus plus de dix minutes ! Mais ce fut assez pour refaire tout le chemin accompli avec elle et j'ai salué au passage le spectre de mon passé.

A Crépy-en-Valois, le soir avec Anna. J'admire en elle sa sensibilité contenue et réfléchie, signe d'une profonde maturité. Jamais auparavant je n'avais rencontré personne qui n'associât autant ses sens avec son esprit. Anna n'oppose rien. Elle semble capable d'aimer au-delà de tout. Et cette intrépidité, loin de m'effrayer, m'attire.

30 novembre

Anna a surgi. Au bas de mon arbre, il n'y avait aucune pomme de discorde à ramasser. Une voix murmurait, étouffée par le froid, une légende. Nous étions deux de plus. Il restait à rapprocher nos corps de cette **source** de lumière que distillaient nos désirs. Devant nous, s'étendait un champ fleuri. Derrière, une main faisait ses adieux. De tous côtés, de minuscules petites touches de fatalité nous protégeaient. Nous étions nos propres intrus, miroirs au-delà des

miroirs, aveugles, mais doués d'aucune autre mémoire que celle de l'attirance. Anna, dont l'image allait croissante, feu follet, m'emportait avec elle dans les baisers du larcin.

1 décembre

Anna est repartie en Allemagne. Elle m'a téléphoné de Düsseldorf où elle a retrouvé Loïc qui ignore encore ce qui s'est passé entre nous. Elle m'a dit d'une voix douce que je lui manquais beaucoup. J'ai répondu par les mêmes mots, en ajoutant que je me sentais purifié. D'une certaine manière, elle a pris l'ascendant sur moi au sens où la relation entre deux êtres n'est plus qu'affective. L'amour apprend à se laisser faire, à ne plus chercher à s'imposer. De toutes les passions de ma vie, aucune n'a atteint un aussi haut et prompt paroxysme, comme s'il n'y avait pas de lendemain. C'est bien cela la pureté. D'ailleurs, on n'a plus rien à demander.

2 décembre

Avant qu'ils ne sentissent le vent des marivaudages leur frôler le front, ils s'éprirent l'un de l'autre. Il la vit encore ne pas arriver à faire démarrer sa voiture sur le parking de la gare parce qu'elle oubliait d'accélérer, se fiant au seul déclic de la clé de contact. Peut-être ne voulait-elle plus partir. Le mystère de leur rencontre s'était réfugié dans quelque amoureuse fulgurance. Il lui avait écrit qu'il l'aimait sur le givre de sa fenêtre gauche.

S'il y a mille façons de faire le mal, il y en a sûrement autant pour abolir la souffrance. Une formule mathématique, au rigoureux pessimisme dirait que parmi toutes les solutions il en manque quand même une. Nous proposons de remplacer celle-ci par de la débrouillardise.

Loin de Berlin, avec Dahlia, au musée de la Marine. Partis voir une exposition sur *Les Rivages hollandais*, nous avons d'abord erré dans les stands d'une vente de charité pour l'air aux familles de marins déshérités. C'était rigolo la cohue des visiteurs autour de bricoles de toutes natures, ayant en commun le mérite de remémorer la mer. Quand on s'ennuie à Paris, la mer, il faut venir la prendre au Trocadéro. On s'y embarque pour tous les siècles. De ports en tempêtes, de galères en scaphandres, de paquebots en naufrages, de figures de proue en tours du monde, on en ressent l'irrépressible force d'attraction. Pour toutes ces parisiennes raisons, j'en ferais bien, de ce musée, mon lieu de sépulture.

3 décembre

Exposition Bram van Velde. Nul doute sur la poésie du peintre. Ni titre ni signature aux œuvres, aucun sens non plus. Car le peintre rend un fragment de peinture. Il suffit de se laisser emporter dans les méandres des couleurs et de se sortir indemne de leurs labyrinthes. En acceptant ce parti-pris, je mets en parallèle l'harmonie de formes

troubles et la mélancolie du vide. J'imagine qu'on puisse vivre de plénitude dans chacun des tableaux de Bram van Velde.

Promenade solitaire dans un Paris glacial. Mes pensées ont été pour Anna. Je lui écris une lettre. J'y montre ma nostalgie et mon impatience de la revoir en essayant d'éviter les cruelles banalités de l'amour. Surtout, je suis très embarrassé et maladroit pour exprimer mon remerciement à l'audace qu'elle a eue de me désirer. Cela se passe en chemin, tout en marchant, du quartier de Beaubourg à la rue de Courcelles, en empruntant les ruelles désertes d'arrondissements morts, au moins jusqu'à la Madeleine.

4 décembre

Loïc m'a téléphoné. Comme il m'a fait croire qu'il savait tout, je lui ai dit ce qui s'était passé avec Anna. Il s'est senti doublement trahi. Mais j'étais la dernière personne qui pouvait le consoler. Une fois pour toutes, il n'y a rien à comprendre ni à interpréter. Alors, j'ai écrit une lettre à Anna pour lui expliquer comment je ressentais son désir et que c'était la seule manière de faire renaître mon amour. La lettre qu'elle m'a envoyée de Düsseldorf m'a comblé de joie. Quelle bonheur de lire « *je suis tellement amoureuse* ».

5 décembre

20h10. Sur un siège jaune de la station de métro Anvers. Un journal a été laissé ouvert à la page des faits divers. Je note : « *Prince des nuits d'Epinal, le chirurgien-dentiste est accusé d'avoir violé trois femmes.* » Cette image me détourne un moment de mes pensées qui elles-mêmes me détournaient des regards des gens. Je me demandais si je devais être coupable, honteux ou confus d'avoir trahi Loïc et, s c'était le cas, dans quelle mesure mon geste ne me rendait pas plus humain et vulnérable à mes propres yeux. Cela me renvoyait aussi le souvenir d'Anna, dont je commençais à ressentir l'absence. Et ces mots de Loïc me reviennent en tête. Il parlait d'Anna comme d'une possible mystificatrice. Il prétendait en outre qu'il ne se serait jamais comme moi envers un ami. C'est peut-être justement ce qui nous sépare et nous oppose. D'ailleurs est-ce un hasard s'il me passe par la tête d'interrompre pendant quelques jours mon journal pour m'abriter de toutes les curiosités ? Le meilleur compliment qu'on puisse adresser à l'amour, en l'absence de l'être aimé et en dehors de la vertu, c'est de préférer les silences aux discours.

6 décembre

A mon tour maintenant de préférer mon isolement et d'attendre la venue de l'autre, en toute méditation. Dès à présent doit commencer une nouvelle forme de culture à base de voluptueuse spiritualité. Tout ce qui constitue mon existence doit se décomposer et repartir à l'état de semences. Aux êtres qui m'entourent, il me faudra peut-être inverser les ombres ou, tout au moins, leur prêter une attention plus

grande sauf si, entre-temps, je mettais à jour leurs sources ou leurs réserves cachées.

7 décembre

Pour se donner l'illusion de toucher à la beauté, cette fausse mais inévitable direction de l'amour, chacun, ayant face à soi une image passive, un miroir, répète la scène de la dépossession. Cela mène d'ailleurs à la mendicité de ne plus rien avoir. D'aucuns préfèrent, il est vrai, la voie du désabusement.

Voyage éclair à Aix-les-Bains, Pontcharra, La Rochette et Grenoble (aller en train, retour en avion). C'est toujours avec émotion et candeur que je retrouve la ville et les paysages de mes premiers jours. A ma manière, en toute liberté, je réinvente mon passé et repos mon avenir sur les temps sans mémoire, les seuls qui n'exigent rien de moi.

8 décembre

J'aime qu'on dise de moi que je suis introuvable.

A Crépy-en-Valois, je me trouvais dans le train qui arrivait de Paris. Sous mes yeux à la fenêtre, j'aperçus une agitation autour du quai. Une femme venait d'être heurtée par le train. Je ne voyais que son visage effrayé, encore lucide, et la partie supérieure de son corps. Elle semblait vouloir crier mais ne le pouvait pas. Autour d'elle, des voyageurs, des femmes surtout, passaient, curieux et hagards. Dans le petit matin gelé de décembre, cette femme seule, soutenue par des bras étrangers, et dont la vie sans doute ne tenait plus qu'à un fil, faisait vraiment mal au cœur.

Cet accident excepté, journée à peu près creuse et calme consacrée au travail. J'ai décidé de passer le week-end à Soissons, en attendant je ne sais trop quoi, pour mettre à jour mes affaires et me reposer.

9 décembre

Être du côté de la poésie. J'ai choisi mon camp. Lecture de quelques pièces des *Fleurs du Mal*, magnifiques, que je devrais lire plus souvent. J'ai appelé Anna à Berlin. Elle a paru heureuse de me parler. Elle était allée au marché et avait rêvé de moi. Elle m'approuvait d'avoir parlé à Loïc. Sur ce sujet, Agathe, qui m'avait appelé pour prendre les dimensions de son meuble et aussi m'annoncer que mon manuscrit *Premières volontés* avait plu à un de ses collègues, M. Laurant, lui-même écrivain – auteur d'un livre sur René Guénon – et qu'il pourrait éventuellement appuyer sa publication, évoquant, mon amitié pour Loïc, qui avait dû la prévenir de ma relation avec Anna, elle a cru me dire que j'étais en ce moment en plein délire. Je n'ai pas eu l'intuition d'en accepter l'augure. On oublie parfois son propre camp.

10 décembre

Hier après-midi, reçu un coup de fil d'Irène, une enseignante de Saint-Quentin, anciennement amie et collègue de Agathe à son collège de Fresnoy-le-Grand et cette année professeur au lycée Henri Martin. Elle ignorait que nous étions séparés. L'idée de prendre de nos nouvelles lui est venue en voyant l'article que *La Vie du Rail* m'a consacré la semaine dernière et qui avait été affiché, par elle ne savait qui, dans la salle des professeurs. Nous nous sommes amusés de cette coïncidence. Était-ce parce que j'avais travaillé à Saint-Tinus ou que j'avais une maîtrise de Lettres modernes qu'on m'avait ainsi accroché au mur ? Irène pensait qu'on avait voulu montrer qu'on pouvait être littéraire et se destiner à une autre carrière qu'à celle de l'enseignement. Pour moi, l'étonnement était venu de la juxtaposition de la parution de cet article avec le numéro spécial que consacrait le journal aux *trains de la liberté* à Berlin, là où vit Anna qui m'avait laissé entendre qu'elle viendrait peut-être me voir.

11 décembre

La nuit a été épouvantable. Tout le temps, je me réveillais avec un violent mal de crâne, des tremblements prolongés et d'insupportables étouffements. La fièvre avait vaincu mon corps qui remuait sans cesse pour trouver un peu de fraîcheur dans le lit. Comme s'il comprenait mon état, Truffo se blottissait contre moi. J'avais l'impression de faire l'affreux cauchemar de ne plus parvenir à rêver. Plus que tout, je redoutais de ne pas être en mesure d'assurer normalement ma journée de travail. Heureusement, la fièvre était tombée dès mon lever plus tardif que d'habitude. A bien y réfléchir, cette nuit douloureuse me ressemble. Elle montre combien je refuse la souffrance par crainte qu'elle m'anéantisse. Au matin, il avait neigé.

Après une crevaison, je me suis enfin résolu à faire poser quatre pneus neufs sur ma Fiat Uno. Ainsi je roulerai plus en confiance en appréhendant moins l'éventuelle sortie de route, comme en juillet à Montmirail, par chance sans conséquence. Jeudi soir, j'aurai plus facilement retrouver mon ami Pol-Aurélien à Compiègne. Nous ne nous sommes pas vus depuis bientôt quinze jours.

12 décembre

Ma recherche et mon besoin effrénés d'amour m'affolent et me désespéreraient s'ils n'avaient ce caractère tangible des choses promises et déjà reçues, ainsi que ce fond de vérité qu'on retrouve partout et nulle part en toute chose.

De la gare Saint-Lazare à la gare du Nord par la rue de Châteaudun et la rue Lafayette, en quête d'une boutique pour acheter une grille de rasoir électrique. Sur la place de la Trinité, rencontre de M. Lennuiez, directeur de la région SNCF d'Amiens sur lequel je viens de terminer

un article pour *La Vie du Rail*. Lui demandant s'il souhaite une copie, il me répond qu'il me fait confiance. Aucun magasin ne correspond à mon attente, sauf à l'angle de la rue de Denain, devant la gare du Nord. Mais je me suis amusé à observer toutes les devantures et à voyager à ma façon chez les opticiens et leurs lentilles de contact, les agences d'interim, les vendeurs de matériel hifi, audio-vidéo et autres philatélistes. Comme mon train ne partait pas avant trois quarts d'heure, je me suis dirigé vers les bureaux d'Emma, pensant qu'elle n'était peut-être pas encore sortie. La voilà justement qui apparaît devant moi en bas de l'immeuble. Nous allons boire ensemble au Terminus Nord une bière. Pendant que nous parlons de nos bouleversements de travail, je la regarde avec étonnement. Mon étonnement se teinte de défiance quand je me dis en moi-même qu'une aussi belle femme n'a rien à faire ici et qu'elle gâche peut-être sa vie. Cette pensée me fait bientôt honte tant Emma ne veut rien atteindre d'inaccessible. Alors nous nous quittons, jouant aux amants qui s'embrassent, dans la foule des banlieusards.

Jalousie. Loïc m'a téléphoné pour me prier et même me commander de ne plus chercher à voir ni à écrire à Anna. Il disait que je n'avais pas de morale, que j'étais le seul et le dernier auquel il aurait pensé pour le tromper. Je devais le faire pour lui, mais aussi pour Anna que je pouvais démolir parce que je ne la connaissais pas. Son ton m'a courroucé. J'ai essayé de me défendre en lui rappelant qui j'étais. Peine perdue. Plus je me justifiais, sans jamais évoquer Anna et en m'en tenant à des généralités, plus il se montrait autoritaire. Notre dialogue s'appauvissait. Il s'apparentait à une lutte. Malgré toute mon amitié pour Loïc, je n'ai pas voulu perdre ni céder à son ultimatum.

13 décembre

23h. Très fatigué après une journée passée à Meaux. Prise de connaissance de mon futur emploi. Je voudrais pourtant, pendant que j'y pense, donner mon avis personnel sur l'acte d'écrire. Mais mes idées se brouillent. Il ne m'est pas facile de prendre position pour les fautes de style, les vocabulaires prohibés, les répétitions, les phrases dépourvues de sens... On devrait retrouver tout au bout des mots nos hésitations et nos troubles. Moi-même, par l'instruction que j'ai reçue, je renonce souvent à clairement retranscrire comment je me mélange les esprits. On aime peut-être tellement lire ou écrire parce qu'on recherche, en espérant bien finir par les trouver, les doutes et les cafouillages de nos cervelles. C'est infiniment mieux que de se ressembler. Bonne ambiguïté.

14 décembre

Reçu deux très belles lettres d'Anna. Je ne me savais plus capable de susciter d'aussi vifs sentiments. N'ai-je pas déjà écrit cela lors de sa première carte ? Enfin, je vais devoir répondre et, qui plus est, à quelqu'un m'aime.

16 décembre

En m'appliquant, j'ai répondu à Anna par une longue lettre qui ne m'a pas été facile à écrire. C'est un redoutable exercice, dont je ne suis pas coutumier, de montrer mes sentiments à vif. Toutes les pages que j'ai noircies n'ont jamais été qu'invention ou, à défaut, introspection. En outre, quasiment toutes mes lettres d'amour étaient d'abord séductrices et pleines de ruses et de flatteries. Il ne s'agit plus maintenant d'être sincère, car je l'étais tout autant, mais de prendre une place dans la réalité, comme de faire un bond pour échapper au danger. Anna me pousse donc à opérer en moi la chirurgie de l'amour. C'est bien sûr vers elle que je tends. Seulement, je n'ai plus besoin de rien pour m'en persuader. Il s'ensuit que mon esprit franchit ainsi sans complexe la frontière des incertitudes pour s'engager, au nom du passé révolu et de l'absence de passage, sur une terre vierge qui se rapproche de l'autre. Et Anna, toujours elle, me ramène à moi-même. Il me reste à tirer au clair l'avantage de cette transition où se formera une rivalité ou un équilibre entre la montée du désir et l'attente amoureuse. On doit se préparer à être heureux dans la fécondité.

Avec Dahlia, retour à l'exposition Kupka. J'en ai plus encore apprécié les cycles des peintures abstraites, la prédominance souterraines des couleurs rouges et violettes, marque probable d'un tempérament ébloui. Aussi les plus belles toiles à mon sens sont-elles celles où se diluent les éclats. Alors le jaune devient le maître du jeu et des couleurs, comme le messager de la lumière. D'ailleurs, si on observe bien, tout notre univers s'harmonise autour d'une gamme de jaunes qui, à mesure qu'ils s'éclaircissent, donnent une idée encore plus dense de la matière. Et quand on parle de la matière, on sait bien que l'amour en enivre toutes les sentinelles.

Dahlia était partie chercher Louis. Mais il ne voulait pas quitter ses parents, pour une fois réunis. Parmi les raisons qu'il s'inventait pour ne pas venir, il dit que depuis que j'avais mangé des nouilles avec lui j'étais devenu fou. Malgré les dénégations de Dahlia, il me faudra à l'avenir essayer de moins faire l'idiot avec cet enfant très sensible qui m'émeut beaucoup.

17 décembre

Jour de tempête. Ma voiture a aidé Aurore à terminer son déménagement de la rue du Cambodge à la rue Barrault. Aurore et Caroline vont désormais habiter ensemble. Elles donnent l'air de beaucoup s'aimer. Comment pourrait-il en être autrement quand on les voit aussi bien se sentir l'une avec l'autre ? Elles m'ont laissé raconter ma rencontre d'Anna en me demandant de ne surtout pas culpabiliser. Nous avons feuilleté deux albums de photos de Lartigue et de Boubat, tandis que le ciel nous montrait la grande fuite des nuages. Quelques éclairs illuminaient les toits de Paris. A trois heures,

nous sommes partis ensemble sous une pluie battante vers la rue Théodore de Banville. Il faisait presque nuit et la traversée de Paris par Denfert Rochereau et le boulevard Raspail avait des apparences cinématographiques. Ensuite, nous avons mangé un gâteau au chocolat avec mon père, Fanny et son ami Julien. Caroline a encore parlé de son métier d'assistante sociale. Elle semblait au bout du rouleau de recevoir à longueur de journée des SDF (sans domicile fixe), une population de près de vingt mille personnes à Paris dont elle savait qu'elle ne pourrait jamais vraiment régler le sort du moindre d'entre eux. Avec Aurore, elle disait que le service public (...)

Le manuscrit s'interrompt à la page 99 et reprend page 104. Je découvre avec étonnement et incompréhension la disparition de ces quatre pages.

(...) au détour d'une promenade, chacun à leur manière ont infléchi la courbe de mon existence. De tous ces événements qui ont laissé leurs empreintes retardé à jamais les échéances de la vérité qui m'était destinée, je n'ai pu encore démêlé le fil conducteur. S'il m'est tôt apparu qu'il devait en exister un ou plusieurs, non jamais je ne me serais permis d'en recoudre les éléments. Tout au plus, dans la quasi-certitude qu'aucun cynisme n'a jamais dirigé mes actions, même sous la férule esthétique, j'ai perçu que chaque signe remplissait un peu plus l'écuse où l'on m'avait abandonné.

24 décembre

Au Jardin des plantes, par un clair et frais dimanche de réveillon. Le Labyrinthe, en restauration, est fermé au public. Native de ce quartier, Dahlia me raconte les jeux de son enfance et les parties de cache-cache dans ces lieux qui lui sont restés très chers. Contrairement à moi et à beaucoup de gens, Dahlia n'évoque jamais le passé avec nostalgie. C'est bien ainsi, quoique peu raisonnable. Après une visite à l'exposition hétéroclite sur *L'homme et le métal*, nous parcourons la salle aux cristaux géants. Mes yeux ont toujours été éblouis par les pierres, les plus simples comme les plus miraculeuses. Quand nous ne comprendrons plus rien à l'art ni à la nature, nous irons aimer et jeter des pierres.

25 décembre

Assis en tailleur sur la balustrade de la place de la Concorde, accoudé à la statue de la ville de Brest, je laisse vaquer mon esprit entre l'observation de la ville et des méditations personnelles. La circulation donne du mouvement, de la musique et de la couleur à mon spectacle. Le froid peu à peu me pénètre le corps. Des lampadaires montent la garde devant moi. Plus loin, une grue jaune se tient à l'équerre sur le Jeu de Paume désossé. Derrière, tourne la roue illuminé du manège des Tuileries. Il commence à pleuvoir. Je m'exerce aux dithyrambes. Non, la beauté du monde ne se compose pas d'une suite de caprices. La coupole redorée des Invalides, les

Chevaux de Marly, l'obélisque, tout me porte à croire qu'il faut se plier ou se cabrer pour apprendre à mieux vivre, comme semble s'y prêter cette jeune asiatique revêtue d'un imperméable blanc et coiffée d'un bonnet rouge à pompon de Père Noël. Et si je tenais la main de cette enfant encapuchonnée qui jette par terre ses épluchures de mandarine, jamais plus une négligence ne me fâcherait.

« Un extraordinaire, un insatiable besoin d'aimer et d'être aimé, je crois que c'est cela qui a dominé ma vie, qui m'a poussé à écrire, besoin quasi mystique, au surplus, car j'acceptais qu'il ne trouvât pas, de mon vivant, sa récompense. » Gide, *Journal*, 3 septembre 1948. Cette réflexion, qui ne parvient pas à me distraire, m'apaise tout autant qu'elle m'irrite. Quel désenchantement, n'est-ce pas, de confier sa vie à la défaite de l'amour ! Et pourtant, à bien regarder, rien n'est perdu à l'avance, au contraire si l'on considère que l'être qu'on va aimer ne montrera jamais la moindre preuve de son amour parce que l'on fera tout pour ne pas la lui demander. En outre, il s'avère impossible de dissocier du reste de la vie tout ce qui n'est pas l'amour. Ce précepte, quand on objecte à l'ériger en dogme, amène à réfuter tout héroïsme. C'est ce qu'aucune société n'a jamais compris, sinon, pitoyablement, dans le culte des morts. Mais je me flatte que Gide, jusque dans la caricature, ait raison de moi.

Je ne pouvais recevoir de plus opportun cadeau de ma mère que ce splendide livre sur les aquarelles de Gustave Moreau. Comment a-t-elle deviné combien j'aimais ce peintre ? J'oublie qu'elle sait lire dans mes pensées. Quant au cadeau que je lui ai fait, une paire de draps neufs, n'importe quel apprenti psychanalyste en aurait dénoncé l'allusion œdipienne. A mon corps défendant, je lui retorquerais que les femmes, entre autres, de Gustave Moreau ont gravé en moi tous les fantasmes de la sensualité et de l'érotisme, autorisés et interdits. Je crois bien n'y avoir jamais atteint la nudité même.

26 décembre

Bribes d'existence. La fin d'une décennie (adjectif au superlatif). Mort de Samuel Beckett, ultime provocation du meilleur (substantif au superlatif). Traduire dans ma langue : Beckett meurt. Sauve-qui-peut. La mort, j'y pensais moins malgré toutes mes (mot illisible). Ecrire moins, c'est ne plus rire. Et cette immense fracture chez nos voisins des pays de l'Est qui révolutionnent. L'image de Beckett réapparaît, fomentant la sédition par la (synonyme de dérision). De là, l'assassinat du tyran roumain, fusillé et non décapité (mauvais calembour). Rien de tout cela ne s'apprend à l'école. Rendez-nous nos ratures. Au lieu de nous en corriger, montrez-nous nos manies. (Encore un impératif.) Toutes les propagandent (sic) nous retirent le goût de la bouche. Holà, vous, toi, raconte-leur une histoire d'amour. Si tu veux un conseil, commence ainsi : *« il y a, dans un pays où l'on n'apprend plus rien... »* (Tous les verbes au passé sont barrés.)

27 décembre

Je voudrais mettre un peu de modestie dans ma vie, comme si je ne comprenais pas assez. Cette modestie me permettrait de dire tout ce qui me manque. Il ne m'en faudrait peut-être pas davantage pour obtenir çà et là quelques autres compensations, extrayant de mon esprit ces paquets d'images lancinantes que je ne sais pas écrire. Alors, je me contenterais de ne plus rien vouloir posséder ni, moins encore, déposséder. Cela m'amènerait à une philosophie absolument ordinaire. Par exemple, j'attendrais avec beaucoup moins d'impatience une nouvelle lettre d'Anna. De la durée de son silence se reconstituerait la douceur de notre rencontre. L'attirance se ferait dès lors en eau claire.

28 décembre

Les visites que l'on me rend me font très plaisir. Mes hôtes d'aujourd'hui, Dahlia et son petit Louis, ne le démentiront pas. Leur présence m'a diverti. En lisant à Louis deux petits contes, *L'école des chatons* et *La lessive de Madame Souricette*, j'ai passé sous silence la lettre si attendue d'Anna. Elle m'écrivait : « Loïc a été ici et en parlant avec lui je suis devenue faible. » Elle s'en attristait. Je lui ai répondu de ne rien se reprocher, sur une belle carte représentant la planète Uranus toute bleue. J'ai cru bon écrire qu'il lui importait surtout de ne faire souffrir personne. Sa lettre, une fois de plus, m'a beaucoup touché par sa sincérité et sa douceur. Je n'en ai pas parlé à Dahlia. Car je ne suis pas malheureux. Mon ami Louis a fait un tour en locomotive. Il gardera peut-être de son passage à Soissons un souvenir inoubliable. Je sais que je ne dois pas me plaindre et, tant que je serai ainsi, on ne s'en souciera guère.

29 décembre

Pour s'essayer à écrire avec mon stylo plume, Dahlia a rédigé ce court texte :

- A quelle heure commence-t-on les travaux ?
- A trois heures, vénérable maître.
- Quelle heure est-il ?
- Trois heures, vénérable maître.
- Puisqu'il est l'heure et que nous sommes prêts, que la lumière illumine nos travaux !

On n'imaginait aucune suite à une invocation aussi solennelle et péremptoire, sinon quelque dissertation sur d'injurieux jugements de valeur.

Les mots qui suivent vont sembler allégoriques et amoureuxment simples, ou le contraire. C'est qu'Anna m'a appelé d'Allemagne du Nord où elle a passé les fêtes. En quelques paroles, nous nous sommes retrouvés, prisonniers de nous-mêmes et libres de nos sens. Elle voulait être auprès de moi, afin de moins lui manquer. Saisi par sa fièvre, je lui ai demandé presque gravement de ne pas s'inquiéter.

Elle avait projeté, dans sa confusion, de venir me voir demain, mais aussi elle comprenait que le trouble de ses désirs l'en empêchait. Alors nous avons laissé partir nos sentiments l'un vers l'autre. D'un commun accord, nous nous sommes soufflés qu'il n'y avait rien de mieux à choisir que l'attente. L'amour ne répond à aucune autre loi. Ma rigidité, espèce de version originale de moi-même, valait d'essuyer les gros temps du cœur.

30 décembre

Partout règne l'arbitraire. C'est la fusée contre tous les imbéciles qui craignent pour leur intelligence. A les entendre, on n'agit jamais assez pour les servir, d'autant plus qu'ils voudraient limiter la domination à eux-mêmes. Leur insatiabilité, que rien n'étanche, me fait penser à de la crème à fouetter, légère jusqu'à l'indigestion. Ma meilleure critique est encore le rêve. Ronde comme un œuf, elle cherche toujours à faire son apprentissage en quête d'un ailleurs encore plus irréel. Un abus de rêves entraîne les plus belles rencontres qu'aucun chapeau de magicien ne réalise. Un abus de rêves tire les avantages de nos comédies.

Dernier samedi de l'année, un vrai jour d'hiver couvert d'un épais brouillard froid et gris. Seul avec mon chien, je me repose. A vrai dire, je devrais plus souvent rechercher la solitude. Le temps s'y écoule pour soi, dans la lenteur de ce qui ne commence pas. Comme pour la mort, on se laisse même revêtir par le passé, voyant qu'aux arbres le givre blanchit l'écorce.

Être de retour, voilà la position idéale. Aussi ai-je passé un moment dans la poésie de Victor Hugo où je trouve à redresser la barre qui me fait pencher ou virer de bord. « La vérité, écrit-il dans sa préface aux *Chansons des bois et des rues*, est, dans ce livre, modifiée par tout ce qui dans l'homme va au-delà du réel. Ce livre est écrit beaucoup avec le rêve, un peu avec le souvenir. Rêver est permis aux vaincus ; se souvenir est permis aux solitaires. » Dans mon journal – journal d'un vaincu qui n'a d'autre innocence que celle d'avouer sa délivrance, je procède souvent de la même manière. Il n'y aurait rien à en dire si je n'établissais pareillement mes relations avec autrui. Le plus difficile à vivre reste à conjuguer l'affection et la raison dans toutes ses expressions.

31 décembre

Finalement, cédant au chantage inopiné des changements de cap, je me décide au matin à prendre le train pour Paris. Comme je ne sais pas tenir en place, la perspective du moindre voyage ou déplacement me rend heureux. D'un coup, d'une essence moins abstraite qu'on le croirait, s'étend devant moi un champ nouveau. Passer tout seul d'une année à l'autre dans une petite ville de province relève de l'exploit. Rien d'héroïque ne m'anime, quand bien même je voudrais me sacrifier pour des causes généreuses. Encore un peu de temps

pour me remettre en état. A Paris ou ailleurs, je ne réclame rien de plus.

Générosité disais-je. Avec Dahlia d'abord. Je l'ai appelée dès mon arrivée à la gare du Nord et elle a bien voulu passer la journée avec moi. Générosité, avec un beau film ensuite, *Une saison blanche et sèche*, qui dénonce le plus odieux et pourri des régimes politiques, en Afrique du Sud, l'apartheid. Tout à l'heure, au moment des vœux, nous trinquerons à sa plus rapide disparition possible.

Beaucoup ont commencé par la réalité pour arriver, tout juste au rêve. Je me débrouille différemment. Est-ce le chemin inverse que j'emprunte ? Je voudrais répondre, mais je crains de ne pas être sincère. Il y a trop de profane en moi. Jusque dans mon écriture, je préfère donner une image impeccable de la carrosserie, alors que l'état du moteur ne cesse de m'inspirer quelques inquiétudes.

1990

1^{er} janvier 1990

Comme chaque année, bonne et heureuse année. Nous avons les meilleures raisons du monde pour penser et faire en sorte qu'elle le soit. Mais je me connais assez pour savoir que je trouverai toujours comment montrer qu'elle a été bonne et même excellente. C'est ma manière, qui en vaut bien une autre, de me définir dans le temps et de jouir du rare privilège de n'en vouloir aucun. Il me faut moins sentir que plane encore sur ma tête l'ombre du rejet. Aussi me dois-je de réduire à sa plus simple expression toute quête qui laisserait fuir l'amour dans mon labyrinthe.

Avec mon neveu de 11 ans, Jérémy, nous sommes allés au cinéma. Il a choisi un film à suspense, *SOS Fantômes 2*, une comédie américaine à grand spectacle racontant de quelle façon l'expression du mal a failli triompher à New York. Un liquide gluant rose violacé, composé chimique de toutes les rancœurs et méchancetés humaines, menaçait en effet de répandre sur la ville un peuple de fantômes. A leur commandement se serait retrouvé le sanguinaire Vigo, un prince des Carpates assassiné dans sa cent-cinquième année (et non pas Avenue), au XVI^e siècle, et prêt à repartir en croisade. Bien sûr, au bout d'une terrible bataille, la brigade anti-fantômes parviendra à tuer le ver dans le fruit. En sortant de la salle, Jérémy pavoisait. Il me redécrivait les scènes qui lui avaient plu. Moi aussi, presque au premier degré, je restais sous le charme suranné de plans fantastiques, comme l'arrivée au port d'un spectral Titanic ou la marche victorieuse de la statue de la Liberté vers le musée recouvert de matière visqueuse. Enfin, j'ai trouvé plutôt réussi le thème de la vie issu d'une toile de maître.

2 janvier

A propos de Jérémy, grand amateur de dessins animés, mon père disait à juste titre qu'il vivait encore dans un monde de fiction et d'irrationnel. Je n'ai pas pensé sur l'instant que mon père, grand amateur de synthèses, parlait en réalité des générations actuelles. Par contre, sans doute à tort, mais avec amertume, je me suis senti en dehors de cette catégorie de gens.

Vers midi, le PDG des éditions du Seuil disait de lui qu'il avait une forme d'oubli qui lui permettait de plus facilement s'adapter. J'aurais voulu lui entonner le fameux refrain : « *Mais à part ça, madame la Marquise, tout va très bien, tout va très bien.* »

Longtemps, le plaisir et le désir ont eu pour moi le même sens. Je veux dire peut-être par là qu'en leur trouvant une différence j'aurais

eu le sentiment de suivre une piste trop facile. Il s'agissait donc d'un sens assez flou, celui de l'union de deux notions indissolubles. Oui, le plaisir était encore désir et le désir déjà plaisir. Rétrospectivement, je pense que j'avais eu raison de faire cette confusion. Mais je me demande si je ne dois pas regretter d'en avoir alors trop pris conscience et, surtout, de l'avoir entretenue. Mes illusions seraient restées intactes puisque je ne m'en connaissais aucune.

3 janvier

On vivrait dans un monde plus serein si dès le départ on nous apprenait que nos connaissances reposent sur la répétition, au lieu de nous rabâcher de prétendues nouveautés.

Quelle vilaine habitude de s'adresser aux adultes en faisant mine de parler aux enfants !

J'ai envoyé une carte de vœux à Françoise Normand où je lui rappelais la façon dont elle avait compris, comme « *un tissu de mensonges* », la belle lettre que Philippe Noiret envoyait à Sabine Azéma dans le film *La vie et rien d'autre*. Alors que je voulais lui dire qu'il avait lancé sa lettre comme une bouteille à la mer, j'ai parlé d'une « *bouée de sauvetage* ». J'espère qu'elle aura rectifié d'elle-même ma gaffe.

Ce que je ne relate pas dans mon journal, et qui occupe malgré tout une grande place dans mon esprit, me devient de plus en plus étranger. Je m'en guéris par le silence, cet ennemi juré de l'indifférence.

4 janvier

Journée décousue et débridée à Compiègne. En arrivant, je passe un coup de fil à Emma. Nous ne reconnaissons pas nos voix. En guise de vœux, elle me souhaite tout ce que je veux. Bien que je la mette en garde, elle se retranche derrière une assurance merveilleuse. Elle paraît heureuse que je l'appelle. Je lui demande si elle a reçu ma carte avec plaisir. Mais je lui avoue que je ne me souviens plus de ce que je lui ai écrit. Bien sûr, elle préfère le garder pour elle. Tout cela ne me favorise pas. Tant pis ou plutôt tant mieux pour ma puérilité ! Il est temps de travailler. Réunion matin et après-midi dans une petite salle donnant sur les voies de la gare. Au mur, face à face, deux reproductions de tableaux, la chambre de Van Gogh à Arles et la Vierge avec Jésus et sainte Anne de Vinci, dont je ne cherche pas à rapprocher les styles, mettent un peu d'art dans mes yeux. Nos responsables, nos « chefs », dit-on, et néanmoins amis, sont venus passer en revue nos objectifs. L'agence de Soissons que je dirige planche la première. Nous nous en tirons, ma foi, avec les honneurs. Au restaurant, avec Pierre, nous échangeons des propos assez vifs et polémiques. Il soutient qu'il faut sélectionner les futurs cadres de l'entreprise sur leurs capacités à mener un raisonnement cohérent et

prendre des décisions. La pratique en vigueur qui consiste à remettre aux candidats un dossier d'une cinquantaine de pages de différentes pièces, dont plusieurs inutiles, pour qu'en trois ou quatre heures ils en fassent une synthèse, lui convient parfaitement. Je lui oppose que dans la réalité rien ne se passe de cette façon et qu'il faut toujours s'entourer de l'avis des autres. J'ajoute que le critère principal de sélection devrait être l'esprit critique, qui souvent permet d'accepter les décisions prises ensemble. Savoir dire non, se rebeller, il n'y a rien de plus vital. N'est-ce pas plus important que d'avoir l'illusion de prendre une décision, comme nombre de nos technocrates le font sans jamais donner l'impression de douter ? Pierre arguait que j'avais beau jeu de renier la culture universitaire dont j'avais été nourri, et que je maniais adroitement les concepts qu'il défendait et que j'attaquais par artifice ou snobisme. Puis nos collègues de Compiègne ont exposé à leur tour leurs objectifs. Je ne voulais pas quitter la ville sans rendre visite à Pol-Aurélien qui venait d'arriver de sa Bretagne. Il y avait passé deux semaines enchantées, ayant fêté comme il convenait, avec force ripailles et boissons, Noël et le jour de l'an. Nous nous sommes retrouvés avec allégresse et avons parlé de nos vies hésitantes. Il avait reçu ma carte, « absconse à la première lecture », a-t-il précisé, mais oublié dans le train, en gare de Montparnasse, la vue aérienne de Brest qu'il devait m'envoyer. A mon retour à Soissons, j'ai trouvé sur mon bureau un petit mot d'Agathe. Je le cite de mémoire : « Salut, Momo. 16h30. Sylv. » Rien de plus pour aujourd'hui, sinon que l'état de fatigue dans lequel j'avais sombré ces derniers jours semble avoir disparu. On le verra demain au réveil.

5 janvier

Il y a des jours où je n'ai vraiment, mais vraiment rien à dire. Ce n'est pas là d'ailleurs que j'écris le plus mal. D'autres jours, je pourrais au contraire passer mon temps à rédiger tellement je devine que dans ma tête les idées et les images vont se répondre. Mais rares sont les jours où, comme aujourd'hui, j'ai envie de parler de moi avec une cagoule sur les yeux, même si je sais bien que je suis alors un faux aveugle. Cet aveuglement que je ressens de l'extérieur, comme une nuit en plein jour, me laisse tout euphorique. Finies mes pirouettes. Qu'importent mes anciennes chutes pourvu que je me relève et désinfecte mes égratignures à grands renforts de coton.

6 janvier

Télégramme. Jogging matinal sur circuit de Septmonts. 1h15 de course bénéfique pour mes bronches ? Répondu à merveilleuse lettre d'Anna hier. Stop. Suis sous le charme. Je l'attends. Stop. Manque de mots. Quel amour ? Elle, Anna. Stop. Vu bon film, sensible, *Bandini*, d'après John Fante. Colorado, 1928. Stop. Admirable acteur, le jeune Arturo. Stop. Sur les Champs-Élysées, repas avec Dahlia dans un fast-food. Big-burger Free-time, salade japonaise, frites, milk-shake. Stop. Repris ma lettre à Anna. Vivement son arrivée. Stop. Ma vraie nature,

me faire aimer. Ne pas se soucier du reste. Stop. Attendre, mon impératif.

7 janvier

Bien que le procédé aille à l'encontre de mes idées, en l'occurrence de mes principes, j'insère dans mon journal, comme une illustration hors-texte, le brouillon de la lettre que j'adresse à Anna. Je le fais non pour conserver une réponse, dont je serai bientôt incapable de reconstituer l'enchaînement des phrases, mais plutôt pour montrer quel soin je prends parfois à écrire, quelles difficultés je rencontre comme autant de différentes strates. Il importe de dire que je travaille (?) rarement ainsi, faisant en général plutôt confiance à mon inspiration spontanée. Par ailleurs, j'ai pour l'écriture automatique une sorte de vénération mais aussi une conception très large. Les ratures et les enchevêtrements de morceaux de phrases n'ont jamais démontré qu'elle n'existait plus ou alors qu'on y avait renoncé. Ils prouvent tout le pouvoir des mots, c'est-à-dire tantôt la peur et l'effroi tantôt l'émoi et la magnificence.

Exposition David (1748-1825) au Louvre avec Dahlia et Mathilde, vaguement circonspectes mais tout de même ravies que cette peinture fasse partie d'elles-mêmes. *La mort de Marat, L'enlèvement des Sabines, Madame Récamier, Le sacre de Napoléon, Le serment des Horace*, je regarde plus ces œuvres comme des pièces écrites que peintes. A dire vrai, David laisse peu de place à la subjectivité. Toute sa peinture pourtant, même la plus historique ou événementiel, ne semble que prétexte. Le dessin en soi et les effets de lignes priment. David, malgré Ingres qui serait le Dali du XIX^e siècle, marque la fin d'une peinture, celle des écoles flamandes et hollandaises. Du moins, c'est ce qu'il devait ou aurait dû croire. On sent bien que son but n'est pas la beauté. Elle est son point de départ. Il faudra attendre des peintres comme Mondrian, Kandinsky et Duchamp bien sûr, pour établir et théoriser cette tendance de la peinture et de l'art. C'est à mon sens la plus grande révolution de notre siècle. David disait déjà que rien n'est subjectivité quand tout y ressemble. L'art n'existe pas, il préexiste. Il ne meurt pas, il naît sans cesse. De là, tous les pompiers !

Devant le portrait de Lavoisier et de sa femme : « – Quel dommage ! » dit un homme à légion d'honneur, parlant de la mort du chimiste, guillotiné en 1794. La femme qui l'accompagne dit aussitôt : « - *On ne fait de révolution sans faire d'erreurs.* »

En raccompagnant Mathilde au lycée Janson de Sailly, on s'arrête au feu rouge de l'Alma. Mon regard se dirige vers un de ces écriteaux indicateurs, en lettres blanches sur fond bleu à bordure verte. Je suis passé des centaines de fois à cet endroit sans avoir remarqué ce nom. Il n'y en aura pas d'autre !

8 janvier

Ma vie force le sens de la récupération qui, je l'ai déjà dit sous d'autres formes, est lui-même une façon d'exorciser une vieille terreur. Peut-être ai-je craint trop longtemps de confondre cette terreur avec un état d'alerte perpétuelle. Au détriment de quelque talent que je n'aurai jamais, je mesure seulement maintenant qu'il est facile de sublimer un outrage en réunissant, au gré des aléas, les témoins successifs de sa fausse misère.

Exemples, ces prospectus ramassés dans la rue sous les essuie-glace des voitures, ces dépliants publicitaires glissés dans ma boîte aux lettres ou ces coupures de presse triées sans lendemain. Je relève d'un catalogue de poupées Barbie cette description suggestive : *« Elle est très belle dans son tutu rose et ses chaussons de danse assortis. Elle porte deux petits volants aux épaules que tu peux enlever pour t'amuser à modifier l'habillement. Amuse-toi à lui faire prendre des poses de danseuse. »* La transition est toute trouvée avec cette invitation : *« Dimanche 5 novembre 1989, la société des accordéonistes soissonnais, sous la direction de madame Pouette, organise un thé dansant de 15h à 19h au foyer socio-culturel Villeneuve Saint-Germain (avenue de Reims). »* Mais comme on aime garder des souvenirs, voici un moyen pratique : *« Votre photo panoramique en un seul décliné ? Avec l'appareil « Stretch 35 » de Kodak, sortez des limites habituelles de la photo. C'est une solution originale et sympa pour capter l'exceptionnel : paysages, monuments, groupes ou scènes sportives : vous retrouvez le panorama complet sur vos photos. »* D'ailleurs l'association SOS Bonheur, 132 rue Véron, 94140 Alfortville, nous le demande expressément : *« Pour ne plus vivre à moitié, vivons à deux toute notre vie avec un seul cœur. But de l'association : lutter contre le divorce, trouver son unique époux (-se), réconcilier les couples. Accessible à tous. Vive le mariage ! Mort au divorce ! »* Rien ne s'invente, dit la décourageante maxime. Faute de prendre la vie à la rigolade, je m'adonne à un vaste coloriage. Mais je ne veux pas qu'on m'explique les raisons pour lesquelles il ne faut pas copier sur son voisin.

9 janvier

Malheur de l'un, chagrin de l'autre. Que faisais-tu, Junior, sur le parking de la gare, entre ta maison et mon bureau, errant, une valise dans la main ? Tu me disais que tu attendais ton père et que tu voulais partir. Mais où serais-tu allé à treize ans, par une froide nuit d'hiver, sans argent et sans gîte ? Et tandis que tu repoussais mon invitation à dîner, de tes yeux pleins de larmes remontaient à ma mémoire nos complicités passées, les baignades au lac et les discussions improvisées sur le but des études. Je te revoyais frapper au carreau du marchand de glaces ou couvrir de mayonnaise ta barquette de frites. Puis tu as fermé ma porte sans rien ajouter. J'ai repensé aux paroles de ton père. Il m'avait confié que tu voyais un neurologue, que tu avais grandi de trois centimètres en quelques

jours et que tu étais en crise d'adolescence et de puberté. Le neurologue lui avait dit que ton état pouvait durer deux mois, ou six, ou plus longtemps encore. Junior, tu sais mieux que moi tout ce que cela veut dire.

10 janvier

Ecrire un recueil de testaments apocryphes.

Tenir un vestiaire.

Être ponctuel à tous ses rendez-vous.

Couvrir un acte de délinquance.

Compter sur tout autre que soi.

11 janvier

Sur les mots, je dois éviter de mettre une écharpe. Tout au plus, je rêve de d'une corde pour les pendre, d'un garrot pour leur serrer le kiki. Mais il serait juste encore de suivre les modes et d'être reconnaissable avant d'être reconnu.

Titre possible de mon recueil de poèmes : *Haut vert*, en hommage à Tristan Corbière. J'exprimerais ainsi l'espérance d'une façon métaphorique pour montrer en même temps ma foi et mon incroyance en elle. Traduire en anglais par : *Over*. Ce titre vaut mieux que *Sous rire*.

Christian, mon ami poète à Dijon, m'envoie une carte représentant, selon son expression, « *une humble fleur* », avec cette épigraphe : « *La nature a horreur du vide. Rabelais et Descartes.* »

Je ne sais pas si c'est vrai, se demande mon correspondant, qui souhaite que « *cette fin d'année soit celle de la liberté libre, si chère à l'enfant de Charleville, un ami commun.* » Peut-être la liberté est-elle à l'être humain ce que la nature redoute tant d'elle-même et recherche au plus profond de soi jusqu'à en repousser sans cesse les limites. L'amour seul échappe à l'épidémie et me rappelle qu'il existe toujours une session de repêchage pour les absences excusées.

Ce jour n'est pas comme un autre. Il marque, semble-t-il, un tournant. Mes collègues m'ont trouvé plus « décontracté » et je me suis absorbé plus qu'à l'accoutumée dans mon travail. Truffo pourtant m'a fait une belle peur en échappant à ma surveillance et regagnant seul son domicile. Mais un inconnu m'a assuré qu'il avait fait attention en traversant la rue devant les voitures et les camions. A Paris, j'ai déjeuné face à Emma. Trop de personnes nous entouraient pour que nous donnions libre cours à nos confidences. Cette agitation alentour me permettait de mieux l'observer et de moins remplir les silences de mes rituels baratins. Elle avait changé

son maquillage qui m'est apparu moins dur. Elle portait une ample jupe bleue, une veste du même coloris, mais seulement d'un côté, l'autre étant orange, comme la couleur de ses cheveux auxquels venait d'être ajoutée une mèche blonde, peut-être à mon intention. La suprême fantaisie s'était portée sur ses collants incrustée de petits pingouins gris dessinés dans les mailles. J'observais surtout ses yeux, le mouvement de ses lèvres et cette sensation d'harmonie qui m'avait longtemps déboussolé. Je sentais une limpidité retrouvée en moi. Il était clair dans mon esprit que l'éclipse allait finir.

12 janvier

Certains moments de la journée correspondent assez bien à ce que renferme le terme restauration. Quand j'aborde le sens politique, celui de la faim rapplique aussitôt. Si j'y prends garde, il y a toujours quelque chose qui se met de travers pour barrer le chemin. Mais je n'ai aucun instinct d'immobilité et, bien que je ne m'en vante pas, grouille en moi une sourde volonté de dépassement.

Parle de ta conscience comme d'un érotisme. Pose ton oreille sur son nombril. Ecoute tes deux doigts l'assaillir. Ne la quitte pas sans avoir inscrit dans ta mémoire les plis de son ventre. Alors ta conscience te sera moins soumise et tu ne renonceras plus à prendre une histoire en marche. Même si tes peines te feront davantage de mal, tu réfléchiras mieux à leur disparition.

Mon amour des paysages me retient aux choses. Je sais n'être clair qu'en partant d'éléments dont je ne suis pas l'auteur. Ma morale commence en ayant besoin d'autrui.

13 janvier

Tous les rapprochements entre les mots, les objets ou les personnes me donnent l'occasion de franchir une nouvelle étape vers cette fragile et infortunée lueur qui serait mon étoile protectrice. Au plus fort de l'éblouissement, elle prend même l'apparence de l'unité la plus formelle et contradictoire avec l'amour qui doit maintenir les entités respectives. Mais tous ces rapprochements sont une manière de penser. Car en les cherchant coûte que coûte, je m'en sens parfois débarrassé à jamais. De tous les leurres qu'on s'invente, je n'en sais pas de plus salubre ni d'immédiatement prometteur.

« La roue de la fortune. C'est la croyance de demain au-delà de la boule de cristal, du marc de café, etc. Maintenant c'est l'ordinateur beaucoup plus fiable, plus sérieux et plus objectif que l'être humain. La roue de la fortune, c'est le plus important logiciel scientifique qui utilise les techniques de divination des Egyptiens. » Je me trouve en gare du Nord, face à la voie 17, juste à côté de la brasserie La Galaxie. L'appareil que j'observe remplacerait une voyante. Il ressemble à un robot métallique, aux couleurs vives jaune et bleu, plus grand et plus large qu'un homme, debout sur un solide

pied oblong. Plusieurs boutons clignotent. Santé, amour, famille, travail, argent, chance, sont les thèmes qu'on peut choisir. Il suffit pour cela d'introduire une pièce de 10 F ou deux pièces de 5 F. Aujourd'hui je préfère connaître mon avenir en amour. En appuyant sur quatre voyants, je tire les cartes 5, 17, 12 et 8. Un ticket sort de la machine et me promets d'avantageuses prédictions : « *Même si vous vous sentez trop réceptif, trop vulnérable pour agir comme il se doit et même si votre situation actuelle vous donne l'impression de ne pas évoluer, tout conspire pourtant à la réalisation simple et naturelle de vos désirs. L'équilibre de votre situation affective vous assurera de la nature profonde de vos sentiments et vous permettra d'agir pour réaliser vos vœux les plus chers.* » Je raconte peu après ma bonne aventure à Pol-Aurélien et à Dahlia. Leurs avis sont partagés ; l'un penche pour l'escroquerie, l'autre pense qu'à ce prix-là on ne peut en demander plus et que de tels mots sont susceptibles de rassurer, pendant une heure au moins, une personne perdue. Comme mes amis ne cherchent pas à m'entendre me prononcer, j'ajouterai seulement ici que cette roue de la fortune est un signe des temps.

N'ai-je jamais pensé que le vrai amour vient de la raison et va vers elle ? Il m'aura fallu tout ce temps pour le découvrir. Merci Anna. Je t'aime à la raison.

14 janvier

Voilà une nouvelle journée à raccourcir sur le papier pour montrer, dans un avenir indéterminé, mon accrochement aux choses. Au matin, Dahlia me laisse seul dans son appartement du boulevard Bessières – un endroit chaleureux a dit Pol-Aurélien la veille. Comme chaque dimanche depuis que nous connaissons, elle est partie avec Jean-Pierre, dans sa belle-famille aux Mureaux. Je m'installe à son bureau sans penser que cette table fut longtemps la mienne. En écoutant quelques disques, la *Symphonie inachevée* de Schubert, des chansons de Marlene Dietrich et Alan Stivell en concert à Dublin, je réponds avec empressement à la lettre reçue d'Anna hier. J'éprouve beaucoup de bonheur à lui exprimer mes sentiments tout en lui montrant que les siens me comblent autant. J'essaie d'aborder l'étroite relation que je n'avais jamais ressentie aussi fortement par le passé, entre l'amour et la raison. Cette idée restant encore vague dans ma tête, je maintiens exprès une certaine ambiguïté et confusion dans mes explications. Je tâche surtout d'être plus simple que dans ma dernière lettre et de trouver les mots, comme Anna le fait si bien, qui nous réuniront bientôt, même si en écrivant je sens vraiment sa présence à mes côtés. Ensuite je me rends chez Roger, rue du Moulin Vert. Nadia est là. Je suis leur premier invité depuis deux ans qu'ils se connaissent. Nous parlons d'une randonnée en montagne ensemble avant la fin de l'hiver. Nous nous opposons sur différents sujets : Le Pen, l'antisémitisme, Israël, la Palestine. Je me montre plutôt intransigeant. Aucune concession dans le discours lui dis-je, ne cédon pas aux extrémismes ni aux démagogies. Ne mêlons

pas nos voix aux dénigrement antisémites en attisant un feu qui a conduit l'humanité à sa ruine. Eux m'assurent qu'une mafia juive tient les rênes de la médecine, de la presse et même de l'Académie française. Je n'en crois pas mes oreilles. Ensuite mes deux larrons se plaignent de la condition des professions libérales, lui l'avocat, elle l'ophtalmologiste qui, au détour d'une caresse, a découvert que Truffo aurait une cataracte et que ses yeux seraient ceux, par conversion, d'un être de 60 ans. Ils me parlent de leur précarité quotidienne à cause de lourdes charges et d'insuffisantes protections sociales. Je leur signale que plusieurs millions de citoyens vivent avec des revenus très inférieurs aux leurs et qu'il y a de l'indécence à tenir de tels propos. Mais mon idéalisme, comme ils l'appellent, les fait tout juste sourire. Roger est un bon ami dont je doute qu'il puisse trahir un jour nos idéaux de jeunesse. Nous faisons ensuite une partie de *Trivial Poursuite* un jeu de questions et de réponses qui demandent à la mémoire des exercices de culture générale. Roger bien sûr gagne sur une question qui me rappelle Anna. En quelle année a été édifié le mur de Berlin ? En 1961, répond-il avec exactitude, après s'être allongé sur un tapis et s'être tenu la tête entre les mains en signe de concentration. Puis il me parle de mon divorce qu'il voudrait activer. Celui lui, Agathe me manipule et elle mérite une leçon. En m'entendant, Nadia est plus nuancée. Elle me comprend mieux et considère avec justesse que ma relation avec Agathe n'est pas encore « cuite ». Roger insiste pour que je sois débarrassé d'un poids inutile qu'il qualifie de verrue. Comme ferait le médecin, il m'invite à la brûler. Il n'y a rien d'autre à faire ajoute-t-il en se définissant comme un chirurgien de l'âme. En rejoignant mon métro à la station Plaisance, je m'édite qu'on ne peut être témoin que de la solitude des gens. Je dresse une liste incomplète d'auteurs qui ont rendu, au-delà du possible, notre incommunicabilité : Vermeer, Chardin, Kafka, Pessoa, Hopper, et combien d'autres ?

15 janvier

Ça ne pourrait pas durer, mais paraîtrait une éternité. Ça s'appellerait l'hébétude, mais personne ne le saurait. Ça raterait le départ, mais prendrait quand même un temps d'avance. Ça créerait un monde d'images, mais il n'y en aurait jamais assez. Ça se mettrait à casser la glace de tous les jours, mais se rendrait coupable de nombreux autres rêves. Ça somnolerait dans son coin, à moitié mort, mais se lèverait soudain en se croyant de nouveau bien vivant.

16 janvier

Sur une palissade de la rue d'Alsace, ces graffitis me donnent la chair de poule : « *Birgit, je t'aime encore plus. Patrick.* » C'est bien, good luck Pat.

Je devrais lancer un compte à rebours, avoir l'air impatient. Je sais trop bien me parler et pas assez me reposer. Maintenant, me voilà du côté de ceux qui attendent. On s'en rend compte parce qu'on aurait

tendance à moins souffrir. Est-ce bien la peine de passer son temps à ne pas faire croire à mon émotion ? Bientôt, j'effacerai mon portrait du tableau.

17 janvier

Ne rien vérifier et tout faire de travers et à moitié. Ne pas s'opposer, mais tout opposer. Cultiver le demi-mot et la demi-mesure. S'arrêter à mi-chemin. Quitter le terrain à la mi-temps. Le demi-mal existe, pas le demi-bien. Ma génération : celle des demi-moi.

On ne parle, dit-on, que de ce qui va mal ou de ce qui change. Il est faux de le croire, mais on ne le sait qu'après et grâce aux autres. Je pense que c'est la raison pour laquelle je distingue en moi deux mondes incomparables : la vie et la mort ou la parole et l'écriture. Sans doute artificiellement j'ai relié ces ombres par la poésie.

18 janvier

L'ennui vient de ce qu'on ne peut revenir sur ce qui n'a pas été fait. C'est là qu'on demeure persuadé d'avoir raison de ne pas avoir su comprendre les choses. On n'imaginait même pas alors qu'on les comprendrait un jour. Il ne sera jamais trop tard pour s'y résoudre. Dans l'intervalle, on aura appris à se relever indemne des pires offenses.

Quand j'accède à la nature, je suis sur le point de tenir la fin qui me rive au sol et ne me filera plus entre les doigts. La nature me sort aussi de moi-même. Je l'adore comme si je ne pouvais plus m'aimer.

Un jour, il n'y aura plus de demain. Le monde en fera à sa guise. Il mettra grandeur nature les lames au contact des chairs écorchées vives.

Anna peut-être m'arrive d'un paysage de Paul Klee, peut-être m'y entraîne. (J'ai d'ailleurs cru au moment où je commençais à m'intéresser à la peinture, que Paul Klee était une femme. Son œuvre en portait toute la sensibilité.)

19 janvier

Seule la vision de l'éphémère donne de l'équilibre. L'équilibre est notre matière première, mais tellement transformée qu'on ne la reçoit souvent que comme une décharge électrique. Il faut pourtant se contenter de l'inconciliable. Par définition, l'éblouissement et l'émerveillement ne durent pas. A chacun de faire en sorte, et de son mieux – ce qui n'arrange rien – qu'il n'y ait pas de durée. Alors, ordre et désordre se réconcilient, n'existant plus.

Je demande à M. Turpin pourquoi il dit « *Le chien* » et jamais « *Truffa* ». Il me répond qu'il est de souche paysanne et n'a jamais fait autrement. Dans sa campagne, me raconte-t-il, on n'appelait pas

les animaux par leur nom. Seules les femmes, se souvient-il, avaient parfois ces intentions plus familières. Mais il me répète que cela ne l'empêche pas d'aimer les animaux autant que quiconque. Volontiers je le crois.

Moi non plus, je ne reconnaitrai plus rien. Je n'aurai plus recours aux moteurs. Passivement, je resterai sur un pont à attendre qu'on m'échange mes derniers rêves. La somnolence qui s'emparera de mon être m'entraînera hors des pays. Un pavillon flottera dans le ciel, séduisant la nature par des changements de couleurs.

20 janvier

Ce week-end, je ne quitte pas Soissons. Courir en forêt, écrire à Anna, voir un match de rugby du Tournoi des Cinq nations à la télévision, un énième France Galles que je ne voulais pas manquer, laisser mes petits voisins retourner sens dessus dessous ma maison, m'avancer dans mon travail professionnel – car dans dix jours nous aurons fermé l'agence, alors il faut boucler les dossiers aussi bien que possible – sont autant d'occupations qui me font supporter assez facilement ma solitude. D'ailleurs, je ne me suis jamais senti seul quand j'écris ni même après. Toutefois, je n'en suis que plus réceptif aux expressions du langage. Oserais-je dire que je suis même soumis ? Les mots exercent sur moi une fâcheuse autorité. Je m'en défends avec les moyens du bord, avec d'autres mots que les miens. C'est pourquoi apparaît si souvent dans ma prose le verbe pouvoir, qui indique réellement mon manque de confiance et mon indétermination. Comme autre défaut d'écriture, j'abuse de la forme négative. En outre, j'avoue être de ceux qui n'ont jamais rien compris à la double négation.

POÈME À ANNA

Aujourd'hui le silence souffre
Silence de terre envahie d'herbes
Tu rôdes dans ma direction
Rêveuse mémoire au zénith
Il y a longtemps que je t'invente
Depuis peut-être notre rencontre

Jamais jamais le silence ne recommence
En grandissant il en oublie le précipice

Tu pars à la recherche de l'absence
Amour qui colle les lèvres aux vitres
Il ne faut pas croire à la vérité
Mais la rendre plus belle aux yeux
Et lui donner une autre vie

J'ai écrit ce poème en pensant à Anna, sans la moindre rature. Il y avait plusieurs mois que je n'avais pas « fait » de poésie. Est-ce un signe de reprise ? Cela dit, j'ai failli ne pas recopier dans mon journal un poème exclusivement destiné à Anna. Un esprit conservateur s'acharne contre moi.

21 janvier

Que je puisse me demander quel événement a le plus marqué mon existence prouve bien que j'ignore tout de moi-même.

Bien que l'acte d'écrire soit réservé aux plus solitaires d'entre nous, j'en connais qui n'y renoncent pas pour ne pas se sentir encore plus seuls. L'histoire ne dit jamais si l'on se sort ainsi de sa condition. Il arrive même qu'on prenne du plaisir à se révéler à soi-même qu'on n'ira jamais plus loin que l'autre. C'est par ce genre de défi que j'ai fini par comprendre que je n'écrivais plus au sens où on l'entend habituellement. Voilà mon illusion, et je souhaite la garder parmi d'autres mensonges bienveillants. Du reste, toute mon écriture tend à une *peinture* des sentiments. Je ne vois pas, aujourd'hui, de plus honorable façon de me sortir de mon propre piège.

Peut-être n'ai-je écrit que pour la bande-annonce d'un livre qui ne sortira jamais de mes boîtes. Seulement, je prends mon stylo comme d'aucuns tombent leur veste, avec la même désinvolture et l'envie d'envoyer le monde se faire foutre. Et ensuite je fais la route avec une auto-stoppeuse aussi imaginaire que ma part de rêve dans la galette des rois, jusqu'à ce que la passagère ose tirer la fève de ma tête de con. Oui je stoppe mon bolide. Soit je me casse, soit j'embrasse la téméraire. Je suis né pour qu'on me dise : mange et tais-toi. Je préfère donc écrire et déambuler en paroles involontaires. Pour le reste, j'ai un plan !

22 janvier

Ce matin, j'ai apporté mon manuscrit de poèmes à dactylographier. La personne qui s'en occupera habite Sissonne, un village de garnison à vingt kilomètres de Laon. C'est une jeune femme qui m'a reçu dans sa petite maison. Nous avons évoqué ses travaux, étendu le sujet à ses clients difficiles, aux trop pressés, aux jamais contents. Elle m'a raconté qu'un jour elle avait reçu un coup de téléphone d'un homme qui voulait savoir si elle avait déjà tapé à la machine des poèmes. A la réponse affirmative, l'homme s'était beaucoup étonné et même fâché car il prétendait être le seul poète du département de l'Aisne. Notre conversation a ensuite dévié vers la littérature. Elle voulait savoir comment j'écris. Elle m'a parlé de ses angoisses. On lui avait indiqué que pour les apaiser il lui fallait écrire tout ce qui lui venait à travers la tête. Mais comme cela lui était impossible, elle s'était résolue à écrire ses rêves. Maintenant, elle le faisait tous les jours, parfois même en pleine nuit. Elle avait appris en outre à mémoriser ses rêves et pouvait donc les noter plusieurs heures après son réveil

et se risquer aussi à les interpréter. Ma curiosité m'a poussé à lui demander si elle tapait ses rêves et les commentaires qu'elle leur ajoutait. Quand elle m'a rétorqué que non, je n'ai pas hésité à lui exprimer mon désir de faire la connaissance de ses rêves.

Anna m'a envoyé la plus belle lettre que j'aie jamais reçue. J'étais fou de joie. Dans mon bureau, je me suis mis à sauter par-dessus ma chaise, à chanter à tue-tête, à me persuader que c'était bien à moi qu'elle avait écrit d'aussi enflammés sentiments. En prime, peut-être pour ne pas trop rougir, je me suis offert l'élucubration que maintenant, à tout jamais, ma vie était vouée à l'amour. Mais aussi je ne me sentais pas vraiment à la hauteur de ce bonheur qui me tombait dessus ou dont je ne me rendrais compte que bien plus tard. L'image d'Anna m'est apparue non plus comme un reflet de moi-même, mais comme celui d'une femme qui me donnait une réplique enfin à ma mesure. Dans dix jours, Anna arrive pour me montrer que je ne rêve pas.

23 janvier

Titrer le recueil de poèmes de façon anodine. Lui donner la chance de s'appeler Martin pour passer inaperçu dans les rayonnages. Prendre peut-être un titre au goût moderne : PO' ❤️. Dans ce rébus, dois-je briser le cœur d'une flèche ? Lira-t-on po-aime ou po-cœur (poker en anglais) ?

Réponse à Anna sur une carte représentant un détail du *Jardin des Délices* de Bosch. Un homme montre du doigt une femme et regarde devant lui. Une sorte de bocal les sépare mais le geste de l'homme semble annoncer un proche bonheur.

En déjeunant avec Jean-Didier au restaurant le Kennedy à Crépy-en-Valois, nous avons parlé de la peine de mort. Il était favorable à son application pour le meurtre d'enfants et de vieillards. J'ai essayé de le convaincre, en vain, qu'il ne fallait pas accorder plus d'importance à ceux-ci qu'à des adultes, et qu'au-delà de toute discrimination c'était la vie qui comptait et qu'on devait toujours la préserver, y compris celle des criminels. J'ai argumenté que nous étions tous plus ou moins assassins en puissance et que des pulsions de mort nous animaient. Je ne suis pas allé jusqu'à dire ni même penser quelle mort, par exemple, je voulais. Celle d'Agathe me consolerait-elle de tous les délits mineurs qu'au sens figuré je n'ai pu éviter de commettre ? Jean-Didier répétait qu'un assassin resterait toujours un assassin capable de retuer.

24 janvier

Compiègne. Pol-Aurélien s'est réjoui de l'arrivée d'Anna dont je lui ai lu la lettre. Vraiment content pour moi, il s'est exclamé que je ne pouvais rêver de rien d'aussi beau. Nous avons aussi parlé des femmes en général auxquelles il aurait aimé rendre davantage

hommage. Son homosexualité, disait-il, ne l'empêchait pas de se plaire avec elles et d'apprécier tous leurs charmes. Même physiquement, il comprenait bien les plaisirs et jouissances qu'un homme éprouvait dans leurs bras. Mais il ajoutait qu'elles ne l'excitaient pas. Il se considérait comme le peintre devant son modèle.

Je ne sais trop si je comprenais ce que je disais en parlant de moi comme quelqu'un qui voulait être un honnête homme. Il arrive même qu'on soit mieux entendu par les autres que par soi-même. C'est souvent l'origine et la fatalité de l'amour.

25 janvier

Grosse tempête ! Faire son chemin avec une branche d'arbre tombée sous la bourrasque. Les yeux découvrent les mâts de cocagne derrière de factices décombres. On n'aura plus qu'à reculer l'heure de l'envie. La ci-devant réalité prise en défaut. Peut-être n'a-t-on pas assez aidé l'autre, même si on avait tout accepté de ses balbutiements. Grâce à l'être aimé, on déforme les qualités d'autrui en une image de la beauté du monde.

26 janvier

Une ville, la nuit, avec des scintillements de lumières, s'éteignant les unes après les autres, me détache moi aussi d'influences et d'emprises embarrassantes. Le moment est venu de tout faire vite, avec une énergie laconique, sans avoir peur de céder une partie de moi-même à quiconque me la demanderait pour de bonnes raisons. Personne ne m'a appris comment ne laisser aucune trace, alors je laisse la clé dans la serrure.

27 janvier

« – Tu vois cet élégant jeune homme, entrant dans la belle et calme maison : il s'appelle Duval, Dufour, Armand, Maurice, que sais-je ? Une femme s'est dévouée à aimer ce méchant idiot. » Dans le couloir, l'épaule bien appuyée contre le mur, avec les yeux, les lèvres, la voix, j'ai ouvert *Une saison en enfer*, ces confessions pour le passé et l'avenir, cet aveu de la toute-puissance du Moi absolu, ce bréviaire sacrilège, hymne aux impiétés, frou-frou d'enfances, cet appel aux révoltes, aux départs et aux sens cristallins. Rimbaud est l'oiseau de la poésie. Parfois, ses paroles ont sur moi l'effet digital d'obsessions silencieuses et déplacées : « *Que parlais-je de main amie ! Un bel avantage, c'est que je puis rire des vieilles amours mensongères et frapper de honte ces couples menteurs, – j'ai vu l'enfer des femmes là-bas ; – et il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps.* »

Lisa, je l'ai retrouvée hier, prenant le train, entre Soissons et Paris. Rien n'avait changé et elle exerçait toujours sur moi son charme. Il me paraît d'autant plus difficile de l'expliquer que je n'en ai jamais

senti le moindre mystère. Il me faudrait chercher peut-être dans un passé où nous aurions en commun quelque résistance aux souffrances et aux malédictions. Parce qu'elle parvient à me faire parler et l'écouter aussi librement que j'écris, avec une forte probabilité d'insouciances intérieures et d'anomalies acceptées, elle comble juste le vide qu'ont formé les paresseuses de ma vie.

28 janvier

Reçu d'excellentes nouvelles. Après un voyage dans le midi, Françoise m'écrit qu'elle renaît à la vie. Elle ne fait que ce qu'elle aime : gymnastique, peinture, ciment, carrelage ou lecture. « Bref, m'annonce-t-elle, je suis heureuse comme on n'en a pas idée. » Seules les personnes qui ont beaucoup souffert savent goûter ces rares moments où tout fait plaisir. On donnerait même un peu de soi pour oser dire : « *Je savoure les choses simples de la vie avec ivresse et j'ai l'impression d'être entourée de toutes les bonnes fées possibles et imaginables.* » Oui, comme de la rosée je recueille avec bonheur de tels propos en espérant qu'ils durent. Je me dis également que pour recevoir cette lettre, il me faut avoir l'estime et la confiance de Françoise. C'est l'avantage de l'amitié sur l'amour, de l'esprit sur la chair et de la réalité sur le rêve, de partager le temps et les couleurs de l'arc-en-ciel.

Visite ce matin de ce qui sera, si j'en décide ainsi, mon futur appartement, rue de Château Landon. A l'angle du boulevard de la Chapelle, le métro aérien y semble chez lui et fait un sacré raffut. Pour quelqu'un qui voulait revenir dans la capitale, je ne pouvais être mieux servi. Tout Paris dans un salon, et attendre son or. En barre, comme du chocolat.

Avec Sophie et Thibault, à l'hippodrome de Vincennes, nous avons admiré le champion Ourasi remporter son 4^{ème} prix d'Amérique avec une déconcertante facilité. Nous avons garé la voiture au château de Vincennes et traversé le bois par une joyeuse après-midi printanière. Un vrai dimanche de promenade. Je leur ai raconté le beau film vu avec Dalhia la veille, *Le cercle des poètes disparus* de Peter Weir. « *Carpe Diem* », profite du jour, est la devise de ce spectacle qui m'a mis, au cas où je l'aurais oublié, dans la peau d'un poète.

29 janvier

Le journal *L'Union* titrait ce matin qu'Ourasi était « *le cheval du siècle* ». Les journalistes ont souvent tendance à faire plus vrai pour contrebalancer l'imagination qui ne leur sera jamais permise. Les effets qu'ils donnent aux événements n'apportent au bout du compte que de la relativité. Croyant trouver la réalité, ils la vérifient seulement. Si j'étais dur, je dirais qu'ils se trompent plus eux-mêmes qu'ils ne tronquent la vérité. Mais j'aime trop lire le journal pour en imiter la critique.

Méfiance ! Je dois me garder de proclamer ma liberté parce que tout bientôt va changer dans ma vie. C'est bien la pire des solutions de rivaliser d'intelligence avec l'oubli du passé. Les pertes de mémoire sont les voyages organisés de la consolation. Il n'y a plus aucune raison que l'amour intervienne pour rétablir l'ordre d'antan.

Anna m'a téléphoné deux fois. Dans cinq jours, elle arrive à Paris. Elle m'a demandé de ne pas m'inquiéter. Il manque à la ponctuation la parenthèse qu'on ne ferme pas.

30 janvier

Visite de la verrerie Saint-Gobain de Vauxrot à Soissons, ce matin. La magie industrielle développe en moi un sentiment d'assouvissement. Les machines, jouant leur rôle normal de fascination, produisent. L'usine reste à mes yeux du domaine de la métaphore. L'armée de bouteilles vides recrute !

C'est fort heureusement au-devant de son destin qu'on révise la leçon des drames salutaires.

J'ai relu toutes les lettres d'Anna en me mettant dans la peau du lecteur anonyme. Ce procédé m'a rassuré sur ma chance et m'a inspiré d'ores et déjà toute une correspondance à venir. Anna en sera la destinataire, elle aussi anonyme.

31 janvier

Une sorte de musique nous amène au silence. Cette musique elle-même semble s'éteindre. Nous savons que nous l'avons déjà entendue, mais nous ne nous souvenons plus dans quelles circonstances. La maîtresse de maison soutient quant à elle que l'on apprécie vraiment les sons que dans le vestibules. Tant que je ne l'aurai pas franchi, je préférerai m'en tenir à son avis. Cela peut durer très longtemps, jusqu'à la mort.

1^{er} février

9h30. J'écris au volant, sans dépasser les 100 km/h. Splendide ciel bleu, comme si un tracteur venait de labourer le champ des nuages. J'observe la route, les voitures qui zigzaguent, la ronde des corbeaux, les arbres squelettiques. En quittant la forêt, le ciel est dégagé. Je cherche quelqu'un qui puisse habiter mes pensées, les remplir, les obstruer et qui sache encore me donner le goût de la fuite.

Il n'est de richesse que miroir. Encore faut-il accorder la priorité à qui ne la demandait pas. Ainsi on parvient, de temps en temps, à se faire comprendre. Pour certains, c'est même une prouesse.

D'autres au contraire, comme l'accent natal, n'y renoncent jamais. Cela paraît naturel. Et l'on envie, sans parler de soi, toute forme de patience pourvu qu'elle ne tienne qu'à un fil. Il n'est alors de pauvreté que richesse et allusion à l'usure. Mais de beauté, pardi ! on

n'en ramasse pas la poubelle. L'innocence a creusé l'écart sur bien d'autres qualités individuelles. L'innocence nous invite pour ses spécialités mais ne nous les sert jamais. Elle n'est donc pas très courageuse.

Deux êtres se déchirent ma peau, l'un boy-scout, plutôt poli et toujours prêt, l'autre reclus, muet et jamais prêt. Pour illustrer la scène, un cloître entouré d'arbres pleins d'oiseaux conviendra.

2 février

Je ne puis croire possible l'arrivée d'Anna demain matin. Tout à l'heure, je suis allé chercher à Sissonne mon recueil dactylographié. Mme Licette, ma première lectrice, a trouvé « sublimes » certains poèmes et en a même recopiés quelques-uns pour elle. Elle a fort bien parlé de la poésie comme d'une évasion, puis a voulu savoir à quoi correspondait mon changement de caractère tout au long des poèmes. Quand je lui ai dit que trois ans s'étaient écoulés entre le premier et le dernier poème, elle n'a pas voulu en savoir davantage sur les contrastes. Cette appréciation m'a fait plaisir, tout comme sa sincérité m'a conforté dans le sentiment, somme toute exaltant, que je pouvais servir à quelque chose. J'écris ces mots à minuit passé, à Paris, dans la chambre de Fanny qui dort avec Julien dans la pièce voisine. Mais comment donc vais-je retrouver Anna ? A l'inverse de mes poèmes, je ne me métamorphoserai pas. Aimer être aimé, c'est l'unique séduction qui rapproche de l'autre en éloignant de soi.

8 février

8h du matin, gare de l'Est, un voyageur semble ne pas vouloir descendre de son train. Quand Anna repartira pour Berlin, il y a des chances que je me trouve dans la même posture. Je lui disais hier que je ne pourrais pas retranscrire les heures passées avec elle. Au-delà de ce pur aspect de la quête d'une mémoire et de traces, Anna me donne plus que tout ce que j'attendais de personne, en même temps qu'elle répond fidèlement au cours de nos deux vies aujourd'hui rassemblées.

11 février

Après sa semaine parisienne avec moi, Anna est repartie à Paris (lapsus, je voulais dire Berlin). Jamais je n'aurais pensé rouvrir aussi vite les hautes vannes de l'amour. C'est passé ! Anna m'a délivré. Me voilà à présent tout décontenancé par ce qui succède à ce déferlement passionnel. Je regretterais presque de n'avoir pas noté au jour le jour mes impressions. Certaines paroles d'Anna m'ont bouleversé. Tantôt elle se déguisait en sorcière me transportant sur ses nuages, tantôt elle semblait prête à me suivre n'importe où. Sur ces images, je comprends mieux qu'on ne puisse rien écrire.

12 février

Depuis le départ de ma sorcière outre Rhin, les éléments de nouveau se déchaînent. Il m'a fallu rouler prudemment entre Soissons et Meaux. Anna a brillé. J'ai posé par instants sa photo sur mon bureau. Elle sourit. Ses mèches blondes recouvrent son front et son cou. Mais je ne saisis pas le temps de lui écrire. Demain. Ce soir, Lionnel et Christophe m'ont accueilli avec toutes leurs diableries. Escalades de placards, galipettes sur les lits, tiroirs tirés et vidés de leurs contenus. Tout particulièrement, allez savoir pourquoi, ils ont joué avec mes appareils électro-ménagers. Pendant Lionnel essayait de réparer la télévision dont l'antenne a sans doute été maltraitée par la tempête, Christophe allumait la gazinière malgré mes interdictions. Moi, j'essayais de manger en vitesse. Puis le téléphone a sonné, mais personne n'a parlé. J'ai sorti Truffo en songeant à ma lettre pour Anna. Une violente averse a abrégé notre promenade. J'avais alors commencé dans ma tête une phrase que je vais essayer de retrouver. Elle disait que la clé du langage était le mouvement. Si je me souviens bien, elle m'exhortait à écrire comme je parlais, sans autre dissimulation superflue.

13 février

Sur mon temps de travail, j'ai écrit à Anna. Parfois, je sens qu'empêché par une pudeur excessive je ne pourrais plus le faire. Mais comme je sais que je trouverai toujours un artifice pour surmonter le vertige de la page blanche, je ne me tiens pas à l'abri de tomber dans les platitudes. Je crois bien d'ailleurs que c'est le sens des propos amoureux que j'ai développés à Anna.

Peu à peu me reviennent comme des flashes les images d'Anna. Je la revois se lancer dans une longue explication au sujet de sa vie. Elle s'arrête. Je souris, puis la voilà qui explose de rire. Nous nous embrassons. Elle ne m'a pas fait souffrir.

14 février

Trombes d'eau. Un journal d'annonces détrempé pend d'une boîte aux lettres. Envoi à Anna d'une autre lettre. Je lui parle avec naïveté du Bien qu'elle incarne pour moi. Un contrepoison. Je commence à parler de fidélité. C'est un amour qui doit durer. Je prends peu à peu mes marques dans la ville de Meaux. Déjeuner en sortie de ville, dans un Steak House, un menu Buffalo Bill. Salade au maïs et entrecôte grillée. Malgré la fatigue de conduire, j'admire les paysages des plaines vallonnées dans le pays de Multien. Certains villages de campagne vivent encore à une autre époque. Une boutique de la Ferté-Milon porte cette enseigne : CHARCUTERIE A CERVEAUX. Est-ce le nom du commerçant ? Claire m'a téléphoné. Je voulais répondre à sa carte d'Ottawa. Elle m'a dit qu'elle me rendrait visite dans mon logement parisien de Stalingrad. A la radio, on disait d'un savant ancien qu'il avait découvert un virus dans sa jeunesse mais qu'il avait ensuite passé tout son temps à essayer de montrer qu'il s'était

trompé. Comme quoi on peut avoir raison sans le savoir et se corriger soi-même de la vérité. Anna avait appris par cœur une des paroles péremptoires que j'affectionne dans mes lettres : « *L'amour est l'ami de la raison.* » Cela aussi est un virus.

15 février

Au lieu-dit la Théroutanne, sur la D38, non loin de Puisieux, les peupliers se sont couchés, abattus par la tempête. Le petit pont de pierre aux rambardes forgées n'a pas été épargné. Autour des flaques et des mares qui inondent le bosquet, on voit mal ce qu'est devenu le ruisseau. Comme nous, la nature perd toute ressemblance après la tempête.

Anna m'a téléphoné. De bonheur, pour rester seul avec elle, pour ne pas la trahir, pour ne rien subir, j'ai débranché aussitôt après mon téléphone. Anna, comme toujours, m'apaise. Même comme maintenant, coupé du reste du monde.

Après une visite chez mon nouveau client, Rhône Poulenc à Nogent-l'Artaud, j'ai retrouvé mon ami François devant la gare. Il m'a conduit chez lui, tout près de là, à Romeny, où il m'a versé un verre de beaujolais. Lui s'est servi en eau minérale. Depuis son ennui cardiaque, il s'abstient de boire. Ensuite il m'a emmené dans sa mairie de village. Il m'a raconté qu'être maire de trois cents têtes n'était pas une sinécure. Sur les côteaux de la Marne, on y prépare, paraît-il, un bon champagne. J'ai quitté François assailli par ses administrés. Dépose d'un permis de construire, inondation d'une cave, il avait encore à travailler.

Seulement aujourd'hui je commence à croire et comprendre que tenir mon journal reflète ma nature. J'avais trop peur que tout ce que je cache finirait par se retourner contre moi et ne plus me ressembler. Me voici en partie rassuré. Il me reste maintenant à me peindre avec peut-être moins de complaisance. La censure aura disparu que je serai mon propre lecteur.

16 février

Hier je me suis trompé. Ce n'est pas moi que mon journal montre, mais les choses qui m'entourent. Je ne crois pas être quelqu'un d'instable. Depuis que je m'applique à retranscrire le présent que je vis, même de façon partielle et arbitraire, tout me paraît meilleur et s'adoucit. Une nouvelle période en sorte. A la psychologie s'unit une nouvelle écriture. Anna tient lieu de révélatrice. J'en veux pour preuve qu'elle donne l'heure sans la regarder. Anna, la face cachée de l'obscurité, pas blanche, mais diaphane, translucide. A jamais me vient l'envie de me « dédicacer » à elle.

17 février

Avec Dalhia, nous sommes allés manger dans le restaurant Tin-Tin du quartier de la Chapelle. Autour de nous, beaucoup d'Asiatiques nous emmènent en voyage. Le dépaysement en ville. Dalhia m'a conduit ensuite sur le bassin de la Villette où a brûlé un entrepôt reconverti en ateliers d'artistes. Il ne restait plus que des gravats sur lesquels deux pelles déblayaient le terrain. J'avais commencé une lettre pour Anna où je lui parlais des vertus de l'éloignement. Lecture de poèmes de Rilke, le seul poète à ma connaissance qui donne autant de place à l'attente. Nous avons terminé la journée au cinéma : *Oublier Palerme*. Un beau film de Francesco Rosi, sur la mafia, ou plutôt sur le rôle des pouvoirs occultes. J'ai vu la plupart des films de Rosi. Dans chacun d'entre eux monte une angoisse que l'on cherche par tous les moyens, jusqu'au moment du crime, à comprendre. C'est alors que survient la violence. On n'a jamais d'autre solution que d'oublier.

18 février

Au Louvre, Jeanne, Joris et moi-même découvrons les nouvelles salles de la peinture française. Malgré le printemps précoce, les arbres en fleurs, les terrasses des cafés encombrés de touristes, Joris nous fait part de son pessimisme foncier. La situation politique le préoccupe. Il n'y a plus d'idées, dit-il, capables de fédérer les hommes. La voie est ainsi grande ouverte aux violences extrêmes. Joris craint le pire quant à la turbulente Europe Centrale. Il pense aussi qu'il fera chaud cet été sous la pyramide qu'il trouve plus fonctionnelle qu'esthétique.

De retour à Soissons, j'ai téléphoné à Anna. Elle était sombre et toute en douceur. Elle ne pouvait pas me communiquer ce qui la tourmentait. Notre éloignement, ai-je déduit, la fait trop souffrir, et elle ne voit pas comment le rompre. Elle m'avait écrit des lignes dont elle n'était pas satisfaite et qu'elle avait déchirées. J'ai essayé de la rassurer en lui demandant de ne pas souffrir et de penser que nos jours heureux reviendront.

19 février

A 8h10, le téléphone sonne au moment où je m'apprête à partir. C'est Anna. Elle parle librement, ce qu'elle ne pouvait pas faire hier soir m'apprend-elle. Mon appel lui a fait du bien. Elle traduit en français l'expression qu'elle se trouvait dans la cave depuis quelques jours. Elle en est remontée. Vite Anna, ne tarde pas à revenir et, loin de moi, sois toujours gaie.

Quelle curieuse idée j'ai eue. Je voulais acheter une grammaire allemande. Aurais-je oublié que le langage n'est jamais étranger, quoi que dise notre vocabulaire ?

Agathe, absente depuis un certain temps, a fait irruption. Elle voulait savoir comment je déclarerais mes impôts. Je lui ai répondu que je n'avais pas l'intention de faire une déclaration commune. Elle a hurlé

que c'était illégal. Cette fois-ci, je crois que je suis résolu à divorcer, si besoin en employant tous les subterfuges juridiques. C'est impensable comme les sentiments les plus tendres peuvent évoluer vers une fermeté, voire une dureté de raison. C'est si vrai que je doute que la réciproque existe.

Je me demande si je n'écris pas comme d'autres jacassent.

21 février

Très tôt, les mots ont exercé sur moi leur influence. Leur domination n'est arrivée que plus tard, et de manière moins sournoise qu'espiègle. Aussi ai-je longtemps repoussé ma résistance, me disant que je trouverai bien ailleurs qu'en moi-même les circonstances de le faire.

« La douleur est dedans. Elle ne fait pas mal, elle ponctue. Elle rencontre alors une certaine forme de peinture : tracer les contours pour libérer l'espace. La douleur ne se remplace pas. Elle détruit l'esprit en sculptant la mémoire. Il faut dire que la douleur se passe d'un début comme d'une fin. Quelle peine ! » Romain Coucet, mon anagramme, écrivait cela le 7 février 1974 sur la première page d'un livre de la collection *Poètes d'aujourd'hui* sur Rainer Maria Rilke. Je retrouve dans ces mots mon refus de la souffrance. Si le style a évolué, dans le sens – j'espère – du dépouillement, par contre le vocabulaire reste le même. Sans doute ne changera-t-il plus beaucoup maintenant. Plus de quinze ans après, me laissera-t-on modifier un verbe dans ce texte pour le rendre moins persuasif ? J'écrirais donc aujourd'hui : il faut croire que la douleur se passe d'un début comme d'une fin.

22 février

9h30. Je descends la contre-allée de l'avenue Foch par les numéros pairs. Noblesse oblige, le printemps précoce est là bien à son aise. Les immeubles cossus resplendent ! Face aux marronniers en bourgeonnant, des fenêtres ouvertes montrent à ma curiosité de solides plantes vertes et de larges lampadaires blancs. Soudain je crois voir un tableau de Braque, un de la série des oiseaux blancs sur fond bleu, ou vice-versa. Une Rolls-Royce gris métallisé s'arrête devant un porche protégé par une caméra extérieure pendant que je regarde, plein ouest, vers la porte Dauphine.

Rue Lalo, au flipper du café Le Disque Bleu, un joueur dit au patron qu'il a perdu la boule. Celui-ci lui répond qu'il ne l'a pas mise dans sa poche. Au garçon qui sourit avec moi, j'ajoute qu'on ne sait jamais ! Une fois par jour, le monde est une vaste plaisanterie.

23 février

Dans la recherche de mon titre, alors que je n'ai pas encore renoncé à ma première idée : *Les mal écrits*, j'ai songé à des variations

possibles sur le mot trésor : *treize ors, treize, douce, or treize, as treize, astre or...*

Inventer c'est apprendre. Apprendre c'est savoir. Savoir c'est savoir.

Je ne pense pas qu'on puisse abolir les miroirs, dit le pessimiste.

24 février

Depuis son départ, j'écris chaque jour à Anna. En raccompagnant en voiture une amie de Fanny au boulevard Barbès, j'ai cherché, dans les autocars de touristes allemands qui avaient envahi Pigalle, son ombre. Aujourd'hui son absence m'a fait du mal. J'aurais aimé passer ma journée avec elle dans ce Paris où, encore vers minuit, des gens se promenaient comme des estivants en bras de chemise. Plus tôt dans l'après-midi, les fastes de l'époque de Soliman le Magnifique m'ont ébahi au Grand Palais. Je ne m'y étais aucunement préparé, étant plutôt rebelle à l'orientalisme. Les couleurs des jades, des turquoises et des lotus, révélant les motifs asymétriques, les spirales et toutes sortes de figures, d'entrelacs et d'écritures abstraites m'ont donné l'envie folle de voir Istambul et Anna.

25 février

Anna m'a téléphoné chez mon père. Elle était nostalgique, mais se sentait mieux. Nous avons conversé comme si nous venions de nous quitter et étions sûrs de nous retrouver très vite.

J'ai aidé Fanny et Julien à déménager leurs affaires dans leur nouvel appartement du boulevard de Reuilly. C'est leur premier logement, un petit deux pièces sur cour, escalier C. La vue donne loin sur le sud de Paris et ses paysages de toits à l'infini. Juste devant leur fenêtre, il y a un chantier où stationnent des engins de travaux publics, une grue et pelleuse d'ancienne facture, ainsi que des fers à béton et d'autres instruments de construction. Devant le chantier désert le dimanche, j'ai proposé que l'endroit soit transformé en sculpture de plein air, façon Marcel Duchamp, ou en écomusée sans plus toucher à rien. Cette proposition n'a pas l'heur de déplaire à mes hôtes assez incrédules.

26 février

Je me suis fait quelques photos d'identité à Meaux. C'est une habitude que j'ai prise assez jeune.

Mon père regardait mon sac de voyage. Il en aurait voulu un semblable pour aller en mission dans le nord.

Ce n'est pas la première fois que je ne sais trop quoi porter dans mon journal. Je suis pourtant sûr que les sujets ne manquent pas. N'est-ce pas Dalhia, toi qui as acheté une maison à Cancale, n'est-ce pas

Markus, toi qui vas recevoir une carte postale avec une tête de lion, n'est-ce pas Maurice, toi qui te caches ?

27 février

Pas grand-chose non plus aujourd'hui. J'ai rendu visite à deux clients, une conserverie à Dammard, un fabricant d'armatures métalliques à Crégy-lès-Meaux. Ces entreprises avaient pour point commun d'avoir mal supporté la tempête qui redouble de plus belle. Les employés étaient même en chômage technique à causes des coupures d'électricité.

J'ai arrêté la date de mon déménagement à Paris : le 21 mars. Dimanche, mon père disait que j'étais un ermite. Ma solitude ne me pèse pas outre mesure. Elle me laisse de grands espaces de liberté.

Pour répondre au dessin que m'avait envoyé Roman, le fils d'Anna, j'ai choisi une carte représentant une tête de lion. J'ai dit à Markus qu'il était si loin que je m'imaginais qu'il ressemblait à un lion. Lion et loin ont les mêmes lettres, lui ai-je écrit, en ajoutant que c'était donc presque pareil.

1^{er} mars

Promenade sur les bords de la Marne. L'envie d'écrire ne me quitte pas. La tempête a encore décimé les arbres. L'eau aura bientôt envahi la berge. Aucun des hauts peupliers n'a été abattu par le vent. D'autres rafales absorbent mes pensées.

Roger trouve mystérieux que des personnes puissent être violentes en public et douces en privé. Que dire quand on ne voit là rien d'anormal ?

S'acharner à se taire ! Je découvre encore en moi des tranchées secrètes. Quand je reçois une lettre d'Anna, alors je m'y précipite, sous les secousses d'une passion primitive. Je me moque de sentir que j'aborderai bientôt les sentiers de mon intimité.

2 mars

J'ai cherché dans Cioran quelques bons aphorismes relatifs à l'amour. N'en ayant pas trouvé, je n'en ai peut-être que mieux apprécié les propos de l'auteur.

Au feu rouge à Pantin, sur l'avenue principale, devant le café Le Départ, mon esprit se repent de ses ruses et offenses. Des images nouvelles distraiment me résistent. Je rouvre Cioran et miraculeusement y trouve ce que je n'y avais pas trouvé : « Plus un esprit est revenu de tout, plus il risque, si l'amour le frappe, de réagir en midinette. »

Lecture de quelques-uns de mes poèmes à Jimmy, Odette et Dalhia qui venait de nous lire deux beaux textes qu'elle avait composés pour sa loge maçonnique. Elle avait très librement disserté sur trois mots traits d'union entre les humains : la sagesse, la force et la beauté. Après deux bouteilles de Loupiac, je n'ai pas eu l'impression quant à moi de recevoir une écoute positive.

3 mars

J'ai pris les clés de mon appartement de la rue de Château Landon. Journée lessivage et peinture. Après tout, ces moments ne me déplaisent pas. Je peux y exercer mes talents d'opiniâtreté. Les travaux manuels procurent à l'esprit des idées d'évasion et de réussite. Et ça fatigue !

Que serait ma vie sans Anna ? Et pourtant ne me raccroche pas à elle. J'adore cette liberté de tenir enfin une histoire d'amour dont je ne serai pas le dernier protagoniste. Pourquoi ne suis-je pas allé plus tôt vers une personne qui m'aurait ressemblé ? Pour ne pas chercher de réponse, je réponds que j'attendais Anna.

4 mars

Nouvelle journée de travaux de peinture, abrutissante à la longue. C'est là qu'on vérifie qu'on travaille plus et mieux pour soi que pour les autres. Vérité qu'on prend ou plutôt fait prendre trop souvent à la lettre. Bref, j'ai peint deux pièces, dont une grande.

Alors oui, j'ai la tête assez vide en ce moment. Pas d'idée neuve, guère de perspective, de moins en moins d'obsessions. Il me manque seulement Anna avec moi pour m'embarquer dans une sorte de léthargie sentimentale. Le romantique qui sommeille en moi court vers la nature porter un message de printemps.

Quand on dit une vérité, on cache une autre évidence. La poésie vient toujours après. On en hérite comme d'une dépossession.

5 mars

La mémoire est ce qui part, les souvenirs ce qui reste. Cette distinction en vaut bien une autre, tout comme, me semble-t-il, le singulier se rapporte plutôt au temps et le pluriel aux sensations. Quand je pense à mon passé, je vois des douleurs tenaces efficacement disparaître. La mémoire est pure évaporation. Encore ce que je sens ne se rapporte-t-il qu'à ma seule personne. Combien de malheurs ainsi s'enfoncent-ils dans les limbes des réjouissances quotidiennes ?

6 mars

Stupide ! Comment expliquer autrement mon accident de voiture dans la gare de Meaux. Il n'y a pas de blessé et c'est là l'essentiel. Mais je me retrouve sans voiture après un rude choc à 30m de mon

bureau. Alors que je m'apprêtais à sortir de la gare, une voiture est venue me percuter à l'avant-gauche, en faisant voler en éclats le pare-chocs, le capot, les phares, une aile et en enfonçant le moteur dont le radiateur fuyait dru. A vrai dire, même si l'autre automobiliste me devait la priorité, nous sommes tous les deux fautifs, lui pour avoir roulé trop vite, moi trop distraitemment. Nous avons alors rempli un constat à l'amiable, l'un et l'autre se lamentant des conséquences de l'accident. M. Lambinet, c'est le nom (qui ne s'invente pas) du conducteur rapide, et bien que sa Mazda japonaise pût encore rouler, se montrait beaucoup plus expressif et attristé que moi. Comme s'il employait mes paroles en disant que cela ne pouvait pas arriver à un plus mauvais moment, je le laissais dire. Moi aussi, ajoutais-je bonnement et très sincèrement. Nous avons donc un peu sympathisé. M. Lambinet qui est agent de police à Paris, se déclarait prêt à m'aider en cas de pépin. Stupide ? Peut-être, après tout, pas autant que je le pensais d'abord !

C'est l'anniversaire d'Agathe aujourd'hui. Elle a trente ans. C'est aussi celui de notre mariage, il y a quatre ans, heure pour heure exactement au moment de mon accident. La singulière coïncidence...

Ce stupide accident m'aura empêché de me rendre à Soissons. J'avais pourtant hâte d'y retrouver le courrier d'Anna. Sans cesse, je relis sa dernière lettre. « *Je suis tout à fait tranquille en rêvant d'être dans un pré avec toi* », m'écrit-elle. Mais je m'arrête là car je préfère encore garder la fin pour moi tout seul.

7 mars

Mon accident a délié les langues. Beaucoup qui a Meaux n'osaient encore m'aborder soudain se confient à moi. Les uns me racontent leurs accidents et les autres me délivrent des conseils. Tous se montrent serviables et compatissent.

Dans le métro, j'avais envie de retranscrire les paroles de jeunes filles qui critiquaient avec férocité leur professeur dont elles se moquaient même du prénom, Nicole.

Mais aussi, je porte peut-être moins mon attention vers autrui. J'établis avec quiconque la même distance qui me sépare d'Anna.

8 mars

A force d'introduire des formules négatives, j'ai fini par aimer la plupart des murs que je voulais abolir. Au-dessus de soi, il y a une jubilation extrême à tout nier. Je pense même que la sagesse ne s'acquiert que par le refus d'être sage. Mais il faut s'entendre sur le sens à donner aux négations. Je ne me crois pas le mieux placé pour donner mon avis. J'avance seulement l'impérieuse nécessité d'autant faire la part des choses que de pouvoir s'arrêter en chemin.

Si j'étais de bon conseil, j'évitais à vivre en utopique-assiette. Bientôt une seule entreprise régira nos sociétés. Son enseigne : Lecas- Lambourg. Le duo du bât qui blesse.

9 mars

Hier, après plusieurs jours d'absence à Soissons, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres un volumineux courrier d'Anna. Jamais je n'avais reçu de telles déclarations d'amour, jamais je n'aurais imaginé pouvoir en recevoir. On ne saurait souhaiter rien de meilleur à quiconque. Et loin de me priver d'inspiration, cette correspondance me laisse libre de passer outre mes sentiments, comme une lumière réfléchie.

Nouvelle journée de peinture, au bout du rouleau, à Stalingrad, ainsi que demain et après-demain. Mon appartement me plait et m'aura coûté beaucoup de monotonie. C'est un privilège puisque j'en apprends la rareté.

10 mars

Pleine lune, d'un blanc presque éblouissant, peut-être pour effacer le souvenir de l'éclipse du mois dernier. Ce jour-là, Anna et moi avons traîné du côté du Champ de Mars, insouciantes.

Depuis quelques jours je dors dans la chambre de Fanny, rue Théodore de Banville. Ce soir, sur son bureau je découvre un cahier. A mon étonnement, je m'aperçois que c'est le journal qu'elle avait tenu pendant quelques mois en 1980. Une mise en garde m'arrête : *« Si vous ouvrez cette première page et que vous n'êtes pas autorisé à lire mon journal, soyez sage et pas curieux, refermez-le, car il renferme des choses qui pourraient très bien vous faire du mal. »* Fanny avait quinze ans. Les dix années qui se sont écoulées m'autorisent sans doute à lire quelques extraits d'un œil déjà étranger. *« Naître pour mourir. Maître (sic) un enfant au monde c'est lui offrir la vie et la mort. Vivre c'est aimer. Mourir c'est partir. Je te souhaite une bonne nuit journal !!!!! »* Pardon, ma petite Fanny, d'avoir pris connaissance de ton amour d'adolescente. Mais aussi, tu n'y parlais jamais de ton grand frère. Tes cinq points d'exclamation te pardonnent tout.

11 mars

Qui observe cherche à tout moment un autre rôle. Aussi la justice doit-elle s'évertuer à être clémentine. Garder son libre-arbitre exige une foi éternelle dans la non-violence.

12 mars

Voyage éclair en TGV Atlantique jusqu'au Mans pour un séminaire de travail. Me voilà dans une chambre d'hôtel Arcade en train de regarder la télé. On y parle de femmes qui prennent des somnifères. J'ai mal aux yeux. De quelque côté que je regarde mon existence, son

aspect dérisoire me bride. Je veux brûler mes œillères. Il y a ce soir un désir brûlant qui me prend : m'oublier, me laisser tomber, me plaquer. De vraies vacances, quoi, et pleines de clichés !

13 mars

En réunion, sur la partie supérieure de ma feuille apparaissent des figures géométriques : des pointillés, hachures, courbes, flèches, spirales et même une sorte de clé de sol et de potence. Toutes ces lignes semblent ouvrir des fenêtres. N'est-ce pas une trappe et ne dois-je pas sauter dedans ? Car plus on se rapproche de l'autre – là je pense à Anna – plus des figures abstraites, comme plaies d'abord, puis fentes et cicatrice enfin plantent le décor.

Dans le métro, assis sur des strapontins, deux clochards s'assoupissent, lamentables. L'un a une trogne violacée par l'alcool, le nez déformé, tuméfié, crevassé. L'autre a la tête blanchie de pellicules. Tous deux sont répugnants et dégagent une odeur immonde. Je change de voiture sans arriver à me dégager de cette puanteur vineuse. J'essaie de l'oublier en observant un voyageur qui tient en laisse un chat gris qu'il caresse sur sa banquette. Le chat est allongé. Mon passager se lève et met le chat sur son épaule. Au cou du chat pend une tétine pour bébé. Juste à mes côtés, un jeune homme avec des lunettes à la monture bleue donne des conseils de voyage en Amérique du Sud et aux Antilles à sa voisine, une femme maigre, de couleur jaune, qui porte un blouson de cuir noir trop large pour elle. Dehors, l'air libre m'envoie une grande bouffée de nougats chauds de Montélimar qui enfin me délivrent.

15 mars

Fanny tutoyait son journal pour mieux marquer le caractère intime de sa relation avec l'écriture. C'est une idée qui ne m'était jamais venue à l'esprit. L'emprunterai-je un jour ? On doit bien se tirer d'affaire en tutoyant les mots comme des obstacles.

Si j'étais moins fatigué ou pressé par mon installation et ses préparatifs, j'aurais beaucoup à dire sur les manœuvres d'intimidation qu'Agathe et Loïc dirigent contre moi. Or je n'ai pas le moins du monde le délire de la persécution. De surcroît, je ne comprends pas de quoi je dois me défendre et me plaindre.

Anna m'a envoyé un très beau dessin, un pastel d'un couple s'étreignant. Le femme est de dos. Elle porte une jupe bleue et un gilet blanc. Blonde, un turban vert lui tombe dans le cou. Elle passe les bras sur les épaules d'un homme aussi blond qu'elle, habillé d'un pull violet et d'un pantalon gris. On lui voit le visage qu'il colle contre la joue de sa compagne. Il ferme les yeux et paraît au comble de la plénitude. Au verso de ce trésor, Anna m'a écrit une lettre d'amour d'une infinie sincérité. Je me demande maintenant comment je puis

répondre à un sentiment aussi élevé. La grâce à l'état pur ! Me voilà exorcisé, exaucé et promis à l'avenir, sans honte.

16 mars

Le congrès du Parti socialiste se tient à Rennes où s'y affrontent les motions Fabius et Mauroy. Laquelle l'emportera ? Personne ne sait plus au juste quelles idées, nouvelles ou non, chacune d'elles défend. Au gouvernement, nos ténors politiques débordent plus encore d'ambition que dans l'opposition. Ce qu'on appelle l'alternance finit par signifier qu'on ne veut ou ne peut rien changer d'autre que les hommes en place. Mais je me stoppe ici pour ne pas tomber dans le lieu commun qui veut que le jeu politique soit une mascarade. La vie de la cité mérite mieux que pile ou face. M. Fabius, à qui l'on promet un bon avenir et qui aura d'autres empoignades ou assauts à subir et surmonter, ne me contredira sans doute pas, sauf peut-être en privé. Cette conclusion me semble douteuse et relevant plutôt du café du commerce. J'aurais préféré évoquer le charme aléatoire des joutes politiques, jusqu'aux brutales accélérations de l'histoire.

J'entrevois le bout de mes allées et venues. Entre les appartements parisiens de mon père et de Dalhia pour mon hébergement, le mien à Soissons, sans oublier mon bureau à Meaux et mes séjours dans mon futur domicile à Stalingrad pour la peinture et le nettoyage, ma tête tourne. C'est bien entendu sans intérêt, mais il va me falloir faire bien attention à ne pas trop entamer ma résistance. Je suis encore dans un âge où l'on trouve des forces, celles du souvenir ou même de l'avenir. L'incongruité d'un ratage ne me dit rien qui vaille et me donne le vertige.

La poésie vit de gâchis. Lasse de délicatesses, elle appelle les images comme le néant soigne les désirs.

17 mars

En vieillissant j'ai perdu, sans le savoir, le goût des récompenses. Si pour d'autres la maturité a un sens, pour moi elle conduit au délaissement. J'ai donc appris, face à d'obscures adversités, à toujours arrondir les angles dans mes rencontres. Si le mal est venu, j'en ai scruté les raisons et je n'ai pas découvert comment les extraire de leur environnement. A tout ce qui m'arrivait par surprise, sans que je puisse opposer une quelconque résistance, toujours le fil du bonheur me montrait son élasticité. Le meilleur côté du monde se trouvait dans l'arrangement apporté aux troubles, même si je savais pertinemment que je n'en étais point responsable, et pourvu que demeurât l'illusion des liens.

Du haut de mon observatoire, je n'évite pas le travestissement. C'est ma façon de moins remarquer les évidences d'un peuple de fous.

18 mars

Dimanche, 8h du matin. Rue de Courcelles, la poissonnerie, sur une ardoise posée à même le trottoir, affiche des soles à 89,90 F le kilo. On pourrait écrire un livre sur cet art de faire un prix juste sous l'unité supérieure. Un chapitre au moins serait nécessaire sur le rôle de la virgule.

Sous un manteau de vison, elle porte un pyjama de soie rouge. Elle promène deux labradors, un noir et un beige, qui se ruent sur Truffo. La bataille ne dure pas. La jeune femme intervient et saisit ses animaux. – Ils ne lui feront pas mal, me dit-elle, en ajoutant que le chien noir est une teigne.

19 mars

Dans un article sous la forme d'une interview, j'avais fait dire à mon interlocuteur le mot imagination. Je ne me souviens plus précisément du contexte, mais il me semble que l'imagination avait permis ici de trouver une solution à un problème donné. Peu de mots pourtant ont une telle puissance évocatrice. On en perçoit même l'absence de limite quand on s'y expose trop longtemps. Il arrive que voulant la boire cul sec on la recrache aussitôt sur la nappe. Elle est mon soleil.

20 mars

Par moments, des bouffées d'images me montent à la tête, et dont l'ivresse me conduit à l'écriture. Dans les couloirs du métro, en dépit des couleurs trop vives pour l'heure matinale, je voyais une cathédrale, toute un univers de galeries et de voûtes souterraines. Là-dedans, se promenaient des femmes au front bombé. Un journal annonçait la disparition de dix toiles de maîtres à Boston. Plus tard, sur le sol, se trouvait un bout de ficelle qui m'avait fait penser à un pantin désarticulé, et même à la torture par écartèlement. Ceci me fournissait le matériau d'un poème que je n'écirai donc pas et que je livre ici, malgré moi, à l'état brut.

En prenant pour la dernière fois, peut-être, le train de Soissons, puisque demain a lieu mon déménagement, je m'efforce de ne pas regarder en arrière. Ce n'est pas le moment d'être nostalgique. D'ailleurs, la nostalgie n'est pas un sentiment qui se décrète. La gare du Nord, en pleins travaux, me rappelle, quand j'étais enfant, que les chantiers et les terrains vagues m'attiraient. Aujourd'hui, j'ai l'air ahuri avec mes constructions d'esprit où personne ne pénètre. La volupté du passé barre la nostalgie. Ce n'est bon que pour autrui, me dis-je, tandis que le monde poursuit sa fabuleuse dérive. Me voilà conforté par la première page du journal *Le Parisien* que lit un voyageur. Elle porte un titre dont je cherche à interpréter le sens : « Enfin le vrai remède contre le rhume. » Non, il ne restera bientôt plus rien à vérifier.

Je reçois d'Anna une longue lettre. « *Le seul danger pour un amour est d'après mon avis la déception* », écrit-elle. On peut se demander si ce n'est pas ce qui fait le charme et l'ambiguïté de l'amour. Mais Anna ne me décevra jamais. Ma vie serait vide sans elle et poreuse comme une tôle rouillée.

21 mars

De nouveau dans le train. Le camion de déménagement que je vais retrouver circule vers Paris. Avec émotion, j'ai au revoir à mes petits amis Lionnel, Christophe et Junior. « *Ils vont être orphelins sans vous* », a dit madame Alanda, la femme de ménage. Eux aussi vont beaucoup me manquer tant s'étaient installées entre nous la complicité et l'affection. Leur présence et leur insouciance m'avaient soutenu lors du départ d'Agathe. Pour chacun d'eux, j'étais tout à la fois l'ami, le grand frère et le parent. L'hypersensibilité de Lionnel avait quelque chose de poignant et je crois bien que j'aurais aimé l'emmener avec moi. Nous plaisantions ensemble sur sa place d'avant-dernier au classement, une place qu'il occupait solidement depuis le début de l'année. Tout comme moi avant, Lionnel n'a pas les qualités premières pour réussir à l'école, mais je crois que sans mal j'aurais pu l'aider à se tirer d'affaire. C'était vrai aussi pour Junior qui avait vite renoncé à travailler avec moi. Les quelques rédactions que j'avais faites avec lui avaient valu de très bonnes notes et redonné, un court trimestre, le goût des études. Seulement, je n'étais que de passage. Aussi ai-je de la peine à les abandonner à eux-mêmes. Tous trois étaient là, sur le quai de la gare, à tendre leurs petites mains fébriles et essayaient de me cacher leur tristesse puisque j'avais promis que je les reverrais.

22 mars

Etant trop *crevé*, comme dit Anna qui doit arriver après-demain, je n'ai rien envie d'écrire aujourd'hui. En rangeant mes livres, j'ai relu avec délectation les *Manifestes Dada* de Tzara. Je ne pouvais tomber mieux pour me remettre d'aplomb, dada-plomb.

24 mars

Exposition Filonov (1883-1941) à Beaubourg. Découverte d'un peintre jusqu'alors inconnu ou plutôt ignoré ; pour mieux poser un regard sur l'histoire culturelle. Faudra-t-il maintenant récrire les évolutions picturales à la lumière de Filonov ? La question vaut d'être posée devant un art cosmogonique, quel qu'il soit ? Filonov fait partie de ces artistes qui ne se réfèrent à aucun modèle. Je veux dire qu'il impose d'emblée son style, ses couleurs rouges et bleues, et ses formes enchevêtrées. En voulant peindre l'homme universel, Filonov a rencontré la multiplicité des figures, autant de labyrinthes qui malmènent le sacré. Il y a aussi, n'oublions pas, beaucoup de folie à répéter infiniment le même sujet. Filonov, lui non plus, n'avoue pas qu'il se trouve au centre de tout.

Comme elle me l'avait promis, avec une amoureuse précision, Anna m'a retrouvé hier dans mon nouvel appartement parisien. C'était comme si elle emménageait avec moi. Tandis qu'elle accompagne son groupe à une fête à Tremblay-lès-Gonesse, je déambule parmi les collections permanentes du musée d'art moderne en pensant à elle et au petit cœur qu'elle a dessiné sur mon oreille. Je suis maintenant vautre dans un large fauteuil, en similicuir, entouré de flamboyantes peintures de Chagall, Soutine, Rouault, Dix et Kirchner. J'ai ouvert le *Journal du Dimanche* et tout en parcourant l'actualité, de la mort de l'actrice Alice Sapritch à la défaite de l'équipe de football de Marseille à Brest par 2 buts à 0, je rêve d'Anna. Je repense aussi aux tableaux de Filonov comme à un émiettement des jours. Ce peintre dit la vérité d'un impossible retour en arrière. Anna ne me conduit pas vers le passé. Ses yeux bleu clair m'éclairent d'une lumière qui ne peut que me faire du bien et me mettre à ma juste place, là où je vais et non pas là d'où je viens. Son amour me tranquillise.

26 mars

Ce désir d'avoir un enfant, qui remonte à ma plus tendre enfance, m'enlève toute conviction et ne m'éloigne pas trop de ma jeunesse perdue.

Avec Anna, c'est comme si le présent était un lendemain. Cela permet au passé d'exister sans aucune nostalgie.

27 mars

Images furtives, sur un banc, d'un homme à béret lisant un illustré, d'un autre remettant sa chemise dans son pantalon et d'un troisième faisant des mots croisés. Rien ne les relie peut-être mieux que mon regard.

Anna. A Meaux, je reçois d'elle une carte venant de Berlin Est. Elle riait comme je ne l'avais jamais vue en me racontant la façon dont avait trébuché une femme aux abords des Champs-Élysées. Puis, pour la première fois, nous avons mesuré les difficultés de ne pouvoir parfaitement nous comprendre. Anna regrettait de trop mal parler le français. A la lecture de quelques lignes de Maurice Scève, elle s'était aperçue, puis attristée, qu'elle ne comprenait qu'un mot sur trois. La fatigue aidant sa peine, elle constatait plus encore l'étendue des espaces qui nous séparaient. Elle me reprochait presque de croire à sa simplicité, comme si j'avais voulu dire que la langue était responsable.

1 avril

Anna est repartie pour Berlin. Ensemble nous avons passé des heures divines, scrutant dans le présent ce que l'on imaginait de mieux dans l'avenir. Il y avait une sorte de divagation dans nos gestes, cette façon que l'on a de prendre l'instant comme il vient, mais avec tout son cortège de symboles et, au bout du compte, de choses

éphémères. Mais Anna, pour moi, est l'ambassadrice d'un destin qui efface les ombres. Ses désirs me sont autant d'épreuves initiatiques. Ses paroles me charment. Son attachement me délivre. Ses baisers se font l'écho d'un éden retrouvé. De cette chimie, tout mon être se félicite et s'agrège.

2 avril

Moments où l'on ne peut se coucher. Le bonheur naît des attardements. Une étincelle que rien n'éteint ! Comme si l'on se rapprochait de l'autre uniquement par la pensée. Le corps, lui, se détend. Quelle nonchalance ! Le temps a passé de s'endormir avec l'impression d'avoir encore la tête pleine repères.

3 avril

Subtiliser. Encore un verbe à conjuguer à l'impératif.

Être naturellement bon. Si c'était vrai, ce serait donné à tout le monde.

On n'a pas vu Anna aujourd'hui. Elle ne s'est pourtant pas cachée. C'est un conte pour les amoureux où une pierre précieuse remplace le mot fin. On peut lire à haute voix ou même revenir en arrière et sauter plein de pages.

4 avril

Merci. Ah oui, c'était hier. Tu n'entends pas. Ne penses-tu pas qu'on n'a plus rien à se dire ? Mais je te suivrai n'importe où, avant même que l'idée du voyage ne me prenne. Alors les mots reviendront. Nous, nous redeviendrons prodiges. Nous n'aurons plus besoin de nous rapprocher l'un de l'autre tant brillera pour nous la lumière logique.

5 avril

La faible menace. Et plus que la haine, le dégoût. Une farandole d'enfants brandissant des bouteilles passe en faisant de la musique. Ventripotent, le calme comparse, fatigué de remords, s'est assoupi dans sa Citroën bleue repeinte. Il pleut. Par intermittence, les affiches Giraudy égarent de distraction les yeux des couples infidèles. D'ailleurs, tout est de moins en moins sûr. La nuit maintenant tombe, laissant les balais contre les portes.

6 avril

Ne plus pouvoir écrire à Anna me prive. J'en comprendrais presque mieux ces gens irascibles qu'on connaît trop pour avoir cherché la cause de leur mal. Mais je n'en veux à personne ni à moi-même. Comment montrer que je dispose de tous les éléments du jeu et que je sais les ordonner ? S'il y a un vœu que je dois formuler, c'est celui de ne jamais rien importuner. La vérité engendre l'oubli. Anna absente me remet vers mon propre chemin. Elle aime dans mon cœur l'aiguille de la boussole. Elle ne réveille aucune douleur ancienne ni nouvelle.

7 avril

Minuit passé. Pour certaines choses, il conviendrait sans doute de tenir un autre journal où je cosignerais mes secrets. Si je le faisais, il ne me resterait plus rien à dire ici. Mon imagination se tairait. Et comme beaucoup, je me vengerais moi-même par le silence factice.

L'air parisien me manquait bigrement. A présent, je réalise combien ma ville me rassure et me console de tout. Mon journal lui-même semble se détacher des événements. Laissez-moi, je vous prie, me réacclimater. Bientôt, je progresserai. Mon impression s'estompera de passer sans arrêt à côté du sujet.

8 avril

Rue de Tanger, beaucoup d'immeubles vont être détruits. Ainsi, on nous annonce le Paris de demain sur les panneaux des constructions. Mes futurs voisins viendront se loger, les veinards, dans des ateliers d'artiste. Cette appellation, outre son caractère publicitaire, doit faire grimper les prix. Rien d'anormal dans notre système spéculatif. Mais quel dommage de démolir ce bâtiment en carreaux de faïence. C'était une fabrique de « ressorts en tous genres ». En cette journée où des gens se promènent avec des rameaux de buis, je vois un jeune homme, sans doute malade du sida. Il est grand et maigre. Sur son front et sa figure émaciée tombent de blondes mèches. Il paraît digne et presse l'allure vers son destin.

9 avril

Depuis très longtemps, j'ai pris pour habitude d'avoir toujours à portée de main de quoi écrire, au point que je me sens démuné quand je me retrouve sans mes instruments. Et pourtant, je ne respecte pas particulièrement tout ce qui se rapporte à l'écriture. Il y a donc un attachement contre lequel je ne puis rien, qui détermine mes actes et pensées, de sorte que je n'arrive pas à croire que je partage ma solitude.

Je renonce à tenir un journal clandestin.

10 avril

Enveloppe et papier d'un vert des profondeurs, une lettre d'Anna adoucit ma solitude. Je ne crains plus de m'attacher au monde des signes dont je réclame l'envoûtement. Je ne sais pourquoi d'ailleurs j'assimile le signe à un adieu. Quant aux mains, elles font passer le temps.

11 avril

L'essentiel aurait été de se découvrir une ambition dans la réalisation d'une œuvre collective. Il paraissait normal de ne pas signer de son nom ni de se faire connaître. Il n'y avait donc aucune naïveté préméditée à vouloir accéder à l'inaccessible. Rien encore n'indiquait

qu'on aurait pu revenir au point de départ et être seul, ou très peu, à entendre ce qu'on disait. Mais là non plus, on ne formulait aucun regret, sauf d'avoir une ou deux fois déchanté.

12 avril

Prenant son métro à la station Stalingrad, une femme m'a donné l'impression de faire un bref signe de croix. Comme je rêvassais, cette vision ne m'a pas semblé cocasse. Je m'en suis même étonné. Alors j'ai réfléchi à tout ce qui pouvait ainsi s'échapper de mon imaginaire et retenir mon attention. Plus loin, quai de la Loire, on avait dessiné sur un mur le symbole du dollar : un S barré de deux traits. Entouré d'un cercle, cette figure devenait énigmatique en ces lieux retirés. Car toutes les images perdent leur sens quand on s'avise à ne pas les reconnaître pour ce qu'elles disent. Cet après-midi, accompagné de leurs parents, en vacances dans le voisinage de Claye-Souilly, Lionnel et Christophe m'ont salué dans mon bureau de Meaux. Cette petite visite m'a un instant rendu le plus heureux des hommes. Les deux enfants auraient voulu rester avec moi. Et Lionnel que j'aime tant était au bord des larmes avant de partir. Mais je ne dirai jamais que tout passe. Quelques courts instants nous ancrent définitivement à nos ports d'attache où clapotent, au gré des vagues, les barques de nos amours. C'est dire comme Anna me manque. Pour la première fois de ma vie peut-être, j'ai envie de parler de génie ou, du moins, jamais je ne l'avais rencontré ou approché de si près.

13 avril

J'éprouvais bien du mal aujourd'hui à me projeter dans l'avenir. Non, je ne me voyais pas vieux. L'idée même me venait de mourir et je la trouvais plutôt rassurante. Mais aussi j'étais poli envers moi-même. Je daignais rire sans grande conviction.

14 avril

Je devrais lire plus souvent et prendre ce temps sur celui d'une trop abondante oisiveté. Ce serait l'occasion de réduire l'attente et toute autre version moderne de la foire aux vanités. Le poète Jean Follain serait mon compagnon d'évasion. J'aime les scènes du passé qu'il restitue. « Tout durait et restait peuplé d'attente et cette impression de toujours voir les choses durer et attendre ne m'a pas quitté », écrit-il. Une médecine par la lecture. Comme pour Follain, mon passé se fraie un chemin dans l'immobilité. De là le danger que la lecture devienne une drogue dont on ne puisse plus se passer. De nouveau le passé embellit tout et sert d'alibi. Mais je crois que Follain serait d'accord avec moi pour donner congé à la cohorte des personnages qui nous ont ouvert les yeux sur le monde et nous-mêmes.

15 avril

Mouvement d'un balancier. Et clamer les bienfaits de la confusion. Ne pas hurler quand vient son tour. Se retourner vers le passé, poétiquement parlant. Prendre le temps avec Hölderlin : *« Et sans cesse un désir vers ce qui n'est point lié s'élance. Il y a beaucoup à*

maintenir. Il faut être fidèle. Mais nous ne regarderons point devant nous ni derrière, nous laissant bercer comme dans une tremblante barque de la mer. »

16 avril

Cela faisait longtemps que je n'avais entendu personne toute une journée durant, strictement personne, pas même le moindre coup de téléphone. Pour autant, je ne suis pas resté inactif. Footing de bon matin aux Buttes-Chaumont. Rangement de mes livres, (il y a beaucoup de lacunes et il me faudra faire une liste des « grands auteurs » absents que je me procurerai au fur et à mesure). Promenade avec Truffo sur les bords du canal Saint-Martin, au risque d'attraper la crève. Atmosphère ! J'ai surtout écrit une longue lettre à Anna en essayant d'unir dans mon amour l'ironie et la mélancolie. Je crois avoir été maladroit. Demain, je recommencerai quelque chose d'autre. Non vraiment, je ne dois pas m'inquiéter ni douter d'Anna. Car elle pourrait aussi bien et plus facilement se comporter ainsi vis-à-vis de moi. C'est ce qu'on appelle la dualité. Hier, avec Aurore et Caroline, on a vu la représentation conforme à nos attentes au Grand Palais, à l'exposition sur l'art précolombien du Mexique. Il s'agissait d'une tête sculptée dans la pierre ; mais seulement pour une moitié du visage. Toute l'autre partie était restée à l'état brut. Cela donnait un effet saisissant. La dualité a semé la confusion dans mes esprits aujourd'hui. Je me suis perdu sur la face lisse et inexplorable d'Anna et je n'ai pas su observer l'association (ou associer l'observation ?) de ses deux visages absents. Pardon.

17 avril

Tu ne le sauras pas et tu n'auras pas même à le dire. Tu ne cacheras pas d'autre secret. Tu ne parleras plus jamais de cela. Tu attendras que quelqu'un t'en parle. Alors tu verras que rien n'a changé. Tu laisseras pour une fois le temps à ses affaires. Tu te serviras un plein verre de poison. Tu croiras encore à la vie. Mais tu te croiras mort.

18 avril

Retourner à l'état primal et être bouffi de prétentions. Mais quoi ? A qui encore voudrait-on appliquer ce fatras moralisant ? Si c'est à la majorité, qu'on ne compte pas sur moi ! Et qu'on cesse de croire que je joue aux devinettes.

Le coup sonna, le pied partit puis le poing tomba. Bizarre emploi du passé simple, de plus en plus cantonné dans notre langue à la crainte ou la violence, sinon au refus, du moins sous sa forme verbale. Cela me rappelle l'anecdote d'un ami qui, piqué sur le vif par l'une de mes questions me rétorqua : – Avec lui, il faut toujours attendre la deuxième question pour parler.

19 avril

Les poètes montent sur les toits des mots. Ils se protègent des phrases. Ils lancent des signaux qui ne seraient pas compris s'ils en savaient eux-mêmes le sens avant de l'avoir revu. Mais un jour, tout se pétrifie. Des poètes, il ne reste que des cheminées d'où fument de beaux mots, vieillis par toutes leurs coutures. En les regardant, les passants se souviennent.

Rue de Crimée, sur les volets d'une vieille boutique, un poème, d'une écriture rouge sur fond vert, arrête ma marche :

« De mots en maux

Entre la rupture et l'oracle

Mes caresses en exil

Errent le long des murs

Bétonnés de l'ennui. »

C'est signé Miss-Tic. Est-ce la demoiselle que chacun souhaite rencontrer une fois, au moins une fois ? En moi-même, je cherche une revanche. Devant moi, une école, etc.

21 avril

Les ravages de l'écriture, et non ceux de la parole, diversement soutiennent de mallarméennes peines. Puis viennent les pannes, nombreuses, grasses comme les fermières veuves. Moi en l'occurrence, pas assez vicieux, je consomme et m'écroule sous les ravages de mes rêves. J'ai laissé déboulonner la grande statue de Lénine. Cric-crac. Tout tenait déjà dans le nœud du chignon de maman.

Malgré tout, le but est de croire. Pour la plupart d'entre nous, la chose se passe entre le renoncement et la quête. Et touchant à la fin, trop souvent nous nous trompons de chemin en ne croyant qu'en nous-même. Une sorte de familiarité avec d'anciennes intentions inavouées nous éloigne de notre matière. Nous n'avons dans la peau que des renforcements et un mauvais sens de la répartition de nos richesses. Ce n'était pas malin de penser que la mariée était trop belle.

22 avril

Jusqu'à présent, j'ai cru bon dépister seulement les lieux communs du langage. Je me suis même brouillé avec ceux qui étaient recouverts de vernis. Derrière le brio se terre souvent le doux venin des leçons apprises contre lequel il me serait préférable de capituler. Mais la tâche sera plus âpre de déjouer les idées reçues des usages, des définitions, des emportements et de tout ce qui nous musèle. En premier lieu, il s'agira de commencer par moi-même. Que de barrières à franchir et que d'émotions refoulées ! Les plus intelligents sont ceux qui se taisent en pensant qu'ils parlent. Du reste, on finit presque toujours par les croire.

Van Dongen, dont les couleurs sont de la nuit, peignait la femme comme une domination. Pour la dénuder, il restait de lui reconnaître sa sensualité et, mieux encore, de transformer les noirs en bleus, verts ou rouges. Si tout a été gâché par la suite, c'était la faute de l'érotisme. D'où la banalité de se demander comment concilier l'art et le bonheur.

24 avril

De retour de Château-Thierry et d'Artonges dans ma nouvelle voiture achetée en occasion à un garagiste de la région de Coulommiers, je fais la queue au self-service de la cantine des PTT de Meaux. Un brouhaha remplit la salle, mais l'espace laissé entre les tables rend ce lieu plutôt agréable où la nourriture se mange. Anna m'a téléphoné hier et doit me rappeler aujourd'hui pour me dire si elle est enceinte. Ce serait une excellente nouvelle. Mais attendons. Pourquoi cette première personne du pluriel ? Anna était rentrée de son séjour en Provence et ne s'était pas inquiétée de notre éloignement. Aucune nouvelle pendant plusieurs jours m'avait *ramolli*. J'ai mis plusieurs minutes pour trouver ce verbe.

Le médecin a dit à Anna qu'elle était sans doute enceinte et qu'il lui fallait faire attention dans ses déplacements. Bien sûr, elle ne restera pas immobile. Il lui conseillait presque de ne pas quitter la chambre. La semaine prochaine, elle revoit son docteur. Elle m'a raconté qu'elle avait pris son billet d'avion pour Paris, à la date du 22 mai. Je ne m'étonne même pas pour relater cet événement qui restera marqué dans ma vie. Je m'arrête là car mes propos deviennent sentencieux, inhibés, bêtes. La preuve en est que je consentirais volontiers à en faire une explication de texte – cette forme contractée de sexe et de tête. Mais quel bonheur immense d'avoir reparlé à Anna ! Et quelle qualité de littérature, me diriez-vous ?

25 avril

Extases, passions échevelées, fontaines miraculeuses de l'amour, et comme dirait l'ami Corbière, tas d'ex-voto ! Extases, corps abandonnés, violons d'Ingres des sens, caresses, enlacements, baisers sous les porches, baisers sur la bouche, comme dirait l'ami Freud, fantasmes de peluche. Je n'ai jamais rien inventé en t'aimant. Extases, esquimaux glacés de l'entracte de la vie.

27 avril

Simple vérités : on ne parlerait pas si l'on ne disait pas des choses justes. En parlant plus longtemps ou plus fort, on montre davantage encore de choses justes. Il faut donc parler, quitte à répéter, à répéter, à répéter...

On n'a pas trouvé d'autre moyen pour apprendre les choses justes.

Il ne m'est jamais venu à l'esprit que je pouvais mal écrire. Pourtant il ne me semble pas que j'aie pour cette question fait preuve d'avarice.

Mes craintes étaient donc ailleurs, peut-être dans une brutale paralysie. Mais je ne me suis pas tiré d'affaire de cette assurance. Maintenant je comprends que je ne dois pas seulement écrire comme je vois et respire. Je suis sûr qu'il est encore temps pour mal écrire.

28 avril

Dans une anthologie de la poésie belge, je lis des poèmes d'un certain Paul Neuhuys. Je me laisse charmer par ma découverte. Paul Neuhuys, je pense à toi, poète inconnu, sinon mineur, comme je le suis à ma manière. J'écoute ta voix qui pénètre ma vie et me berce :

« La poésie

Je la rencontre parfois à l'improviste

Elle est seule sous un saule

Et recoud ma vie déchirée... »

Et je ne veux rien connaître de toi, de ton enfance, de tes idylles. Je lis quelques-uns de tes vers, en dehors de tout possible recours au passé, en deçà même de bornes littéraires, et je suis heureux de faire place ici à tes engouements. Plus que jamais, Paul Neuhuys, tu me confortes dans mon goût des rencontres loin du passage des passions sur mes yeux entrouverts, où les ignorants réfléchissent.

30 avril

La dernière lettre d'Anna remonte au 18 avril. Elle m'avait envoyé trois petites aquarelles envahies de couleurs. Hier, en regardant les tableaux de Bazaine, une étrange ressemblance m'est apparue avec les dessins d'Anna. Pour un peu, tout ressemblait à Anna. Toute ma vie penche vers elle. On pourra remarquer qu'au bord des rivières les arbres aussi se laissent attirer par l'eau.

Mon étroitesse d'esprit n'est pas de dire que j'ai acheté une brosse à dents bleue au supermarché d'à côté. Elle serait plutôt dans le comble de m'en servir un jour prochain, bien que je ne puisse faire autrement.

1^{er} mai

Abandonner l'abondance.

S'évertuer à plaire.

Accumuler des preuves pour ou contre.

Une maison, deux services, trois dentelles.

La beauté moins courbée que debout.

Passer son tour à l'improviste.

Et pour une histoire triste imaginer une fin heureuse.

2 mai

Le docteur ne s'était pas trompé pour Anna. Le « *miracle* », comme elle l'appelait, auquel elle ne s'attendait pas n'aura duré, ainsi que tous les miracles, que quelques moments. Mais fatalement aussi, nos liens, c'est-à-dire l'histoire qui nous a formés et unis, se sont encore resserrés. Cette quête d'une histoire commune n'a pas pour objet de laisser des traces. Elle anime en moi l'image du lendemain, la seule qui puisse me comprendre.

Comme on ne peut tout savoir, on répète. Comme on peut tout répéter, on invente. C'est pourquoi la plupart des créateurs sont des faussaires.

Profitons d'un espace libre dans ce carnet pour énoncer que je me sens mal si je ne suis pas en état de révolte permanente. De là viennent probablement mes apparentes facilités de communication avec le monde et toutes les contradictions vaines qu'engendre cette confuse dialectique. Comment résoudre le dilemme qu'il n'y a jamais trop de justice ou de liberté mais qu'il faudra toujours passer d'une révolte à une autre ? Voilà le conflit de ma vie. J'en jure, avec force conviction, l'incohérence vitale.

3 mai

De passage à Soissons, j'ai rendu une visite impromptue à Lisa. L'espace d'une heure, j'ai goûté à toute l'atmosphère d'une nouvelle de Henry James où tout ce qu'il ne faut pas dire affronte le plus présent du passé. Le non-dit y dépasse les limites. Sa vapeur presque curative déborde du couvercle des choses qui sont seulement en place pour servir de décor. Lisa joue au théâtre. A sa façon, elle ne quitte jamais les rôles qu'elle y tient. Du moins, c'est ce que j'imagine. Par-delà les mots que nous échangeons, le philtre des sens imprime la marque d'une indélébile passion. Je suis même prêt à dire que cela ne se passe que dans ma tête.

6 mai

A Troyes, chez ma mère, depuis deux jours, je n'ai pas trouvé le moment pour écrire, sinon, il est vrai, à Anna. Aurore et Caroline, arrivées dans la même soirée que moi, sont reparties à Paris en fin d'après-midi. Pour des raisons bien difficiles à expliquer, j'ai ressenti depuis que je suis à Troyes un gros cafard. Il ne me semble pas que ce soit à cause de ma mère. Il me faudrait plutôt dire que sa présence me donne envie ou, plus simplement, besoin de remonter la filière de toutes les personnes que j'aime. De cette filature, il résulte un vide profond que ne calment pas la beauté des maisons à colombage, ni les paysages de la Champagne, sous un soleil éblouissant ou un halo de lune.

7 mai

Au musée d'art moderne, exposition du peintre suisse Louis Soutter, artiste grave qui fait partie de la longue liste des artistes internés. Fou, dément, abandonné, exilé du dedans, disant : « *Si l'impossible existe, je suis sur la voie* », Louis Soutter crée l'ombre. Et il la restitue : « *Mes dessins n'ont aucune prétention, sauf celle d'être uniques et d'idée imprégnée de douleur.* » Dessin à l'encre, *Nous souffrons d'amour* met en scène une femme nue, debout, qu'entourent cinq personnages contorsionnés, le tout constituant une sorte de fœtus. Une fois encore, cette angoisse originelle m'attire. Menace, dénuement, solitude, je ne veux voir de cet horizon que l'onirisme. Mais chassons de nos esprits cette affreuse question : – dessine-moi un trouble psychique.

Juste quelques mots pour ne rien chercher à retenir et ne point perdre la face, des mots que l'on ne saurait trouver pour l'autre.

Alors que nous prenions le café, ma mère reçoit un coup de téléphone de Jean-Sébastien. Je l'entends maintenant parler à haute voix à travers son appartement. Elle semble s'adresser à un enfant qui serait un homme, ou peut-être le contraire. Les propos qu'elle lui tient relèvent de l'explication passionnelle. Mais aussi, comment pourrait-il en être autrement entre un fils et sa mère. Je n'entreprendrai pas la moindre interprétation. Enfin, un regard froid, sinon extérieur, résisterait mieux à la subjectivité de ces paroles que je retranscris sans autre commentaire : « *Je voudrais bien que tu me rejettes, ce serait très bien. Si tu pouvais rejeter ta famille, ce serait une forme de guérison. Si tu te sens mieux en ne me voyant plus, je ne suis pas du tout contre. Ne crois pas que c'est moi qui m'accrocherai à tes basques. Si ça peut te soigner que j'ai un tas de torts, c'est peut-être très bien. Le tout est de te sentir très bien. Tu dois être un adulte. De toute façon, on ne refait pas sa vie. On ne revient pas en arrière, ça ne sert à rien. Si tu trouves vraiment quelque chose qui te plaît à faire, fais-le. Il est vrai qu'il y a des alcooliques qui aiment ce qu'ils font. On a l'impression que tu as toujours un métro de retard, que tu es toujours dans le passé.* » Maintenant, c'est mon frère qui parle puisque ma mère ne dit plus rien qui me parvienne. Puis elle raccroche. Alors elle essaie de retrouver son calme devant moi en m'apprenant que Jean-Sébastien est ivre et qu'il a la garde de ses deux enfants. Elle ajoute qu'il allait pourtant si bien il y a à peine quinze jours. Sa cure de désintoxication, qui doit s'achever prochainement, paraît d'ores et déjà caduque. Ma mère poursuit ses pensées avec moi : « *Il me gâche tout. Il me ferait tout quitter. Qu'il me rejette, je m'en fous si c'est curatif. Parfois j'ai l'impression que je n'ai qu'un enfant. Le mois de mai, c'est effrayant pour lui.* » Je ne sais trop si elle voit que je note ses paroles. Comme j'écris souvent, elle ne doit pas être trop surprise. Je tente alors de lui demander de ne pas se sentir coupable. Personne d'entre nous, lui dis-je, ne pourra lui

venir en aide moralement. Mais cette évidence en rien ne nous rassure aujourd'hui.

8 mai

La compagnie féminine m'enchanté, encore faut-il que je m'abandonne à sa volonté. Aujourd'hui avec ma mère et ma grand-mère qui, à quatre-vingt-huit ans, n'a plus toute sa tête, nous sommes allés déjeuner à Vauchassis. Parce que ma mère y avait séjourné quelques mois au commencement de la dernière guerre dans la maison de sa grand-mère et qu'à ce souvenir s'en greffaient autant d'autres invariablement heureux, je m'étais imaginé le village d'une grandeur aussi informe qu'était ancienne son évocation dans ma mémoire. J'avais donc fini par ne plus penser à l'existence possible de ce lieu sur terre ailleurs que dans ma mémoire. Pour un enfant, les endroits dont leur parlent les adultes avec nostalgie prennent une dimension mythologique. Alors, ma mère m'a conduit en pèlerinage avec elle sur les lieux de son ancienne école, devenue salle des fêtes, et de la maison du grand-père, aujourd'hui restaurée, de laquelle les nouveaux propriétaires avaient fait apparaître les poutres jadis cachées derrière un vieux crépi. Ma grand-mère répétait que le vieux cerisier sur lequel s'était un jour perché son chat avait disparu ainsi que les troènes. La grange était maintenant réaménagée en pièce d'habitation, chose qui rendait ma mère fort admirative. Dans ce moment de plénitude, rien de ce qui avait changé n'était en opposition avec les souvenirs que la mémoire réempruntait comme sur un chemin oublié, tandis que nos chiens Choucas et Truffo suivaient nos pas à distance, dans l'herbe verte d'un midi de campagne.

10 mai

La barbarie en France. A Carpentras, on a profané aujourd'hui le cimetière juif. Des tombes saccagées, des morts exhumés, puis outragés, rendent à l'avenir un verdict d'horreur. Après cette honte, les prochains crimes paraîtront banals. Nous en aurons pris l'habitude et nous nous rappellerons avec l'angoisse de l'impuissance nos émotions passées. Il semble même clair qu'il est d'ores et déjà trop tard pour agir. Si ce n'est pas le sien, c'est le H de l'avenir que l'histoire a aspiré.

11 mai

Avec soin tu rêves ici double.

Aux songes troublants il doute.

Amour souvent ta robe incendiaire dort.

Avant sa tête restait instantanément droite.

Moi requin, j'espérais t'y voir.

Tu ne m'avais pas attendu.

Cette hantise troublait les fonds marins.

Le sable pas seulement tombait.

Le bateau changea de cap.

12 mai

Rêver, c'est sentir en soi des images qui bientôt disparaîtront. Qu'il passe ou non par les autres, le rêve échappe à chacun. Rien pour le rêve n'est jamais seul.

J'attends Dalhia devant le drugstore Publicis. Une jeune femme m'aborde. Elle me reconnaît. Nous étions ensemble au lycée Carnot, elle lycéenne, moi surveillant, de 1975 à 1979. Nous échangeons nos tribulations depuis ces années-là, tandis que j'essaie, mais en vain, de me remémorer son existence. Frédérique, c'est son prénom, n'a pas passé son baccalauréat et a préféré suivre des cours de dessin qui l'ont amenée au métier de maquettiste. Nous commençons à discuter librement quand Dalhia surgit, passe sans s'arrêter devant nous en me souhaitant une bonne fin d'après-midi. Je quitte un peu gêné, sinon dépité, mon interlocutrice avec précipitation et rejoins Dalhia en courant. Mais je ne manque pas, comme au sortir d'un rêve, de lui signifier mon mécontentement et tout le ridicule de sa jalousie.

Nous étions dans un cinéma. Au programme, le dernier film de Kurosawa, *Dreams*. Nous ne pouvions mieux tomber. D'ailleurs, mes yeux écarquillés tombent dans les rêves de Kurosawa. Si j'étais éveillé, je dirais, en plein sommeil, que jamais je n'ai rêvé un aussi beau film, un hymne aussi proche de la nature.

13 mai

Le passage du Désir. J'y passe, venant du boulevard de Strasbourg où j'ai pris chez un bouquiniste *l'Album d'un pessimiste* d'Alphonse Rabbe. Le passage du désir, n'est-ce pas une métaphore du suicide ? Selon l'aveu de Rabbe, on ne doit pas être loin de la vérité. Ai-je déjà pensé au suicide ? Mais à quoi n'ai-je pas pensé ? Je me le demande.

Anna m'a téléphoné. Elle m'a dit que les photos que je lui avais envoyés ressemblaient à celles d'un prisonnier. Nous avons beaucoup discuté de son fils Markus qui vit une année scolaire difficile dans une classe où des groupes s'affrontent où des professeurs ne veulent plus assurer leurs cours. Anna me parlait avec une douceur et une confiance qui me laissaient trembler de joie. Elle m'a confirmé son arrivée le 22 mai à Roissy. J'y serai.

14 mai

Les orgueilleux et les humbles
Les sédentaires et les nomades
Également se partagent
Vaguement s'arrachent
Une perle de leur médiocrité.

La seule façon de penser à demain, c'est aujourd'hui qu'il faut la trouver. Tout me console, puisqu'il n'est jamais trop tard.

15 mai

« *Seuls nos actes décident de ce que nous aurons voulu* » (Sartre). Est-ce la plus pessimiste version du déluge à venir ? Mais je ne vois pas comment on peut empêcher quelqu'un d'agir. La raison devrait retenir les coups que nous nous assénons. Nos actes, nos mouvements, nos turpitudes abrègent-ils vraiment nos souffrances ? S'il est vrai que nous n'existons que par ce que nous faisons, nous n'avons pas conscience du temps présent. Nos actes ne décident donc de rien du tout. Car je tends de plus en plus à penser que ni le passé ni le futur n'existent ou plutôt qu'ils ne sont que l'émanation de notre impuissance à réaliser.

16 mai

Il existe un mot pour Toi. Appelons-le pour l'instant *espérance*. Ma mère me disait que si je sentais que je pouvais encore aimer, j'étais sauvé. Mais aussi je fuyais mes responsabilités, reconstituant une bibliothèque famélique : *Les Souffrances du jeune Werther*, *Paludes*, *La métamorphose*... Et mon dessert pantagruélique me déliait la langue : M. Frydman a pris quatre cuites dans sa vie. Il lui est interdit de boire à présent. Mon gâteau préféré, c'est le strudel préparé par Mme Frydman. Je ne connais rien de meilleur à manger.

17 mai

Ma manière de vivre n'est sans doute pas la bonne. Dans tous les cas de figure, je ne cherche pas à m'en plaindre. Echappant au désastre de moi-même, j'ai récupéré le dégoût du sale dans un coin de verdure. Le piquant des choses m'a rarement fait forcer mon talent. Partout, je me dissipai beaucoup.

18 mai

Voici un type de discours que je tiens assez souvent et dont je me demande bien s'il passera à l'écrit et si je pourrais encore le tenir demain :

Puisqu'on a beaucoup de mal à se connaître soi-même, comment peut-on connaître autrui ? Parfois je remplace connaître par comprendre. De là vient toute l'ambiguïté qui commande nos actions et pensées. Nous tentons alors de sortir de nos ambiguïtés par la passion. Aussi, pour y parvenir, devons-nous rester le plus souvent immobiles à nous préparer à auto-entretenir et auto-attiser nos

désirs. Nous sommes donc condamnés à taire nos plaisirs ou à les censurer. Dans le monde du fantasme où nous vivons, tout dépend de la façon dont se passent nos ruptures et se résolvent nos nécessaires rapports de force.

19 mai

J'hésite comme j'aime. J'hésite, moi l'éternel hésitant, sauf dans l'action, sauf dans le mot, à parler de la journée. Un samedi matin consacré au ménage de fond en comble, à l'aspirateur, au dépoussiérage, au lavage à l'eau de javel, à la lessive des draps, ne mérite pas de commentaire particulier. On pourra se reporter aux nombreux manuels traitant la fonction de ces tâches auxquelles je m'adonne avec plaisir parce que j'en mesure les résultats, au contraire de l'écriture par exemple. Pour l'arrivée d'Anna, l'appartement doit rutiler ! Ensuite, j'ai retrouvé Dalhia chez elle. Nous voulions nous rendre à l'exposition Ensor. Mais tous les accès autour de la Concorde étaient interdits au public. Les forces de l'ordre avaient bouclé le quartier du Grand et du Petit Palais pour barrer le passage à une manifestation d'anciens combattants d'Afrique du Nord dont la tête du cortège devait déposer une gerbe sur la statue de Clemenceau. Dalhia et moi avions beaucoup ri en entendant les manifestants crier « En avant, comme en Algérie », à l'approche des barrières qui se dressaient devant eux et des policiers qui les protégeaient, et en les voyant, bien sûr, s'arrêter aussi net dès qu'ils furent dessus. En réalité, nous avions sous les yeux nos tableaux d'Ensor. Tous ces patriotes portant des drapeaux et brodés de décorations ressemblaient à s'y méprendre aux personnages du peintre ostendais. On en vivait plus encore la peinture en écoutant un bon Français s'en prendre au président de la République d'empêcher la visite des musées. Un siècle séparait les scènes, mais rien n'avait changé dans la fatuité et la vanité des hommes. Nous nous sommes alors retrouvés sur les bords de la Seine. Le beau temps nous a fait monter en bateau mouche pour un tour sur la Seine. J'hésite, disais-je, à raconter la promenade, à parler du film que nous avons vu par la suite, à retranscrire les propos tenus avec Dalhia sur les infamies de l'antisémitisme comme sur les vicissitudes de l'amour.

20 mai

On comprendra un jour que Magritte avait raison en dessinant une pipe d'écrire : « *Ceci n'est pas une pipe* ». On ne retrouve jamais dans une négation les termes de la déclaration ou de l'objet d'origine.

L'art, une prise de judo qu'on retrouve aussi dans la lutte gréco-romaine : une immobilisation.

On ne peut mourir que jeune.

L'amour est bon élève mais mauvais professeur.

Il suffit de penser à la coquetterie pour *donner à l'autre sa liberté*.

21 mai

Libertinade

En Bretagne, peut-être irez-vous aux alignements ?

En forêt de Fontainebleau, des gens du spectacle répèteront notre scène au pied d'un gros rocher.

Nous serons deux, sans compter la compagnie des flamboiements, des apeurements, des délivrances. Notre peau frémira, ré mi ré, ré mi do.

Nos mains réunies écriront qu'il n'y a pas d'or et qu'il faut aller dehors. A la banque, nous échangerons nos billets d'amour. Un esprit malin nous prédira une brûlure. Nous penserons qu'il demandait seulement d'y prendre garde.

Ecrire, écrire, n'auriez-vous donc rien d'autre à faire ? La tourmente des mots m'entoure de maux.

Non loin des alignements, la mer appelée Baudelaire nous privera de nos dernières onomatopées : glouglou, glagla.

22 mai

J'ai toujours cherché à écrire comme un géomètre qui n'aurait jamais pu connaître le résultat de ses recherches. Ai-je pour autant été surpris par cette absence d'indices ou de preuves au point de me désintéresser de la suite de l'enquête et de sa chance d'aboutir ? En vérité, soit dit en passant, mon trouble est ailleurs, sans doute dans la permanence de mes rêves où, le plus souvent, à part quelques personnes, je me fiche de tout.

28 mai

Cinq jours avec Anna. La flamme ne s'éteint pas. S'invente-t-elle ? Ou s'inventait-elle plutôt ? Et je n'ai rien écrit de ces journées d'opale. Bonheur passé, plaisirs enfouis. Mais le temps ouvre la marche. Alors, enfants de la panique, en route pour l'incandescence. Anna, je t'aime ma belle saltimbanque, je t'aime.

29 mai

Alors que je lutte contre le sommeil et qu'une partie de moi-même dort déjà profondément, je ne sais pourquoi je réalise comme un vieux rêve que tant qu'il y aura des hommes les vérités resteront cachées, au grand jour ou à l'abri. Tout être qui se prétend sincère suit un chemin de traverse.

C'est de l'idée de l'autre qu'on s'inspire le plus. On peut même en souffrir, chacun de son côté, en complète ignorance, jusqu'à ce qu'éclate la déchirure des mots. La révélation de la parole n'entrave aucune volonté. Je veux un monde sans aucune combine de cette insolence.

30 mai

Rien n'est plus fort que le doute. Pourtant, plus on aime et moins on doute. Mais peut-être aime-t-on déjà moins. Alors il sera toujours temps, Dieu sait quand, d'essayer de comprendre le sens du verbe croire. Marque-t-il le doute ou au contraire la certitude ? Est-ce pareil de dire que je crois en elle ou que je crois l'aimer ? Voilà un mot qu'on ne devrait jamais employer pour soi ?

31 mai

On devrait toujours commencer une phrase et une pensée par : « malgré les progrès des techniques et des sciences... » Quand j'en ai parlé à un esprit plutôt rationaliste, je me suis entendu répondre que le discours de la raison n'avait jamais rien résolu.

1^{er} juin

Un enfant pleure. Les yeux de l'enfant sont rougis par les larmes. Il ne pleure plus quand il est devenu un homme dont les souvenirs remplacent et essuient les vieilles larmes.

Je me suis esquivé sur des mots introuvables comme d'autres sur le cric d'une moto qui ne démarrait pas. Au lieu de pêcher le gros bonnet de belles tournures, je me suis quelquefois repêché à mes propres yeux.

2 juin

A Cancale, avec Dalhia, gardant toujours en tête qu'une vague prémonition m'emportera. Un bon bain de mer n'a guère mis de l'ordre dans mes pensées, ni la lecture de quelques contes de Perrault dont j'aurai mis tant d'années à comprendre et goûter le talent et le style. (Si je faisais une anthologie de la poésie, je n'oublierais pas Perrault, alphabétiquement placé entre mes proches Péret et Perros.) Mais j'ai senti aujourd'hui que je quittais de plus en plus mon journal. Ce qu'on appelle parfois infidélité a d'autres synonymes plus précis encore que ceux de guérison, de sauvetage ou de ressource.

4 juin

Tout était réuni pour que je jouisse pleinement d'une Pentecôte cancalaise. En terre bretonne, mon sang coule à flots dans mes rêves, et tout le reste se coagule. Mon esprit ouvre grand les fenêtres. Je m'évade de ma prison blanchie par le sel du vent et l'écume des vagues. Anna et, autour d'elles, toutes les personnes que j'aime s'animent, se confondent et me ramènent à une réalité plus éphémère que jamais, persistante comme la mer quand elle monte sur le ventre de la plage. Ce passage du temps ne semble plus fait pour moi. Bien que je sente une profonde ride creuser en moi sa barricade, je laisse le temps filer son chemin. Il n'y a pas de moment plus propice pour convenir que la meilleure façon d'attirer l'autre

reste encore de le désirer. Alors, pour mieux le comprendre, je me promène dans Cancale dont nombre de volets de maisons de vacances restent fermés. Ce spectacle contraste avec les salles bondées de touristes des vingt-huit restaurants du port. Plus loin, entre la pointe du Grouin et la plage du Verger, le couple terre et mer abrège la souffrance d'une éternelle jalousie. Oui, nous savons assez que nous jalousons autant de plaisirs que nous nous inventons d'amours. Dans la baie, le mont Saint-Michel, défi à l'ordre dans la pureté de ses lignes, nous rappelle donc que nous devons limiter notre essor au fil de plomb, tantôt pendule tantôt chape, qui nous tombe sur le crâne. Pour certains, comme moi, venu d'ouest, ce fil embrouille et embellit tout.

5 juin

Pendant que j'écrivais à Anna, une ambulance rouge stationnait sous ma fenêtre. Un accident venait de se produire sur la chaussée glissante et un scooter s'était encastré sous une voiture stationnée. Les pompiers avaient introduit le blessé dans leur car et lui donnaient sans doute les premiers soins d'urgence. Moi j'écrivais à Anna que sa lettre m'avait comme délivré. J'ai tant besoin de délivrance ! Surtout quand la mélancolie s'en mêle, dénuée de courage. Une sorte de miracle amoureux se reproduit donc infiniment dans ma vie... Je m'apprêtais à sortir Truffo et poster ma lettre. Puis j'y avais renoncé sans raison. Soudain le téléphone a sonné pour m'approuver de n'avoir pu m'être décidé à partir. C'était ANNA. Il était dix heures et demie. Tout redevient permis, insensé, inconcevable, intranscriptible, libre, délibérément libre.

9 juin

Plutôt qu'assister à la finale télévisée du tournoi de tennis de Roland Garros, j'ai préféré retourner voir les tableaux d'Ensor réunis au Petit Palais. Pourtant les analogies seraient faciles entre ces deux mondes de masques. Ensor m'a toujours beaucoup fasciné avec son acharnement à convoquer la mort. L'art défend contre toutes les peurs, comme une police civilisée. Sans pour autant rien résoudre, il protège de l'ingratitude. Le chapeau fleuri d'Ensor, entre dérision et provocation, m'a depuis longtemps montré la marche à suivre. Mais peut-être aussi ai-je trop aimé tout et n'importe quoi pour prétendre accéder un jour au rang des maquilleurs de squelettes.

Hier, Anna, dans une lettre me demandait s'il fallait dire toujours la vérité aux autres, même si cela devait leur faire du mal. Sans hésitation, j'ai répondu que non. Mais quelle question de taille ! Et s'il fallait la traiter dans mon journal, je serais sans doute plus embarrassé. Mais ces pages en sont un exemple frappant. Car à moi-même je ne dis pas l'entière vérité.

Quel bel amour Anna me fait-elle vivre ? Amour de partage et de complicité. Notre langage exprime nos sens. Nos corps et nos

pensées, malgré la séparation, traversent nos sens de part en part. Seul le temps, peut-être, aura raison de nous.

12 juin

Celui qui surprend sans arrêt trouve dans les mots une planche de salut, une saoulerie, un financement mental. Le *Connais-toi toi-même* ne s'adresserait donc pas vraiment à une personne qui vivrait dans l'aise peu ou prou. Entendu que l'argent gâche tout, il vaut mieux le dépenser que le conserver. A la caisse d'épargne des mots, la banque saute, et de préférence à cloche-pied.

(Voilà le type de texte que je ne devrais plus écrire. Il m'est venu spontanément sous la plume après avoir vu Bernard Tapie à la télévision. Une mariole certes, mais de bon goût. Mais l'arrogance de l'argent devrait servir à payer les ballons gonflables que les enfants envoient au ciel avec leurs noms et adresses.)

14 juin

Trop court voyage en Belgique en deux jours. Comment tenir le secret entre Bruges et Anvers ? Mes impressions restent difficiles à reproduire. On devrait inventer le stylo polaroid. L'émotion serait moins photogénique mais plus dévoilée. Bruges, avec ses canaux et ses pignons crénelés a une bonne mine poétique et fait plaisir à voir. J'ai envoyé de l'hôtel une lettre à Anna. Paroles de passé. Le passé, ce sont mes propres regrets, et non pas ceux d'autrui. Images blanches, profondément miennes. Toutes les incitations à aimer elles aussi n'égalent que de fabuleux enchantements.

15 juin

Une fois de plus ou de moins sans doute, mais quelle absurdité aussi de relater au jour le jour l'état de son monde comme une cuvette qu'on s'escrime à remplir et qui, de dépit, se vide toute seule.

Tant que l'on continuera à vivre soi-même du monopole de sa pauvre personne, les injustices perdureront et l'objectif final et inavoué restera pour chacun de retomber seulement sur ses pattes.

16 juin

Ton rare sourire.

Une croix de Saint-Thomas, ancienne cicatrice sur la lèvre, me fait croire à ton affection.

Je marchais d'un bon pas vers le Forum des Halles.

Eux protestaient contre les expulsions des mal-logés. Ils scandaient dans la rue leurs slogans : « *Chirac, Rocard, complices des promoteurs* » et encore, « *Relogement de tous les expulsés* ».

Dans les rayons de la librairie Fnac, je feuilletais, je butinais, avide de connaissance. On ne se ruait pas sur les livres de poésie.

Moi je voulais être le propagateur, le propagandiste, le boute-en-train, le monsieur qu'on entend, le serviteur, le samaritain, le prestidigitateur ou, en un mot, le fakir de la poésie.

Je n'en suis peut-être qu'un vulgaire strip-teaser.

Cette année, on reconnaît la poésie à ses lunettes fluo, ses shorts de cycliste et son allure dégingandée à la mode de demain.

Je choisisais plusieurs livres dont *Le cahier de Véronique* du poète tchouvache Aïgui.

J'étais fier d'être tombé auparavant sur un article du journal vantant son originalité.

Pour moi, le titre du recueil évoquait la sensation d'un secret déjà dévoilé.

Toutes mes paroles futures peut-être s'accorderaient avec le sens divinatoire que m'offrait Aïgui :

« *en ce peu de compréhension*

« *nous sommes comme plus proches*

« *de ce rayonnement.* »

17 juin

Quand les idées des autres sont mauvaises, on doit les leur prendre. Mais le plus souvent, on ne le peut pas. Si les couleurs vives conviennent à tout le monde, il n'en est pas de même pour les sombres. Lorsqu'une des rares libertés qui reste est de penser que le monde va mal, il est temps de trouver une meilleure parade que le paradis.

Ça, c'est ce qu'il ne fallait pas faire. Combien de fois s'entend dire ce reproche ? La prochaine fois, je répondrai, comme les fois précédentes, que je le saurai à l'avenir.

Journée à l'hippodrome d'Auteuil, pour son attraction annuelle, le Grand Steeple Chase de Paris. Je n'en ai pas manqué beaucoup depuis une quinzaine d'années. C'est sur cette butte Montmartre que m'a été révélé mon tempérament joueur. Avec Fanny, qui y venait pour la première fois, et J.-B. P., nous avons eu le bonheur de voir Katko survoler l'épreuve reine d'Auteuil. Un vrai champion, incroyable dirait Anna en avalant le R. Katko a gagné pour la troisième année consécutive. De là, nous avons discuté de cette fameuse place de premier. Qu'on le veuille ou non, même dans le monde animal, il y a toujours un dominateur. Après, le temps fera son œuvre.

Sans date

Cultes et mythes accomplissent pour nous la longue procession des vivants. Plus sourd que jamais, le sentiment de conversion nous redonne souffle. Pourtant, ni nos idées ni celles d'autrui ne l'emporteront. Il y aura, équitable, il faut y croire, partage. Je ne suis pas sûr qu'il sera trop tard pour en goûter les plaisirs, dans nos mémoires neutralisées.

20 juin

Demain l'été. Promesses sauvées. Vert ! L'adieu a fini par repousser.

Toujours, toujours, la main écrivait. Le regard la suivait, poliment, avec ce sentiment bienheureux de n'avoir rien à faire. Aucune signature !

L'image qu'on se fera de toi t'avertira des dangers. De toutes tes qualités tu choisiras la moindre pour faire taire tes penchants.

J'aurais bien envie (parfois) de ne rien écouter. Ni les autres ni moi-même.

Avoir le bourdon. Curieuse expression pour les pèlerins impénitents.

Moi. Et pourtant je ne parviens pas à m'empêcher de construire une nouvelle phrase.

21 juin

Vite mon carnet pour interrompre une réunion et y écrire à quel point je remarque aujourd'hui qu'on emploie les mots avec des sens différents. Est-ce que la perversion du langage apporte une réponse à mes intrigues métaphysiques ? Et pourquoi aujourd'hui plus qu'hier et que demain ? Fumeuses alternatives, filandreuses parodies, dites-moi de qui se moque-t-on ?

– Utopie.

La parole qu'elle prononçait restait encore à moi. La dernière syllabe donnait plus de sens encore à l'amour.

Pour ne plus faire de théâtre, on préservera le secret.

23 juin

En cette fin de siècle, notre monde voit resurgir les grands fanatismes d'autrefois. De nouveau le parquet de la terre brille sous l'encaustique des certitudes. Le bâillon de la critique parachève le dépoussiérage. Le bal des maudits peut recommencer et moi réclamer la recette de l'insolence.

24 juin

A Beaubourg, expo Andy Warhol, ou le culte de l'*Amérique* (nom commun usité seulement au sens propre). Cet art du portrait est celui du voyeur, ce voyou vieillissant. A travers le chantre d'une civilisation et de ses symboles, on ressent parfois, malgré tout l'étalage, le mépris de l'idéologie dominatrice. Warhol cultive le jeu de massacre. Lui, la star, il n'en oublie aucune. Vit-il de ses proies ou est-ce le contraire ? On répondra qu'il a surtout créé son style à la source même de l'imagination qu'il n'avait pas. A vrai dire, cela ne me parle guère mais me plaît quand même, comme si j'avais besoin moi aussi de m'accrocher aux basques de l'Oncle Tom et de ne pas hésiter à dire : voilà l'état de notre culture, une bouteille de Coca ou Pepsi Cola, Marilyn, une chaise électrique, Mao... Or, d'une façon plus personnelle et émotive, je regarde ces œuvres comme le profond

manque d'amour dont chacun souffre et ne voudrait pas souffrir, comme les plus belles fesses que jamais personne ne toucha, même avec l'accent nasillard.

26 juin

La coupe du monde de football ne me laisse plus beaucoup de temps pour écrire. Le temps lui aussi me manque beaucoup. Le temps me fait penser aux gens qui vous disent : « Je savais que cela devait lui arriver. » Mais que se serait-il passé s'ils avaient osé vous en prévenir ? Rien, très vraisemblablement.

27 juin

Gros orages. Métros arrêtés, rues inondées, Paris existe encore. La nature aussi. La mienne pareillement. La barre se redresse. La marée noire des contradictions se disperse. L'amour est mon unique détergent.

Ce matin et ce soir Anna m'a téléphoné. J'ai reçu deux lettres d'elle, dont un cœur sous forme de puzzle à reconstituer. Notre relation a quelque chose d'inouï. Là aussi, c'est un amour qui ne mérite aucune sanction. Un amour de vacances éternelles !

28 juin

Ce soir, je voulais beaucoup écrire. Une ribambelle d'images bouillaient dans ma tête. Il n'en restera rien. C'était aussi l'histoire d'une première contrariété. Alors j'avais trouvé asile dans la poésie. Mais il n'y aurait plus de poésie si l'on n'en attendait pas désespérément l'heure.

29 juin

J'ai eu raison d'emporter mon carnet pour la promenade de Truffo sur les bords du bassin de la Villette. Il est dix heures du soir, la nuit commence à tomber et les quelques bateaux face à moi respirent aussi paisiblement que je puis le faire la tranquillité de l'instant. Sur ma gauche, la rotonde de Ledoux accroît de tous ses arcs l'infinie bleuité du temps. C'est la seule couleur qui oblige le regard à embrasser l'univers. Mais j'exprime mal ici le sentiment que redécompose le bleu de donner à chacune une part de l'harmonie attendue, le bleu qui ressemble tellement aux flèches pointées vers le haut d'une ancre marine et à la corde qui l'enfonce dans l'eau.

30 juin

Sous le signe du cancer. Cygne d'eau. Deux cygnes blancs survolaient Meaux cette semaine. Deux signes blancs survolaient... Corbière aussi appartient à notre famille. En 1976, j'ai passé une année avec lui, sans vraiment préparer mon mémoire de maîtrise de Lettres modernes. Dès cette époque, écrire m'était facile et nécessaire. Tout le lyrisme sauvage que gravait dans ma tête sa poésie chaotique remplissait ma hotte de grappes d'un raisin cueilli dans l'espérance

du soleil. Les amours irréelles de Tristan me sauvaient de moi-même et de ce rugissement sensoriel qui grondait sur les parois de mon cœur. La recherche de l'amour me conduisait, à la godille, vers le bateau corsaire de la révolte :

*« – Je la trouvai – bien des printemps,
Bien des vingt ans, bien des vingt francs,
Bien des trous et bien de la lune
Après – Toujours vierge et vingt ans,
Et... Colonelle à la Commune ! »*

2 juillet

Pol-Aurélien a quitté Compiègne. Hier, je l'ai aidé à déménager ses affaires à Paris, rue du Gros Caillou. L'événement a perdu de son actualité. Si la plupart des gens s'accordent à dire qu'on peut agir sur l'avenir, on sent bien que ce serait encore plus naturel sur l'ancien temps. Car le passé échappe aux notions de fin et de commencement. L'homme se conduit comme un charognard sur son passé et plus encore sur celui de ses semblables. Le passé ne regarde jamais sa montre. Il me donne l'effet d'une voiture tombée en panne sur le bord de la route. Le conducteur est parti chercher du secours. Sur le siège avant, sage et silencieuse, se tient la passagère. Elle a fermé les yeux. Elle porte ses deux mains à son cou qu'elle caresse délicatement. Tout repose maintenant sur le désir qu'elle contient de chercher son salut dans le passé. Un peu plus et elle en oublierait les turbulences. Nous aussi nous avons un jour confondu l'heure dite de délivrance avec la ligne de chance que le passé suivait jusqu'au fond des rêves. Nous aussi avons laissé une passagère à bord d'une voiture en panne. C'était hier et aucun de nous n'aurait pensé que le temps aurait volé un gros camion de déménagement et tout son chargement de joies et de peines.

4 juillet

La pensée passive, que j'appelle *pensivité*, s'oppose à la pensée active. Celle-ci se distingue de la pensivité non dans l'idée que la pensée entraîne nécessairement un acte mais qu'elle trouve une issue en elle-même. Je devrais donc cesser de m'apparenter à la pensivité. C'est facile à écrire et non à faire.

5 juillet

Dans le train qui me mène à Berlin, il n'y avait plus de place que dans un wagon-lits soviétique. Curieux paradoxe ! Je pars pour l'Allemagne et je voyage avec des Russes. La personne qui partage ma cabine est une Moscovite d'une cinquantaine d'années. Elle vit à Paris et va rendre visite à sa vieille mère. Elle m'explique que l'avion coûte trop cher. Alors elle prend le train, malgré la fatigue de deux jours et deux nuits de route. Elle taille ses ongles avec une lime au manche en plastique rose. Elle s'absente quelques minutes et revient avec une jeune fille qu'elle me présente. C'est la fille de sa copine qui parle à peine le français. Alors elles entament une conversation en russe

entrecoupée de questions ou de simples constatations. Pour quelle raison parle-t-on français en Belgique me demande-t-on ? Puis, alors que nous traversons un orage, la dame dit qu'il va pleuvoir tout l'été. En gare de Namur, j'ai juste le temps d'apercevoir un voyageur solitaire lisant son journal dans un train vide. Le parfum que ma voisine a renversé par mégarde dans sa valise commence à me monter un peu à la tête. Mais je ne vois pas là une raison pour me plaindre. D'ailleurs, pour soulager notre mal, la dame me dit que les toilettes des wagons soviétiques sont « *répugnantes et indescriptibles* ». « *Il faut faire avec* » ajoute-t-elle en allant y rincer un verre. La jeune fille s'éloigne avec elle. Plus tard, ma compagne m'entretient d'astrologie et me passe un magazine spécialisé. Elle croit savoir qu'en France et en Allemagne beaucoup de gens consultent des sorciers pour tuer leurs ennemis. Elle-même ne fréquente plus les voyantes parce que cela devient vite une drogue. Mais tous ces propos sont à mille lieues de mes pensées réelles et indicibles. Le secret n'est pas le contraire de l'aveu. Quelques vagues péripéties sentimentales ne sauraient éclipser l'objet ultime de ma vie. Demain matin, Anna sera là pour me le faire comprendre.

8 juillet

Je viens de quitter Anna et Berlin. Tous deux, durant mon court séjour, m'ont paru indissociables. C'est une façon détournée de penser que nos destins ne s'uniront jamais complètement. Est-ce d'ailleurs possible de songer à trouver un être qui corresponde à l'harmonie que l'on cherche d'abord en soi-même ?

Pourtant, au soir de ma vie, je regretterais beaucoup de devoir constater que j'ai passé mon temps à guetter l'autre qui sommeillait en moi.

Berlin, en ce début de juillet 1990, m'a redonné un peu de sens concret qui me manque touchant à la liberté. J'ai imaginé la souffrance puis l'indifférence nées de la séparation de Berlin emmuré entre un ouest et un est trop commodes pour indiquer la gravité de l'amputation. A ce moment de son histoire, Anna rayonnait.

Elle me racontait qu'elle avait vécu avec le sentiment que jamais de son vivant elle n'aurait vu tous les quartiers de sa ville réunis. Pour elle, il ne faisait plus guère de doute que Berlin reprenait sa place au rang des plus belles villes du monde. Et moi-même je me trouvais sous le double charme d'Anna et de Berlin.

C'est bien la vérité que j'ai découvert, au détour d'un bois, derrière le mur d'enceinte troué en plusieurs endroits et devant une haie de pylônes électriques dont les fils avaient été posés par terre, des électriciens et miliciens de la RDA récupérer des pièces d'un ancien transformateur souterrain. Anna s'était approchée d'eux pour leur montrer l'étrangeté de la situation. Elle me dit que les gens de « *l'autre côté* », comme elle les appelait encore, se méfiaient des inconnus. Là où j'aurais attendu une signe de fraternisation, l'inquiétude l'emportait toujours, alors que me revenaient

confusément en mémoire les images de Berlin sous les bombardements de 1945 et des fugitifs tentant de franchir le Mur.

Maintenant Anna et Berlin se sont retrouvés. A leurs côtés, j'ai senti les fortes odeurs des tilleuls. Nous avons traversé l'Alexander Platz et nous sommes reposés au bord de sa fontaine, avons monté au sommet du Dôme français pour y découvrir la ville, contourné la porte de Brandebourg, sous ses échafaudages, envahie d'étalages de morceaux de Mur coloriés, déjeuné sous les arbres des côtelettes d'agneau grillées juste après avoir contemplé les tableaux de Dürer, de Cranach et de Holbein.

En écrivant ces mots, peut-être sous la tension du départ, de la solitude et des bogies du train, se mettent à vibrer les cordes de mon cœur. Sur les images de mon amour déjà ont disparu les places désertes de Berlin Est, sans animation et boutique, que nous avons arpentées à la recherche d'un café pour nous désaltérer. Je n'entends plus le teuf-teuf des Trabant qui accentuaient la misère de ce côté-ci de Berlin. Il fallait en atteindre la beauté par le chemin de la mélancolie qui naît du choc de deux mondes. Il ne fallait surtout pas concevoir certaines conséquences brutales de la confrontation des Mercedes et des Trabant.

Si je n'étais pas sage, je n'aurais pas voulu laisser Anna à Berlin. Elle m'a dit que je reviendrai. Alors je crois ce qu'elle me dit même si, sur mon visage, un indicible sourire m'ôte toute envie de me plaindre et de forcer les serrures de mon destin.

Comme dirait Jacques le Fataliste, ce serait une coïncidence frappante si tout ne se passait pas comme Anna l'avait prévu.

9 juillet

Arrivée du train en gare du Nord à 6h50.

Retour à l'appartement.

Radio. Douche.

L'Allemagne championne du monde de football.

Nuit de liesse dans toute l'Allemagne.

A Berlin, vitrines de magasins brisées, lors d'affrontements entre policiers et supporters.

Temps gris. Il a plu.

Juste le temps de déballer mon sac, de me raser et d'arroser les plantes.

Nouveau train en gare de l'Est.

7h58, direction Meaux.

J'écris ces lignes tandis que nous sommes arrêtés à Esbly, un peu hagar, ne sachant trop comment exprimer mon désarroi.

C'est mon anniversaire et j'espère que la journée me remettra d'aplomb.

A Meaux, Daniel me raconte l'Allemagne contre l'Argentine, le score étié, le pénalty injustifié, la mauvaise qualité de l'arbitrage et du jeu. Il m'explique que ce sont des groupes d'extrême-droite, pronazis, qui ont paradé à Berlin Est après la victoire allemande.

Comme moi, Daniel exècre les nationalismes, la plaie de l'histoire que les pansements religieux ou idéologiques n'ont pas encore pu soigner. Mais cela viendra à son heure. Ces paroles, pour peu profondes et pour sibyllines qu'elles soient me permettent de me retrouver. Après les voyages, vive le repayement !

12 juillet

Prendre ce carnet devient chaque jour plus difficile et, si ce n'était une épreuve, ce serait un supplice. Peut-être aussi ne devrais-je chercher qu'en moi-même les raisons de mes attirances et désirs ? je ne vois plus quels artifices ou recours employer, les ayant tous essayés, pour taire la vérité. Il me reste encore à recourir au stratagème de l'invention. Si mon esprit peut trouver sa liberté dans la fiction, je ne saurais enfin résister à cette large offrande. Comme ne souffle pas en mon cœur le vent de la panique, il n'y a pas d'attente à convertir en secret. Ainsi je finirai par évoquer Margaux. De la pluie et du beau temps, je ferais mieux mon affaire. A nous deux la moisson.

13 juillet

Avec certains moments de l'enfance, ces jours comptent parmi les plus beaux de ma vie. Bien sûr, je puis toujours dire ou écrire ce que je voudrais. Mais qui m'en empêche sinon l'une ou l'autre de ces amours qui me réjouissent les sens. Je suis même d'autant plus heureux que je sais bien que ma plénitude ne se trouve pas dans le silence.

14 juillet

D'un jour à l'autre, tout change. Mes paroles d'hier ont soudain quelque chose de poignant et de désuet. Comme pour les récompenser de leur conduite, sans laquelle j'écrirais beaucoup moins, ou plus du tout, je leur servirai, en guise de pourboire, un cocktail de scrupules. A mon corps défendant, je me suis souvent paré des costumes anonymes du Maître du monde. J'ai nommé le Scrupule, cet instituteur connu dans le milieu de maquereaux pour autoriser la prostitution au-dessus de la ceinture, ou dans la poche révoluer.

C'est la journée des pétards et des défilés qu'appréciait tant ma grand-mère. Moi j'aurais bien voulu trouver le guide de la parole donnée. Le code de la route parle bien du sens unique. La vie aussi en est pleine et en déborde.

15 juillet

Au Louvre, deux tableaux d'Andrea Solario m'ont frappé le regard : *L'Annonciation* et *La Vierge au coussin vert*. Devant les personnages, j'ai ressenti une pureté et une grâce de merveilleuses couleurs. Aussi bien le geste de l'ange à la bouche entrouverte que celui de l'enfant se tordant de bonheur la jambe en allaitant m'ont donné une idée

précise de l'extase. J'ai encore retrouvé cette extase dans le visage éploré de la Madeleine éplorée de la Crucifixion. Et j'ai pensé que les peintres avaient raison de peindre le même modèle pour leur marquer leur amour. Andrea Solario n'avait peut-être pas choisi les caractères de son amour. Beaucoup de questions qu'on se pose sur la force des sentiments qu'on peut avoir pour une seule et même personne invariablement se heurtent au-delà des limites de l'extase que d'heure en heure on reporte à l'infini. De là vient qu'on continue à aimer.

Lettre à l'absente

Peut-être, en t'écrivant une lettre que tu ne liras pas, aurai-je plus de chance de me faire comprendre. Ton absence, sais-tu, a creusé un vide dans ma vie, au point que tu n'existes plus du tout. Je me demande même si tu n'as pas été un rêve. Cette disparition m'accable. Bientôt, je l'espère, tu réapparaitras sous une autre forme. Tu ne seras plus la même. Toutes sortes d'êtres et d'événements auront laissé en toi leurs empreintes qui te rendront méconnaissable. Je t'attends avec impatience. Quand tu reviendras, tu n'oublieras pas que moi aussi j'ai été transformé. Je n'arrive pas encore à jouer mon nouveau personnage à qui ta présence sera salubre. Mais c'est maintenant moi qui te fuis. Le temps passe toujours trop lentement si on veut retrouver les joies anciennes. Bien des inquiétudes sont nées depuis ton départ. Aucune d'entre elles n'a fini par vaincre celle que tu m'as créée en passant ton chemin. Tu me diras que ce n'est pas une raison pour terminer ainsi ma lettre. Je te le concède tout en espérant très bientôt recevoir de tes nouvelles.

16 juillet

L'image de l'arbre comme un homme les mains tendues vers le ciel, implorant son pardon, qu'implore-t-on d'autre ?, de l'arbre transpercé de lumière, bleuisant le soleil, cruellement blessé, debout mais sans tête, enraciné, ressuscité, de l'arbre subissant toutes les beautés, les plus jeunes et les autres de renommée fameuse, à jamais fera de moi le passager clandestin d'une planète de sauvetage.

17 juillet

NOUS, POUSSIÈRES DE NOUS-MÊMES, MORNES ESCALADEURS, MODERNES, ENCORE PLUS PRIS AU PIÈGE QU'ON LE CROIRAIT, CHERCHONS UN ASILE DE FORTUNE, UNE STÈLE, UNE COUVERTURE DE LAINE ÉCOSSAISE GRANDE COMME POUR DEUX, OÙ NOUS NOUS ENROULERONS, PÉNIBLEMENT ENDORMIS DANS LES MARÉCAGES DE NOS ORIGINES.

18 juillet

Société caméléon ou plus dure sera l'imitation, pleine de Questions, avec un Q majuscule, pour vivre dans le calme et la sérénité.

20 juillet

Ecrire pour ne rien dire. Est-ce encore suffisant pour ne plus jamais se tromper ? J'estime parfois qu'il faudrait beaucoup plus d'espace entre nous tous. Sans rien dire, je sortirai mieux des mailles de ma toile d'araignée.

Je reparle de Margaux ce soir ; mais j'ai tellement peu parlé d'elle depuis que je la connais. On ne devrait rien dire de ce que l'on aime. Cela maintiendrait un soupçon de suspense dans notre vie. A la place du mot *fin*, le roman s'achèverait sur celui d'*amour*. Au début, tout le monde en rirait croyant tenir, enfin, de la mauvaise littérature. Puis Margaux arriverait pour me demander de ne pas me regarder de travers.

21 juillet

23h45. Maintenant j'ose affronter la double image de l'amour.

Dans toute pratique, de toute façon, la théorie n'occupe qu'une partie.

C'est un principe de mitoyenneté.

L'égalité, si elle existe, ne sera jamais celle des forces.

Margaux d'abord.

Anna, pour être aimé, et comprendre.

Minuit.

22 juillet

Beaucoup de bonnes idées, c'est-à-dire marquées du sceau de l'originalité, ne sont jamais exploitées ni même formulées à l'instant et l'endroit précis où elles devraient l'être. Il entre donc dans la souveraineté du langage une grande inconnue qui concerne le retraitement de ces déchets de la pensée. Pour les ouvriers comme moi de ce genre de fabrication, seule l'usine du non-sens produit jour et nuit une de ces recettes du terroir dont vous me direz des nouvelles.

23 juillet

Histoire de plumes

Hier après-midi, à la sortie du parc Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville, sur la route de Senlis, deux gendarmes, en plein soleil, debout devant leur voiture, surveillent la circulation. Derrière eux, une cabane à frites, entourée de trois pancartes portant l'inscription Poulets rôtis, fait subitement éclater Dalhia de rire. Rapprochant à mon tour les deux types de gallinacés, je m'amuse du cocasse de la scène. Mais bientôt je regrette de ne pas avoir un appareil photo pour en restituer la vérité toute crue. Aujourd'hui, pour continuer avec les regrets, ce détail d'appareil photo me chiffonne. Il me paraît même anormal, de ma part, de ne pas avoir pensé à retranscrire tout simplement, comme je viens de le faire, la situation par écrit. Il est vrai que l'écriture n'a jamais été pour moi la

panacée. Dois-je aussi prétexter que la grande chaleur m'avait rendu responsable de cette impardonnable omission ? Décidément, je ne suis pas un vrai écrivain au sens où, le premier, je l'entends : sur la brèche et la plume en poche.

26 juillet

Rien n'oblige de croire que la force qui nous attire vers l'autre est identique à celle qui nous repousse de nous-même. En revanche, tout indique que la force qui repousse l'autre ne vient pas de nous-même. Aussi, contrairement à l'honnêteté des hommes, est-il prématuré de retirer la *force* du vocabulaire. Mais quand l'esprit s'embarrasse de force, il précède un enlèvement. Mon désir utopique serait donc de recommander l'usage de la force seulement contre soi-même. Avant de retomber dans mes travers pacifistes, y compris pour l'unité du langage, j'ajoute que cette profession de foi suppose la disparition ou la dissolution, j'allais dire de « moi-même », guettant la lente extinction des mauvaises choses : les chaînes.

27 juillet

Truffo semble bien se remettre de son accident. Les voitures lui font encore plus peur qu'avant. Il marche à pas lents. Mais quelle frayeur avant-hier quand je l'ai entendu soudain crier et se traîner vers moi avant de s'écrouler sur le trottoir ! Il dort à présent au côté droit de mon lit.

28 juillet

Insensiblement, mon journal quitte le chemin de ma vie. Le voilà à présent dans le bas-côté, afin de mieux me laisser observer et diriger les choses.

N'ayant pas tenu au jour le jour le récit de mes péripéties amoureuses, la rencontre de Margaux ayant tout bouleversé, je préfère renoncer maintenant, pour un temps, à relater les nouvelles et inévitables positions de mon cœur. Il est même possible que je ne tiens pas ma promesse. Tant que subsistera une ambiguïté, je parle de ce que rejette la morale, et tant que mon caractère s'opposera par nature aux contraintes, il n'y a pas de raison que je fasse bon ménage avec la cohérence des faits et du style.

29 juillet

Par un beau dimanche ensoleillé, promenade à Bagatelle avec Aurore et Caroline. Des épouvantails fagotés par des artistes de tous horizons s'épalaient sur les pelouses et donnaient à nos esprits un air de fête et de bal costumé.

Nous sommes allés en pèlerinage ensuite sur les lieux de notre jeunesse, en stationnant la voiture non loin du 23 boulevard Flandrin. Aurore regrettait encore la dalle de béton qui avait recouvert la voie ferrée pour donner jour à un parking. A la terrasse du café de la place Tattegrain, nous avons observé autour de nous des groupes plutôt représentatifs de ce quartier riche de Paris. Nous nous en sommes

moqués en songeant que nous avions côtoyé longtemps ce type de personnes. Nous avons parlé de l'intérêt de faire un enfant et de l'élever. Aurore était contre, voyant que cela contraindrait trop son existence. Caroline et moi envisagions plutôt la chose sans l'encombrer d'épouvantail. Et chacun avouait que c'était bien là une des plus grosses attraction de tout notre bazar psychologique. La coupe était pleine quand, au soir, je me suis mis à lire quelques pièces de Baudelaire :

« Qu'est-ce que l'amour ?

Le besoin de sortir de soi.

L'homme est un animal adoreur.

Adorer c'est se sacrifier et se prostituer.

Aussi tout amour est-il prostitution. »

Dire que je ne suis jamais allé trouver une prostituée ! Du moins, si j'entends Baudelaire, c'est ce que je croyais. Mais il m'excite de répéter la question : – Qu'est-ce que l'amour ?, en ayant envie de répondre que c'est une équation à deux inconnues.

30 juillet

Poème

Au radiateur d'appoint d'une chambre funèbre
Les amis du mort se chaufferont
Ils éclateront en sanglots à tour de rôle
La main du destin leur passera dans le dos
Doublant la mise de l'effroi
Et jamais autant de peine n'existera
Alors la bru du défunt annoncera
Monsieur le commissaire c'est moi la coupable
Mais personne ne la croira sauf moi
Car la justice veut que chacun puisse se racheter
Pour reconnaître ses erreurs
Même quand il n'y a qu'à se taire
En ruminant entre ses dents
Que l'oubli provoque la jouissance
Et non pas la vertu.

Le bienheureux vin

Tu seras libre
Coupant à travers
Le gâteau des couleurs

D'une marche ondulante et moqueuse
Tu partiras rapidement
Devant l'éclat de la monumentalité

L'évadé d'une prison
De surcroît apprenti criminel

Te poussera une rengaine
Une vraie

De tous les yeux en colère
Jaillira ta haine à toi
Une belle et luxueuse ardoise
Tombée d'un comptoir livide

Tu seras libre
Tout le monde t'embrassera
Hormis le survivant
Qui te disait
Je t'aime

31 juillet

Poème rouge

Quelque chose de rouge
Plein comme un caillou
Ou encore quelqu'un d'éternellement vexé
Tu sais de quoi je parle et me vante
Avec mon air à ne pas m'en faire
Et ma hantise que ça recommence un jour
Plus douloureusement qu'avant
Rouge à ébranler un métronome
Même si dans un sens on invente tout
Mais pas le rouge qui brûle les mains
Tu vois maintenant où je t'emmène
Loin des larges berges de notre grand amour
En dévalant le ciel en luge
A la poursuite du tombeau ouvert de nos déconvenues
Emporté dans un torrent de boue
Rouge le temps de gueuler à tue-tête
Je t'aime dans ma langue nuageuse
Qu'il ne faut pas traduire à l'avance
Par une autre vérité
Telle que celle qui plante en terre
Une symbolique tomate étrangement mûre
En attendant un jugement critique
Et beaucoup de secours de ta bouée rouge

1^{er} août

Epitaphe

Mariage d'une nature vierge et contemplative
Amoureux des femmes comme des enfants
Un peu aussi à l'occasion de lui-même
Recherchant partout l'allégorie du bonheur
Il a vécu de nougats et pralines

Courageusement en fuyant le mal
Et rêvant sa vie par tous les bouts

5 août

Je sais bien que je ne puis cesser d'écrire. Abandonner serait me démunir ou, comment dire ?, me vautrer et me délecter de tout dans un ermitage peuplé d'une insignifiante police. L'on ne retrouverait surtout d'autre argument à m'opposer une fois achevés mes ricanements. Alors, moins qu'en vain et plus que par dépit, j'écris. J'écris que nous écrivons tous. Mais aussi, à la façon d'une jeune recrue et contre tout ce que la vie m'avait appris jusque-là, je me tiens prêt... Il faut noter que je n'ose jamais dire à quoi, n'ayant pas l'endurance du romancier ni le courage du voleur. Pourtant, je n'admire rien comme une partie de paresse que je mènerais contre le monde avec, de mon côté, la croyance en l'avenir, héritée sans doute d'idées sociales créatrices de balbutiements et de hoquets, et, de l'autre côté, d'ignobles proclamations de satisfaction. Quiconque jugera de l'inégalité du combat. Plus tard, on comprendra mieux que la futilité des inventions allégeait les esprits enclins à toute sorte de surveillance.

Si l'on avait droit à tout, il ne resterait rien. On ne pense jamais assez aux autres, qu'on leur ouvre ou non la porte. Il y a tant d'amour à donner qu'on ne choisit pas d'aimer.

7 août

En vacances depuis quelques jours chez Dalhia à Cancale. Un temps magnifique et un petit garçon nommé Louis m'ôtent presque toute envie d'écrire. Nous jouons sur la plage, nous nous baignons dans les vagues et nous lisons les *Contes du chat perché*. Ne doit-on pas dire que je me comporte en véritable père ? N'ajoute-t-on pas, me voyant si patient et attentionné avec Louis que je regrette de ne pas l'être ? Tout serait ici idéal s'il ne me manquait pas quand même une âme à aimer charnellement. Mais je ne me sens pas assez téméraire pour y réfléchir aujourd'hui. Mettons-en l'effet sous l'influence de la pleine lune. Nous sommes si près de la mer que nous oublions souvent notre bonheur dans le camouflage de nos désirs inassouvis. L'histoire de chaque individu est composée de morceaux de paysage à moitié décollés et recollés sur un ciel encore trop bleu pour être vrai.

24 août

Retour de Bretagne.

Longues promenades, de l'anse de Guiligui à la Vallée des Moulins, du Cairn de Barnenez aux grèves de Buguélès. Plats d'huîtres, vins à gogo, rouges de préférence, bains de mer comme d'autres consacrent le ciel, ont rempli d'aise nos journées. Les trois pompiers de la brigade subaquatique de Paris qui nageaient tout à l'heure dans les eaux troubles du bassin de la Villette m'ont rappelé à de plus prosaïques réalités.

Mais je ne retiens ce soir que le déchirement de la séparation. Les mots résonnent dans ma tête. Au-delà ou au cœur même de l'amour, l'objectif interdit à atteindre est la compréhension. La tristesse et la mélancolie s'entendent assez pour attiser le feu. Personne n'est là – heureusement – pour briser l'élan de cette sincérité. Sanglots, hoquets. Adieu Anna, éclipse de ma plus grande faute.

25 août

Deux forces s'opposent : le souvenir et l'intelligence. J'entends mal me résoudre à parfaire leur histoire. Toute la fatigue dont nous sommes issus nous abrutit mollement les méninges. Je ne sais même plus quoi dire qui vaille la peine de ricocher sur la nature. Une sieste. La mort tient dans ses mains une dinette en porcelaine. Là-bas, deux amis échangent des pièces de collection, vestiges d'un temps torride. Il n'y a rien à applaudir. Rides et rideaux, douce dette aux aînés. Nos clowns !

26 août

Rémission

Au reste, mon doute reparaît comme après un orage (plus long que l'hiver), et d'autant plus violent (violet) que je ne sais dire s'il vient de moi ou des autres. Le moment lui aussi arrive de se plier aux volontés de la sagesse. Rien ne s'y plaît mieux que moi. *Sans avoir rien compris* : de ces quatre mots s'étire, jusqu'à l'estuaire de la vie, le calme fleuve de la sagesse. Te voilà, mon bel ingénieur paré dans la doublure des choses seulement pratiques. De raison, j'aime ce grain de folie. D'un pas boiteux, réfractaire, mais terrible en habileté, la sagesse calme le jeu. Elle tourne la tête, sauf pour qui passe à côté en cherchant à lui plaire. Aux malheureux, plus nombreux dans leur misère que les étoiles dans la nuit, elle fait signe. Soudain, une bande de joyeux drilles convie aux tréteaux de la fête. L'or de leurs paroles change en rire le plat des douleurs. C'est parfois tout ce qu'on souhaite. J'entends encore les réprimandes des mères de famille autour d'enfants jurant à qui mieux-mieux des promesses dans leur langue délivrée de l'école. Mes yeux se ferment à l'approche du chemin que les incurables empruntaient pour chercher un asile. Je ne m'endors pas vraiment, je ne somnole pas non plus. Une sorte de matière proche de l'eau, plus fragile cependant, rappelant celle de la salive, recouvre une fois pour toutes mon éloge de la raison. On ne peut même pas parler de naufrage. Où sont passés les rescapés ? On réserve cela aux musées pour le compte à rebours de la gloire. Je n'ose pas l'écrire. Entre les lignes, je me permets ce nouveau désespoir : la beauté est la rivale de la raison. Somme toute, la fin apaise les maux, derniers remparts contre la raison, ma vaine production.

27 août

Où avais-je donc la tête pour croire que tout se passerait ainsi ? Personne, sinon par hasard, ne peut se retrouver dans ce qui

advient ? Trop de conditions à remplir, peut-être, oblitérent le sens même à donner à l'avenir. S'y ajoutent encore les formes rebelles, vraiment insaisissables.

Ce sont les ombres. A aucun autre peuple je ne voudrais appartenir. Longtemps et maintenant soudain, elles ont représenté l'instant fatal où la lumière viendrait. En regardant loin derrière, je les vois se profiler sur l'écran de mon cinéma, savoureuses, exquises, me sortant toujours de l'aveugle confusion sur laquelle mon esprit jouait comme un chat avec une souris.

28 août

Parlant de la guerre du Golfe Persique entre nous, chacun voyait les prémisses d'un conflit d'une grande ampleur. Chacun en cherchait surtout les causes. Notre pays marchand de canons pouvait maintenant s'offusquer et invoquer les règles de droit international. Mais les mots ne savent pas rendre ce *goussement* dont fait preuve l'hypocrisie face à elle-même. Et je n'ai pas peur d'incriminer notre faute à tous. D'ailleurs, les métros ne se sont pas arrêtés et notre intérêt n'a même pas diminué, au contraire peut-être, pour toutes les affaires qui font marcher le commerce. Me voilà mûr pour apprécier l'art du roman.

Quand Fanny m'a téléphoné, je lui ai dit, en plaisantant, de donner deux baffes à Julien de ma part. Il m'a entendu et provoqué en duel. J'ai alors proposé un duel à la lance. Chaque assaillant s'élancera de l'extrémité de l'arche du pont métallique qui surplombe le boulevard de la Chapelle au bout de la rue d'Aubervilliers.

On ne peut jamais dire ou faire une chose une seule fois, mais il ne faut le répéter à personne ! Même si ce n'était pas vrai, on ne saurait imaginer meilleur renoncement. Aussi toute vie se dirige-t-elle, comme après ce temps, vers la belle Margaux.

29 août

Avoir l'esprit mathématique (comme Pascal). Est-ce trouver un chemin et, à l'intérieur de celui-ci, un lièvre à débusquer, entre la parole et l'écrit ? Pourtant, je ne m'y entends pas assez dans la discipline des sciences. De sorte, on ne comprend rien du monde si l'on ne se détourne du modèle existant imposé.

30 août

De deux choses l'une : ou l'on rature et corrige à l'excès, ou l'on désire (le verbe n'est pas trop fort) passer à la postérité en légant des paperasseries (sans adjectif). C'est justement en écrivant ces mots que j'ai senti une ombre passer dans mon dos.

Allégorie (?)

Margaux m'a rendu visite ce matin. Nous nous sommes longuement embrassés, comme si nos lèvres s'accouplaient et nous avalaient.

L'image d'un plombier qui devait venir réparer une fuite nous empêchait d'aller plus loin que nos baisers. Des tous nos désirs, nous nous amusons de cette situation.

L'attente, je le sais maintenant, est la matière de l'amour. D'ailleurs le plombier n'est pas arrivé et nous sommes partis sans plus avoir aucune résistance à nous opposer.

31 août

Modestie domestique

On ne me comprendra pas mieux que moi, malgré l'idée que j'avais déjà en tête de retrouver à mon chevet tous ceux que j'avais aimés. On aura beau jeu de croire sans trop se forcer, mais je ne m'en soucie guère, que j'avais laissé des pans entiers de ma personnalité dans l'ombre. Ainsi ce que toutes sortes de raisons m'avaient empêché de dire sera à mettre à mon dossier. Je me doute que chacun saura trouver la pièce qui lui conviendra pour colorer ou noircir le tableau. Alors les rôles s'inverseront. Moi qui ne serai plus là, je devinerai que l'objet de la connaissance se retournera naturellement vers son sujet. Une nouvelle quête, beaucoup plus créatrice, en naîtra par réfléchissement. Il sera même trop tard pour ne plus me faire penser que je voulais rendre service.

3 septembre

Ma transformation court le risque de me rendre pathétique. Et je ne sais plus comment définir mon désir d'être plus différent d'autrui en devenant un autre. Il faudra dire que si le temps s'était fait attendre, il était arrivé aussi somptueux et éclatant que pour un conte de fée. Qu'importe maintenant la nature des personnages, sinon qu'en puisant dans leur amour, j'obtiendrai un partage. Non seulement je ne me sentirai plus hors de moi-même mais encore je supporterai mieux toutes les comparaisons. Mon rêve de poète enfin se réalise. A moi de ne pas le poursuivre. Je ne croyais pas si bien dire en voulant disparaître, puisque le plaisir, absent au début, s'emparera du reste.

4 septembre

Voilà une année, j'ouvrais mon journal. Ce matin je suis allé faire relier, rue La Fayette, trois exemplaires de mon manuscrit dactylographié de poèmes. Aucun des jours passé ne m'a encore donné un titre. Il faut que j'en trouve un avant minuit, même le plus stupide, afin de souffler à ma façon une première bougie sur le gâteau de mes mots. En un année, j'ai patiemment appris à souffler sur des bougies gorgées d'eau. J'ai mené ma barque à peu près où je voulais. Que d'amours j'ai approchés ! En chacun, je croyais découvrir un nouveau monde qui aurait convenu à tout homme. L'acquisition de cette liberté n'a pas été seulement immatérielle et gratuite. Comme j'aurais dû l'écrire ici ou là, mais un mauvais de l'humour m'en empêchait, j'abordais en toute prudence un nouvel âge. Tout en sentant bien que la fatalité de l'humanité n'était pas disposée au bonheur, j'ai quand même retenu ma place pour le voyage. La vérité

verra. Margaux aussi, car moi j'ignore tout de l'avenir, hormis son meilleur passé.

A minuit passé, je n'ai toujours pas trouvé un titre. Quelques mots ont effleuré mon esprit :

- effort
- main
- lune
- sans titre
- peintures.

Pour l'enquête, les recherches continuent.

5 septembre

Soit l'on s'abrite soit l'on vit dans un état de perpétuelle séparation.

Mais en aucune façon on ne peut écrire sur quelque chose qui ne signale pas un danger.

Moins c'est, mieux c'est l'autre.

6 septembre

Je montre toutes mes failles. Pourquoi donc croyais-je bien écrire et penser mal ? Oui, je voulais parfois hâter le temps et être demain. Je constatais même que l'excès de raison et de jugement ne tuait pas les sentiments. Ce n'était plus contre ma solitude que je luttais. Devant un ennemi imaginaire, j'étais surtout incapable d'admirables défaillances qui m'auraient aidé à mieux repartir. Mécaniquement, je répétais qu'il n'est jamais besoin de comprendre. J'allais oublier que je me faisais presque en totalité à la séduction et à la volupté. L'une m'évoquait une fenêtre, l'autre de magnifiques jambes. D'imprudentes métaphores, certaines très réelles, qui en découlaient n'arrangeraient rien à mon impatience amoureuse.

7 septembre

Il semble bien, mais personne n'ose jamais trop se l'avouer, qu'il arrive un moment où tout dialogue est devenu impossible même avec l'être qu'on a aimé le plus. D'ailleurs, l'amour naît souvent de pareille origine. Je rêve de joindre ces deux extrémités le plus paisiblement et tardivement possible.

Le titre du recueil avance. Il y figurera le mot *nuage*. Au début, je voulais y mettre un accent circonflexe : nuâge. Mais ce serait prendre le lecteur pour un naïf ou un imbécile. Aurore m'a dit que Sagan avait déjà employé ce terme pour un de ces romans. Elle n'était pas sûre et n'a pu vérifier. Peut-être, quand même, sera-t-il mieux d'ajouter une formule introductrice, par exemple :

- *Le titre des nuages*
- *La part des nuages*
- *Le tour des nuages*
- *Un feu de nuages*

etc. J'aime bien encore *Le sens des nuages*, quoique ce titre me ressemble trop.

9 septembre

A propos de Margaux.

D'abord on aime. L'amour, c'est comme une brume matinale. Elle enveloppe tous les autres sentiments. La belle journée qu'elle annonce durera plus longtemps que tout ce qu'on imaginait.

D'aucuns limiteront le sens du message à un aveuglement. Trop de lumière, je présume, crée une nouvelle source de lumière.

Ce qu'on aimait le plus en réalité se tenait dans l'intelligence de l'autre. Mais on pressentait secrètement que rien ne serait plus difficile à atteindre, sinon en retrouvant toujours une raison de ne pas se mesurer à soi-même.

10 septembre

La plupart du temps, on écrit pour se raconter des histoires. On voudrait faire part qu'on est seul à en réchapper. Mais ça ne se fait plus. Car ceux qui ne suivent pas la mode sont toujours les plus nombreux. C'est ma façon de concevoir la lecture.

12 septembre

Un nombre de pierres. Notre monde en prendra son unité de mesure. Il nous faudra éliminer tout ce qui traînera encore de métallique. L'idée même d'utopie se déposera au fond des tombes pitoyables des maîtres excités. Quoi de plus classique qu'une démonstration où le temps s'est arrêté ! On ne peut réfléchir sur l'avenir qu'en ignorant l'avenir. La vie commence. Pour l'instant, je ne vois pas d'autre fin.

Ecrire en vitesse a des inconvénients. Je devrais sans doute creuser la perception que j'ai de moi-même quand je me trouve de faux airs de vaurien.

De même, il n'est pas normal que je considère comme malade ma manie de partir des métaphores et non pas d'y aboutir.

A vrai dire, mon esprit oscille entre la critique et la métaphore systématiques.

Pour en revenir à l'utopie, ma nature s'y plairait. Ma sincérité m'invite même à dire que je m'y plais.

13 septembre

Je ne sais pas faire le bilan d'une journée. Aurai-je le coup pour faire celui d'une plus longue période ? Ce matin, j'étais tombé par hasard sur un autre 13 septembre, en 1889, date de naissance de Pierre Reverdy. Si l'on m'apparente un jour à quelqu'un – solitairement parlant – j'aimerais assez qu'on pense à ce poète. Mais il ne faudra pas oublier de m'attribuer une fibre hypocrite, comme on me le disait. Et de Reverdy, que puis-je confier qui donne envie de le

découvrir ? Après tout, ce n'est pas mon rôle, moi qui ai tellement tempêté contre les professeurs de lettres. Alors on croira que je me défile. Pourtant, j'aime Reverdy en tenue de footballeur, maillot 10, créateur d'images, distributeur automatique de poésie, en même temps que préposé au panneau d'affichage pour l'inauguration permanente du joli score des mots. Le poète ne fréquente pas les vestiaires. Sans plus tarder, il passe à côté de la réalité et de son arsenal de choses essentielles. De ses doutes jaillit l'écrasante vacuité. Il est vrai qu'après elle le temps même devient très facile. Il suffit de croire que c'est un livre ou un rêve pour que tout recommence (à devenir pénible).

Je chausse les mules de la modération.

Donne-une arme à ton ami. S'il ne te la rend pas aussitôt, il la retournera tôt ou tard contre toi. Jette donc toutes tes armes pour mieux apprendre à te protéger, toi et aussi ton ami.

17 septembre

S'écrit ce que mémoire peut dire.

Bigre, bigre ! il n'y a rien à croire, même pas la vérité.

Pour cacher ses faiblesses et pratiquer l'erreur, le poète s'intitule professeur de mensonges.

Il y a toujours une main devant soi qui cherche un peigne au fond d'un sac.

Le plus têtu conduit son âne à l'écurie comme s'il était à un autre.

Dans un sens, on ne sait être propriétaire que de son malheur.

19 septembre

Appelons donc ce travail sur mon esprit lecture et non plus écriture.

20 septembre

Ce retour à la lumière est la peur de l'ombre.

Cette débauche de sentiments un manteau de septembre.

Cette suite de faux pas une bonne parole.

La peur de l'ombre seule évite la pagaille.

Jouez avec moi sinon avec ma dépouille.

Dédaigneuses avarices, crasses, spectres, rage de vivre, rage de devenir, vous vous êtes noyés dans un trou d'eau.

Trouillards !

Ne voyez-vous pas que la peur va sans ombre et que l'ombre tremble de peur ? Au diable l'apparence.

Il est rare que je lise le journal sans porter mon regard sur les annonces du *Carnet*. Les actes de mariage, de naissance ou de décès, par leurs formulations, leurs listes de parents ou de proches, leurs formulations, leurs listes de parents ou de proches, leurs notices biographiques par les morts qui le méritent et dont les anciens diplômes ou titres et décorations diverses montrent une dernière fois , on se demande pourquoi, l'entière pérennité et puissance, oui ces phrases en italique, religieuses ou laïques, placides ou sévères, comme si c'était moi qu'on saluait, me laissent toujours dans le gosier l'amertume des disparitions prématurées et de la mémoire souillée. Confrontés aux autres événements relatés dans le journal, ces mots m'apparaissent souvent comme en rapport avec la poésie. Avec quelque bizarre curiosité, je recherche les citations des évangiles, les bouts rimés, les apostrophes assassines ou débiles. Hier j'ai été ému en lisant cette annonce d'un anniversaire, suivie de quelques vers d'un poète qui m'est très cher entre tous :

« Jean-Louis Garnaud mourait il y a deux ans. »

*« Je voudrais te parler cristal fêlé hurlant
comme un chien dans une nuit de draps battants
comme un bateau démâté que la mousse de mer commence
d'envahir »*

Benjamin Péret

Dans l'esthétique d'une nécessaire et salutaire morbidité, je ne vois rien à ajouter, sinon en malmenant l'immortel escroc de l'âme.

23 septembre

Margaux et moi avons passé le week-end ensemble, sans Solène. Maintenant, nous ne nous quittons presque plus, et j'en oublie même d'écrire. De Margaux, j'aimerais dire qu'elle comble mes lacunes. S'ensuit une correspondance entre nous deux où je ne me sens jamais perdu ni entraîné vers des abîmes qu'on a bien tort souvent, moi le premier, de prétendre qu'ils apportent l'amour. De Margaux, j'aimerais attester, témoigner même, qu'elle ne cesse de m'attirer. Elle dispose d'une intelligence tournée vers l'autre. De ses grands yeux bleus scintille une clarté nouvelle que je n'avais jamais connue jusque-là. Chaque fois que je m'y baigne je vois que Margaux m'invite avec elle et se déclare prête à partir avec moi.

25 septembre

Toujours écrire, toujours aimer. Le temps est notre seule réjouissance. Pas de propriété sans faille, je ne m'attends plus.

26 septembre

Louanges de Margaux, emblèmes de l'autre. Qui a suivi le cours d'un fleuve reconnaît que les méandres de la pensée facilitent les paroles. Tous les affluents de l'amour musardent.

Toujours aussi craintif, Truffo se dérobe devant un homme plutôt correcte d'allure qui s'approche pour le caresser.

– Je ne vais pas t'emmener lui dit cette personne. Je n'arrive déjà pas à me nourrir moi-même, comment ferai-je avec un chien ?

Puis, poliment, l'homme me salue emportant avec son sourire ses secrets et sa misère.

28 septembre

N'en déplaise à mon meilleur allié, le poète André Breton, la beauté, même par provocation, ne sera pas convulsive. Combien je préfère le calme à la convulsion et peut-être, mais ce n'est pas vérifiable, la nature à l'homme ! C'est tout le charme des collections, des capsules de bouteilles aux paquets de cigarettes, de montrer que plus les nombres et les diversités augmentent plus les beautés cultivent l'art de vivre.

Dans la paix et la passivité, on embellit. Mais est-ce ici ou ailleurs, demain ou jamais ?

29 septembre

Le pire pour moi serait qu'on bâtit un système philosophique ou autre autour de mon discours. Je n'en ai pas assez, qu'on me pardonne, de ce sens de la propriété qu'on retrouve partout, de tout temps, jusqu'au plus profond de l'honnêteté, pour qu'on puisse suggérer exagérer mes constructions intellectuelles. Aussi n'avancerait-on rien d'étaler ma féminité. Car le paradoxe s'y plaît de nous reprendre aussitôt ce que nous avons donné. Le mal vient de là. Le bien, en effet, peut toujours attendre.

La beauté, si on la désire vraiment, est subversive.

Dans sa chambre, Solène gonfle un petit ballon. Elle m'a mis un masque de souris sur le front.

– Mets ça dans ta bouche, me dit-elle, en m'y ôtant le capuchon de mon stylo qu'elle jette sur son lit.

A présent, elle parle toute seule.

– C'est un cadeau pour toi, me fait-elle encore ? Tu vas voir. Regarde. Tiens, Maurice !

Puis elle reprend aussitôt le petit canard en plastique qu'elle vient de me tendre.

– Il y en a plus de cadeau, continue de dire Solène en passant à un autre jeu.

Livraison d'une nouvelle machine à laver le linge, de marque Candy, chez Margaux. Un problème survient avec l'impossibilité de la brancher au robinet « autoperceur » déficient. Décidée de le remplacer, Margaux part en voiture en acheter un nouveau. Me voici donc seul dans son appartement à regarder la télévision. D'abord un reportage sur James Dean, mort à 24 ans, il y a 35 ans, et devenu l'idole que l'on sait. Les témoignages sur les circonstances de la mort

de l'acteur au volant de sa Porsche montrent comment s'est créée la légende et fabriqué le produit. Puis ce sont les actualités, avec le blocus de l'Irak. Que de platitudes quand même dans la façon d'exposer la complexité des choses ! C'est un reproche que je m'adresse souvent. Margaux est de retour. Non sans difficulté nous changeons le robinet et, oh miracle, la machine peut être mise en marche pour son premier lavage.

30 septembre

Les illusions perdues n'existent pas. Toutes sont introuvables. La mémoire les sélectionne entre les sentiments. Mais je serai toujours surpris d'apprendre que tel homme accablé puisse accomplir une œuvre gaie ou tout au moins stable. Ce sont les guides qui décontenancent l'univers.

1^{er} octobre

Qu'importe au juste de me retrouver seul avec moi-même au buffet de la gare de Meaux pour y déjeuner une « choucroute directe », comme a dit le garçon ! Qu'importe, en l'attendant, de me rincer la gorge de bière fraîche et d'entendre le haut-parleur annoncer un train, direct lui aussi, pour Paris au quai 2 ! Lui, à ma gauche, mon voisin, il vérifie l'addition de son repas et range soigneusement le ticket de caisse dans son portefeuille ! J'ai écrit une lettre à Margaux, où tout ça ne figure pas, ni le reste de nos inquiétudes sur une déflagration militaire en Irak. Mais aussi je regarde de plus en plus le temps qui passe comme un homme en fuite. En résumé, j'ai hâte de ne rien regretter. Partir, oui, en suivant à la trace cet écornifleur.

Hier j'ai relevé dans le *Journal du Dimanche* le palmarès des personnalités les plus populaires de notre pays, celles qui comptent le plus ou qu'on aime le mieux. Arrivent en tête, dans cet ordre, un explorateur (le Commandant Cousteau), un saint Vincent de Paul (l'abbé Pierre), un médecin (le professeur Schwartzenberg) et un volcanologue (Haroun Tazieff). Rien que des aventuriers médiatiques, de l'eau, de l'âme, du corps et du feu. Ne nous plaignons pas trop, car on aurait tout de même pas compris que figurât un Michel Leiris, pionnier de l'écriture, son héraut malgré elle.

2 octobre

Au début où j'écrivais, l'une de mes craintes, plus oppressante encore que celle d'imiter les autres, était de me répéter. Aujourd'hui, alors que je me répète sans doute plus que jamais, cette frayeur a disparu. Comme la plupart du monde, j'assume mes faiblesses et contradictions. L'inflexibilité opère en moi sa lente victoire sur les peurs, m'aidant en connaissances virtuelles.

3 octobre

Pourquoi n'ai-je pas tout bonnement renoncé ou refusé à parler de moi dans ma réalité et, comme on disait jadis, dans mon plus simple

appareil ? Avais-je un jour entendu les cloches et les sirènes qui m'incitaient à tout suspendre ? Je ne dois pas y penser toujours. Et d'abord, voit-on sur mon visage les liens que je tisse avec autrui ? Sent-on comme je me rapproche de n'importe qui avec l'espoir et le dérisoire secret de retrouver un être disparu ?

Je me tiens prêt à dire que la beauté n'est jamais sûre, et à le prouver en me brisant dessus, dépourvu d'humanité.

4 octobre

On finit vite par faire et dire n'importe quoi. Peut-être même n'agit-on que pour oublier qui l'on est. Par une simple règle de calcul, on apprend souvent à mieux se tenir en société, mais pas à éviter le pire. Tout repose donc sur le bien-fondé des incompréhensions. A ma manière, j'existe pour interdire qu'on leur donne des taloches.

5 octobre

Départ pour Troyes tout à l'heure, avec Margaux et Solène. Elles vont dans leur famille, moi dans la mienne. C'est le premier voyage ensemble. Tout ce qu'on fait pour la première fois est du domaine de la mémoire, et de rien d'autre. La beauté aussi.

6 octobre

Banalité cette règle de vie en communauté qui stipule que celui qui crie le plus fort se fait entendre. Encore une façon de dire que ce monde n'est pas le mien et que la recherche du profit engendre celle du gâchis.

17h45. J'entre dans l'église Saint-Nicolas de Troyes et m'assois tout au fond. Une dizaine de personnes très disséminées assiste à une messe que semble officier ou préparer une femme qui ne cesse de répéter : « *Je vous salue Marie pleine de grâces. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.* » Cette répétition me deviendrait presque insupportable si je n'observais deux enfants qui se parlent en se penchant tour à tour l'un vers l'autre. La fillette, vêtue d'un gilet jaune vif, s'agite et se retourne sans arrêt vers un garçon, plus sage et un peu plus âgé qu'elle. La petite fille se lève. Elle se promène entre les travées en se tordant le nez de ses deux mains. Elle a vu que je la regardais et a rejoint sa place toujours aussi turbulente. A côté des enfants, un vieux prêtre en soutane discute avec un homme, sans doute le père des enfants. Quelques femmes en noir, au premier rang, répètent les paroles de la dame. Les enfants embrassent le prêtre. Suivant l'exemple de leur père, ils s'agenouillent en quittant l'église. Mes trois personnages ne sont toujours pas sortis. Ils feuilletent quelques documents diocésains dans les présentoirs.

En descendant la rue Emile Zola, devant la vitrine d'une librairie, je réfléchis sur les paroles entendues dans l'église, sans savoir s'il faut les mettre en relation avec le petit nombre de personnes qui la remplissaient. Arrivé à l'Hôtel-Dieu, j'entre dans une exposition d'art

contemporain. Je découvre le sculpteur Gina Pane. Dans le solitude des lieux, je remarque là aussi le côté religieux, il doit falloir dire mystique, des œuvres, traité avec modernisme : François d'Assise trois fois aux blessures stigmatisé. C'est un triptyque en verre et fer électrozingué (1985-87). En bas-relief, trois planches représentent le martyr allongé dans des formes où n'apparaissent vraiment que les cercles symbolisant le drame du saint. Cette sorte d'épuration m'enchanté quelque secondes. Mais je suis trop pressé de rejoindre Margaux pour méditer sur les rapports qu'entretient l'art pour le salut de la chrétienté.

Il est 18h30. A l'heure convenue, je gare la voiture devant la maison d'où sort Margaux.

8 octobre

Absence de signe est source de joie.

Me voici tel que j'aurais voulu être : changement de propriétaire.

Je ne me permets pas de trouver un nom pour ce nouveau café.

9 octobre

Dans mon hôtel les Ambassadeurs, face à la mer, je ne sais même plus si je suis à Saint-Malo. La mer, elle est là, sous mes yeux, qui me regarde, dans la nuit. La mer, je l'entends à peine maintenant derrière ma fenêtre à double vitrage. Saint-Malo ne me comprend pas. La mer, oui. Comme tout est idiot. Alors, ça voudrait dire que je ne changerai pas, que Margaux non plus. Mais encore, à toi Solène, je te confie à l'oreille : tout est beau au moment d'écrire. On sent l'étoile qu'on aime briller dans la direction du soleil. Tu ne m'ôteras pas de l'idée qu'il m'arrive de voir clair.

10 octobre

A Saint-Malo, j'ai quelques remords de ne pas mener une vie d'artiste. Mais la bohème ne m'a jamais tenté, lui ayant toujours préféré le confort des paysages immobiles, y compris ceux des êtres humains. Peut-être aussi ai-je trop eu tendance à guetter en moi l'instant de la défaillance qui n'arrivait pas. Je m'en consolais en me fortifiant dans l'idée de choisir les chemins creux de la liberté.

11 octobre

Octavio Paz, prix Nobel de littérature ! Malgré mon irrespect pour toutes les récompenses, je ne puis m'empêcher de ressentir un malin plaisir à voir un grand poète reconnu par des « amateurs éclairés ». Je sens aussi ce bon air auquel je n'échappais pas quand j'étais écolier et qui me soufflait sa chaleur lors des remises de prix ou des mentions honorables. (Qui dira jamais le charme feutré du mot accessit ?) Ici, ai-je tort ou raison de le croire et de m'en réjouir ?, il me semble que c'est le surréalisme, partiellement bien entendu, qui vient enfin de trouver son écho et son empreinte dans le monde.

12 octobre

Sur les bords de la Marne, je regarde un instant les joueurs de boules et essaie de comprendre, en dépit du temps estival qui les a fait sortir, ce qui les réunit. Parmi les nombreuses raisons, celle qui me convient le mieux me fait honte à moi-même. Car je veux parler, d'une façon générale et non plus limitée aux boulistes, des efforts que chacun entreprend pour rivaliser avec autrui. Mais quelle mouche me pique de croire, à tort, que le malheur du monde provient de la médiocrité d'un tel ou d'un tel, ou de la manière qu'on emploie pour tirer son épingle du jeu ? Pourtant je maintiens que les raisons de ma froide colère sont à chercher dans les affres de l'individualisme. En guise de répit, qu'on m'accorde que la victoire de la dialectique donne la mort.

13 octobre

En fait, si nous regardons bien, tout se passe sans nous, comme si nous n'existions pas.

Seulement, cette règle n'est pas extensible dans la mesure où nous apportons tous notre pierre à l'édifice.

Alors, humbles ou désespérés selon les caractères, nous continuons de vivre.

14 octobre

Vingt mots, maux vains

Comme il donne la vie

L'amour sauve le monde

Et maintient la bonne distance

Qui nous sépare de demain.

15 octobre

Légèrement en avance pour prendre mon train, je remonte à contre-courant l'avenue qui mène à la gare de Chelles. Je regarde les gens qui se pressent et ne me voient pas. Devant le bar PMU, je ramasse une feuille du *Paris-Turf* d'hier que je parcours vite et mets dans ma mallette. En marchant, je découvre les vitrines des magasins encore fermés. Je m'aperçois que je lis beaucoup les noms des boutiques et des rues. Le fleuriste « Aux mille fleurs » jouxte l'allée des Roses, petite voie en impasse au bout de laquelle se repose encore un jardinet tout de rouge fleuri. Des chaises blanches ont été renversées sur une table pour la préserver de l'humidité. Un haut cèdre vert prolonge cet enchantement matutinal. Mais vite soudain je rebrousse chemin, car même pour moi l'heure tourne rond.

Le collectionneur Lionel Fournier vient de donner au musée Guimet l'essentiel de ses trésors. Dans un entretien au journal *Le Monde*, il en explique la raison principale : « Par ailleurs, il m'est impossible de fréquenter quotidiennement une philosophie fondée sur le détachement et la mise à distance sans en être imprégné et décider

un jour que l'heure est venue de renoncer au plaisir de la possession. »

A la première lecture, j'ai pleinement souscrit à ces paroles d'une apparente grande sagesse. En les relisant, je suis devenu perplexe. Car il n'y a aucun doute que je n'ai jamais eu un quelconque plaisir à posséder. Bien au contraire même, il m'a toujours semblé que de la possession ou de la propriété, matérielles ou humaines, venaient tous les maux de l'univers.

En cela, je ne serai jamais vrai collectionneur, sinon de pacotille ou encore, si on me comprend bien – et ce n'est pas un éloge que je me décerne – de moi-même.

Être ou non sa propre collection, voilà l'aboutissement de mes pensées.

16 octobre

Quelque chose de naturel dans les extrémités, non pas une force, mais une vitesse d'isolement, délibère en moi. Loin de m'emporter, de m'engloutir, cette messagère décompose toutes les images et m'oblige à suspecter les paroles d'où qu'elles viennent. Ce mini-cinéma veut toujours croire aux vertus du muet, à cause d'une fidélité malade dans les origines. Au bout de cette méthode, on doit pouvoir retrouver la quête d'une déchirure et s'enfuir.

17 octobre

Question carrée : que fait-on ou qu'a-t-on fait de ce dont on ne se souvient plus du tout ?

18 octobre

J'aurais aimé être diplomate.

La folie vient en mangeant.

On ne se lasse pas de vivre, d'où l'expression commune : ce n'est un mystère pour personne.

Les portes, laissons-les se battre entre elles.

Ma raison m'appelle à trop de secours pour qu'elle me tire d'affaire

21 octobre

Beaucoup de gens vivent dans une totale dépendance. C'est ainsi et personne n'y pourra jamais rien. Mais on peut changer une dépendance contre une autre, la sienne contre celle d'une douleur presque disparue. A mesure d'y songer, je comprends mieux qu'on vole au secours de la futilité. Aucune vengeance ne sera assez forte pour me dissuader de vivre libre.

Personne n'est à personne. Plus logiquement encore, rien n'est à rien. En art, tout au moins, on ne renvoie pas la réponse aux lendemains.

22 octobre

Choucas, la chienne de ma mère, venait de mourir. Il y a quinze ans, avec Agathe, on l'avait trouvée, boule de laine noire, sur le marché de Tréguier. Puis je l'avais donnée à ma mère, comme si je l'avais achetée pour elle. Choucas s'était révélée douce et fidèle compagne. Aujourd'hui ma mère pleure sa chienne, et je ne me décide pas, par crainte de sombrer dans la banalité, à lui écrire quelques mots de réconfort. Je songe aussi que la pire des banalités peut-être est encore de ne rien dire. Cela, dans cette circonstance, je ne peux pas le lui dire. Maintenant, en écrivant ces quelques lignes, je sens bien que je peux écrire cette lettre. Je n'ai pas dit que je dois le faire mais, d'une certaine manière, c'est la même chose.

23 octobre

Ne plus savoir quoi faire l'emporte toujours et nous impose sa loi. Combien d'entre nous ont réussi à sortir de ce labyrinthe où seule l'attente subsistait ? Nous avons trop foi en la nature pour la corriger. Ce serait un affront. Nous en avons beaucoup reçu jusqu'à ce jour. Le temps des paroles est venu, croyons-nous. De notre bavardage se signale déjà l'arbre mort. Mais à part lui, nous t'aimons, inconnus.

24 octobre

Penser est agir. Peut-être même n'y a-t-il pas d'action plus pure. Penser épuise. Seule l'écriture n'abîme rien, pourvu qu'on lui serve d'écran. Elle seule tombe juste, étincelle entre toutes les flammes qui nous consomment.

25 octobre

Rares sont les néons qui ne finissent par clignoter sans cesse. Rares aussi les jours qui ne ressemblent pas à des feux clignotants. La plupart de nous mènent une vie de néons. Nous voyons les dangers, nous nous en prévenons, nous les évitons. L'art de vivre a trop longtemps consisté à trouver la meilleure esquivé. Un coup nous nous allumons, un autre nous nous éteignons. Au cœur du voyage, les feux paraissent même irréels, c'est-à-dire protecteurs. Rien de ce qu'on y changera ne s'en offensera longtemps, j'espère.

27 octobre

Curieuse idée d'aller en voiture rendre visite à Pol-Aurélien dans sa clinique de l'Alma. Me voici prisonnier d'encombres, à ne plus savoir quel itinéraire choisir. Il n'y a pas plus pénible circulation que les fins d'après-midi des samedis. Mauvaise idée décidément ! Pourquoi ai-je choisi de prendre par le sud ? Il est 18h20 et les visites finissent à 19h. Trop tard. Tant pis, je renonce. J'irai demain. Il me

reste tout juste le temps de m'arrêter en chemin du côté de la Concorde pour me rendre à l'exposition Picasso au Grand Palais.

Devant les Picasso. Le génie du peintre paraît d'autant plus sûr qu'il n'a pas suivi la voie de l'abstraction (où il aurait été abominable). Picasso transcende. Ses peintures étreignent tout à la fois les êtres et les couleurs. Je sens qu'il a flairé les vrais dangers. Le vieil incorrigible à l'amour a tout sauvé. Picasso a pris la mesure des choses, jusqu'à aimer la vie, dans un long et interminable baiser de soleil. Brûlé plus que quiconque, il a levé nos séquestres.

29 octobre

Tout change.

Les services rendus partent à l'encan.

Il n'y a même plus *l'erreur* de l'être cher qu'on veuille encore rectifier.

Lui seul sait quoi en penser. C'est fête !

S'il se trouve, on n'aura pas le temps de préparer le voyage.

Mieux vaut encore la tisane chaude des clinquantes écritures !

Un restant d'humilité tient tête à l'humaine tragédie.

Le bouchon saute.

De grâce, pas de grande déclaration qui complique l'issue.

30 octobre

De l'autre côté du trottoir, deux hommes se battaient devant mon immeuble. L'un des deux a heurté de la tête la vitrine de la laverie qui s'est cassée sous le choc, sans blesser personne. Les deux hommes ont roulé par terre. Je ne les voyais pas. Quelqu'un qui essayait d'abord de les séparer s'est ensuite rangé dans un camp en donnant des coups par derrière. Aussi vite qu'ils s'étaient opposés, les deux combattants se sont relevés et retirés. Le sac de l'homme qui était seul fut jeté au milieu de la rue. Les deux groupes se sont quittés dans des directions contraires. Je sentais mes genoux vaciller en regardant les hommes se toucher leurs visages tuméfiés. Je ne comprenais pas qu'il manquât à cette violence ordinaire les rituelles invectives.

31 octobre

On n'a pas à penser à son désir. Lui seul va au fil de l'eau et peint de nouveaux reflets.

On ne sait pas plus son désir que celui de l'autre. Toute connaissance commence dans une rencontre de désirs.

Le désir être et le désir avoir brouillent les cartes de l'avenir. Il n'y aura pas de place que pour l'un de ces deux désirs.

3 novembre

Youpi ! En lisant Elias Canetti, *Le cœur secret de l'horloge*, j'apprends que l'auteur, hormis Stendhal, retient Joubert qui est sans doute le seul, parfois, à me faire comprendre une idée de Dieu, comme seule autorité ou supériorité admissible. Youpi ! Me voici maintenant avec Margaux au cinéma Max Linder. Pendant les publicités, assourdissantes, après Kodak le « Voleur de couleurs », les pantalons Lee puis le whisky Campbell, j'écris ces mots futilissimement neutres. Nos sièges portent des titres de films. Margaux s'est assise sur *Kagemusha*, moi sur *Les Sept Mercenaires*. Comme si j'ignorais que j'étais un cow-boy ou plutôt un acteur de westerns ! Mon enfance s'en souvient encore de me rêver d'évasion. La lumière s'éteint. Youpi ! Le film *Sailor et Lula* va commencer et notre rêve en prendre encore un sérieux coup au moral.

4 novembre

Je n'ai pas du tout le sens paysan. L'art de la récolte, s'il en est, me fait fuir. Se l'entendre dire, pourtant, ou se le voir reprocher, donne envie de se corriger. Enfin, quitter sa peau de renard prédateur pour revêtir un habit de plumes. Cocorico ! Si seulement on pouvait se passer de vivre des autres.

5 novembre

Le bât blesse quand tout repose sur l'éducation. Dans cette formule, on ne précise pas d'ailleurs s'il s'agit de l'éducation reçue ou donnée. Et c'est là notre seule chance de croire et seule raison d'espérer que nous pouvons encore changer. Ne nous demandons pas par conséquent s'il existe ici ou là une volonté et un désir de changement. Nos fondations sont conservatrices par nature. Mais pas le reste, notre survivance d'espoirs...

La mort est l'ingrédient suprême qui accompagne tous les plats. La figure de cristal lui sied le mieux. On peut même certainement trouver la mort belle. Être heureux comme un mort protégerait à jamais du froid. Point de béquilles pour passer à l'abordage ! Longtemps encore s'effeuillent les marguerites.

6 novembre

Vers 19h hier à Montfermeil, en promenant Truffo et en longeant l'immeuble de Margaux, j'ai été le témoin oculaire d'un phénomène lumineux en plein ciel. Il faisait nuit et des lumières se déplaçaient à la verticale vers l'ouest. Il y avait une géométrie tout à fait remarquable dans cette vision et même une indéniable symétrie. Etoiles, comètes, météorites, fusées, satellites, avions, feux d'artifice, toutes ces hypothèses ont traversé mon esprit. Mon éblouissement fut réel mais de courte durée puisque sitôt rentré j'oubliai même d'en aviser Margaux et Solène. C'est seulement ce matin en écoutant la radio relater l'événement observé partout ou presque que je m'en suis souvenu et ai fait part à Margaux de mon témoignage. Elle a paru

fort incrédule, pensant que je lui racontais des histoires. Est-ce le signe qu'elle me connaît mal ? Car j'avais assimilé ce phénomène à un moment d'existence tout à fait naturel et sans contestation possible. Je n'avais pas crié ma surprise, encore moins ma stupeur, dans la mesure où je me tiens toujours prêt, plus ou moins, à observer les merveilles du monde. N'en parlons plus.

7 novembre

Sauvons tout ce que nous pouvons, il en restera toujours assez pour en rire ou en jeter.

L'amour porte un chapeau mou, en forme d'aspirateur.

8 novembre

Pour créer un nouveau besoin ou répondre à une envie, on préfère souvent augmenter le nombre. Mais j'ai remarqué qu'en beaucoup d'occasions on s'arrêtait au chiffre deux. Mon propos serait bien de le déplorer si moi-même je ne m'adonnais pas à cette gymnastique. Aussi, avant qu'on cesse de me croire, j'attends tout de la tempérance. Elle au moins n'arrive pas la seconde.

10 novembre

Remarquons encore que la vertu de tempérance, s'il s'agit de cela, s'obtient par endurance et persévérance. J'ai du mal à croire qu'on puisse acquérir quoi que ce soit dans la souffrance.

11 novembre

Jusqu'à quand m'animeront cette naïveté et cette ferveur de guetter en quiconque le moment d'une divagation propice ? Non pas que j'aie voulu la défaillance ou le dérapage pour me prouver que j'en étais à l'abri. Il est rassurant aussi de regarder comment chacun ostensiblement échappe à la fausse crevasse d'une déraison. De toute manière, on pourra témoigner que je savais faire le fou et m'imiter dans un pur numéro de laisser-aller. Et quel dommage par-dessus le marché que je chante faux !

12 novembre

Vivre de poèmes voyageurs. Rencontrer l'idée dépanneuse au garage des mots, entre la langue et les dents. Perdre patience, mais pas trop, en échouant de transformer tous les mots propres. Savoir renoncer, oui, voilà le mot de passe.

Je crois que j'accepterai volontiers qu'on puisse mettre un temps infini à commencer un travail. On verra ainsi de quelle cruauté je suis capable !

Je ne cesse de me tromper. Même pour cela, pauvre prétentieux, je n'ai besoin de personne.

Me séduira celle ou celui qui, sans le dire, se prétendra meilleur que Jean-Jacques Rousseau.

13 novembre

Les nuages récidivistes ce soir ont laissé la nuit bleue. Margaux m'avait pris les mains qu'elle avait trouvées chaudes. Si on se souvient bien, le temps s'était radouci, coupé d'averses fines, de bruine et de buée. Margaux, peu bavarde, sautait par-dessus les flaquas de nos paroles. La télé parlait de manifestations lycéennes et des débordements qui avaient provoqué toute une série de manifestations classiques : vitrines brisées, voitures incendiées, magasins pillés, policiers blessés, etc. On avait montré un romancier, Philippe Labro, favori au prix Goncourt, défendre les valeurs séculaires de fraternité et de solidarité. Quand la nuit apparaît, il vaut mieux que le ciel s'assombrisse. On n'est plus des enfants, disent-ils, tandis que ma tête repose sur le corps de Margaux, déjà dans les songes. Le jour bleu se termine entre nous, amoureusement.

14 novembre

Le vertige que donnent les grandes œuvres ouvre les yeux comme à travers les cimes des arbres. Le ciel y perce, déjà, à qui croit s'y blottir. Au début, elles ne font jamais mal, n'ayant que trop rarement l'autorité nécessaire. Après, à l'intérieur, on peut dire que les choses se gâtent. On ne les apprécie que trop. Benoitement, on les ruine même par les forces qui les avaient rendues si originales. Alors on les abandonne. A toi, Margaux, je te confie qu'on les garde au plus profond de son cœur.

15 novembre

En tombant, Solène s'est fait une bosse derrière la tête.
– Ne touche pas, tu me saignes, m'a-t-elle dit en sanglotant.

J'envie ceux qui m'envient. Je n'ai pas d'autre envie ou si peu que je ne m'en soucie guère. Du reste, tout me dépasse.

16 novembre

En gros, je cours après une bonne présentation. J'ai beaucoup cru en l'idée qu'un travail bien présenté pouvait procurer un vif plaisir que rien ne saurait plus contrarier. Mais j'ai poussé jusqu'à l'extrême cette attitude en privilégiant plus souvent la forme que le fond. Opérant ainsi, je me mettais à vénérer les commencements, à ne pas leur trouver de suite et à ne pas choisir mon camp. Il me fallait alors interroger mon entourage. Allez donc savoir ce qu'on entend par présentation. Que de vaines tracasseries pour définir un style ou une culture de l'apparence ! J'en arrivais presque à vouloir salir et ternir ma propre image. On me ramenait vite à la raison en me promettant des récompenses, comme de participer aux prochains défilés du monde. Pourtant, on manquait encore de programmes.

17 novembre

Il faut continuer à donner toute leur chance aux rudiments. Les premiers de tous, selon les duretés du temps, restent les reniements. Chaque psychologue nous répète qu'il n'est pas de maturité sans rejet. Dans ce sens, tout l'héritage de nos aînés, au lieu de nous revenir individuellement, devrait faire partie d'un mont de piété littéral. Les seconds rudiments comportent plus de risques puisqu'ils veulent que chacun abuse de ses goûts. Tout nous incite à mieux aimer ce que nous aimons déjà. Le mont de piété s'affiche. Le peintre a imaginé pour le représenter une succession de ponts. L'éternel rêveur que je suis, dans l'attente d'un réveil modèle, unique, définitif, joue les rudiments à saut de mouton. Dis, Monsieur, dessine-moi un rudiment.

Tout à l'heure, dans le RER, entre les stations gare du Nord et Les Halles, se reflétait mon visage. Je le découvrais plus fatigué que d'habitude. Des boursoflures et des cernes apparaissaient, encore disloqués derrière l'âge. C'est mon masque mortuaire, me disais-je en ricanant. La mort, c'est chic. La vie aussi, comme une chouette.

18 novembre

Dimanche. Je n'arrive pas à formuler comme il me plairait la pensée qui me vient sur l'éveil de mes sensations sur ma prime jeunesse. Dans les fêtes foraines sont nés, de manière durable pour le moins, mes éblouissements et leurs contrariétés. Devant les vitrines de ces jeux où des hommes de tous âges essayaient d'attraper à l'aide de pinces mécaniques et articulées à l'électricité toutes sortes d'objets brillants, en général des montres, mes yeux rêvaient par tous les sens des désirs. Ils me disaient que moi seul pouvais manier avec habileté les manettes et recueillir les bijoux pour les offrir à mon père ou à ma mère afin de leur montrer que je n'étais pas un méchant garnement.

19 novembre

A l'annonce de ma mort, on pourra rouvrir toutes mes parenthèses.

Les catalogues de jouets disent mieux que moi ce que je pense de tout.

Je suis rarement content de moi et je parle encore moins avec moi-même comme avec quelqu'un d'autre. Quand je me rompe, il est trop tard pour que je rattrape l'erreur. C'est ma manière de m'accrocher au passé comme à un sable mouvant.

De l'attraction foraine que j'évoquais hier, avec ses insaisissables quincailleries et ses coûteux énervements, j'oubliais de préciser qu'elle se situait juste à côté d'un marchand de pop-corn et de barbe à papa d'un rose collant aux lèvres mouillées.

20 novembre

La tête redressée, on cherche des empreintes avant d'en laisser, tant bien que mal. On regarde dedans ou dehors, mais rarement à côté, les espaces vides et pleins réservés aux solutions. La route mène aux encouragements. Le temps du pardon succède à la manipulation des cartes.

21 novembre

Soudain le mot « vrai » m'irrite. Un « vrai » homme et un « vrai » roman m'induisent en erreur. Je crois même que je les préférerais l'un et l'autre plus faux que nature. Une fois n'est pas coutume, je découple les sens qui parlent trop bien. Pour tout dire, c'est hors du champ des vérités que se place mon inventaire inventif. Il y a des fois où je m'étonne moi-même d'arborer un insigne pour un ralliement tardif aux épopées collectives comme bonsoir.

22 novembre

Un jour comme un autre, en lisant mon journal *Le Monde*.

Page 2 : « *Découverte d'ossements qui pourraient être ceux de soldats de Napoléon. Des piles de squelettes humains ont été mis au jour, au cœur de travaux sur un site de déchets toxiques près de Chatham (Kent), dans le sud-ouest de l'Angleterre.* »

Page 4 : « *La guérilla salvadorienne a lancé mardi 20 novembre une importante offensive militaire destinée, selon les milieux politiques, à faire la démonstration de sa capacité d'attaque au moment où les négociations de paix engagées avec le gouvernement paraissent s'enliser.* »

Page 6 : « *Les Etats-Unis redoublent d'efforts pour obtenir un accord sur le recours à la force contre l'Irak.* »

Page 6 : « *Le vice-ministre soviétique des affaires étrangères, M. Vladimir Petrovsky, a appelé l'Irak à « comprendre ses responsabilités » et à faire preuve de courage politique en se retirant du Koweït, car, a-t-il dit, « il reste très peu de temps » avant un affrontement militaire.* »

Page 6 : « *Un majorité de 54% d'Américains approuveraient une guerre contre l'Irak si elle visait à l'empêcher de se doter de l'arme nucléaire, un but que le président George Bush n'a pas pris en compte jusqu'à présent, selon un sondage publié mardi 20 novembre par le New York Times.* »

Page 6 : « *Pour le général Colin Powell, chef d'état-major américain, il ne faut pas accorder trop d'importance à la décision de l'Irak d'envoyer 250 000 hommes en renfort au Koweït.* »

Page 6 : « *Une ville morte : les splendides autoroutes sont quasiment désertes, les rues sont affreusement sales et les rares personnes qui circulent sont comme des automates, sans rien dire. C'est très impressionnant, on ne reconnaît plus le Koweït.* »

Page 8 : « *Maroc. Libérés par le Front Polisario, deux cents prisonniers interdits de retour au pays.* »

Page 8 : « *Un document sur les modalités du cessez-le-feu a été pratiquement approuvé par les deux parties angolaises lors de la cinquième série des négociations de paix qui s'est achevée, mardi 20 novembre, à Lisbonne, a annoncé le médiateur portugais, M. Durao Barroso.* »

Page 8 : « *La Libye a démenti, mardi 20 novembre, dans un communiqué, toute implication dans « les combats tribaux inter-tchadiens qui ont repris le 10 novembre » et souligné que ses relations avec le Tchad sont régies par les conventions internationales et les règles de bon voisinage. Le Tchad affirme que ces combats ont lieu entre son armée et les forces d'agression et d'invasion de la Légion islamique pro-libyenne et vient d'annoncer que ses forces avaient repris la ville de Tiné à la frontière soudanaise.* »

Je clos là le menu des réjouissances et je replie mon journal. Avant de le ranger, il me vient la curiosité d'en relire les grands titres. On apprend « *La signature de la charte de Paris pour une nouvelle Europe* » où, en lettres capitales, sans plaisanter ni rougir s'inscrit cette parabole : « *La CSCE (Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe) salue la fin de l'ère de l'affrontement et de la division.* »

Le monde nous offrira-t-il donc toujours le spectacle de la dérision ? Comment même apprendre à croire ou espérer en des améliorations tant que se grimaceront et se mentiront les discours et les réalités, les intentions et les actions ?

Et face à de telles hypocrisies mariées à d'aussi sincères bonnes fois, qu'advient-il lorsqu'aura passé le temps de notre stupeur ? Et moi, en ce jour comme un autre, je ne vois rien de pire que de prétendre avoir raison trop tôt.

23 novembre

Au téléphone, de sa Bretagne dorée, Pol-Aurélien m'a raconté sa convalescence. Il m'avait trouvé, lors de notre dernière rencontre, moins « hilare » que d'habitude. Hilare, lui ai-je ajouté, voilà le qualificatif que j'aimerais laisser de moi. Il m'a demandé comment le solitaire que passais pour être vivait sa nouvelle vie avec quelqu'un à la maison pour l'attendre. J'ai hésité à répondre, ne sachant trop s'il se moquait ou devinait ma gêne devant cette trop grande question. Si je me rappelle bien, je lui ai répondu de telle sorte qu'il comprenne que je ne me plaignais de rien et que je n'avais pas le temps ni le désir de penser que je pouvais être plus heureux. Si on peut l'être, je suis sûr que Margaux ne me contredirait pas.

24 novembre

Avec les mots, j'ai fait à ma guise. J'ai aussi pris beaucoup de précautions et de distances, sans même parler de plaisirs. J'ai voulu ouvrir boutique. Mais la crainte des répétitions et des spécialités m'a plutôt maintenu de l'autre côté du comptoir. Je n'en ai que

davantage apprécié le courage des illettrés, des mystiques invétérés et des ignorants de l'ordre.

25 novembre

Idées, garde-à-vous, fixes.

En deux mots comme en un, aller à confesse.

Déjà moi, déjà moins.

Le métier de professeur d'aujourd'hui : faire la classe aux décodeurs.

Tout ce que je sais se compare.

Tout ce que j'aime s'associe.
Ressuscitons les saucissons.

C'est toi le plus malheureux, quand même.

26 novembre

Quand on sait ce qu'on va dire, on répète ce qu'on vient d'entendre, et quand on l'ignore, on le transforme.

Elise est chef de gare intérimaire et assure pour cette fonction des remplacements dans plusieurs gares autour de Meaux. Originaire de Bretagne, de Pleyber-Christ précisément où son père était boulanger-pâtissier, elle nous a raconté quelques épisodes de son enfance. On pourrait même, a-t-elle dit, en écrire un roman. Je lui ai suggéré aussitôt de ne pas trop attendre de proposition et de le faire elle-même. En trois ou quatre images, elle a résumé la petite fille qu'elle était et qu'on attachait au pétrin de peur qu'elle prît la fuite. Tandis que sa sœur aînée était censée la garder, elle s'asseyait avec un gobelet sur le trottoir et buvait l'eau du caniveau. Elle avait attrapé des boutons sur le visage et c'était une cliente qui en avait peut-être trouvé la cause en relatant l'histoire à ses parents. Elise se souvenait encore qu'on lui avait rapporté qu'elle s'était sauvée à quatre ans dans la maison d'une voisine pour y regarder la télévision qu'elle n'avait pas chez elle. Ses parents l'avaient cherchée partout croyant à une fugue ou un enlèvement. Et chacun s'étonnait que notre collègue, à l'apparence calme, avait pu être turbulente et désobéissante. Elle venait de nous offrir des gâteaux que malgré ses origines elle n'avait pas partagé, par goût, avec nous, ce qui augmenta encore notre surprise. Elle nous expliqua en souriant qu'elle avait passé un diplôme de pâtisserie avant d'entrer au chemin de fer. Comme pour la plupart de nos conversations, ceci prouve qu'on ne part pas souvent dans la vie sur de bons rails. Certes il faut répéter ce qu'on écoute, puis, si on y pense, le modifier selon son caractère. Mais il importe avant tout de se l'approprier.

27 novembre

Avant de dormir, Margaux m'a demandé si elle pouvait me dire quelque chose qui n'était pas sûr et qui lui faisait plaisir. Comme je lui ai répondu qu'elle le devait et que l'existence nous apprenait à vivre de fausses nouvelles, elle m'a annoncé qu'elle attendait peut-être un enfant. Ensemble nous nous sommes réjouis de cette possibilité. Nous nous sommes embrassés en nous serrant très fort dans les bras l'un de l'autre.

28 novembre

De peur que je me fiche de tout, ma façon de penser m'entraîne à donner une image de moi-même. J'hésiterais à choisir le plus beau mot de la langue entre *radar* et *miaulement*, pourvu que la nuit se prolonge.

29 novembre

Rien dans l'imagination n'est nocif. Un temps viendra pour mieux le dire. Un temps aussi servira à l'invasion des barbares. Ils sortiront de toutes nos têtes et barioleront la nature de toutes les couleurs du désir. Ils décocheront des flèches incendiaires sur les droites calamiteuses. Les livres pleins de héros et héroïnes supposés libres quoique amoureux nous révéleront enfin pourquoi nous les comprenions mieux que nous-mêmes.

Comment le proverbe : les coups et les douleurs ne se disputent pas a-t-il pu devenir : les goûts et les couleurs ne se discutent pas ?

30 novembre

Quand on parle du passé, j'entends l'ordre *passiez*. Je me figure encore que l'on avale l'expression *pas assez*.

Avant, je disais que je créais plus volontiers que j'écrivais. De nos jours, la création est recouverte de ronces. Les mains qui les arrachent ont de la terre dans les ongles.

Ecrire pour passer à la chose ou à la question suivante. De là une sensation, légère, mais réelle, de donjuanisme que je compense, à moins que je l'atténue, en prétendant me trouver en dessous de tout. Ainsi je renonce à ce qu'il y ait toujours plus fort que moi.

1^{er} décembre

Dans la salle d'attente de l'hôpital de Troyes Les Hauts Clos, je fais, comme un prisonnier à son entrée en prison, l'inventaire de mes poches.

Celles de mon pantalon contiennent :

- un billet de cent francs, plié dans tous les sens, que ma mère m'avait donné ce matin pour acheter des gâteaux ;
- un mouchoir en tissu à petits carreaux beiges ;
- un mouchoir en papier ;
- un fin sac en plastique très froissé ;

- une boucle de ceinture déchirée.

Dans mon blouson :

- deux livres de poésie achetés tôt ce matin à la Maison de la Presse de Troyes : *Poèmes indiens* de Miguel Angel Asturias et *A la lisière du temps* de Claude Roy, tous deux publiés dans la collection Poésie Gallimard ;
- deux trousseaux de clés. Celui de ma mère porte trois clés avec un porte-clés sur lequel sont écrits les mots Sahara et Maroc. Pas moins de douze clés (quatre pour l'appartement Château Landon et trois pour celui de Montfermeil, deux pour la Volkswagen, une pour la Peugeot 205, ma voiture de service, et deux pour le bureau de Meaux) pendent à mon propre trousseau ;
- un ticket de caisse du magasin Mod Show de Pont-Sainte-Marie pour l'achat d'un manteau de cuir à Margaux. Montant : 1890 F ;
- un ticket de parking Setex de la gare de Chelles. Prix : 21 F ;
- dix papiers de bonbons Batna, marque Kréma. Sur chacun sont dessinées deux têtes de panthère la gueule ouverte ;
- deux papiers de bonbons transparents Fruidulés ; de la marque Kréma également ;
- trois stylos Bic, deux noirs et un bleu ;
- un porte-monnaie en simili cuir marron à fermeture éclair rempli de 56,35 F (quatre pièces de 10 F, quatre de 1 F, deux de 50 centimes, quatre de 20 centimes, deux de 10 centimes et une de 5 centimes). S'y trouvent aussi deux tickets de cinéma UGC Normandie 1 Paris ;
- un agenda à couverture de cuir noir. Il y a dedans une carte de visite d'Éric Sita, avocat à la cour, deux cartes de visite de Maurice Coton, directeur de l'agence commerciale Fret SNCF de Meaux, un répertoire d'adresses et un petit carnet de cartes géographiques ;
- un portefeuille bordeaux dont le contenu excessif révèle ma personne :
- six cartes en plastique dur : Elf Antar, UAP Assistance, Europcar Lease, deux télécartes et une carte Bleue Visa ;
- un relevé d'identité bancaire Société Générale ;
- un ticket de métro 2^{ème} classe ;
- un permis de conduire République française, duplicata ;
- six cartes de visite Maurice Coton (voir plus haut) ;
- un extrait de l'État civil de la ville de La Tronche en Isère. C'est mon extrait de naissance ;
- un ticket du musée Rodin avec une photo en couleurs des Bourgeois de Calais (1884-1895) ;
- un ticket des vedettes de Bréhat pour le passage de l'Arcouest ;
- un papier sur lequel j'ai écrit les numéros des œuvres complètes en ma possession de Proust, de Pessoa et de Simenon ;
- une carte de visite de Martine d'Aillaud avec un numéro de téléphone écrit au stylo : (16) 55 25 37 61. Il y a aussi une flèche suivie du nom de la ville de Brive ;

- une carte de visite Margaux Marmande, Communication commerciale régionale Fret Paris-Est ;
- une carte de visite des Amis du musée d’art moderne de la ville de Paris ;
- un laissez-passer 90 pour le centre Georges Pompidou ;
- une carte nationale de donneur de sang bénévole, Groupe O, Rhésus positif ;
- les papiers des deux voitures, cartes grises et vignettes assurances ;
- une carte d’identité SNCF ;
- un bulletin de paie ;
- une enveloppe pliée renfermant des timbres-poste ;
- un récépissé de dépôt d’un ordre de réexpédition définitif délivré le 15 mars 1990 par les Postes et Télécommunications de Soissons ;
- une carte SNCF d’ouverture des droits aux prestations de la caisse de prévoyance ;
- quatre billets de 100 F ;
- deux tickets de caisse Carte bleue pour des factures d’essence.

Il reste encore, dans une petite poche intérieure du blouson, un petit paquet d’or que m’a offert ma douce Margaux. Personne ne pourrait deviner qu’il s’agit là du merveilleux cadeau de deux petits chaussons en laine de bébé. Margaux y a joint ces quelques mots secrets : « *Rendez-vous dans 9 mois* ». Que mes gardiens n’oublient pas que c’est le plus précieux trésor de mes poches et, sans doute, de tout ce que je possède.

2 décembre

Margaux me demande de lui choisir un livre. Mes mains tâtonnent entre Darien, Gracq, Kafka et même Pergaud. Je lis les premières lignes du *Procès* qui aussitôt me ramènent quelques années en arrière quand je dévorais tout Kafka. Je m’en étais tellement imprégné qu’aujourd’hui encore je partage beaucoup des sentiments qui surgissaient de ses livres et qui étaient pour moi comme des idées pratiques de l’infortune admise. Kafka, maintenant plus qu’hier, résume tout le siècle et le dépasse. Il n’y a guère d’autre moyen pour franchir en douceur les années à venir. Pour ce qui tient aux instants immédiats, je laisse Margaux me rendre libre.

3 décembre

Qu’écrire ? s’oppose à qui croire ?

L’image de la dispersion tient en moi le rôle des laideurs disparues.

Tout notre édifice favorise la loi du plus fort mais répugne qu’on nomme celui-ci. Cette faille ouvre aux espoirs.

On ne s’instruit pas sans beauté.

La beauté (verbe) les mots.

Tôt dans l'existence, et pour chaque valeur, on prend position pour raser ou rafistoler. De tout temps on ne saura, et encore, que conserver les choses matérielles. La morale taille les pierres de cette confusion.

Le bonheur vient des vocations manquées, et le malheur aussi.

4 décembre

Plus les jours passent et plus je crois pouvoir les arrêter. Au moment où j'écris ces mots, Margaux m'appelle. Elle me montre Solène endormie et comme pétrifiée par le sommeil. Les bras étirés vers les extrémités de son petit lit, elle entrouvre la bouche et sourit. Un spectateur qui surviendrait penserait que l'enfant lui sourit de bonheur. Plus les jours passent et plus je tends à remplacer ce spectateur ordinaire, de moins en moins imaginaire.

5 décembre

Un jour, un professeur de lettres commence son premier cours sur l'art des mots. Il cherche, sans vouloir employer le mot rhétorique, un mot qui mette tout le vocabulaire à égalité. Un élève lui fait remarquer qu'il faudra quand même trouver un ou plusieurs vainqueurs comme dans tout jeu qui se respecte. Perplexe, le professeur répond que les mots ne perdent jamais et que dans un monde idéal la vraie réussite consiste à faire gagner autrui. Là-dessus la sonnerie retentit.

6 décembre

Quel apaisement le spectacle d'un ciel étoilé ! Toutes ces lumières qui scintillent me font penser aux mots qui nous lient les uns aux autres. Mais le jour, je voudrais être un astronaute pour regarder les hommes comme les astres, derrière une grande lunette. Un œil restera même libre pour voir passer le temps.

7 décembre

Nous avons passé notre dernière nuit à Montfermeil. Nous voilà à Paris, pour longtemps, le plus longtemps possible j'espère. J'ai quitté Montfermeil avec un peu de nostalgie. Je regretterai mes promenades au clair de lune, avec Truffo, dans la forêt. Le petit lac et ses canards me manqueront aussi. C'est bizarre comme on s'attache à cette vie qui grouille autour de soi. Il est vrai qu'à Montfermeil, j'ai découvert Margaux comme on invente un remède. Elle m'a redonné goût à tout et d'abord à moi-même. Je l'aime, dans toute la sagesse des jours qu'elle voudra bien accorder aux miens.

8 décembre

*« Et sans cesse un désir vers ce qui n'est point
Lié s'élance. Il y a beaucoup.*

*A maintenir. Il faut être fidèle.
Mais nous ne regarderons point devant nous
Ni derrière, nous laissant bercer
Comme dans une tremblante barque sur la mer. »*
Hölderlin

Poésie : ce qui échappe à la dérision et épargne le spectacle.

Il y a beaucoup à maintenir, prononcent les fieffés poètes. L'horizon se dégage à trop donner sa langue au chat. Penser la liberté convient aux procureurs. Les promeneurs corrigent sans cesse leur cap. Il n'y a pas d'autre question. La forme idéale d'une chaloupe tolèrera bien qu'on attende ensemble la tempête.

9 décembre

C'est inouï ce que l'on peut se tromper. Je pense même que plus on se répète plus on se trompe. On se trompe sur tout et sur rien, mais plus encore sur soi-même. On se trompe bien entendu sur l'autre, sur les autres et sur l'enchevêtrement des relations et des interférences qui favorisent les *et cetera* du hasard. Seuls échappent à cette débâcle ceux qui consacrent leur vie aux autres et qui sont rarement, sinon jamais, ceux qui le disent ni ceux qu'on croit. Pour le reste du monde, nous-mêmes, certains moments nous élèvent au-dessus des nuages.

10 décembre

Institutrice de l'amour, la pensée me fait savoir que ce qui n'est pas à moi est à un autre.

Voyage dans la journée à Soissons pour mon travail. Ni Junior ni les deux frères Lionnel et Christophe n'étaient là. Il faut de temps en temps s'offrir des retours. Il y a là quelque chose d'expiatoire que je ne saurais définir et qui ressemble à un rajeunissement. Le temps de neige y mettait tout le blanc dont j'avais besoin.

11 décembre

Même dans un excès de fièvre, je m'entends mal dire que pour sauver le monde il faut des tyrans. Il en faudrait d'ailleurs tellement que je ne saurais plus moi-même à quel ordre obéir ni réclamer justice.

Margaux

– Je pense qu'on a raison de dire que l'amour est un combat.

Moi

– Il est un jeu.

Margaux

– L'amour est trop sérieux pour être un jeu.

Moi

– Mais le jeu aussi peut être très sérieux. Oui après tout, c’est toi qui dis vrai. On est déjà en conflit avec sa propre personne. Que ne l’est-on alors avec son amour ?

Margaux

– Tu es mon double.

12 décembre

Une ordonnance de médecin, telle m’apparaît la vie qu’on mène. Mais bientôt nous nous guérirons de sauterelles. Notre émerveillement apparaît déjà entre notre assiette et notre petite cuiller.

Pour tout plat, la platitude.

13 décembre

L’entreprise Morin a fait le déménagement des affaires de Margaux. La page Montfermeil est tournée, sans regret m’a assuré Margaux. Pour la première fois, je suis allé chercher ce soir Solène à son école de la rue de Belzunce. Elle s’est aperçue que je portais un nouveau blouson. Toute sage près de la porte, dans la cour de récréation, elle jouait avec deux cerceaux qu’elle a soigneusement remis à leur place. Nous sommes rentrés en regardant les vitrines enguirlandées. Sur mes épaules, Solène me poussait à courir et sauter par-dessus les bouches d’égout. Margaux m’a dit ensuite qu’un conseil juridique m’avait téléphoné. Maître Baradioux recherchait en effet un dénommé Gilbert Coton qui serait l’héritier d’un Pierre Coton né à Avignon en 1876 et propriétaire d’un terrain au Maroc, mis en vente dernièrement. A ma connaissance, tous mes ascendants Coton viennent du nord de la France, lui ai-je répondu, un peu dépité de ne pas toucher ma providentielle part d’héritage. Plus tard dans la soirée, l’envie de pasticher La Fontaine, un de mes poètes de chevet, m’a traversé l’esprit :

LE ROBOT ET LE CORNARD

Maître robot sur un minitel rose

Tenait dans son froc un programme.

Un pauvre cornard par l’auteur allumé

Lui tint à peu près ce discours :

– Bien le bonjour monsieur le robot

Que vous êtes dur, que vous me semblez beau !

Ainsi vont mes pensées, aussi peu à l’aise que possible dans le monde informatique et robotique qui est le nôtre et où ne resteront bientôt plus que des marchés aux puces.

14 décembre

Après avoir conduit Solène à son école et pour gagner la gare de l’Est, je traverse l’église Saint-Vincent de Paul. Je cherche à savoir ce qui m’attire dans un bâtiment religieux, surtout quand il manque

singulièrement d'intérêt, comme celui-ci. Les piliers en marbre me donnent un élément de réponse. C'est bien cela qui me fascine dans la religion : sa contradiction originelle. On attire les ouailles par l'opulence et on leur prêche la miséricorde, le dénuement ou le sacrifice.

15 décembre

Tu ne peux quitter ce monde sans avoir choisi la comparaison qui te plaira le mieux. L'évolution de la langue t'aura détourné des embuscades de la vulgarité et du racolage. Même si tu y auras souffert d'une indigestion de tableaux noirs, tu y auras compris que la tendance des humains était de tout répéter jusqu'à ce que les mots changent de sens. Les fidélités que tu auras tissées se défileront encore devant le devoir que tu accompliras de participer, même en témoin ou en figurant, au pèlerinage des mots.

16 décembre

Quelques points de repère ne nuisent pas à la pesanteur d'un monde qui ne vibre plus que par des *j'aime bien*. Dans l'inventaire, je commencerai par *j'aime bien l'aspirine* pour finir par *j'aime bien mon visage*. Correction faite, je préfère parler de *figure*...

17 décembre

Margaux s'inquiète que Solène tousse beaucoup en dormant et parle de l'emmener consulter un allergologue. Dans un autre domaine, moi je m'inquiète de voir Margaux réprimander Solène et de la secouer jusqu'à ce qu'elle tombe en larmes. Je me tais. Ma conduite désoriente tout à la fois la mère et la fille, l'une et l'autre constatant avec raison que je ne prends parti pour personne et me retranche dans une attitude qu'elles jugent peut-être d'indifférence.

J'interromps là ces pensées puisque mon frère Jean-Sébastien me téléphone. Il me raconte une tentative de suicide et vingt-quatre heures d'hospitalisation à Bichat. Il y a été conduit dans le coma avec, dit-il, trois fois plus d'alcool qu'il ne faut pour mourir. Maintenant il est rentré chez lui où il est seul. Sa compagne Fabienne l'a quitté la semaine dernière. Il ne lui reste plus au monde que le regard sombre de ses enfants qui ne vivent plus avec lui. Aussi va-t-il recommencer... Il me dit combien il ressent du plaisir à me parler. Je lui réponds que je viendrai le voir le week-end qui vient.

18 décembre

Qui parle ? Voici une question qui se passerait bien de réponse si elle le pouvait. Chacun tient un rôle mais garde secrets sur secrets. On arrive même à ne plus savoir qu'il existe toujours des causes à nos comportements. Bien entendu, la recherche d'un profit réduit à néant toute analyse objective de nos péripéties. De quelque côté du confort que nous nous trouvions, de redoutables étiquettes de prix écrasent nos désirs. Qui parle ? Moi, mais à moitié en dessous du niveau de l'argent.

19 décembre

J'ignore si je dois envier ceux qui tapent du poing sur la table, qui rugissent, qui s'emportent dans des colères rares, mais efficaces, et dont tout le monde se souvient. A force de garder mon calme, de me détacher de l'événement, je m'aperçois que mes opinions perdent toute leur pertinence. En somme, personne ne me craint. Dans un monde où tout repose sur des rapports de force et où, paradoxalement, les plus soumis hurlent le plus fort pour un oui ou un non, refusant même la moindre critique à leur égard, comme si on en voulait à leur propre personne, ma place ressemble à un strapontin, aussi rembourré que possible de paille qui servirait d'appoint le jour où l'écurie crierait famine. Je ne sais plus comment dire que ce monde me dégoûte ou me sidère. Alors, *je me tais ou j'écris.*

20 décembre

Pour compléter les mots précédents et les réviser quelque peu, il me semble que j'attende toujours, comme d'aucuns la providence, un assagissement et une compréhension. De plus, tout le poids de l'éducation m'empêche de bien apprécier à leur juste valeur certaines qualités humaines, comme le travail, la famille, le devoir ou l'obéissance. Aussi n'ai-je jamais, peut-être à tort j'en conviens, éprouvé le besoin ni le goût d'en revêtir mes pensées. Il m'a donc fallu me créer d'autres vertus où puissent s'exprimer mes penchants immodérés à la révolte et à la critique, sans pour autant me sortir des règles actuelles. Voilà comment je lâche encore prise avec mes propres idées. Que ces vertus s'appellent écrire et se taire, elles trouveront, j'espère, un écho favorable chez les adeptes, toutes mœurs et religions confondues, dans la patience.

21 décembre

Parmi les oiseaux
Nuées criardes
Voiles incrustées de saphir
Cibles en sable
Pour des mouvements jeunes
Se range l'émeute
Dit l'allumeur de réverbères
Flanqué de deux gendarmes
Pour quelques appétits perdus
Faisant loi
Pires que tout.

Hommes de lettres aux valises vides
Que vous posez devant mon carrefour
J'entends le chant de vos résurgences.

22 décembre

Je ne conçois pas, je n'imagine pas qu'on puisse m'ôter l'envie d'écrire ni que je m'en passe un jour. Ecrire est pour moi le trait d'union entre le rêve et la réalité. C'est une troisième main. Si la vie est une voiture, l'écriture est aussi la troisième vitesse, celle qu'on utilise en ville. Vitesse intermédiaire, elle précède la quatrième vitesse, la bien nommée, dans laquelle s'étendent tous les aspects de l'art.

23 décembre

Quelque compliquée que soit la tâche de vouloir le bonheur de l'humanité, je commence seulement à croire qu'elle ne peut être l'œuvre de personne. De recette, il n'y a pas non plus, comme me le supplie le regard de l'histoire, aussi juste qu'innocent envers ma mémoire. Il ne saurait être question encore de renoncer aux *publilèges*. C'est le meilleur moyen, n'en connaissant pas d'autre, de faire grève.

24 décembre

L'étau se resserre autour des amants qui battent la mesure. Ils se gardent de mentir. A leur corps défendant, ils perdent leur calme sur une vieille carte dépliée par terre. Tout le temps ils s'embrassent. Mais sur leur vie la mort ouvre son livre, horloge qu'on hésite à faire réparer une nouvelle fois. Une civière, elle aussi oubliée dans un coin, s'effiloche. Cette époque a beaucoup de veine, se dit-elle, de jeter ses symboles. Maintenant les amants suivent les roses de la bonne aventure. Ainsi ils décorent leur mur d'une planète en chiffons, assez pour s'étreindre au loin.

25 décembre

Tout vient du passé, de la nostalgie ou de l'amertume qu'on en garde mais qu'on ne sait jamais restituer par peur de lui être ou non fidèle. Avec l'âge, l'esprit change qui ne peut toujours pas trancher ses parts de présent. Même les mots changent de sens selon les périodes de la vie qu'on traverse. Alors il reste à tapisser les jours de papiers multicolores. Je voudrais écrire que j'aime le passé désemparé, comme abruti de lumières.

26 décembre

Après-midi pluvieux et venteux. Je m'arrête au musée de Meaux ; entrée gratuite. Quelques personnes sortent bruyamment. Seul dans les salles, je laisse mes pensées vagabonder. Une *Déploration du Christ* du peintre flamand du XVI^e siècle Frans Floris m'apparaît d'une pâleur extrême et, dans l'obscurité du jour, très claire. Cette lumineuse manière de montrer la mort est la seule vraie. Je découvre le plus modeste peintre Jean Senelle, né à Meaux en 1603 et mort à Meaux peut-être avant 1671. Sa somptueuse *Adoration des Mages* me dit qu'il devait être bon vivant et esthète. A la façon dont ses personnages écartent les doigts et dont ils portent leurs cheveux

décoiffés, je soupçonne un homme avide de liberté. A quatre heures, je quitte le musée en regardant encore la belle et fière tête sculptée d'Ogier le Danois. Une notice explique qu'Ogier, compagnon de Charlemagne et pair de France, s'était retiré à l'abbaye Saint-Faron de Meaux, « lassé des travaux guerriers ». Quel autre conseil donner aujourd'hui à l'humanité tout entière ? Quelle aubaine alors de passer à la postérité pour avoir fondé l'ogierisme ! Vite, n'attendez plus !

27 décembre

ÉLOGE DU RÊVE

Que de rêves je nourris
Rêves d'aucune revanche
Et combien j'en commets
Tous plus fugitifs
Tous plus innocents
Les uns que les autres

Rêves d'aucune contrée
D'aucun accès
Paisibles
Comme des ruminants tout tachetés

La nuit venue ou
Dans l'ombre
On ne compte plus les traîtres
Qui comme moi passent à l'ennemi.

28 décembre

Quelle autre rêverie proposer que celle de ne pas rêver ? quand je saurai enfin qu'il ne faut jamais suivre les conseils que l'on donne et se proclamer soi-même coupable de n'importe quelle parole répréhensible, je serai alors en mesure de ne plus tirer parti de rien. Je dirai : ne condamne pas autrui. Toi seul es coupable des peines que tu as cherchées et n'as même pas causées. Toi seul peut construire le même présent que l'avenir sans l'apprendre ni le sauver. Car il s'agit bientôt de ne plus prendre le temps pour l'avenir et l'avenir pour une simple rêverie. Les chemins d'allégresse ne répondent pas à leur nom parce qu'ils vont par deux.

29 décembre

Imaginons une culture où l'usage voudrait que l'on contienne tous ses sentiments. Deux types d'opposition entreraient en piste, l'une pour ne camoufler que les peines et l'autre que les joies. Dans cette société, le plus grand délit serait de dérégler les machines. Il n'y aurait plus d'erreur de justice car le bien et le mal seraient seulement jugés en fonction de l'expression retenue ou relâchée qu'on leur appliquerait. Pour la plupart des gens qui n'auraient pas

connaissance de l'histoire ancienne, le bien et le mal n'existeraient même plus. Oui, on doit aujourd'hui pouvoir croire à une citoyenneté entièrement différente de la nôtre. Mais ce n'est pas cette croyance qui supprimera tout effarement.

30 décembre

Quelque part sur la route entre Paris et la Trinité-sur-Mer où nous allons en vacances une semaine. Margaux conduit, Solène dort à l'arrière du côté de Truffo. Des panneaux indiquent Laval à 15 km, Fougères à 63 km et Rennes à 85 km. Nous nous sommes restaurés au self-service de La Ferté-Bernard sur l'autoroute, bondé de monde, mais j'apprécie le spectacle de la bousculade. Nous venons d'enjamber la Mayenne. Une partie de ma famille maternelle vient de cette région. C'est déjà ancien et je me demande bien si ces origines m'apprennent quoi que ce soit sur moi-même.

Le cadavre d'un chien sur la chaussée fait dire à Margaux qu'on se comporte mal avec les animaux et que si c'était le corps d'un homme, depuis longtemps on l'aurait enlevé. « Degemer mat » signifie bienvenue en breton. On peut lire cela juste après le péage. Solène se réveille, de nouveau s'agite, parle, questionne, chantonne. Tout le temps elle attire notre attention. Elle nous dit qu'elle nous aime et nous adore :

– Quand on sera au bord de la mer, on se déshabillera, d'accord ? demande-t-elle.

– C'est l'été lui répond Margaux, mais assieds-toi ma poule. Si ce n'est pas la première, c'est la vingtième fois que je te le demande.

– J'en ai rien à foutre, rétorque Solène de toute l'innocence de ses trois ans et demi.

Nous sourions. La route continue et je ne puis plus écrire tant l'enfant joue. La voyant, je m'avise qu'il vaut encore mieux commencer que finir une phrase par je.

31 décembre

J'ai emporté en Bretagne une anthologie de la poésie japonaise. En allant et venant parmi les poèmes, au gré de ma fantaisie, je décline dans ma tête, comme au fond des âges et n'importe où au monde, les thèmes de la vie. Mais tous, qu'il s'agisse d'une séparation, d'une saison, de la lune, d'une louange ou d'une mort, parlent d'amour – y mènent ou en éloignent, et de solitude.

Cacher mon amour

M'est très pénible

Sans qu'elle le sache

A qui confierai-je

Cette passion ?

Ce poème anonyme de la période de Heian résume notre mystérieuse attirance les uns pour les autres et l'irrésistible envie d'en parler.

Qui donc à l'amour

A pu donner son nom ?

*Il aurait dû l'appeler
Tout simplement mourir.*

C'est la réponse que donnait Kiyohara no Kukayabu il y a plus de mille ans. En poésie, l'amour, comme un bateau sur l'eau, flotte sur la mort et, comme un bambou, rapproche du rivage. Chaque fin d'année nous pousse un peu plus vers de nouvelles preuves d'amour. Terminons l'année aux côtés de Margaux, de Solène, tant aimées, et d'Ariwara no Motokato en qui résonne l'écho de mon amour dévoilé à Margaux :

*L'année courait encore
Que le printemps est venu.
De cette année
Faut-il dire : l'an passé ?
Faut-il dire : l'an nouveau ?*

1991

PRÉLUDE EN MUSE-LIERRE POUR 1991

Descendant le matin la rue du Château Landon pour prendre mon train à la gare de l'Est, je me demande souvent quelles sortes de gens, par le passé, lisaient et écrivaient des poèmes. On racontait aujourd'hui que les mœurs ayant changé cela ne se faisait plus. Si on insistait, on précisait que cela se faisait moins ou même encore que la qualité de la poésie avait varié. Parfois on s'en plaignait, parfois on considérait qu'après tout c'était ainsi et donc, peut-être, une évolution favorable. Certains connaisseurs, parmi lesquels des étudiants, des professeurs, des pédagogues, des documentalistes, des journalistes, répondaient, citant des exemples à l'appui de leur thèse, qu'étant devenue plus difficile, plus exigeante, plus subjective et plus hermétique, en somme moins lyrique, la poésie avait accompagné ses détracteurs et ses réfractaires dans l'impasse ou à la retraite où elle se trouvait. Bref, à force de chercher à tout comprendre, la poésie s'était rendue incompréhensible. En outre, parce qu'on ne le pensait ni vraiment ni toujours, on ne parlait plus trop, bien sûr, des poètes illuminés dominant du haut de leur tour d'ivoire les déliquescents bassesses de l'existence, mais on sentait bien que le fond de la chose pouvait être pensé et examiné semblablement.

L'argument final de cette théorie demeurait financier. A l'évidence, la poésie ne faisait plus gagner de l'argent. Avant non plus, mais avant ce n'était pas pareil. Les grands écrivains étaient tous peu ou prou poètes ou amis de poètes. Et si la poésie ne faisait pas recette, au moins elle ne perdait pas d'argent comme maintenant. Pours d'une

noble innocence, on jouait alors tantôt l'avocat du diable, tantôt l'économiste distingué en supposant que si la poésie coûtait cher, peut-être rapporterait-elle gros en proclamant l'amour, en cultivant les sens, en poursuivant un idéal, en espérant un monde meilleur. Grâce à elle, on imaginait qu'il y aurait moins de misère, moins de souffrances physiques ou morales, que les guerres disparaîtraient, qu'une justice naîtrait assurant la plénitude et l'équilibre entre toutes les différences humaines et naturelles.

Extrapolant ainsi, on exagérait forcément la beauté des couleurs de ce grandiose horizon. Aussi passait-on pour un doux rêveur, sinon pour un fantaisiste ou un farfelu. Certains esprits tordus voyaient même, dans l'ébauche de cette théorie, cynisme et mépris des réalités. Comme on ne pratiquait aucune violence, et sachant par avance la vanité de cette longue polémique, on souriait de dépit et on se taisait devant aussi peu de générosité. On gardait pour soi la pensée que ce monde piteux et perfectible était la source des inspirations et était la cause unique de la poésie, dont on croyait d'ailleurs les amateurs plus nombreux qu'on ne le prétendait ici et là. Réconciliant lecteurs, marchands, éditeurs, on s'accordait tous ensemble pour dire que la poésie se trouvait partout, comme l'avait indiqué Arthur Rimbaud le siècle passé. Naïvement, on présageait enfin que plus le monde écartait la poésie de sa table d'orientation, plus elle remplirait les verres des rêves et inonderait les mystérieuses profondeurs des merveilles.

1^{er} janvier

On passe tous par là. Cette expression marque bien l'idée de passage suspendue sur la tête de chacun. C'est encore plus vrai dans les lieux communs qu'on traverse en grands conquérants de l'inutile. En quelque sorte, nous répétons sans nous soucier de l'exactitude et de la fidélité de nos gestes et paroles au texte qui nous assemble sur la scène, mille fois brevetée, du cocufiage : plus on imite et moins on se trompe.

2 janvier

Quelle valeur accorder à ce que l'on sait mais ne dit pas de peur de vexer les autres ou soi-même ? La raison souvent nous empêche de parler comme si elle nous tenait prisonnière dans sa gigantesque liberté. Mais l'amour d'avance efface la pire injure.

3 janvier

Les résidences de la Trinité-sur-Mer portent des noms marins. Celle devant laquelle je suis passé s'appelle les Voiliers I qui doit commencer une série. Au port de plaisance, il y a aussi beaucoup de voiliers. J'y ai regardé les multicoques. Sur l'eau de nos rêves vogue un catamaran fuselé. La vie lui ressemble comme une sœur. Mais dès qu'elle quitte la mer, elle monte encore en bateau. Cette fois c'est une barque toute fruste qui accoste au port abrité des réalités. Pour s'y diriger en plein soleil, des rames, avec quelque force, remédient à

tout. A côté de La Trinité-sur-Mer, les alignements mégalithiques ont déposé leurs rames en terre. Ces armées d'épaves pointées vers le ciel mettent ici mon cœur en paix.

4 janvier

La Poste donne l'heure des levées. Bien que cette expression sonne joliment, je lui préfère, avec mon esprit d'éternel apprenti, l'heure des marées. Toujours une autre, jamais la même, c'est aussi ma façon de raisonner en sachant bien que je perpétue un cycle.

5 janvier

(A Edmond Jabès)

Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Je répète d'une autre façon.

On ne comprend pas mieux.

Le propre de la raison est d'échapper.

Pourtant l'art lui-même par ses enchantements mène en prison.

Avant même que je m'exprime tu sais ce que je vais dire.

La mort permet de s'arrêter au milieu des phrases.

Tu connais donc ma mort bien mieux que moi.

Je pourrais presque me contenter de cette privation pour vivre si je n'avais à poursuivre ma chasse aux traditions.

Tu te rappelles nos serrements de gorge contre les sacrifices et les carnages.

6 janvier

Rue du Château Landon et alentour, il y a des gens que je n'ai jamais vus sans leur chien. C'est le type même de pensée banale qui amène parfois à reconstruire le monde ou, plus singulièrement encore, à *attaquer* un livre. Sans doute je recours à ce verbe parce que je viens de lire dans la rue une affiche qui appelle à une mobilisation générale contre toute la guerre dans le Golfe. Bien sûr, moi aussi, je voudrais bien qu'on ne s'y attaque pas, là-bas, comme nulle part ailleurs. Dans une carte que j'envoyais à mon père de La Trinité-sur-Mer, je parlais de tracer son chemin entre l'ordre et le désordre. J'imageais mon propos par l'alignement des mâts des voiliers au port et la disparité des banderoles d'une manifestation. Pourquoi ne lui ai-je pas écrit que j'ai déjà trouvé cette harmonie ? Peut-être parce que la vérité veut que Margaux m'accompagne au-delà des pierres levées de Carnac.

7 janvier

Même quand il n'y a plus rien à écrire, il reste à aiguiser la lame des livres qui diront « non ».

« Non », je te construirai un temps pour toi seul dans ma grammaire maternelle.

Toutes les négations mènent à l'amour, comme une jouissance fuyant une trop jolie fin de partie.

9 janvier

C'est trop facile de rapporter ici que mon carnet a été perdu et qu'il a été retrouvé. Je l'avais oublié dans un train et Margaux l'a récupéré aux objets trouvés de la gare de l'Est. Je ne l'avais pas recopié depuis le 29 novembre et je considérais déjà ce court passé à jamais effacé de ma mémoire écrite.

A cette grande émotion a succédé aujourd'hui celle due à l'échec des ultimes négociations pour éviter une guerre entre l'Irak et *nous autres*, les pays justiciers défenseurs du droit international. Ce compte à rebours du déclenchement possible d'hostilités à partir du 15 janvier est vraiment digne du pire chantage. Mais avons-nous tout fait pour éviter un bain de sang ? Que ferais-je si jamais la guerre éclatait ? J'ai tellement envie de crier mon horreur de la violence que je rejette encore la politesse des mots.

PS : Merci au voyageur anonyme qui a retrouvé mon carnet.

10 janvier

On a tout dit sur la poésie, même si on a l'impression que tout reste à dire. On a dit par exemple, même si on le dit moins, que la poésie pouvait être tout et n'importe quoi. On n'a pas dit, même si je n'écoutais pas, comme d'habitude, qu'elle n'était rien.

11 janvier

Lettre à quelqu'un qui n'écrit jamais

J'allais oublier de t'adresser mes vœux pour la nouvelle année. Je te les envoie pour que tu ne penses pas que je me suis rangé ou caché une fois pour toutes. Je ne nie pas qu'un jour ou l'autre je m'égarerai. Tu sais déjà, si cela arrivait, où me retrouver. Mais ne compte ni sur mon absence ni sur ma présence. Je souhaite que chacun aille au monde à l'improviste. Malgré les malheurs encore accrus qui tombent sur l'humanité aujourd'hui, jamais les rives du « bonheur » ne m'ont paru aussi proches. Est-ce la raison pour laquelle j'écris moins de poèmes ? Comme tu me l'avais dit il y a longtemps, la difficulté avec la poésie est d'atteindre l'autre en cherchant à l'éviter. Tu me donnes envie de te féliciter d'avoir eu raison. De quelque façon que je m'y prenne, ma vie touche le cœur d'un éternel retour. Sois bien sage en attendant.

12 janvier

Et cette guerre qui approche, on voit maintenant comme on en avait négligé les conséquences. Il n'est pas trop tard pour changer la peur en paix. L'insouciance n'est-elle que le stade ultime de la nature humaine avant que ne l'emporte le cancer des tueries ? Plus on découvre l'horreur et plus la vérité remplace l'illusion. Vade retro Satana.

13 janvier

Partout l'homme s'expose à la dynastie. L'oreille lui enfle à travers le rideau du mensonge. Quelqu'un sachant me ressembler soudain casse le carreau et soulève la pierre de la tombe. Là, un livre est ouvert. L'encre coule encore sous la pluie d'un sablier. Les mots disent que la solitude seule protège et obéit, silencieuse. Tout le vide vient d'ailleurs. Les croyances dansent comme les morts.

15 janvier

Il arrive que le reflet d'une image crée une vérité nouvelle dans une autre image. Chaque lumière ouvre elle aussi un regard vers un autre regard. La démultiplication pourtant ne corrige qu'à peine l'espace infini qui s'insinue dans la matière des pensées. Il est maintenant temps d'avoir connu l'image qui précède le délice des reflets. Il y a un mort en moi que je ne retrouve pas. Comme un chou dans une terre, il pique une colère monstre.

16 janvier

Toutes les questions vont droit au cœur et produisent une angoisse.

A la résignation conduit l'apologie du logos.

« *Gardons toujours une place aux mots d'amour* », a écrit Margaux sur notre tableau. Je lui ai demandé qui avait dit cette phrase. Margaux a alors pensé qu'elle avait cité sans le savoir un auteur et m'a demandé si c'était célèbre. Je lui ai répondu que ça le deviendrait.

Mais là-bas, la mort frappe, au propre directement, sans rature. Quelle force arrêtera ce fléau ? Un autre fatras, il faut s'y faire.

17 janvier

Toute mon écriture syncopée et dilettante comprend mieux son rôle maintenant que la guerre a éclaté. Il faut dire que jusqu'au bout elle avait cru à la paix, m'entraînant artificiellement dans sa bonne sagesse. Mon écriture donc me tient lieu de médication. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! Elle ne me soigne pas. Elle ne domine pas en moi un vieil instinct vengeur. Mon écriture m'enseigne que je suis libre de voyager avec elle.

18 janvier

Dans l'ombre je rêve d'une digue qui irait si loin en mer que les tempêtes l'ignorerait ou la confondraient avec des blocs chirurgicaux pour baleines.

19 janvier

Nos démons nous reprennent. Nous n'avons cessé de déplacer des blocs de pierre d'une autre planète. Le vent souffle fort et rivalise en bégaiements avec l'histoire de ce jeune mendiant qui réclamait du

pain. Mais notre malheur était sur nos talons. Il n'y avait dans nos cœurs plus assez de recoins pour y loger le moindre apôtre. En dépit de notre espérance, sorte d'habit d'arlequin aux couleurs déchirées, nous jetons de-ci de-là nos regards aux ordures. Au moins nous ne regretterons pas d'avoir aspiré à l'avarice. Car la vie se limite à quelques traits de plume. Si le passé n'évoque que le parfum des fleurs fanées, l'avenir nous donne encore le goût du gaspillage. Nous voici donc à implorer le ciel de nous doter d'ailes pour nous joindre aux oiseaux. Nous aussi nous nous accrochons aux branches du temps. Demain, nous nous éprendrons de beautés écrites par des mots illisibles.

20 janvier

Si je t'aime, je t'aime aux jours qui tournent autour de nous pour nous réunir. Je t'aime en oubliant le temps. Le temps nous rend visite par de rares images dont nous sentons trop tôt l'usure. Je t'aime dans un retard que nous ne rattraperons jamais, même en remplaçant nos paroles par des baisers. Si je t'aime, je marche de travers, je tremble de vie, je rêve.

21 janvier

Jamais une guerre n'apportera la moindre solution aux souffrances des hommes. Jamais le malheur des uns ne fera le bonheur des autres. La morale s'oppose à l'idée qu'un monde ou, a fortiori, un ordre nouveau naisse d'une quelconque bataille. Quand deux forces se rencontrent, il ne reste place que pour la victoire du néant. Que mon pays, sous prétexte de rendre justice, ait toutes les chances de l'emporter aux côtés des puissances occidentales, me fait redoubler d'une lâcheté pseudo-intellectuelle. L'ère des guerres correctives vient de commencer. Non, jamais l'existence des frontières ne m'aura paru aussi violente et vaine.

22 janvier

Mon frère Jean-Sébastien s'est donné la mort. Il a mis fin à ses jours. Jamais de telles expressions n'ont eu plus de sens et l'ont perdu dans ma tête. Ses souffrances étaient devenues insupportables et, depuis longtemps, ne pouvaient plus engendrer de plaisirs ni de joies. Nous ne nous parlions plus, non parce que nous ne nous comprenions pas, mais parce que nous avions suivi des chemins inverses. Parfois, comme à l'annonce de sa disparition, il m'est arrivé de lui donner raison sur la pourriture fondamentale du monde – il faut entendre par ces mots l'impossibilité de comprendre et d'expliquer ce désastre – et le salut, combien précaire, dans les paradis artificiels. Il souffrait tellement qu'il ne voyait que de façon trouble et lointaine, mais aussi très amplifiée sans doute, tout le mal qu'il faisait. Il aimait beaucoup la poésie, celle de Baudelaire et d'Artaud. Il aimait par-dessus tout l'œuvre de Van Gogh. Adieu Jean-Sébastien. Le monde, tu sais, reste toujours aussi dévasté. Les soleils éblouissants n'ont rien perdu de leurs brûlures.

24 janvier

La fin est dans les mots.

Le temps simplifie tout.

On croit toujours toucher au but.

J'aimerais être un mot
Si possible facile à dire
Et du langage courant
Car on ignore toujours
Quand un mot naît
Et quand il meurt

Une histoire qui se termine ne peut prétendre satisfaire l'esprit.

Dans le magasin d'en face, on vole des poissons.

Je cherche mes mots.

25 janvier

Qui disait qu'il n'y avait de patience que dans les parages de la mort ?
Regardons ensemble maintenant une cheminée. Une fumée s'en échappe et disparaît aussitôt. De même, la mort réchauffe notre maison intérieure et part en fumée dans la cheminée des souvenirs. Voilà la raison de l'existence des briques rouges. Empilées, cimentées, elles signifient que nous ne connaissons pas la hantise de dépasser le toit. Et les tuiles qui tombent, on ne les remplace pas aussitôt.

27 janvier

Je suis un inventeur de douleurs
Aussi dit-on avec vérité que je mens beaucoup
Tout a commencé
Quand j'ai pensé que je ne craignais pas la mort
J'essayais de faire partager ce sentiment
Ne voulant surtout convaincre personne
Je me plaisais dans la solitude de mon chemin
Je trouvais même que la végétation y était hospitalière
Mais c'était bien ce qu'on ne pouvait comprendre
Je prônais alors l'amour dans la résignation
Cette fois la cause était entendue
Que je m'éloignais du monde
Mes rancunes s'atténuaient de plus en plus pourtant.

28 janvier

Face au chœur reposait le cercueil de Jean-Sébastien. Un curé – le pauvre – prononçait mal et articulait peu. Sa voix nasillarde et ses

sentences dogmatiques me faisaient penser à notre surveillant général d'internat. Il y a plus de vingt ans, à Vierzon, ce Vietnamien spécialiste de self-défense régnait en maître sur nos dortoirs avec un bâton qu'il lançait sur les lits agités. A sa façon, parce qu'il était grand, et déjà cultivé pour son âge, Jean-Sébastien dominait son monde. Il avait, je m'en souviens, un air supérieur. En ce sens, il acceptait son sort avec une sérénité hors du commun dans une indifférence qu'on prenait souvent pour du dégoût. En rouvrant les yeux sur ce passé lointain, je ne doute plus qu'il souffrait déjà le martyr. La vie lui semblait insoutenable et il n'a jamais manqué de le dire, avec la persuasion de ceux qui ont donné et reçu beaucoup de coups dans la cervelle, bien malgré eux on le sait. En fouillant le passé, je ne retrouve aucune trace de mon frère sur l'avenir ni de fous rires non plus. Par contre, nous nous étions souvent opposés et battus comme des chiffonniers pour ne jamais rien céder l'un à l'autre. Je regardais le prêtre avec ébahissement. Devant cette mascarade de cérémonie mortuaire, une fois encore, mon esprit se détachait et critiquait plus qu'il ne s'engouffrait dans le vide. La brise de l'amertume du trépas me secouait les membres. Devant moi, mes parents étaient effondrés. Ma mère à deux reprises cria dans sa détresse : « *Taisez-vous* ». Elle suppliait. Sa révolte me toucha droit au cœur, comme le fils en pleurs de Jean-Sébastien, que j'embrassai à la sortie de l'église de Clignancourt. Puis nous nous étions dirigés vers le cimetière du Père Lachaise pour enfouir en terre le premier mort de notre famille, belle coïncidence, à l'adresse : 61 avenue du Boulevard. Rien ne sera plus comme avant, putain de vie.

29 janvier

Les gens heureux, parmi lesquels j'essaie de me placer, ignorent tout de la fracture qui a cassé en eux le ressort de la tragédie humaine. Leur inconscience les rend sympathiques, ce qui leur permet de se reconnaître. Ils se réconfortent de rien. Aussi ne voient-ils pas de limite au bonheur, sauf en oubliant d'avoir peur, peur de vivre et de mourir.

30 janvier

Déjà jeune je vivais dans l'oubli
Avant même de savoir j'oubliais
Je creusais des trous dans le sable
Je suivais les traces des avions au ciel

La fontaine coulait de me changer en eau
Ma mémoire partait seule à l'aventure
J'oubliais de la rappeler à mon secours
Et j'aimais connaître tout ce qui disparaîtrait.

2 février

Ce que j'écris n'est pas secret. Ce que je vis ne l'est guère davantage. Car tout revient toujours au même quand on sent en soi remonter comme du fond des mers l'épave d'un bateau assagi.

L'amour, tu verras, apparaîtra avec la dernière couche de peinture, image de dérision, de réduction, moins arriérée qu'on te l'aura annoncé, cédille.

3 février

Il y faudra mettre beaucoup de douceur, comme par réflexe, quand tu auras trouvé qu'il n'existe pas de plaisir perpétuel. Ainsi tu ne simuleras plus rien. Tes sens s'éveilleront dans une distribution. Les lieux de rendez-vous ne changeront pas de nom. Ce seront toujours des relais. Tu complèteras ces paroles dans l'attente d'une révélation.

4 février

Tu leur diras
Que tu n'avais plus de mes nouvelles
Que la magie de l'instant était restée la plus forte
Tu leur diras que pour nous réunir
Existaient d'autres signes que l'écriture
Et que l'envie de partir ne devait plus être la seule.

5 février

Ecrire comme je l'entends signifie même dessiner une démangeaison. Les lettres coupent l'appétit. D'où les visions rétrospectives que je me délivre, face à mon propre écran. N'étant dans le présent que par effraction, je pense au passé et me rappelle le futur.

6 février

Tiens, aujourd'hui, j'ai une envie terrible de recopier à la lettre tout ce que je trouve. Le catalogue du musée du Prado me fournit, à propos d'un tableau du Titien, un sujet de plagiat et de réflexion tiré de l'ancien français. Le dicton en question dit : « *Qui a bu et ne se remet pas à boire ne sait pas ce que c'est boire.* » Notre monde est dupe de ses bacchanales. La guerre se vautre dans nos mémoires, bourriques de la mort gratuite. Plutôt que de me plaindre, je veux faire chambre à part avec l'écriture et tous les médias. Pour arrêter la guerre, mon parachute s'ouvre en pleines paraphrases.

7 février

Oscar, mon frangin mexicain, est passé à la maison avec son ami Sergio. Sergio va me louer à bon marché son emplacement de parking, rue de l'Aqueduc, qu'il n'occupe pas, n'ayant pas de voiture. Oscar repart après-demain au Mexique, son pays d'adoption. Sergio a regardé la bibliothèque en me demandant si j'aimais les auteurs américains contemporains. Oscar a dit que notre sœur Charlotte

venait de donner naissance à une petite fille Charline. Sergio travaille dans un hôtel près de l'Etoile. Oscar a raconté que notre mère ne s'était pas sentie capable d'aller chez Charlotte garder ses enfants, pendant qu'elle resterait à la maternité, à cause de Jean-Sébastien. Bientôt ce sera le tour de Margaux de mettre au monde un enfant. Sergio m'a donné son nom et son adresse. Il s'appelle Gauguin, comme le peintre, dont il est un arrière-petit-neveu. Mais je sens trop me pénétrer le temps pour avoir jamais froid et suivre un jour les traces de Gauguin, salubres et tactiques. Bon voyage, Oscar.

8 février

LES NOMADES

Les regards qui se trompent
Découragent

Se dévoilé alors l'idée du néant
Le contraire de ce qu'on trouve

Elle existe cette belle découverte
De passer près du vide sans le voir

Mais la formule idéale qui résume les autres
Reste en l'air

La nuit tombera sur elle
Avant qu'elle ait changé de nom ou d'oasis

9 février

Quand on ne sait pas, on invente des mots. Quand on croit savoir, on leur donne un autre sens. Entre deux, on entend la petite musique qui précède le sommeil, en pinçant le cœur.

10 février

Sur la vitrine arrière d'une voiture, j'écris de mon index gauche : il neige. Nulle parole ne sera jamais moins prophétique, surtout que je m'étonne aussitôt de ne pas avoir écrit : je t'aime. Mon hésitation se résume dans ma tête par de joyeuses fantaisies de langage. Si chacun écrivait ainsi à l'encre de neige, peut-être y aurait-il moins de jugements et de certitudes. On craindrait trop les épisodes de fonte pour simuler quoi que ce soit. Tout à l'heure, à la polyclinique de Châtenay-Malabry, l'image d'une mère simulant, dans le couloir, l'allaitement de son bébé de son index gauche m'a presque désarmé. Je n'ai pas pensé une seconde, à tort sans aucun doute, que tout se passait de la même façon dans mes moindres gestes et paroles.

11 février

Le voyageur se tait. Il écoute la demoiselle. N'importe où, pense-t-il, la trahison tient tête aux chahuts. Puis son humeur n'atteint pas le round suivant. Le voilà qui s'inflige une morsure à la langue. Le prisonnier n'a rien remarqué.

Morale : la force de la raison prend toujours le meilleur.

12 février

A ma façon, j'ai bien trompé mon monde. Personne n'a d'ailleurs vivement protesté. Sans doute, si j'ai excellé quelque part, c'est dans mon rejet présumé du passé. La vie ne m'a pas suffi. Non que je fasse partie de ces gens qui réclament sans arrêt et ne satisfont de rien, mais je ne me trouve à mon aise que dans des expressions pacifiques et réconciliatrices. Aussi ai-je une tendance malade à cultiver les quiproquos. Ce n'est plus pour moi que je parle et écris, mais pour croquer des pommes à pleines dents.

13 février

Les traditions sont douteuses et douloureuses. Elles provoquent de rares rires, car rien n'existe que par dépendance. Alors on s'efforce de croire aux libertés. L'espace d'un voyage en ascenseur on reste lucide sur les grandes ressemblances de l'espèce humaine. Mais très vite les portes s'ouvrent et se referment sur de vieux tours de tête. Tout fait l'amour des lampions.

14 février

Pour tous les moments de la vie
On cherche la formule adaptée
Pour les bons comme les autres
On constate qu'elle tient en peu de mots
Mais on ne la trouve pas
Ou plutôt on ne trouve pas celle qui convient
Alors on se raccroche à l'idée
Pour une fois l'idée est générale
Que tout arrive
Et même n'en finit pas d'arriver.

15 février

Aux caresses s'acquittent les passés des mystères. La dette envers les divinités comiques se trompe de dictée. Au-dessous des corps, préparée, fringante, s'agite la corde. Halte aux couleuvres ! La gent ruminante s'écrie entre deux haies de retouches.

A toi, Tinus, je dédie ce bourgeon de mots affranchis, la patinoire de mon esprit. Je t'enseignerai, si je peux, l'herbe folle. Je te montrerai à l'horizon la rigolade des miroirs.

16 février

Le temps n'est pas à l'apologie. Il s'est couvert et ne demande plus ce qu'on fait *dans la vie*. Les chimistes portent une raie au milieu, pour

mieux nous faire couper les cheveux en quatre. Moi, je ne les écoute plus, eux ni les psychiatres. Tout juste, sans en saisir le sens, j'assiste à la victoire du déluge.

J'assiste ; je devrais dire que je ferme les yeux.

Ma faim elle-même m'éventre. Entre l'acrobatie et la castration, j'écrase mes mégots. Au sol, les brins de tabac dessinent la plus belle femme du monde.

17 février

On ne recherche qu'à transposer. Je ne le ressens jamais autant qu'après une pièce de Shakespeare. Avec Margaux aujourd'hui, on a vu au cinéma l'adaptation de *Henry V*. Le réalisateur Kenneth Branagh est parvenu à réunir le caractère humain dans la peur et la bravoure, dans l'épopée et la vérité. Par Shakespeare, j'ai compris depuis longtemps qu'il n'y a aucun autre royaume que le doute. Toute la fureur que je n'ai pas et toutes les passions que je m'invente se trouvent dans son théâtre génial. Cela vaut bien, n'est-ce pas Margaux, qu'on puisse se chamailler pour une bricole sur le boulevard Bonne Nouvelle. Mais l'heure n'est pas encore venue pour moi de regretter de n'avoir pas guerroyé à Azincourt. Quand l'heure sonnera, j'aurai rendu mes armes.

18 février

Bien m'en prend de suivre mon chemin de raison

Même jusqu'en amour proverbial

De la lagune à l'estuaire de l'amour

L'attente y construit la beauté

Pauvre ritournelle apprise par mégarde

Mais apprise et retenue

A son refrain se mêlent les sons mélodieux

Des innombrables adversaires de la raison

Des braconniers de l'amour et des miniatures.

19 février

Pour l'autre, vient un jour où l'on n'a plus qu'une image fixe et un avenir tracé.

A l'inverse, chacun se représente son proche ou son voisin comme s'il ne devait pas changer.

Il en naît toutes sortes de protection qu'on sait d'autant plus inutiles que rien ne pourra les remplacer.

La conclusion est que chaque solution, si elle existe, est longue à trouver.

Et la conclusion de cette conclusion est qu'il est impossible de croire quiconque qui tiendrait de telles paroles.

C'est mon cas.

Il ne me reste même pas à me persuader de ce que je dis.

Je me sens bon à rien, sinon à arbitrer une rencontre de hasards.

Au fur et à mesure que je les écris, mes mots s'effacent. Plus j'avance et plus j'approche d'incertaines vérités qui me font mieux que vivre.

20 février

En temps de paix, on laisse faire ses mauvais démons. La plupart ne pensent qu'à amplifier les conseils donnés. Ainsi naissent les ordres. Les ordres ont beaucoup de synonymes. Les synonymes se font la guerre.

Pourtant, on ne voulait pas y partir sans évoquer et remercier les personnes anonymes, qu'on ne regarde jamais en face, qui passent en silence dans les restaurants la nuit, de table en table, un bouquet de fleurs à la main.

21 février

La tristesse est en nous solide. Puis elle se dilue dans la courte durée d'une vie. Chacun rêve d'un passé comme d'une pellicule à développer. Lutteur sans adversaire, le temps tâte l'ombre avec une canne blanche. Il tend une obole. On ne comprend jamais ce mendiant impeccable. Parfois, un air de fête trouble son impassibilité.

22 février

Lettre à L.

Après un très long périple, ta lettre vient de me parvenir. Bien sûr, je l'avais reçue dès que nous nous étions quittés, mais je l'avais aussitôt classée sans la lire vraiment. Je la rouvre aujourd'hui avec un plaisir sans mélange, avec une sorte de délectation. Ta façon de m'expliquer comment, l'expression m'avait surpris, t'a *secoué les tripes* ta décision de démissionner pour te consacrer à ton art et à l'éducation des enfants, et ta façon, surtout, de penser que tu le regretterais un jour, quand tu t'y attendras le moins, m'ont soudain appelé à te répondre que tu avais accompli, pardon pour la louange, le geste salubre et universel par excellence. Tu es la première personne que je connaisse qui ose ainsi lier son courage à ses regrets. Les deux non seulement me paraissent indissociables mais similaires et réciproques. On m'a appris hier que tu avais obtenu une récompense liée, je sais, à ta décision de suivre ton idée. Reçois toutes mes félicitations, encore que ces signes de reconnaissance n'instruisent souvent que sur la négligence. Il me plairait maintenant de parcourir ensemble le revers de notre vieille médaille si d'aventure tu en avais conservé l'autre moitié. Je le répète en t'embrassant comme avant.

23 février

Par lequel s'entend tout système de souffrance, le mal vient de ce qu'on cherche un sens qui n'existe pas. Au-delà de la communication, la force du langage n'envoie que des messages. C'est le principe de l'annonce. Comme les marées, les mots montent ou descendent, funambules de nos cordes vocales. La raison vient au secours des

vociférations. Elle se fait remorqueur, mais le sauvetage souvent sert de vecteur aux transcendances, ces paquets d'images déferlant sur les hublots de nos esprits. Et l'amour prépare pour l'équipage une omelette d'épaves salées. Mortelle euphorie !

25 février

Conte de la vallée d'Orvanne

L'après-midi, dans la maison de Frédérique, la sœur de Margaux, face à la fenêtre, ronronne le moteur d'un tracteur John Deere. Un jeune homme en bleu de travail se tient dans la cabine. Sa remorque transporte des cailloux. Sur la table du salon, le catalogue de *La Redoute*. A l'étage, j'ai vu un bon de commande des 3 Suisses. Ces maisons de vente par correspondance portent de curieux noms. On ne pense jamais beaucoup, jamais assez, aux noms des gens ou des choses. Quel beau mot Orvanne, sans doute celui de la petite rivière où j'ai promené Truffo jusqu'au vieux lavoir ce matin. Truffo ronge maintenant un os dans la cour de la maison à côté de moi. Je suis sur un muret, en chemise, assis, *le soleil dans les yeux*. Les oiseaux chantent, Tom, le fils de Frédérique et de Simon, m'appelle. Il veut faire de la balançoire. Il regarde mon carnet. Je lui demande ce qu'il aimerait y écrire.

– Je ne sais pas, me répond-il. T'as bientôt fini cette page, bientôt on va jouer à la balançoire, insiste-t-il ?

Voilà donc une précoce journée printanière. On a appris hier le déclenchement des opérations terrestres dans la répugnante guerre du Golfe. Tom ne se rend compte de rien. Mais il a vu que j'avais écrit son prénom.

– Le seul mot, dit-il, qu'il sache lire et écrire.

Il est vraiment pressé que je termine. Il a raison. Je regarde une échelle appuyée sur un mur dans la cour. Le soleil me chauffe le front. Allons jouer à la balançoire.

26 février

Rien ne fâche tant que l'héroïsme, quand on ne sait vivre qu'au lendemain et sans pièce de rechange. Alors on voit des friches partout au lieu d'hommes cessant d'attendre la règle du jeu. On ne bouge pas avant que le gendarme ait perdu son procès et sacrifié sa peau.

27 février

Demande-toi ce que tu seras demain.

Peut-être – je te le souhaite – te réjouiras-tu de ta question au point de ne plus penser à trouver de réponse.

Il n'y a pas de réponse qui convienne à ce genre de question.

Car soit on fait demain comme aujourd'hui, soit on ignore ce qu'on fera.

Du moins est-ce ainsi qu'on pense vivre.

Seulement, toi tu crois le contraire.

Et tu as bien raison de trancher dans le vif la part de rêve qui te revient.

N'aie crainte ! Tu seras récompensé de ton audace par ce que tout autre que toi prendra pour des miettes.

Ton rire ne se refermera pas sur tes lèvres. Il leur rendra leur liberté.

28 février

8h30, métro Ourcq. A mon ami Thierry Grave.

Sur le quai de la station, dans le renforcement du mur, m'apparaît ta sculpture souterraine. Oubliant ce que tu m'en avais dit, je crois voir les racines de pierres. Mais il s'agit plutôt d'une mécanique fossile. Le bois m'évoque encore un feu éteint. Là, dans la forge humaine du métro, une épave a poussé. Elle épouse des formes pour mieux suivre son chemin au-delà des écorchures. Car les liens qui se dévoilent montrer leurs nœuds et leurs nerfs. Pour toi, il ne subsiste qu'une cicatrice, lisse et voluptueuse. Mes yeux semblent comprendre par tes *articulations*, l'alphabet des cordes. Comme le chat une pelote de laine, chacun retourne sans fin ses racines. Quelle agilité ! Passagers occultes, épions ensemble cette horloge endormie qui tient l'heure par toutes les fibres des sens.

1^{er} mars

Comme c'est bien dit *victoire* ! le soulagement en est irritant. Je m'en voudrais presque d'avoir préféré une solution pacifique. Mais les vainqueurs ont tous les égards. Ils redoublent de modestie. Pourtant, je crains que la sottise n'éclate de nouveau. Qu'on me permette d'en perdre mon latin. L'orthographe n'y est pour rien dans l'univers d'Esso qui redevient le nôtre.

2 mars

Mon bonheur aboutira un jour dans un centre Leclerc. Aujourd'hui, à Montereau, c'est samedi, jour de courses des familles. A l'entrée du magasin, un grand poster en couleurs d'Edouard Leclerc et de son fils, en bustes, accueille les clients poussant leur caddie. La panoplie classique du photomaton, de la photocopieuse, des distributeurs de bijoux d'enfants, de montres et de bracelets en toc, appâte les acheteurs devant les caisses. Des curieux les observent. Deux dames, avec mon carnet dans la main, m'ont pris pour un vendeur. En ai-je la physionomie, leur ai-je demandé en souriant ? Il est vrai que les vendeurs ont souvent des carnets, mais ils ne sont pas les seuls, ai-je ajouté. La preuve ! Elles ont souri à leur tour, se sont excusées et, un peu gênées, se sont esquivées. Puis j'ai cru voir étendu dans un fauteuil de jardin un homme qui s'était assis sur des sacs de terreau. Tout à côté de moi, il écoutait les conversations de gens qui passaient.

3 mars

Vous me ferez un exercice de fascination. De tous vos devoirs, nous tirerons ensuite la leçon qui conviendra. Nous la proposerons comme

matière principale en appui à tous les enseignements. Et nous n'obligerons personne à feindre plus loin que l'imagination le permet. Chacun sera libre de revenir sans cesse sur ses propres aveux de force ou même de faiblesse.

4 mars

Une maison à louer devant un restaurant
Où dînent des acteurs de théâtre timides
Face à une infirmière attendant sa mère
Voilà l'histoire que j'aimerais raconter

C'était un jour comme on n'en connaît qu'un
Vers la fin de ma vie pour ne pas en dire plus
J'apportais avec moi un bouquet de fleurs
Malgré mon petit rôle tout auprès du tien.

5 mars

A Saint-Jacut-de-la-Mer. Loin de Margaux, en songeant au passé.
Je n'entends rien aux symboles, de sorte que je me prépare toujours à répondre de travers.
A côté d'aimer, écrire n'a aucun sens. Le sens se définit par la perte de la raison.
Je dirige cette perte dans l'épaisse brume de ma fidélité.
Homme du passé, j'oublie de me souvenir.

6 mars

Une furieuse rage de dents m'empêche d'écrire. Les médicaments ne calment pas la douleur. Un abcès pousse dans mon palais. Toute la partie avant de ma mâchoire supérieure gauche ressent l'effet aigu d'une paralysie. Mal de dents, mal d'amour m'a dit Margaux au téléphone. Je ne connaissais pas cette expression qui doit signifier que les douleurs sont égales. Mais les paroles ne me soulagent pas. Je prends donc mon mal avec courage, c'est-à-dire avec l'impatience d'en être débarrassé.

7 mars

La vérité est une faute de goût.

8 mars

Sur le plan culinaire, je n'apprécie guère les mélanges, les sauces, les cocktails. Je ne place rien au-dessus d'une soupe aux légumes, au cresson, à la tomate. Pour ceci ou pour cela s'exécute mon discours de grande personne. Sur le plan littéraire, c'est une autre histoire...

9 mars

Je voyais Solène boire sa grenadine à la paille. Elle y trouvait un plaisir en même temps qu'une réponse à sa soif. Je n'avais pas besoin de savoir ou d'ignorer que j'avais été comme elle et que je ne l'étais plus. Je pensais aussi que cette façon de voir les autres permettait de

moins souffrir de l'écoulement du temps ou tout au moins de mieux le comprendre. Je reconnaissais que ma vie évoluait dans le sens où la part des choses acceptées grandissait et où, au lieu de m'en inquiéter, je faisais en sorte de ne pas m'en offenser ni sentir responsable.

Solène pinçait de ses lèvres fines la paille et dans son gosier s'enfouissaient les sortilèges que je formulais en silence sur de fumeux principes d'équilibre. La paille de Solène y signifiait que les beautés du monde n'existeraient pas sans toutes les horreurs qui les engendraient. Il va sans dire que ma fierté gardait pour elle de telles idées conservatrices empruntées au langage des missels.

10 mars

On aurait dû choisir Robinson Crusoé au lieu de Jésus-Christ pour dater le temps.

Avant moi, il n'y avait jamais eu d'écrivain d'écrevisses.

La correction est un éternuement, sorte hybride entre éternité et dénuement.

Les mots succèdent aux mots, comme les fleurs aux chagrins en herbe.

La nouveauté vient de la critique. Même excessive, la critique n'a aucun droit de préemption, n'exerce aucun veto, quoi qu'on dise. C'est un appel à l'insoumission, tout ce qui soigne le remède des mots.

11 mars

Ce n'est pas si mal de penser à moitié.

L'on y trouve déjà tout le corps du discours.

L'on y attend le retour des apparitions.

Ainsi vont les ombres.

Les ombres écrivent en tenant leurs secrets.

12 mars

Enfin, mon recueil a trouvé un titre : *Le sens des nuages*. Cette formulation me plaît car elle exprime ma façon de voir et d'écrire. L'association de deux mots essentiels de la langue de chaque jour, chacun à leur manière, donne le ton du propos poétique (propoeétique). Le sens des nuages, voilà la direction à prendre me dira-t-on. Je ne sais pas. Je ne pense pas. Il y a tellement de chemins possibles. Tous existent pour des raisons toujours bonnes et anciennes. Il y a tellement de raisons aussi. Mais au-dessus se déplacent les nuages, aujourd'hui dans un sens, demain dans un autre. Il y a tellement de sens, tellement de nuages.

13 mars

Peut-être le poète serait-il victime du syndrome de Robinson. Comme dans un film de Charlot, il lance des tartes de mots à travers l'océan des choses. Mais il retourne aux cuisines le plat de la neurasthénie. Il déserte l'île déserte. On le capture parfois à l'usure, à la limite de ses forces, dernier du peloton, debout sur les pédales de sa bicyclette. Toutes les ruches qu'il visite sont des miroirs éteints comme d'anciens volcans.

14 mars

Page 124 d'*Un thé au Sahara*. Je lis quelques extraits par-dessus l'épaule nue de Margaux couchée. Je m'arrête sur les mots *bijoux, tatouages, assortiments*. Quelques lignes m'évoquent la vie au désert. Mes professeurs disaient que l'art de l'écrivain était de restituer une atmosphère. L'épaule et le bras de Margaux sont couverts de taches de rousseur. Je n'y avais jamais prêté autant d'attention. Elle tient son livre de la main gauche. Je lui caresse les reins en cherchant mes mots dans ma tête embrouillée. J'ai envie de dire que le plus étonnant au monde était un spectacle d'enfants.

15 mars

Du jour
Où j'ai compris
Qu'il fallait
Tenir la corde
Tout s'est arrangé.

16 mars

Guillevic, outre qu'il fut un temps un collègue ami de mon père au ministère et qu'une fois je l'avais rencontré peut-être dans ce lieu austère quand j'étais enfant, du moins je garde l'imprécis souvenir de cet homme qui m'avait paru âgé et qu'on m'avait présenté comme un poète d'une façon qui m'avait laissé une impression toute singulière, Guillevic est à mes yeux celui qui incarne le plus la poésie, lui rendant toute son évidence et sa complexité :

« *Je laisse à mon regard
Beaucoup de temps
Tout le temps qu'il faut
Je ne le dirige pas
Pas exprès* »

Puissé-je être aussi tenace, modeste et autant aimer la conversation.

17 mars

Gnangnan et compagnie, la galerie expose ses chefs-d'œuvre. Le prurit de l'hypocrisie fait des bulles en surface. Un monde en savon, voilà les goûts du temps. Si les éloges tombent, ils effacent les mots, ils insensibilisent. De sorte, plus la menace gronde, plus elle décape et plus on la stérilise. Tout est truqué, dit-on en chœur, même sous

anesthésie. Et du découragement naissent les grelots passés au cou de l'éthique. Plein cadre, le rescapé arbore un rêve passible de graves peines et fredonne *ah ça ira, ça ira...*

18 mars

Les rêves de chacun excepté
Je ne crois en rien
La vie sépare

Rarement une même promenade
Donne à voir deux cimetières

Aussitôt que je commence à croire
J'exige un dû

Comme on ne voit pas que je ris
On me dépossède du minimum de croyance et de confiance
Que j'élevais dans mes pensées

Aussi vais-je avec beaucoup de spontanéité
Et de passion
Vers n'importe qui

Suis-je une prison pour être autant fui

Les rêves de chacun excepté
Je ne sais plus quoi suivre.

19 mars

Marionnettes

Sans me raconter pourquoi ni comment, mais en me faisant comprendre qu'elle ne se console pas de la mort de Jean-Sébastien, ma mère me dit qu'en ce moment elle en reçoit *plein la gueule*. Je réagis à ce langage direct en parlant d'autre chose, de la routine de mon travail, des antibiotiques qui me fatiguent, des projets de week-end de Pâques, de Gérard Depardieu dans *Green Card*. Tous ces faux-fuyants résument le jeu d'un acteur qui déambule encore dans ma tête. Je ne sais pas dire à ma mère que moi aussi, depuis toujours, j'en prends plein la gueule. A personne je ne sais, ni ne peux, ni ne veux dire cela, peut-être parce que je pense que tout le monde en prend plein la gueule, peut-être parce que je n'y prête moi-même plus beaucoup attention.

21 mars

Tous ceux qui ont parlé de la mort en des termes qu'on pouvait rapprocher de sujets autrement éloignés ont eu en moi un ami impeccable.

Je n'avais pourtant jamais eu l'habitude de transformer les moyens de la fin. Personne ne m'en avait encore raccommo   les morceaux. J'arrivais d'un pays lointain, incertain de mes origines, avec une crise de toux derrière un rideau métaphysique. Il faut qu'on le sache. Mais j'avais une belle situation et plutôt tendance à aimer la mort qu'à la détester. Ce n'est pas non plus un secret que je m'adonnais à de longues flâneries au cours desquelles m'apparaissaient les ossements de ma seule mémoire. Le vent couchait les hautes herbes pour découvrir des fleurs sauvages que j'effeuillais comme à la roulette russe : je suis mort, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout.

22 mars

Seul importe ce qu'on ignore
Devient ce qu'on croit
Charme

Rien n'y avance par hasard

Qui est seul

Toujours un peu de maladie
Donne une réponse
Un avantage

La maison des rêves est construite
Abandonnée
V  tuste
Vue au détour d'une route
Elle existerait donc
Seul reste
Brûle
Change ce qu'on rate

Qui est seul
Crève l'écran.

Toute ma vie aura trembl   de dévoiler une vérité, chaque jour plus nouvelle que le plus beau des mensonges, que personne, m'écoutant enfin, n'aura voulu entendre.

23 mars

Ignore-t-on le merveilleux, qu'il surgit, l'appelle-t-on, qu'il répond à une longue attente. Tout comme le feu, la beauté des mots monte en flammes. Laissée trop longtemps dans les braises, elle tourne à l'  vangile. Sur le bateau des privilèges, elle garde l'œil sur les chaloupes. Je le dis pour les appariteurs de la pensée dont j'attends, on le sait, les renforts, la beauté des mots ouvre le bréviaire des

mendiants. Elle préserve dans son sermon les vertus de l'hilarité et de la négligence.

24 mars

Ce n'est pas un rêve, pour une fois, mais une façon habile de me séparer des yeux que j'ai dans le dos. Il n'y a rien devant moi quand je me réveille en prison et que je m'y sens bien pour toujours y avoir voulu vivre, alors que ma conduite m'en écartait par raison.

De même que chacun a droit à des parenthèses de préférence à un abus de propriétés, peut-être la prison est-elle le lieu absolu, le lieu dépourvu et dépouillé de signes. Mais on croira que je parle de ma prison dorée, en contrepartie des rencontres que je n'y ferai pas, et pour laisser à quiconque toute la liberté de m'en sortir.

25 mars

Pour beaucoup d'entre nous
Le mal de vivre
Passait par le mal d'écrire
On ne croyait pas si bien dire
Qu'un mot manquait à notre gaieté

Le principe même de notre fête était
De ne rien vérifier
Et de ne jamais reconnaître les erreurs des nôtres
En ce temps-là nous protégions nos placards en sapin
Par de savantes combinaisons
Sur des cadenas de trois ou quatre chiffres

Nous tournions nos têtes vers l'Orient
Ravis de porter du cachemire
Avec toute la confusion possible
Qu'entraînait le sens de ce mot
Nous ressentions surtout des sentiments
Qui nous faisaient échapper de nos propres personnes

Ils étaient si puissants que nous n'imaginions pas
Que chacun en possédait et partageait les richesses
Quand je pense à ces jours
Je me dis que je n'aurais jamais voulu comprendre
Celui que j'ai tenté de devenir.

26 mars

Une voix me somme d'aller à l'université y poursuivre des études de droit. Elle raconte qu'une fois ma licence obtenue, j'y passe avec succès un diplôme d'avocat. Maintenant j'ouvre un cabinet où, aussitôt, je prends la défense des pauvres et des déshérités, des humiliés et des moins que rien. Un jour, j'hésite presque à devenir un criminel pour savoir, comme du dedans, plaider la cause des infortunés pris dans les fourches de la justice. Un autre jour, je me

renie en défendant la pire cause qui soit. Mais j'essaie de me rattraper en disant que toutes les causes sont bonnes à défendre. Alors je m'attire les foudres de mes plus fidèles amis qui ne voient plus qu'en devenant comédien l'homme que je suis joue et interprète tout simplement son rôle du mieux qu'il peut.

Morales

La voix qui me parle cache qu'il est toujours plus facile d'être soi qu'un autre.

En devenant avocat, on cesse enfin de répéter son rôle.

27 mars

Qui ne tient pas des paroles idiotes ne connaîtra jamais les limites de la bêtise, ne répètera jamais à la suite les mêmes mots, ne ressentira jamais rien pour la poésie. Car la poésie, malgré elle et malgré l'amour, se retourne bien plus en arrière qu'elle ne se précipite vers les lendemains¹. L'avenir n'existe pas, sinon pour être l'invention du présent.

Mais quand on écrit cela, on préfère encore passer pour un filou. Qu'on pense à moi quand on entend un soupir de soulagement. C'est le temps qui brade son dernier rêve.

28 mars

Ce qu'on me demande est trop facile. Pensez donc : faire l'éloge des raviolis.

Si tu ne sais quoi écrire, essaie de retracer ton existence, année après année, depuis ta naissance, en y inscrivant les événements qui ont émaillé tes jours. Tu y porteras les dates de tes principales rencontres et tu comprendras que ton existence ne t'a jamais appartenu qu'à ces moments-là.

Il ne pensait pas ce qu'il disait. Ses paroles sortaient de sa bouche comme si pour chacune d'elles il recevait un coup de poing sur la figure.

Dieu n'est pas simple à expliquer aux enfants, dit-on, alors qu'il est d'une simplicité édifiante, et comme si l'on refusait le raisonnement puéril de l'idée de Dieu.

29 mars

En rébellion permanente contre les autres et moi-même, je me vexe à outrance pour faire bonne figure. Si je n'avais pas égaré mes effets, cette révolte serait douloureuse. Elle ne l'est pas, je le confie. Tout la sagesse m'a surpris dans la délinquance, me balançant d'un bord à l'autre de fausses peines. C'est normal, puisque le mécanisme était détraqué. Comment éviter dès lors d'inspirer un drame ? On a même déjà vu ce mot, dans certaines langues, devenir confiance. J'ai

¹ Etrange façon de dire que la poésie s'occupe plus du passé que de l'avenir.

beaucoup cru qu'au moins une fois dans la vie, pour une personne ou plus, on vivait en quelqu'un d'autre, pour lui, par lui, sans que rien n'en explique ni permette l'échange. Je cherche, envers et contre tout désespoir, à déployer ce grand mystère de l'incarnation.

30 mars

Je voue toute ma vie
A des questions de proximité
Tous les voisinages
Mènent à des magasins d'usine
On y vend
Les deuxièmes choix et les démarques
Comme dans la littérature
Mon corps et mon esprit
S'en sont souvent revêtus
Les signes de reconnaissance
Y étaient moins apparents
Mais aussi j'ai ressenti
Qu'on me soumettait
A ces catégories
Et ma jeunesse s'enfuyait
En me prévenant
De ne jamais rien imposer.

31 mars

Mes rêves ont peu à peu dépassé le cadre de ma réalité
Ma réalité les a élevés de son mieux
Entre les lumières du jour et les couleurs de la nuit
Les beautés ont passé comme les transparences
Et les rêves avaient mûri
Ils me donnaient la réalité en pâture
Leurs rivalités ayant disparu je ressentais encore une absence
Celle du temps qui passe devant des vitrines de bonnes idées
Sur le seuil de cette maison
L'amour me forçait à dire la vérité
Mais comme je ne m'en approchais que seulement
Je m'aperçus que j'avais appris à fermer les yeux
Jusqu'au cœur de mes rêves

1^{er} avril

Me promenant au jardin du Préau à Troyes, je remarque dans le caniveau des plants de fleurs tout juste dérobés de leurs pots. En remontant avec Truffo vers la préfecture, sur le bord du canal, j'aperçois des bacs à fleurs presque vides. Je reviens sur mes pas, ramasse les fleurs et en replante trois touffes, assez maladroitement. Puis je réfléchis à la banalité des actes gratuits. Je me rappelle que l'idiotie du vandalisme m'a toujours semblé préférable, et de loin, à celle de ses contempteurs. Il m'est arrivé d'avoir eu aussi envie d'arracher des fleurs. Peut-être était-ce plus au sens figuré que

propre, mais après tout le sens et les conséquences auraient autrement été graves et sujettes à critiques.

Devant un acte qu'on ne comprend pas, il reste, en dernier recours, avant de juger et pouvant en dispenser, à croire qu'il a été commis par un enfant. Si l'on ne s'en satisfait pas, il faut se dire que les enfants étaient en bande.

2 avril

Nos attaches au passé nous pardonnent les honneurs que nous recevons. De toute façon, les honneurs sont la forme suprême du dédain. La mort en raffole. On le dit comme si l'on voulait si l'on voulait s'en persuader. De fourberies en perfidies, on ne se reconnaît plus soi-même qu'en cherchant à les obtenir. Il est trop tard alors pour en comprendre le sens. Je suis mal placé pour m'en expliquer, moi qui attends tout des autres au point de leur attribuer des honneurs qui feraient rougir les poètes. On peut vivre vaniteux !

3 avril

Par-dessus tout, on reste convaincu du sens des choses. Leur évolution se trouve dans l'arc-en-ciel aux heureuses idées des uns et des autres. L'ordre des valeurs et les hiérarchies horribles s'y dissolvent, ne laissant plus apparaître que des traînées de couleurs abstraites et radieuses. L'ambiguïté y ondoie d'une sérénité si intense que l'on oublie d'y avoir résisté. Et l'on accepte mieux que les gens d'à côté parlent avec des trémolos dans la gorge de la renaissance de leurs modèles préférés.

4 avril

Parfois il suffit d'écrire qu'on est un mauvais homme pour être un mauvais homme.

Jamais il ne viendra à l'esprit de personne d'inventer un mensonge qui soit une si pure vérité.

Mais il arrive qu'une simple rencontre décide de toute une vie jusqu'à effacer le passé.

J'aime beaucoup les gens qui racontent la transformation lente et progressive de leur passé.

On croit qu'ils réfléchissent comme s'ils pouvaient rembobiner le fil que le temps a dénoué sans rien demander ni rien répondre.

A la fin, il devient tellement facile de taire ses pensées qu'on se met à parler pour les autres.

J'ai même vu d'honnêtes citoyens ranger leurs valises les unes dans les autres.

5 avril

Solène joue au square par une belle fin d'après-midi tandis qu'un vent frais me caresse la nuque et les oreilles, et commence à m'engourdir. Une petite fille bien plus vive et intrépide que Solène, presque aussi jolie, attire mon regard. Elle s'appelle Sandy. Elle ne

tient pas en place, court dans tous les sens, sautille sans cesse, va de jeu en jeu, pleine d'une vitalité débordante. Mais les deux enfants se chamaillent. Solène ne veut pas que Sandy s'approche de Truffo. L'une et l'autre se tirent par la manche pour se disputer la propriété du chien.

– C'est mon chien, crie Solène.

– Mon chien, rétorque Sandy.

Les deux voix enfantines se mêlent dans une même colère. Les petites se retirent dans un coin différent. Alors Sandy revient vers Solène et lui offre un chewing-gum.

– C'est ma copine, dit Solène.

Et les voilà toutes les deux les meilleures amies du monde, ne se quittant plus, se défendant ensemble contre une grande fille et me demandant papiers et stylos pour jouer à l'école en haut du toboggan.

6 avril

Quand j'écirai un manuel de savoir-vivre, j'établirai un rapport entre une montgolfière et un voyage en Mongolie. A Marco-Polo, dont je remonterai, comme à l'infra-rouge, les traces sur la route de la soie, sera dédié mon ouvrage. De méticuleuses définitions orneront les inévitables balivernes contenues dans les cahiers à spirales classés au gré de mon imagination intemporelle. Mais à un moment ou un autre s'opposeront les différents sens du désir. Je galvauderai ce chapitre. Mes premiers lecteurs me pousseront presque à renoncer à mon livre. Je n'abandonnerai pas la partie. Il y aura un grand post-scriptum où je dévoilerai que le savoir-vivre est le plus secret désir. En illustrations, figureront toutes les signatures des êtres que j'aurais aimés, la plupart à peine lisibles, comme si le temps s'était emparé d'elles avant même de les laisser libres.

7 avril

On dit que personne ne détient la vérité et on veut croire que chacun en détient une, et qui n'est pas la bonne et qui n'en est pas une.

Au parc Monceau tout à l'heure, Solène a échappé à notre vigilance. Plus tard, elle nous a racontés qu'une dame l'avait disputée et qu'elle avait pris peur. Margaux a pleuré quand elle m'a vu revenir avec Solène sur mes épaules que j'avais récupérée tout affolée près de la rotonde.

Saura-t-on jamais si elle en gardera un souvenir ?

La mémoire elle aussi est une vérité, la première qu'on rencontre dans sa vie, la seule à qui l'on reste fidèle, peut-être bien parce qu'on lui laisse toute sa liberté.

La mémoire n'est pas fidèle, la vérité non plus. Mais une enfant perdue qui cherche sa maman attend plus de réconfort que de réprimande de nos sages vérités.

8 avril

L'être humain a horreur du vide. Il incrimine la nature et il prétend qu'elle en a aussi peur que lui. Il cache son sexe comme s'il l'avait perdu ou, à défaut, comme s'il était unique. Il épile le visage de la terre avec une pince que le temps et la mythologie ont transformé en faux, la bien nommée. Il ne comprend pas qu'on ne le comprenne pas, bien qu'il sache qu'il tienne des paroles cohérentes. Mais c'est le propre même d'une parole de ne rien savoir attendre de mieux qu'un reproche à peine voilé. Les plus sages d'entre nous s'en doutent qui s'attirent des ennuis. L'homme fait horreur au vide, aimeraient-ils dire s'ils savaient perdre patience.

9 avril

Toutes ces pensées et toutes ces histoires, comme à la fin d'un repas où rien n'empêche de roter, semblent tenir à ce qu'on trouve une ressemblance parfaite entre la vie et la mort. La terrifiante mise en scène de Pompéi m'a très tôt fait passer à cette catégorie de personnes qui ne peuvent s'empêcher de voir la vie comme une succession d'images arrêtées. La mort n'existe pas vraiment même puisqu'elle est le ciment de l'édifice.

Il est facile à présent de m'extorquer l'aveu que j'ai honte de regarder ainsi l'écran de mes jours.

10 avril

Mon bilan provisoire

Une lanière de son sac à main s'étant prise dans une latte du banc, elle s'est arrêtée, est revenue en arrière, a libéré son sac puis est repartie comme si rien ne s'était passé.

Toute la face du monde m'est à mes yeux apparue dans cet événement aussi futile que possible pour cette dame tombée dans le champ de mes pensées.

A ce moment pourtant, j'essayais de me persuader que le plus petit droit auquel on pouvait prétendre était d'accorder l'abandon du hasard à quiconque comme à soi-même.

La lanière du sac à main arrêtée par le banc me donne envie d'adopter systématiquement des conditions et de recomposer un dictionnaire *avec des si* devant ou derrière chaque mot.

Cette dame qui n'a pas su que je l'observais me pousse, bien malgré moi, à explorer la folie des autres plus que la mienne.

Le banc, désormais vide, me demande de dire que ma liberté surveillée est mieux que rien sans doute, quoique d'une grande férocité et très imprévisible.

11 avril

C'est comme si c'était fait. Que de fois je me suis infligé cette parole pour m'éviter de penser du mal de quelqu'un ! Je cherchais toujours à lui trouver des excuses. Un jour, on m'a dit que je devais vraiment m'aimer beaucoup pour être aussi incertain de plaire. C'était vrai, alors j'ai répondu que si tout changeait je serais le plus satisfait. mais

on a voulu m'expliquer que le soleil ne se levait pas toujours de plus en plus tôt.

12 avril

Après avoir longtemps vécu dans l'espoir
Que quelque chose arriverait
Puis quelqu'un d'extraordinaire
M'être aperçu au passage
Que je m'étais oublié
Et que ce ne serait pas moi non plus
Je me suis mis à croire en cachette
Que rien ne pourrait jamais arriver
Ni personne d'ailleurs
Mais quand j'ai réalisé
Que mes pensées avaient été opposées
Je me suis dit qu'il était temps encore
De me tendre une perche
De conserver les négatifs de ces images
En tenant à la légère des propos graves
De rapprocher mes peurs extrêmes
De laisser déposer au fond de ma tête
Les poussières de mes rêves aspirés.

13 avril

De tous les sentiments que j'ai affrontés, celui de l'abandon s'est toujours montré le plus coriace.
J'ai eu la prétention de croire qu'il était à l'origine de ma poésie.
Ma mère me racontait que lors de ma naissance à Grenoble, quelques semaines avant et après, elle attendait avec impatience et anxiété mon père qui avait disparu à Paris pour y poursuivre ses études supérieures.
Elle avait ressenti un abandon qu'elle m'avait transmis par contagion.
Et j'ai toujours été vulnérable et impuissant devant toute espèce d'abandon, d'autant que je n'en avais pas été d'abord le sujet premier.

14 avril

Dans le ventre de Margaux, qui embellit et m'apparaît maintenant comme une femme de la Renaissance italienne, il y a matière à penser et écrire.
Cette vie qui se prépare, se déplace et donne déjà des coups pour signaler sa présence et – comment ne pas en parler ? – son emprisonnement, avec en plus la vertu de la délivrance prochaine, me fait comprendre que l'œuvre que chacun accomplit passe par l'idée d'y renoncer.
La création de la vie restera toujours le summum de l'étourderie.
Personne n'est en mesure de voir les empreintes futures sur le sol des temps qui se dérobent.

Et quand Margaux m'apparaît sous les draps avec son beau ventre où repose souvent sa main droite, j'évite de professer qu'il n'y a pas d'autre liberté que celle de donner la vie.

15 avril

A Margaux

L'amour du passé trouve une chambre dans un hôtel complet.

Face à moi, il y a le vide. De cette unité de mesure, je fais le dilemme de mon amour.

J'arriverais sans doute au constat que toutes les formes d'amour existent. Ce sera de plus en plus en raisonnablement accepté, attendu et préféré à n'importe quel autre argument.

L'envie folle d'embrasser se jette par la fenêtre de l'avenir.

16 avril

Quoi que je fasse, j'aurai toujours les mêmes pensées en tête. Maintenant, je les garde si profondément en moi qu'elle peuvent s'évader sans rien changer aux formes qu'elles ont prises. Elles qui n'avaient d'autre but à atteindre que leur liberté sont désormais de simples impressions réelles comme les rôles qu'on m'a fait tenir. Ma part d'émerveillement les a tellement suivies à la trace que je me sens plus jamais seul. Il m'arrive de très bien savoir comment tout se termine.

17 avril

Sans parler des écrivains, encore que par recoupements j'y trouverais des similitudes, les êtres qui m'ont le plus appris ont toujours eu la fâcheuse manie de la surveillance tatillonne. Comment dire qu'ils ne m'ont jamais fait part de leurs sentiments au moment où je l'aurais souhaité ? Entre nous a prévalu la plus naturelle des frontières, la seule qui devrait exister, celle d'une distance impossible à mesurer. Je ne sais plus s'ils m'ont caché leurs inventions et s'ils n'en ont pas eues. Leur pessimisme me permettait de ne pas m'en occuper.

18 avril

Les limites de la parole donnée
L'intérêt porté aux morts illustres
Dont la vie ne fut jamais à l'image de leurs espoirs
Comme si on devait leur en vouloir
De nous apporter d'outre-tombe
Les nouvelles du monde
Maquillées dans l'attente de la lumière
Qui effacera les tristes rides
Venues des fins fonds de l'âge
Voilà la raison inexpliquée du retard pris

Qu'on ne rattrapera que pour l'honneur
Tout ce qui reste à sauver en dépend
Se frayant un passage dans la belle histoire
Malgré tout
D'avoir eu plaisir à vivre ensemble.

19 avril

Rectification : toute poésie n'a pas son contraire, mais son double. Le double n'est pas toujours le contraire.

Si je n'avais que ma raison pour moi, je ne chercherais pas à m'en priver ni à m'en plaindre. Ma raison n'est rien toute seule et ne fait rien pour le rester.

Le halo du désir qui encercle l'attente s'étire jusque dans mon embarras de paraître.

Les souffrances sont pratiquement toutes des doubles contraires. J'abonde dans un sens qu'on peut appeler celui de l'inspiration.

20 avril

Au moins je suis sûr d'avoir été seul et premier peut-être à avoir pensé et vu certaines choses. J'aurais pu emporter avec moi plus de *vivres* pour mieux faire partager mon *festin*. Mais je n'ai jamais été contenté que quelques instants. La méthode de l'originalité, par définition, n'appartient à personne. Quand j'ai été aux anges, quand j'ai trouvé un paradis sur terre et sans droit d'auteur, il y avait toujours un lien entre quelqu'un et moi-même. Ce lien était parfois quelqu'un d'autre. Il durerait longtemps parce que mes bonheurs avaient été grands. Ils sont inscrits en moi pour cela et pour une musique à coups de mouvements de lèvres et de frottements de doigts entre des feuilles d'arbres et de papier.

21 avril

M'étalant le moins possible, ne me mettant pas en avant, sauf peut-être dans une expression artistique dont je cherche continuellement à me séparer à force d'en sonder les fonds et à laquelle, en réalité, je m'attache chaque jour davantage, avec la consolation que « ma » liberté sera la somme des contraintes assimilées, je me conduis souvent mal avec mes semblables.

Au lieu de m'appuyer sur des liens qui m'unissent aux autres et qui sont autant d'interprètes que de demiurges de mes sensations, liens invisibles, comme des témoins occultes d'un procès permanent qu'on me fait pour avoir accusé le monde de tous les maux, je me dédouble moi-même avec ce personnage central, ce narrateur de la température de mes inquiétudes, ce voyageur clandestin de passage, et je perds beaucoup, comme on dit aujourd'hui, de mon efficacité. Alors je me sers au « moi » où chacun se gave d'exploits conventionnels.

22 avril

Mon cher juge,

Puisqu'écrire me reconduit à moi-même, comme face à un miroir, et que chaque fois je m'y retrouve d'un côté et de l'autre, et que dans cette révolution la réalité m'échappe la plupart du temps, malgré ma bonne volonté, il ne me suffit plus de dire que tout meurt pour m'en croire doué d'un quelconque pouvoir, celui de changer par exemple le miroir en fenêtre pour moins relier la beauté à la rareté. Faire le contraire ne demande pas que de la gratuité mais requiert des forces pour enlaidir les choses de plus de prix. Il n'est point besoin d'être prophète pour passer devant les tribunaux. Dans un verdict *à tout casser*, je vous gratifierais de la récidive, cette marchande de carreaux triés sur le volet.

23 avril

Mon cher juge,

Ma lettre d'hier a dû vous surprendre car je n'y parlais pas de mon amour de l'écriture. C'est un amour assez banal vous savez. Il n'y a rien à en dire parce que toutes mes paroles auraient un caractère passionnel qui déformerait la moindre vérité. Mais il faut que vous puissiez toujours me juger sur cet attachement très ancien. Point d'autre faveur n'ai à vous demander. Si, j'allais oublier : laissez donc à des gens plus méchants que vous cette façon de m'appeler « votre damné ». Vous devrez me croire maintenant que je vous répèterai que je passe ma vie à essayer de renoncer à tout ce qui n'est pas cet amour. A bientôt pour moi l'avantage de céder à vos incessantes hésitations. Sans votre obstination, j'aurais failli rester seul.

24 avril

L'ÉTOILE ROUGE

Margaux, à Lyon, s'est endormie.

Elle m'a embrassé à distance et je me suis glissé auprès d'elle incognito. Non, je regarde un match de foot en différé à la télé, entre le Bayern de Munich et l'Étoile rouge de Belgrade, Truffo à mes côtés. Voilà une manière de bien tenir un journal. J'avais presque oublié, ces derniers temps, de relater ces petits événements qui constituent mon univers quotidien, comme si je ne m'en étais jamais soucié. Plusieurs fois aussi, j'ai craint qu'un lecteur indiscret, tel un personnage énigmatique et masqué dans ma propre pièce, m'ait indirectement demandé de revenir à l'essentiel. Le commentateur du match hurle beaucoup trop fort. Je n'éteins pas le poste mais reste un peu groggy par le sommeil qui m'irrite les yeux. Je pense à Margaux, aux dessins qu'elle fait dans le bonheur de la découverte, à ma vie plutôt sur de bons rails, après quelques années brouillonnes et indécises, à l'instar du match de la soirée. Il me faudra essayer moi aussi, comme l'Etoile rouge, de ne pas jouer les prolongations. C'est l'exemple même d'une parole qui dépasse ma pensée.

25 avril

BELLE MORT

Pourvu que cela dure disait la mère
On ne parlait pas de ce que pensait le père
Je m'en étais étonné auprès d'eux
Mais comme toujours on avait cru
Que j'allais encore ricaner de travers
Je ne savais comment leur en vouloir
Ni comment amener le sujet de la mort
Un jour où nous avions fêté mon anniversaire
J'ai eu le courage d'en trouver la force
Mes paroles ont fini par les désemparer
Car je m'étais comparé à un arbre
Avec un tronc et des branches et des feuilles
Et aussi beaucoup de racines sous terre
Pour allonger l'uniformité du passé
A l'opposé de la cime qui me ferait mourir
Du jour au lendemain au détriment du reste
Comme si chaque heure de ma belle vie
Avait été la dernière ou celle d'avant.

26 avril

Raccompagnant Jean devant sa maison de Mareuil-sur-Ourcq, je remarque les premières hirondelles. J'attendais leur retour depuis quelque temps déjà. Elles voltigent sous nos yeux à hauteur des toits et des portes du lotissement, allant et venant en laissant apparaître leur blancheur d'écume. Jean me dit qu'elles sont de retour depuis trois ou quatre jours, qu'il a essayé de les chasser de ses fenêtres mais qu'elles sont toujours revenues. Il finit par m'avouer que ses enfants et lui-même maintenant sont ravis de leur présence. J'aide Jean à descendre du coffre de la voiture des bouteilles de vin. Il m'invite chez lui. Je décline son offre et je m'empresse de reprendre la route vers la gare d'Oulchy-Breny pour y discuter de trafics de céréales, avant de remonter vers Soissons y prendre Lionnel qui passera, pour la première fois, quelques jours à Paris avec nous en l'absence de Solène.

Mon goût de vivre se retrouve pleinement par le passage des hirondelles dans mon ciel. Comme je vous aime mes belles arondes.

27 avril

Pas à pas j'aborde le territoire des philosophes. A demi-mots, je m'enseigne la pénombre et le flou artistique par fragments reconquis. A reculons, je désigne les pièges, je me persuade de perdre ma raison. L'enlèvement est la seule fin possible. A la dernière raison, je me retire de moi-même. La mort, c'est moi sous escorte, privé de liberté. Non, je n'ai rien écrit de semblable. Par ma fenêtre seulement, je hurle des injures comme des hardes de fatalité. N'est pas sage qui veut savoir ce que rejoindre signifie.

28 avril

Le petit Lionnel est rentré chez lui au train de 8 heures. Je l'ai laissé à une jeune dame qui paraissait digne de confiance. Comme elle descendait aussi à Soissons, je n'ai pas eu besoin de lui faire de recommandations spéciales. D'ailleurs, Lionnel est un enfant très intelligent et sensible qui comprend vite ce qu'on lui dit. Mais il n'arrête pas d'en demander davantage. Il me rend très fragile. Ses besoins d'affection se transforment soudain en refus d'affection. Il s'aperçoit qu'il a mal agi, mais il s'entête, ne connaissant aucune parade, comme s'il s'attendait à être disputé. Donc il obéit le moins possible et pousse même à la correction. Rien de ce qu'il fait ne semble emprunter à personne. Il est entièrement lui-même. J'aurais tellement aimé que Margaux l'apprécie ? Sans doute m'y suis-je mal pris. Lionnel a tout de suite compris qu'il ne pouvait pas lutter contre l'amour d'une femme.

29 avril

Toujours j'entends dans ma tête un cliquetis
C'est le bruit d'un moteur qui ne démarre pas
Ou peut-être le chant des sauterelles en été
Trompant la vigilance d'un photographe amateur
Alors que je viens d'échapper à la garde de ma famille
Je me sauve le plus loin que je puis
Pour imaginer d'autres ruses
Comme celle de chercher un sens à ma vie
Maintenant seulement je réalise après tout ce temps
Que j'avais touché avant l'heure le prix de ma défaite.

30 avril

On cherche à deviner tout.
Et l'on ose dire que le temps tue. Quelle barbe !
On entend bien quelqu'un dire, d'abord pour lui-même, mais on sait que ça commence toujours comme ça, qu'il faut mettre les compteurs à zéro.
C'est sans grande signification. Ça sonne bien et c'est là le principal.
D'ailleurs, il faut bien partir un jour ou l'autre. On ne se décide jamais seul. On se retourne beaucoup, puis de moins en moins.
En partant, on tutoie les mots, avec le sentiment d'avoir trouvé la solution en l'abandonnant aux autres, ceux qui restent, toujours pareils, toujours nouveaux.

1^{er} mai

A choisir entre les slogans et les lieux communs, les uns et les autres se répondent jusqu'à se confondre, je tranche : le sang des mots coule à pic. L'instrument, de nos jours, est avant tout un savant mélange d'usure et d'usage.

La vogue des biographies montre qu'on va dans la vie des autres plus facilement que dans la sienne propre. Mais je m'étonne encore qu'on

sache dire que telle ou telle personne ressentait ceci ou supportait cela à tel ou tel moment de son existence, alors que je n'ai jamais rencontré quelqu'un, moi le premier, qui fût à même de définir ses sentiments sans, au bout de deux ou trois questions, y renoncer de dépit ou d'agacement.

Pour avoir beaucoup joué, je consens plus facilement peut-être à supprimer en moi la résignation. Il y a d'autres causes qui m'ont permis d'aboutir à ce résultat, mais aucune n'atteint l'idée que je me fais de suivre mon chemin par-delà un irréversible désintérêt pour moi-même. Pourtant, je ne me donne pas et ne me décharge pas en parallèle vers quelqu'un d'autre d'une manière qui rétablirait l'équilibre. Au lieu de chercher un remède ou de m'en offusquer, j'attribue cette évolution à la nature, tantôt image du renouveau, tantôt inexorable vieillissement. Tout au plus, j'essaie de retenir au présent ma mémoire, sinon de lui promettre un meilleur avenir. De cette volonté de vivre, les châtiments ont disparu au point où j'oublie qu'ils existent partout en filigrane. Mais un vrai acteur joue assisté d'une doublure. La mienne ne saurait être que le futur de ma mémoire. Quant à proposer déjà une suite à mon effondrement, on conviendra que je puisse y limiter mon temps à comprendre pourquoi je ne parviens jamais à me tenir parole. Dès que je commence à m'exprimer, l'évidence d'autrui vole à mon aide et me subtilise mes pauvres égarements.

2 mai

Ecrivant à Margaux dans notre carnet, j'ai soudain ressenti à travers mon corps un claquement de nerf suivi d'un étourdissement qui ne m'a pas quitté. J'écris ces mots en marchant à côté de Truffo, bien appuyé sur mes jambes légèrement flageolantes. Mes yeux surtout semblent me lâcher. Il n'y a rien de grave. Peut-être un vaisseau a-t-il éclaté dans ma tête après une sorte de brouille, comme on dit parfois, entre Margaux et moi. Je remets donc à plus tard mon intention d'écrire sur le bénéfice qu'on peut trouver à entrer dans la peau de quelqu'un. On comprendra pourquoi.

3 mai

6h15. Le jour est levé et tout bleu encore de la nuit. Je me suis réveillé plus tôt que d'habitude, l'esprit calme et bleu aussi de disposer d'un peu de temps avant d'aller travailler et habiter, si l'on peut dire, mon entreprise. Bien que celle ne me rende sans doute pas tout ce que je lui donne, mes occupations professionnelles tiennent une place importante dans ma vie. La résignation sinon le désabusement de la plupart de mes collègues ne m'a pas gagné. Comme ce matin, il leur faudra pour cela se lever de bonne heure. Mais je sens de plus en plus que mes critiques contre la bureaucratie qui domine tombent dans le vide. Il y a surtout une espèce de folie qui m'enquiquine. Je ne sais trop y faire la part de la simulation ou du recroquevillement, mais je vois des gens qui ne pensent jamais à ce

qui se passe dehors. De là des réformes incessantes où de réorganisations en restructurations la persuasion entraîne tout sur son passage, y compris la logique. Ceux qui ont dit blanc un jour diront noir un autre, en toute allégeance au système, appelé tantôt maison, tantôt famille selon l'auditoire, sans même vérifier l'ampleur des dégâts que provoque cette incohérence. Pris individuellement, chaque individu convient bien de la nature destructrice de ce fonctionnement. C'est alors que l'ambition personnelle de faire une carrière professionnelle reste la plus forte. Les pouvoirs tenus, les hiérarchies têtues, les commandements fermés, tout s'y déguise en fossoyeurs. Voilà ce contre quoi je m'élève et ne renonce pas à renverser le cours par de la fantaisie et de l'imagination. Le rapport de force ne m'est pas favorable, sauf à prendre des bleus à l'âme qui m'empêchent parfois de dormir mon compte d'heures, sauf à peindre le portrait du renfrognement.

Si l'on écrivait pour laisser une trace, on serait bien plus nombreux à le faire, disent les traînants en ramassant les vieux livres au fond des poubelles.

L'on peut dire que le poète craint plus son avenir que son passé. Je me reconnais très fidèle au présent. C'est ce qui me distingue d'une certaine distinction.

4 mai

(Extrait d'un roman à ne pas paraître)

Julius venait de cambrioler le bar. Il avait cru à un moment que quelqu'un l'avait vu. Il avait presque voulu mettre un terme à cette mascarade. La musique d'une radio lui troublait la tête, lui changeait les idées et le fit sourire d'une manière imperceptible. Il changea de trottoir. Il n'entendait plus rien maintenant. Ses yeux se portèrent machinalement sur un ballon qui avait roulé jusqu'à ses pieds. Il le ramassa et d'un mouvement rapide le renvoya à un groupe d'enfants en tenue de sport précédés de leur professeur de gymnastique que Julius ne remarqua même pas. Il commençait à pleuvoir.

(Ici l'auteur déplace l'action. Le texte original comporte d'ailleurs de nombreuses ratures.)

La pluie bientôt recouvrit tout son visage. Le vent plaquait ses vêtements trempés contre son corps fiévreux. Il y avait un air de fin de temps dans cette soudaine bourrasque. Il y avait surtout que Julius avait peur. Il cherchait dans sa mémoire un souvenir où ne fût pas absente ni suspecte toute forme d'inquiétude. Peut-être était-ce la raison pour laquelle il éclatait parfois d'un rire qu'on ne s'était jamais avisé à prendre pour des sanglots. Ses amis qui le soupçonnaient au contraire de choisir en toute occasion le parti de la

légèreté ou de la dérision n'avaient pas accès, parce qu'il leur cachait, à ses livres sur la psychologie et les armes de collection.

(On ne doit pas dire que l'action finit quand elle profite aux lecteurs.)

Sans s'en apercevoir, Julius avait fait le tour du quartier. Le nom de la rue qu'il abordait ne lui était pas étranger. Devant une voiture de police cabossée de partout, un tronc d'arbre abattu bouclait toute issue. Un avion trouait l'horizon du ciel. Il prononça très bas quelques paroles qui disaient qu'une plaine s'étendait ici à l'infini.

(Ainsi la fiction mène l'enquête.)

Poème de cent sous

Tous les trois nous étions entrés dans une boutique
De vieux meubles des années cinquante et soixante
De tableaux signés à bas prix et vendus pour leurs cadres
De chaises de paille que nous aurions achetées
Si elles avaient été vendues à l'unité
Et il aurait fallu marchander
Pour ne pas ressentir la gêne d'être volés
Mais mon esprit avait pris la poudre d'escampette
S'émerveillant de pouvoir s'émerveiller de tous les objets
De sorte que je m'en étais quand même étonné
Oui mes goûts ont tellement évolué
Que je trouverais presque beau tout ce que je ne possède pas
Et dont j'ignore si je veux ou non en avoir la propriété
Je pensais que moi-même je déviais ma vie
Dans les couloirs de la vulgaire banalité
Cette antichambre de la mort en congés payés
La mort en apparence d'une simplicité édifiante
Et je me demandais quelle excellence je cherchais encore
Car tout ce que j'avais trouvé se trouvait là
Dans ce magasin dépôt-vente tout en signes et symboles
Tout en longueur surtout avant d'en balayer
D'un coup de chaussures les caillasses
Que le chemin avait dressées sur mes jours
Afin d'avoir l'illusion de nettoyer le terrain
D'y découvrir que j'aimais tout ce qui était devenu faux
Comme atteint d'aveuglement par une impossible imitation
Tandis que la poussière qui m'encerclait maintenant
M'apprenait que j'étais sans doute à ma manière douce
Un parfait modèle d'esthète du dimanche
Un sale petit poète de l'irréductible trahison.

5 mai

Trouve ta propre recette de modestie. Ne confonds pas l'attente d'un plaisir avec ce que tu en goûteras vraiment. Tout passe par ta

pensée. La distance entre ta jouissance et ton espérance est la même que celle qui te sépare des autres. Parce que l'œuvre de chacun doit te paraître imparfaite, salue en donc la réalisation. De toute façon, tu ne feras pas mieux. Promets-toi de ne jamais chercher à convaincre. Car tu n'arriveras même pas à dire à quelqu'un que tu ne le convaincras pas. Apprends toujours et encore. Rien ne te sera dévoilé qui ait déjà eu lieu et ait fini en paroles d'amour.

Epître de mai

Aux
Jours
Sans
Lendemain
Mes
Paroles
Vont
En
Silence

6 mai

En somme, j'accepte tout sauf la vengeance.

Il y a dans les ruines quelque chose d'inachevé qui tient debout.

Les seules limites que je me fixe séparent mes rêves.

Il y a dans les ruines un don que le temps garde pour lui.

J'ignore si l'on peut répondre qu'on écrit pour rester jeune.

Il y a dans les ruines une place toujours libre pour un dernier rayon de soleil.

Vivre habille la mort en lettres de noblesse.

7 mai

Collation. Oui, je voudrais réunir tout ce que j'ai pensé à propos de la mort. Mais je me fais l'effet de quelqu'un qui en scrute le courrier par la fente de la boîte aux lettres. Pourtant, l'idée ne m'est jamais venue d'être l'émissaire, le courtisan ou le serviteur de la mort. Certes, j'ai marché à ses côtés dans les rues du langage avec une canne blanche et même roulé devant elle dans un corbillard de série. Pas une fois je ne me suis vanté d'avoir découvert que la mort était présente en moi et le temps qui passe comme une succession de morts instantanées et de plus en plus perpétuelles.

8 mai

Ah les caprices ! vous m'avez bien éduqué. Je n'écris pas mes rêves quoiqu'on ne leur demande pas comment rater sa vie. Ma mémoire

qui m'empêche toutes les répétitions ne peut donc répondre à cette question que par d'autres caprices. Est-ce un bien ou un mal, ou plutôt le signe que ma nature sort elle-même d'une maladie ? J'ai fait toutes les colères pour essayer de recommencer le passé. Je me suis bâti une prison de la même matière que les paroles qu'on obtient avec les personnes rencontrées pour la dernière fois. Ah ! les caprices, vous m'avez poussé dans le temps avec vos jeux de mots à la gomme. Dans l'âtre de ma tête, mes rêves enfouis vont s'évader. Demain ils réaliseront le mélange des couleurs que mes yeux voyaient briller sur mon berceau.

9 mai

Le centre culturel suisse expose des dessins de Wölfli. Margaux et moi les avons regardés avec le désir d'en prendre le sens à notre compte. L'art cherche toujours un accord. Nous n'avons pas découvert les travaux d'un aliéné. Les fous dans les asiles ont-ils des intercesseurs ? A part l'art, nous n'avons rien pu répondre. Sur le livre des visites, Elisa Breton avait signé au milieu de la page.

L'EMPLOI DU TEMPS

Il y a sûrement un sens à tout cela
Peut-être même n'en existe-t-il qu'un seul
Ce qui en complique d'ailleurs la recherche
Non parce qu'on serait foule à exploiter le filon
Mais à cause de cette manie qu'on a tous
De calculer le temps qu'il a fallu pour arriver là
Comme si cinq minutes ne suffisaient pas
A détruire comme à reconstruire la moindre œuvre
A lui donner un nouveau sens encore plus simple
Et plus proche de sa réelle valeur précédente
Ainsi chacun s'avoue-t-il vaincu devant ce travail
Qui rompt pourtant la monotonie des temps morts
Sauf quand apparaît en pleine lumière notre propre fragilité
Comme surgie d'une profanation votive
Alors le sens se délivre de son enveloppe
S'engouffre dans cette faille immédiatement
Et sans plus attendre emprunte le chemin de l'amour.

10 mai

Le nombre de paroles insignifiantes
Que je prononce chaque jour
Dépasse sans doute
La quantité de propos intelligents
Que je tiendrai jamais
Toute ma vie durant

Oh j'exagère à peine

Mais je suis sûr en tout cas
Que j'entends beaucoup plus
De ces phrases pleines de sens
Que je n'en dis
Ni même n'en pense dire
Sans le faire

De cette différence
Et disproportion
J'essaie de tirer ma sagesse
Ma modestie n'a d'égale
Que ce que je peux écrire

Il me faut alors parler
Ainsi l'écart se creuse davantage
Entre le monde
Et mes exceptionnelles métamorphoses.

11 mai

« Jamais personne n'a encore trouvé les mots justes pour dire sans détour qu'on n'aimait que soi-même ni pour prétendre, comme ce jeu qui consiste à renverser le plus grand nombre possible de morceaux de sucre les uns après les autres, que plus était fort l'amour qu'on portait à quelqu'un d'autre, plus on en oubliait sa propre mort, trébuchant contre des jours en équilibre éphémère. »
Ce n'est pas une citation, mais on pourrait bien le penser ou le bien penser.

12 mai

LA BONNE PARADE

Après le passage de la fanfare
Et devant l'enfant docile
Qui tend un billet de tombola
Dont le numéro rappelle l'idée
Que désormais il n'y a rien à faire
Qu'attendre le prochain tirage
Il n'est pas facile de refuser
Sous le soleil épais et les confetti
Son destin en guimauve fondue
Tandis que des gens très riches
Passent sans regarder l'enfant
Aux rêves écrasants de trésors
Comme des bateaux pour les cascades
Qui prennent l'or de toutes parts
Tenu par la main d'une belle dame
Accourée et parfumée de silences
Mieux qu'une antique statue étrusque

Les temps anciens écoulaient leurs plaisirs
Dans un recel commis aux coups de cœur.

13 mai

Les décors de théâtre

Ralentis sur notre route par un camion chargé de pommes du Berry, on était arrivé en retard, dans la chapelle de l'ancien hôpital de Château-Thierry, à l'enterrement du père de Lucette, un vieil homme de quatre-vingt-quatre ans, ancien forgeron de son métier.

La cérémonie ne suscitait pas la même émotion ni ce profond désarroi que provoque la mort d'un être plus jeune. C'est ainsi.

Le curé disait que le mort avait accompli son labeur et quittait la terre et ses souffrances pour trouver un monde en paix. J'aurais bien voulu m'approprier la pensée que chacun de son vivant contribue à apporter sa part de travail pour le bien de l'humanité. Cette part était même si infime que personne, jusqu'au jour où la mort arrivait, n'en avait jamais conscience.

La pensée me plaisait, voilà tout. Non, je ne me sentais pas en mesure de la vouloir mienne, pour moi et moi seul. Je doutais encore que les choses fussent aussi simples. Je considérais au contraire le poids énorme des plaisirs sur nos têtes vivantes.

Devant l'absolue nullité de la mort, je ne trouvais pas adaptée la notion d'équilibre ou de partage. Y aurait-il d'un côté le travail et de l'autre le repos ? Cela aurait signifié que j'étais déjà mort. J'en doutais beaucoup. Et le bénéfice de ce doute me conduisait aux antipodes de la mort.

14 mai

J'ai connu des gens qui avaient longtemps rêvé de devenir ce qu'ils étaient devenus. Ils se trouvaient à côté d'autres gens qui n'avaient pas rêvé de devenir ainsi et avaient même certainement rêvé d'un destin différent. Mais leurs rêves, qui avaient été trop forts pour eux, continuaient de les dominer et de faire vivre en eux l'espoir. Pour moi qui ai toujours rêvé de tout et de rien à la fois, qui ai toujours pensé de rêver encore et encore, qui ai même renoncé à ne pas rêver, de sorte que je n'ai jamais cru à l'existence des frontières entre les rêves et moi comme entre les êtres humains tous ensemble, je n'aurai jamais fini d'apprendre à aller et venir au pays libre des rêves.

15 mai

Parfait, admirable, délicieux... Le vocabulaire possède sans doute plus de superlatifs qu'il n'existe de façon d'exprimer son émotion. Mais on ne peut réellement vivre, se faire aimer et correspondre avec son temps qu'en exagérant dans un sens ou dans l'autre ses sentiments. De là provient l'incompréhensible hiatus entre le présent et le passé. Combien de louanges résistent à l'érosion des jours ? Je ne sais répondre à cette question qu'en me représentant des éloges dénués de sens comme si n'importait seulement que l'exclamation de la parole donnée et non plus ce qui en avait été la cause. Aussi peut-on croire que ne sont pas excessives ou prématurées les célébrations d'hier, mais au contraire celles d'aujourd'hui qui montrent l'instantanéité de tout. Et l'on emploie ces tournures de phrases

comme pour mieux se rassurer que le présent se succède à lui-même
alors qu'il n'existe que le temps de le dire.

16 mai

PERQUISITION

Par politesse
Et précaution
J'écris ce que je vois
En huissier d'un monde
Très endetté.

17 mai

VIVE L'ECOLE

à mon chien Truffo

C'est l'histoire d'une mule qui portait tout le temps des sacs de sable
et de grains.

C'est l'histoire d'une mule qui voulut savoir le langage des humains.

C'est l'histoire d'une mule qui reçut alors des visites d'autres mules
et même d'ânes savants.

C'est l'histoire d'une mule dont le maître ne vit pas d'un très bon œil
cette histoire.

C'est l'histoire d'une mule qui hésita entre beaucoup de façons
d'apprendre à parler.

C'est l'histoire d'une mule qui se décida enfin pour l'une d'elles après
avoir craint les coups de bâton de son maître.

C'est l'histoire d'une mule qui fut une si bonne élève qu'elle ne tarda
pas à se faire connaître de tout le village.

C'est l'histoire d'une mule qui devint la meilleure amie de son maître
et de tous les enfants des alentours.

C'est l'histoire d'une mule qui trouva les mots justes pour se
débarrasser de ses sacs de sable et de grains.

18 mai

Je vis d'autant plus que je me définis comme n'ayant jamais su mon
avenir. Du moins mon passé me donne l'impression de n'avoir pas eu
de suite.

Deux écoles d'art se disputent le domaine de la pensée. L'une
prétend que la beauté n'existe qu'une fois et l'autre qu'elle ne cesse
d'embellir. Les jeunes défendent la première et les vieux la seconde.
Je n'ai pas l'esprit assez universitaire pour choisir mon camp.

19 mai

L'annonce du sens
Vieille incantation au cœur battant
En un baiser sans fin
Colorée d'ombres
Lâche au ciel des ballons
Comme des bulles de savon.

Les rêves se préparent
Dans le noir
En réponse à certains anarchistes
Qui ont emporté en exil
Sans faire de calcul
Leur fer à repasser.

On prie les sages
De donner leurs bons avis
Quand s'éteignent les lumières
Eloignant les troupes
Aux poings liés
Dans leur jaune compote.

20 mai

La question du bien et du mal a pour ainsi dire nourri tout mon appétit de connaissances. A travers quelques articles dans des revues très confidentielles, j'y ai découvert les futilités des scènes de la vie privée. J'y ai aussi perdu beaucoup d'amis qui, à la longue, ne m'en ont pas assez tenu rigueur. Tour à tour, j'ai rejeté le bien et le mal. N'étant pas doué pour la dialectique, j'ai toujours conservé de l'un et de l'autre tout ce qui les avait accompagnés dans mon plaisir ou ma douleur. Je sais que j'ai souvent été au bord ou sur le point. Personne ne m'a forcé à bien ou mal faire le bien. Plutôt dire que je m'en suis toujours remis à quelqu'un d'autre pour me le montrer. Il en est des idées comme des humains. Seule leur bonté peut les réunir. Qu'importe si l'on me mette dans la classe des revenants.

21 mai

Vivre dans l'obscurité, mais la fenêtre ouverte. Toutes mes pensées cherchent ce confort. Aucune ne franchit l'obstacle de la vérité.

On ne tue que l'ennui.

22 mai

Moi aussi, pris dans l'engrenage, j'aimerais ne plus trouver le temps ni l'envie d'écrire et de parler, sauf que je n'ai jamais su faire comme tout le monde, parce que, contrairement à ce que j'en entendais, je n'en comprenais pas le sens. C'est par conséquent par la plus simple des manières que j'ai rejeté le pacte de faire comme tout le monde, d'abord en n'essayant jamais d'exister par rapport à autrui, ensuite en propageant en moi des idées trop hermétiques pour être partagées par tous. A posteriori, tout cela me paraît toujours plutôt vain. Pour l'instant, je ne me plains pas d'avoir su garder la lucidité que je sortais très peu des saintes règles de l'imitation. Même si je ne

m'étais jamais dit que suivre un modèle n'était ni plus ni moins que faire comme tout le monde, je ne crois plus devoir dédaigner quiconque pour cette seule raison que je continue d'écrire et de parler. Il y a même plusieurs façons d'accepter que je voudrais être passif, comme quelqu'un décorerait les fonds des plats.

23 mai

Jamais la nature humaine ne m'a autant été révélée que par Charlotte quand, lors des funérailles de sa grand-mère puis de son frère, je l'ai vue sangloter et pleurer leurs noms dans toute l'évidence d'un cri arraché de ses nerfs. Par cet effondrement subit qui, dans des circonstances douloureuses, se faisait l'écho de la peine générale, Charlotte exorcisait le passé et portait déjà la première cicatrice des chers disparus. Ces mots que j'écris me parlent d'une affabulation, comme si l'on me forçait à croire, mais avec mon consentement, que la nature humaine ne valait qu'à travers l'expression ou la marque d'une présence. Révélant l'autre, Charlotte se montrait elle-même sous un vrai visage que je ne lui connaissais pas. Et là je trouvais qu'au-delà du silence qui nous unit dans l'amour, il y avait vraiment une prédilection à être au monde, retenue par l'attente d'un cri de mort tel le mot de passe d'une sentinelle.

24 mai

Aujourd'hui je devinais le bonheur d'inviter mes proches amis à une lecture que je leur ferais de quelques-uns de mes textes. Puis il leur serait proposé une simple collation durant laquelle on pourrait parler de mon écriture. J'essayerais de montrer combien j'aime la nature et la liberté. Par la fenêtre de l'appartement qui domine la ligne aérienne de métro et des immeubles anciens et neufs entourés par un ciel rayé de nuages et une rangée de platanes robustes, je ferais en sorte de ne plus être celui dont semblaient venir les pages lues. Je cherchais mon alibi d'innocence dans les champs des mots où je disparaîtrais sous les hautes herbes complices des belle signatures.

25 mai

Chaque jeudi soir, le président de la Fédération Nationale des Boissons quitte son bureau de la rue de la Glacière plus tard que d'habitude. Il se dirige vers la place d'Italie en inspectant tous les bars du quartier. Sur le carnet que tenait déjà son prédécesseur, il prend des notes au hasard de sa promenade. Ce sont, la plupart du temps, des descriptions se rapportant toujours à la consommation des boissons. Il relève des scènes de comptoir, des attitudes de barmen ou de clients, ainsi que des expressions saisies au cours des dialogues entendus. S'asseyant en général à l'écart pour mieux consigner ses observations, il commande toujours un verre de bière à la pression. A midi, le lendemain, au rituel apéritif qui réunit tous les dirigeants de son syndicat, il procède à la lecture de son carnet avant d'en débattre avec eux du contenu.

Un vendredi, le président évoqua les noms des bars rencontrés pendant sa marche. Il en décrivit les enseignes en toile ou en plastique. Il donna son appréciation sur leurs systèmes d'éclairage et insista sur la nécessité des pancartes. En terminant, il dit que les

établissements comme les bouteilles ont absolument besoin d'étiquettes, plutôt fier d'avoir osé la comparaison.

Cette histoire, qui témoigne de mes constantes préoccupations sur l'identité des êtres et des choses, s'arrête ici et ne mérite de ma part aucune critique personnelle. En outre, je ne certifie pas la véracité de ce récit. Il m'a été rapporté par quelqu'un qui l'avait lui-même retenu d'une personne qui ne s'en était pas assurée. Dès qu'entre un tant soit peu d'invention dans une histoire, on a naturellement tendance à la croire fausse et invraisemblable. La déformation des propos donne un bon aperçu des forces intériorisées et comme survoltées qui passent en chacun de nous. On est donc en mesure de rire que rien ne change jamais. Cela me fait penser aux gens toujours sûrs d'eux qui, comme tout le monde, se trompent souvent, ne regrettent jamais rien et justifient leurs certitudes par l'inertie sinon la faute d'autrui.

De là vient peut-être l'incroyable quantité de pancartes dont on se pare, de gré ou de force, tout au long de la vie.

26 mai

THERMIDOR

Miroir de solitude, chambre éclairée. Part de vérité égale au moins à un égarement. Enigme du temps, mégère. Miroir des confitures, sachet d'abricots. Vie traversée par un fleuve. Passion des charades, tour de magie. Soulèvement, atout cœur et parfaites figures.

27 mai

CLARTÉ

Par la fenêtre de la voiture, mon regard s'est posé sur un rosier en fleurs comme des bras sur les épaules d'une bien-aimée.

Aux roses, j'ai dit que j'en avais assez de mes bourdonnements et que je rêvais de butiner de vastes horizons.

Les roses me montraient leurs grands yeux rouges qui me voyaient sans pouvoir me parler.

Mais c'est avec mes propres mots qu'elles m'ont répondu à travers les grilles de la maison.

Elles me disaient que je n'avais pas encore trouvé tout ce qu'il y avait de plus beau ici et qu'en l'attendant seule la couleur du vide m'éclairerait.

28 mai

Toute ressemblance avec la déclinaison d'un verbe latin n'est pas fortuite. Ni le sens de la blague ni une courtoisie intérieure. C'est vrai des gens qui écrivent à leur journal. Comme leurs lettres ne sont jamais publiées, ils renoncent d'abord à les écrire, puis ils abandonnent leur journal.

Moi qui n'ai jamais écrit qu'à moi-même, je ne peux pas y renoncer. Notre monde où prime l'énoncé rapide des faits, sorte de chicorée de la loi du marché, ne se porte pas vers les rideaux tirés. Personne n'oserait s'en plaindre puisqu'on ne saurait faire autrement.

30 mai

Je ne sais pas si j'ai été heureux en amour et s'il faut le confier ou le cacher. J'ignore même si l'on peut vraiment être heureux en amour.

Les sentiments ont des raisons que chacun trouvera bonnes ou mauvaises, mais jamais vraies ou fausses. De plus, comment penser pour autrui ? L'imagination de l'amour ne s'embarrasse jamais de beaucoup de monde. Aussi sais-je que je n'ai jamais rien connu sans amour, la lumière comme l'ombre, le plaisir comme la douleur. Sous la température constante de l'inquiétude, l'amour m'a donné de la peine, me l'a retirée, m'a surtout tenu compagnie, même si je me suis parfois senti du côté ou de l'autre d'une laisse sentimentale. Mais, en définitive, je crois bien que si je déteste tellement les enchaînements et autres dépendances aux choses, c'est bien parce que j'en accepte ceux de l'amour, quoiqu'ils ne m'appartiennent déjà plus. Ils me dépossèdent au point où je n'y comprendrai jamais rien.

31 mai

Il me faut toujours plus d'une pensée en tête pour parvenir à un soulagement. Je suis donc bien mal placé pour comprendre et critiquer les habitudes. Elles seules, par leurs nécessités, peuvent guérir les maladies. Il m'arrive même de conseiller, à quelqu'un qui s'en plaint ou, tout simplement, se sent mal, de les copier sur un papier, suivant ou non un modèle littéraire, plutôt que de consulter un docteur. Mais peut-être ai-je, dans une vie ancienne, engrangé des habitudes qui m'ont donné une si bonne santé.

1^{er} juin

Qu'est ce poème que j'écris
Qui n'a que moi de lecteur
Et me dit de ne rien respecter
Sauf la douleur du passé
Ou le fou rire du bourreau
Et ne me dit rien
De ce qu'il va devenir
Ni de ce qui va en rester

Qu'est ce poème de plaisirs comblé
En vue des côtes de miséricorde
Mais par une brume si épaisse
Qu'il fait peine à voir
Avec ses mots de clients trop pressés
Et ses rimes comme des boulets de forçats

Qu'est ce poème que je ne veux écouter
Qui s'oppose à moi en apparence
Tout en me libérant les poignets
Et sur mes lèvres palpitantes
Siffle le refrain des vents utiles
La chance d'être aimé pour moi-même
De m'inventer mon propre pluriel
Pour mieux écrire ceci ou cela
Et l'effacer demain à nouveau
Qui sera un jour irréel et unique
Plus ordinaire que le monde d'ici-bas.

2 juin

C'est un grand destin
Une grande épidémie de destins
Des enfants rêvant leurs vies
Aux chevaux sauvages du temps
Et des batailles rangées d'hommes
Rangées dans les malles du destin.

3 juin

LES BARBARES

Bien sûr la question tient toujours de savoir pourquoi
Le monde est aussi nul et tellement sale ou propre
Selon qu'on le regarde avec amour ou pitié
Chaque fois que je me pose cette question
Je pense au jeu qui consiste dans un dessin
A trouver un objet ou un personnage dissimulé
Soigneusement et sans relation avec la scène
Puis quand la figure apparaît sur la feuille
J'essaie de penser à ce qui a fait jadis scandale
Et dont aujourd'hui le monde se moque vraiment
Ou s'accorde à relever les banalités
Mais alors une autre question me vient en tête
Qui m'ôte l'envie de croire que nous sommes barbares
Que faut-il garder pour soi si cela continue
Rien me demande-t-on pas même la réponse.

4 juin

MOI

C'était donc moi
Moi celui qui se prenait pour un faux vieux
J'avais entendu dire que la sagesse
Était l'antidote de la révolte
Moi je n'avais rien de mieux à faire
Qu'à ne jamais ressentir
La nécessité d'implorer le ciel
Ni quelque puissance étrangère
Moi mes connaissances
M'avaient toujours paru trop peu profondes
Pour méditer un tel secours
Parfois moi pourtant moi
Je pensais que j'aurais pu y recourir
Mais dans mes moments durs
Moi je m'en tenais même
A ce qu'on m'avait appris de la sagesse
Je faisais filer les jours
Comme s'ils avaient été plus heureux
Que moi encore de disparaître.

5 juin

A y regarder de près, on est sans doute plus nombreux qu'on pense à avoir abandonné la partie. Certains ont claqué la porte, d'autres ont simulé qu'ils s'étaient renouvelés. Tous ont été victimes d'insomnies. On a rigolé de ce théâtre de pleine nuit. On s'est endormi entre les rêves, comme on le dit pour l'avare sur son or. On ne s'est jamais demandé ce qui pouvait plaire. Si on avait voulu le savoir, la beauté de l'art aurait détruit le sommeil. Le coup avait touché la vie même sans y remédier. On voit bien que c'était le chemin du réveil au bout des nerfs. La faiblesse des mots faisait le nécessaire pour en dissuader.

6 juin

Tout l'inutile se confond un temps avec le vieux. Quand on regarde l'histoire, on ne peut s'empêcher de croire que le violent exerce une attraction sur le jeune. C'est encore plus vrai dans les mots que dans les actes. Et cela passe. Le vieux, lui, choisit la force des actes en édulcorant celle des mots. Quelle perfidie ! Plus tard, l'inutile refait surface. Il joue faux. Mais la beauté y trouve grâce, étant définie, par exemple, comme un arbre qui donne des fruits selon son bon plaisir.

7 juin

DÉCRET DU 7 JUIN

Décrète que ta vie s'arrête
Et retire-toi de ta vie
Pour que vous ne suiviez plus
Ensemble
Le chemin en commun
Et que cesse la première
La seule peut-être
Dépendance et domination.

8 juin

Si on passait sa vie dans les livres, on la traverserait dans un écran de fumée.
On resterait sur la scène de son enfance comme en un soir de générale.
On mourrait de la poésie qu'écrivent les auteurs au début de leur carrière.
On trouverait même des livres qui donnent la santé comme la nature supprime la mémoire.
On s'apercevrait de tout, à commencer par le gendarme veillant en soi le voleur qu'on ne serait pas devenu.

9 juin

Depuis les « ainsi soit-il », on a bien progressé avec les « peut-être ».

L'inconscience remplace tout.

COMPTINE

Un motard à moto

Un bâtard en bateau

Tôt ou tard

A marre des mots

Je suis resté baba devant *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet. Tout y est : nature morte, paysage, personnages habillés ou dénudés ; même un oiseau, que je n'avais jamais remarqué, vole au-dessus de ces jeunes gens en goguette. Je ne cherche même pas le sens ni la spiritualité de ce martin-pêcheur. Je regarde encore la belle attitude de la jeune femme, les pieds dans l'eau, qui serre contre elle son vêtement léger. Se lave-t-elle ? A côté de moi, une jeune fille dit à son père que ce tableau a scandalisé ses contemporains. Plus personne aujourd'hui ne semble ressentir de gêne ou de dégoût devant un tel chef-d'œuvre. Sans doute la fillette ne comprend-elle rien de la scène qu'elle regarde. La désinvolture des personnages efface toute allusion sensuelle ou charnelle. A l'extrême, on se demanderait presque ce qui a pu horrifier. Et on regretterait, en y répondant, que *Le Déjeuner sur l'herbe* ne provoque plus d'esclandre. Mais les mœurs ont changé. Aujourd'hui, dit-on comme pour se persuader de la mort des lieux communs, plus rien ne scandalise en art.

Nous avons retrouvé mon père qui était chez lui, lisant, la télévision allumée. Ensemble nous étions allés avant-hier assister à un meeting politique organisé Refondations, regroupement d'hommes et de femmes de gauche, socialistes et communistes pour la plupart, très amers après dix ans de mitterrandisme. Tous les orateurs avaient insisté sur la perte des vraies valeurs de la gauche qui, au pouvoir, avait renié ses idéaux de solidarité et de liberté pour mieux consolider les fondations du capitalisme. Chacun souhaitait un meilleur partage des richesses. Mon père, le lendemain, avait participé à une séance de travail. Il nous confiait qu'il avait été pris par le temps et qu'il avait eu l'impression de rater à moitié son intervention. Quand je lui ai demandé la tournure que prendrait ce nouveau mouvement politique, il a répondu que malgré l'insistance de nombreux participants ou signataires de Refondations il n'aurait pas de suite concrète et que la situation n'était pas mûre pour qu'il se transformât en parti organisant les gens et les luttes. Je ne sais pourquoi j'ai oublié de dire à mon père que j'avais trouvé, en y réfléchissant après coup, le meeting quelque peu éloigné des réalités, tout au moins dans l'énonciation des discours et des thèmes développés. Bien sûr, quand on fait de la politique, on ne doit jamais exprimer ses propres désillusions. C'est une règle universelle. La déception ne convainc personne. Il faut parler le langage du court terme, du jour même, comme le marchand de légumes sur le marché. Voilà pourquoi je ne me suis jamais décidé à militer dans la moindre organisation politique, en dépit de mes idées de gauche et

de mon désir de tout changer. Jamais je n'en supporterais les hiérarchies et les contraintes. De toute façon, je suis beaucoup trop enclin à proclamer les libertés sous toutes les formes pour être admis à élaborer un programme électoral. Je veux surtout terminer ces mots trop vite écrits en insistant sur ma banale raison qui n'existe qu'à travers la conversion du réel en poésie.

10 juin

Qu'avons-nous fait ensemble ? Je ne te l'ai jamais demandé, parce que j'aurais eu trop peur de franchir cette ligne qui nous poussait l'un vers l'autre. En vérité aussi, cette ligne nous tenait à distance l'un de l'autre. Surtout, je ne concevais pas même qu'il y eût un monde derrière elle. De quelle folie aurais-je été atteint s'il m'avait fallu en outre, moi tout seul, me résoudre à quitter cette ligne ? Je crois que tout se serait effondré sans me laisser le temps de recouvrer mes esprits. Oui, qu'avons-nous fait qui ne fût pas l'effacement de cette ligne ? Nous passions notre chemin en patience, dans les vertus des derniers potins de grand-mère.

11 juin

Palais de justice, 11h. Le juge aux affaires matrimoniales nous retient Agathe et moi, d'abord séparément, puis ensemble en compagnie de l'avocat. Il bredouille quelques paroles sur les conséquences de notre divorce. Par exemple, Agathe reprend son nom de jeune fille qu'elle n'a d'ailleurs jamais quitté. Il s'arrête, ne nous regarde pas, semble étranger à la scène dans son rôle de juge et dit que le jugement de divorce est à cet instant prononcé. Il ne s'est pas passé plus de cinq minutes quand l'avocat nous salue près de la porte de sortie donnant sur la place Dauphine.

J'aurais donc été marié du 6 mars 1986 au 11 juin 1991, deux dates qui marquent dans ma vie, chacune à sa manière, un soulagement. Pourtant, entre l'étincelle et l'extinction de la flamme de la passion, que de grandes espérances et douleurs j'ai vécues et apprises, au point où je me demande si c'est le même homme aujourd'hui qui en parle. D'une certaine manière romanesque, Agathe m'a permis de devenir un homme, au sens le plus communément utilisé du terme. Maintenant, grâce à Margaux, avec elle, pour toute la liberté de penser qu'elle m'accorde et par des sentiments amoureux que nous partageons comme étant notre élément propre et accompli, près de la merveilleuse petite Solène, dans l'attente de l'enfant qui va bientôt nous unir tous ensemble, mon existence correspond pleinement à l'image du monde que je vois et dont j'espère atteindre les rêves les plus sages comme les plus fous. Alors je ne crains plus de dire, comme par le passé, que tout est plus trouble et précaire que jamais. C'est mon art de définir la maturité, souveraine des divorces.

12 juin

Tout porte à croire qu'une société bâtie sur l'intimidation cherche à désigner des coupables.

On ne m'a pas demandé mon avis sur les histoires de bouc-émissaire.
Les esprits bornés cherchent le bon endroit de leur décadence.

L'encre qui coule dans mes veines a la chair de poule.

13 juin

Comment qualifier la forme d'esprit qui commande le monde et dans laquelle je ne me reconnais pas ? Je veux parler de cette façon de rechercher partout une direction ou un fil conducteur. Je n'oublie pas non plus ce supplice, qui a fait tache d'huile, de se doter des moyens nécessaires pour mettre en ordre la réalisation des objectifs fixés. Être d'une cause, d'une pensée, tout en bloc, immuablement. Cette menace rappelle les contours de la science. Mais j'en préfère garder une idée intacte, dans la pureté d'une lumière, comme le temps qui m'apparaîtrait derrière le verre d'une loupe objective. Et je ne peux m'en vouloir de voir le mal dans les certitudes et le bien dans ces mêmes certitudes après leur séjour dans mon simple cerveau.

14 juin

Une épaisse fumée montait dans le ciel de Paris. On nous apprit qu'un dépôt d'hydrocarbures s'était enflammé du côté de Saint-Ouen. Du haut de Beaubourg, avant d'entrer dans les salles de l'exposition André Breton, avec Thierry nous regardions cette insolite image noircir la butte Montmartre. J'avais pourtant commencé la journée sous un autre signe, à moins que celui des mots vienne aussi de l'âge du feu. Il y aurait là un beau sujet de maquette. J'avais cru tenir en pensée la nature des mots. Une pieuvre, m'étais-je exclamé, me dressant en tête tous les prodiges de cet animal fétiche du bestiaire marin. Thierry éprouvait beaucoup de plaisir devant les tableaux de Picabia. Il me raconta de belles paroles que je ne compris pas pleinement sur la fonction de la préposition de dans notre langage. Il insistait, en bon sculpteur qu'il est, sur l'acharnement qu'on met à apprendre par cœur les matières du discours. Et la nature des mots avançait sur moi telle une pieuvre découpée redonnant d'autres vies.

15 juin

Rôdeurs d'autres mondes
Voyageurs pacifiques sans adresse
Embarquez-moi à votre bord
Dans la péniche appelée La Dénigrante
A cause d'un vieux proverbe chinois
Et menez-moi si vous m'en jugez digne
Dans le comité des méandres du fleuve
Jusqu'à la porte entrouverte

De ce qui me réveille en pleine nuit
Et qui a la consistance d'une reliure
D'un livre de bibliothèque pourpre
Au moment même où je me rendors
Bercé des clapotements de vos rêves
Lancés à l'assaut de moi-même
Dans une salle d'attente pour moi seul.

16 juin

Je survolais, c'est le cas de le dire, un article consacré à la mort d'un cascadeur qui s'était jeté d'un avion pour s'attacher à un parachutiste. Mais la manœuvre avait échoué et il s'était écrasé au sol. Le journal rapportait que le cascadeur avait déclaré, juste avant de sauter, que ce serait sa dernière acrobatie périlleuse. Sans doute n'avait-il pas voulu si bien prédire l'avenir. Car, cette subtilité écartée, il fallait bien sûr comprendre qu'après avoir tant de fois défié la mort il pourrait enfin renoncer aux dangers et vivre comme tout le monde.

Le récit de cette triste histoire m'avait déçu et j'y avais suspecté la recherche excessive d'une nécessaire morale. Dans mon for intérieur, j'entendais le cascadeur répéter, avant chaque difficile épreuve, que plus jamais il ne recommencerait. Je pensais surtout que la vie était faite de volontés contrariées et de décisions erronées, toujours prises et rarement exécutées. Il n'y avait rien de plus normal, à mon point de vue, que de rencontrer la mort en souhaitant ne plus refaire les mêmes gestes. C'était une façon intelligente d'oublier qu'elle entraînerait la plus grande des peurs.

17 juin

Vienne le jugement dernier
Que les témoins de jadis
Se retrouvent au banc des accusés
Mais déjà je pressens la stupeur du public
Qui croyait que les histoires d'amour
Se terminaient le jour même de leur naissance
Rien de ce qui durait ne préservait
L'innocence des premières confidences
Il y avait en ce temps trop de devoirs à rendre
Pour distinguer l'ancien et le nouveau
Et choisir le vrai plutôt que le faux
On aurait dû se plaindre davantage
De cette vie faite de rafistolages
Les pansements allaient sur nos plaies
Comme les petits cirques d'antan
Sur les places des villages de vacances
Plus tard nous souffririons rudement
D'avoir été de ces fêtes
Sous les chapiteaux nous vivions
Le passé et le présent à égalité

Nous imaginions un monde
Où la cigale et la fourmi étaient la même personne
Qui finissait par se tromper de fable
A force de jouer le même rôle
Moi aussi à l'instant du verdict
Je m'apercevrais que tant de fois
Je m'étais moi-même rencontré avec autrui
Que j'aurais très bien pu ne pas exister
Ainsi j'aborderais au port de la mort blanche
A quitte ou double littéralement
Après une vie au long tribunal tranquille.

18 juin

La grande affaire de nos jours et, qui plus est, de nature détentrice, restera le langage.
De quelque côté que je me retourne, comme sur une île, je suis entouré de mots.
Ils grillagent mon corps.
Ils étouffent mes sentiments sans que je puisse leur opposer la moindre résistance.
A mon étonnement, il me revient de mon passé des tournures de phrases jouées avec une fracassante imbécillité.
De même, dès mes premiers pas sur le chemin de l'écriture, il me reste un piteux dictionnaire de rimes dont je ne me suis jamais séparé ni fait déposséder.
Ma honte m'aide à avouer que j'ai pris de tout cela un goût proche de celui du prêtre pour son sacerdoce.
Jusqu'aujourd'hui, le clergé des livres a été mon unique ralliement.
Il m'est apparu, à la longue, que ma religion était matérialiste.
Je traduais donc qu'elle avait l'éternité devant elle pour renoncer à son étreinte et me rendre les liens de ma liberté.

19 juin

Un grand rassemblement aura lieu... Suivent alors le nom d'un quartier, d'une station de métro et une date. Le voyageur n'oublie pas de prendre connaissance des motifs de la manifestation. Ce soir, pour le soixantième anniversaire de ma mère, nous nous retrouverons tous en famille. Je suis donc parti plus tôt que d'habitude de mon bureau, laissant à mes collègues le soin de démêler une sombre histoire de wagons de viande arrêtés en gare de Meaux pour une mauvaise répartition du chargement. En montant dans mon train, je lis une affiche appelant à défiler contre le gouvernement. Il me semble que le monde est divisé entre partisans et opposants de la confession et du libre consentement à s'exprimer. Je me trouve dans l'impossibilité de faire parler quiconque de quelque chose d'autre que lui-même. L'ai-je seulement appris de ma mère ?
Cela mérite un bel anniversaire et plus encore.

20 juin

Me voici dans la salle d'attente des urgences à l'hôpital de Meaux, entre deux bacs de plantes artificielles, seul sur une rangée de sièges emboîtés les uns dans les autres. En face, un homme, la cinquantaine, déplie son journal aux pages « Spécial Loisirs ». A ma droite, une pancarte a été glissée contre un mur recouvert d'un papier peint en trompe-l'œil représentant l'allée d'un jardin fleuri. A l'encre rouge et bleue, des infirmières anesthésistes y expliquent les raisons de leur grève : revalorisation de leurs études, salaires mieux adaptés, etc. A la SNCF aussi, la journée est marquée par des débrayages ici et là, mais peu suivis. J'ai accompagné à l'hôpital un agent de la gare qui venait de recevoir sur l'avant-bras un quartier de viande congelée qu'il déplaçait dans un wagon retiré d'un train de transit hier, pour une mauvaise répartition du chargement. « Une sombre affaire » avais-je écrit, sans me soucier de ce que j'entendais par là. J'attends. Mon collègue passe une radio. Il m'a dit que son bras avait « claqué » au moment de lâcher la lourde pièce de viande gelée. Je regarde autour de moi, l'annuaire de la Seine-et-Marne sur mes genoux, et dont j'ai déchiré une page pour écrire ceci. Je cherche à comprendre pourquoi j'apprécie les hôpitaux. Ce sont les gares des voyageurs du temps. Je réponds de travers en me demandant ce que je n'aime pas au monde qui m'apprenne à ouvrir les yeux et m'étonner. Tout à l'heure, au bureau, Jean m'avait montré les sujets de français du baccalauréat. Sa fille avait choisi de commenter un texte de Marguerite Duras sur la magie du cinéma muet. Le passage se terminait sur un merveilleux baiser. J'avais plaisanté sur le fait qu'une jeune fille avait dû imaginer et retranscrire en mots scolaires cette scène parfaitement érotiques. Mais j'aurais plutôt choisi à sa place le sujet-bateau tiré d'une citation d'Eugène Ionesco qui affirmait que la littérature rendait les hommes moins indifférents les uns avec les autres. Je cherchais qui aurait bien osé écrire le contraire. C'est en entendant mon collègue me déclarer, tout juste sorti d'un couloir, que son bras n'était pas cassé, que je pouvais me rassurer de ne pas être trop souvent, à ma façon, hors sujet.

21 juin

Le passé ne laisse pas de répit. Dans les souvenirs, il semble toujours garder une place pour l'inachèvement. Sa raison vient en évitant de penser que tout passe si vite que la seule justice serait de ne rien conserver. Tant pis s'il faut se remplir la mémoire de toutes sortes d'histoires inventées dont jamais personne n'a pu se débarrasser. Et pour se donner le genre charmant, il reste à se comparer à la première ombre venue.

22 juin

On me demandait si je songeais à la mort.

C'était si vague et si vrai que j'ai répondu :

– Oui, oui, oui ! trois fois comme pour en adoucir le sens et m'excuser.

Mais je ne parlais pas de ma propre mort dont je n'ai rien à dire.
Je présume qu'elle se suffit à elle-même dans sa façon de ne point m'y faire penser.
Et s'il avait fallu révéler si je pensais à la vie, du bout de mon auriculaire j'aurais montré que je ne cessais de m'en soucier.
Car la vie des autres, mes proches ou lointains congénères, ne doit pas très bien savoir à qui elle s'adresse quand elle me pose ses graves questions sur la mort, moi qui appelle ainsi les mystères épaissis par les drames de la vie.
Un mot de plus, un mot de moins, je ris et me tourmente, je vis et je meurs, et change le visage de tous mes personnages.

23 juin

Mon imagination a ses victimes. J'en ai découvert et les dégâts et les gâchis. A la grande roue de ma vie, un gardien somnolent leur délivre des tickets pour le meilleur côté des choses. Ma nature y fait des réclames de clarté. Je convie au bonheur de suivre les chemins de traverse. On m'y écoute avoir connu trop de personnes qui ne retenaient leurs leçons que par caprices. Mais pour l'instant, j'attends le jour où à chacun l'on apprendra de s'arrêter en plein milieu d'une phrase ou d'une scène et à s'esquiver de la ronde en toute politesse et simplicité. Dans les écoles, l'on ne domestiquera plus jamais les mascottes de la fin.

24 juin

LA FIN DU SONNET
(Dernières sornettes)

L'un se prenait pour un dieu, l'autre se voulait diable.
Ils s'étaient mis ensemble pour mieux travailler.
L'un au génie, l'autre aux génisses se liaient,
Et ils avaient ouvert une ferme incroyable.

L'un semait des graines, l'autre était camelot.
L'un faisait crier l'agneau, l'autre le loup taire.
Quand l'un comptait l'or, l'autre creusait la terre.
L'un cherchait des bibles, l'autre des bibelots.

L'un voulait un fils mais l'autre beaucoup d'enfants.
L'un aimait des dames là, l'autre aucune ici.
L'un entendait des voix, l'autre écoutait les vents.

L'un se croyait pauvre, l'autre bien à son aise.
L'un vivait pour le bonheur de l'un, l'autre aussi.
Et si l'un comptait douze, l'autre trouvait treize.

25 juin

Tu reconnaîtras ton ami à la façon dont il parlera des objets qu'il choisirait de te confier.

Quand tu comprendras ce qui a remplacé dans ta vie les réussites
que tu faisais pour passer le temps, tu laisseras fuir ton passé par la
grande porte de ta mémoire.

Sous la pluie, les tombes reluisent. Leurs inscriptions semblent du
gros sel.

26 juin

LA RÉVOLTE

Quoi qu'elle fasse la révolte
Elle ne doit pas être utile
Pas être lourde à porter
Au plus elle peut ne jamais s'arrêter
Je l'ai vue devant moi aujourd'hui
La révolte en tenue d'été
Cela se passait sur la pelouse d'un parc
Bordé d'une haie de peupliers
Dont certains avaient été abattus
Pour y loger un garage à voitures
Deux jeunes amoureux s'embrassaient
Se racontaient de tendres histoires
Et je songeais que ces enfants jouaient
Qu'ils jouaient au jeu troublant de l'amour
Que l'amour même était un jeu suprême
Celui qui ne connaît pas la défaite
Mais dans mes pensées se confondaient
Toutes les défaites et les révoltes
Je n'ai donc pas pris le bon chemin
Me suis-je dit en devenant sage
Sans changer ma place aux amoureux.

27 juin

L'ÉPAVE

Départs des peurs
Départs
Seule manière de ne pas s'imiter
De se quitter
Sans devoir se mourir
Se payer une dette à la réalité
Cette espèce de chameau
Trônes renversés
Et de rester muet
Dernier peut-être
A ne point se contempler
Ni se comprendre
Etant trop loin de l'équerre

Image des départs
Beautés
A l'arrière de ce bateau
A la mort de l'espion
Au renoncement à tout.

28 juin

LA PROPAGANDE

Qui n'a pas du mal à suivre le mouvement
Qui ne le rejette pas avec du pain aux oiseaux
Qui ne les observe pas dans la nature
Qui ne se cache pas devant elle les yeux de la main
Qui ne s'en ressent pas abandonné
Qui n'en relève pas sans cesse le défi
Qui ne s'en use pas la salive contre l'injustice
Qui ne l'économise pas avec ses forces
Et qui ne les perd pas dans la bataille
Ne demande rien à croire ni à craindre
Ne sait se faire une remontrance
Et ne doit plus lire les mots de cette page.

29 juin

Ô POÈME

Je ne puis m'empêcher de t'aimer
Sans penser que je n'existe pas
Que mes yeux ne servent qu'à voir ce qu'on leur cache
Que mes paroles ne cherchent qu'à dire des sentiments
Que je ne voulais pas entendre
Que mes mains et mes lèvres se prennent les unes pour les autres
Et m'attirent tous les désirs
Je ne puis m'attacher à toi
Sans me détacher de moi-même
Sans me blesser de l'étourderie de l'amour
D'un lit partagé avec l'avenir
Sans garder l'espoir d'être né d'une chance inconnue
Rencontrée entre tes bras.

30 juin

Jennifer et Jérémie déjeunent à nos côtés au restaurant. Leur mère les a remis à notre voisine comme on laisse ses paquets à la consigne. En un repas, nous allons tout apprendre sur la vie de ces enfants de parents divorcés pendant que leur grand-mère, plutôt hagarde, sommeille sur sa banquette. Ils nous racontent qu'ils habitent maintenant à Joinville-le-Pont après avoir quitté Saint-Tropez où ils semblaient avoir vécu des jours heureux auprès de leurs parents, qui n'étaient pas encore séparés. Jennifer est à l'école maternelle et Jérémie au cours préparatoire. A un moment, ils nous disent qu'hier

une femme nue a sauté du neuvième étage d'un immeuble proche du leur et que sa tête a heurté le sol en envoyant du sang jusqu'au premier étage. Nous ne percevons pas la moindre trace de dégoût, d'horreur ni même d'émotion dans le récit qu'ils nous ont fait de ce suicide, d'une manière plutôt enjouée. Puis les deux soles des enfants arrivent. Jérémy avale goulûment la sienne, sauf une petite partie trop grillée. Il voulait manger l'assiette de sa sœur qui, bien sûr, s'y oppose. Tout cela, à mon corps défendant, m'émerveille. Je voudrais être plus proche de Margaux d'autant que nous n'avons pas Solène avec nous. En partant, la grand-mère me remercie de m'être occupé de ses petits-enfants en ajoutant que c'est rare de rencontrer des personnes qui apprécient leur compagnie. Je lui assure que Jennifer et Jérémy sont vraiment très charmants et que mon plaisir était réel de partager avec eux ce court moment de notre existence, même si nous ne rencontrerons certainement jamais plus. Avant notre départ, et pour nous remercier de notre patience et bonne conduite, le maître d'hôtel nous fait apporter deux coupes de champagne et une soucoupe de tranches de quatre quarts. Puisse cette fin servir quelquefois de morale à d'humbles lecteurs.

1^{er} juillet

MURALITÉ

Nulle part à ma place
Dans mon cavalier seul
A l'ultime convention
Et hautement appliqué
Au risque de me vaincre
Pâle détournement
Squatter d'amour
Mots lauriers coupés
Scalpés par ma plume.

2 juillet

DÉRIVE

Longtemps le chemin des chênes
Avait tenu sous son ombre
Comme une source de joie
De vieux rêves hantés

J'en inventais d'autres
Pour les éliminer
Et ruiner d'effort
L'inspiration des vérités.

3 juillet

TOUT RÊVE

En état de rêve
Le temps de l'arrêt
Sur quelque marchepied
Je voyage
Dessus ma passerelle
Tel un passager entrevu
Qui quitte le navire
Avant le départ
Juste le temps
D'accompagner quelqu'un
A qui je l'avais demandé
Et de suivre cette idée
Que les mots sont des rêves
Sans fil conducteur
Pour fausser compagnie
A mes propres rêves
Eux-mêmes trop réels
En signe de quoi
Avec bien du retard
Je franchis le temps
Que la mort suit déjà
Et ne rattrape pas.

4 juillet

Sur le trottoir du boulevard Denain, je rencontre Éric :

– Comme elle est jolie ta fille, qu'elle te ressemble ! Tu ne peux pas la renier, me dit-il d'un ton réjoui.

Embarrassé par cette flatterie, je fais répondre à Solène, sur mes épaules, que je ne suis pas son père.

Main dans la main, nous courons ensuite jusqu'à l'entrée de la rue Bossuet, son école.

Je longe l'église Saint-Vincent-de-Paul, admire et respire les arbres du petit square, me rappelle qu'ici André Breton a rencontré Nadja.

Rue d'Hauteville, une femme s'est accoudée à la portière d'une Alfa Romeo rouge, devant un marchand d'échelles et de chariots. J'imagine aussitôt qu'elle va faire jaillir ces diables de leurs boîtes.

Par une fenêtre de la rue de Chabrol bat un lourd rideau de velours violet. Ma collègue Evelyne me parlait hier de l'harmonie des couleurs d'une maison. Ses propos me reviennent confusément en mémoire.

Le marché couvert de Saint-Tinus annonce sur un écriteau que pour notre confort il restera ouvert pendant la période des vacances.

Je dévisage des inconnus. Je devine des possibilités malicieuses de dialogue entre nous. Je n'ai jamais été qu'étonné de vivre, enclin à un puissant désir de me tromper toujours d'histoire et d'en rire.

5 juillet

LA BEAUTÉ

Un rien et tout change
Un E devant un A
La peur a dit le paradis
Nécropole modern style
Ces beautés potagères
Aux pavillons de guingois
Monsieur Jourdain l'ouvrier
Et son garage en tôle
Quel joli nom remise
On se croirait au casino
Un rien et tout passe
L'œil va son chemin
A la devanture des choses
Et se demande qui aimer
Une personne à la vie courte
Dans les habits de son passé
Dont les feuillets battent au vent
Comme les ailes de l'oiseau-lyre
Sur une partie de poker.

6 juillet

ALBUM

Zoom sur le retour du photographe en famille
Avec une légère paralysie des sens
Contracté lors d'un reportage chez les singes
Et abasourdi par la ressemblance
Comme phénomène de société

Zoom sur la vérité du regard
Approche relative de chaque mission
Sans tenir compte de rien d'autre
Pas plus du temps que des événements
A supporter eux aussi patiemment

Zoom sur le sommeil des marmottes
Au développement des diapositives mentales
Après une trop longue léthargie
Dans une cure de descriptions
Plein les armoires des archives.

7 juillet

LA MUSIQUE

En arrivant dans ce monde

Même si la piste m’y engageait
Je me promettais pourtant de ne rechercher
Aucune partie du vaste domaine
Où aurait existé une zone franche de langage
Une terre commune à la parole et l’écriture
On avait gravé sur un vieil instrument
Que j’entendrais les bruits pour eux-mêmes
Que j’en comprendrais les sens en prenant soin
De m’exposer à toutes les correspondances
Il me semble que j’avais lu l’avertissement
Au moment même où je me laissais dire
Que s’échangeraient un jour les lettres d’amour.

8 juillet

Une meilleure éducation montrerait davantage les animaux. On verrait que tous les animaux ont peur des hommes. On comprendrait que depuis longtemps les hommes ont terrorisé les animaux pour toutes les raisons du monde. On apprendrait même que la plupart des animaux sont morts dans l’ignorance du danger des hommes qui allaient les tuer. On supposerait que si certains animaux ont échappé au massacre parce que, soi-disant, on préservait leurs espèces, c’était une façon de repousser l’échéance de l’extermination. On arriverait peut-être mieux à défendre les bêtises des poètes. On vérifierait qu’en dépit de quelques illustres exceptions, les poètes restaient de parfaits animaux.

9 juillet

AU JARDIN

Jour d’anniversaire, au parc Monceau, avec Margaux, sa grand-mère, et Solène. Temps splendide et, comme on dit dans certains endroits, à voir sans toucher.

Un garçonnet accélère sa marche en tapant du genou un ballon dans un sac en plastique.

– J’avais surtout pas envie que la dame de derrière mette son cornet sur ma robe, dit une jeune femme en chapeau noir à son ami qui tient une glace.

Une pelle jaune dans la main, le garçon court en tapant des pieds de façon à faire un nuage de sable.

En demi-cercle autour d’un arbre aux quarante écus, deux personnes sur trois sont assises sur un muret les jambes croisées.

Au milieu du jardin, deux femmes, dont l’une s’est adossée à une poussette, parlent en surveillant leurs enfants.

Du toboggan construit comme un chalet en miniature, on descend aussi, accroupi et couché, seul ou à plusieurs. Quelquefois, on essaie de remonter la pente.

Le bambin tète son biberon tandis qu'une femme assez âgée aux cheveux gris lui passe la main dans les cheveux.

Au soleil, sur un banc, une femme la tête renversée en arrière, les yeux fermés, porte un bracelet en ivoire.

10 juillet

On ne peut dire que des bêtises
Il vaut mieux les dire avec intelligence
Et l'on devrait réfléchir
Aux mots que l'on emploie
Les uns pour dire les choses
Les autres pour les faire
On parlerait différemment
On agirait de même
L'action serait parole
La parole serait action
Tous les contraires s'inverseraient
Et moi je me transformerais
Je changerais celui que je suis
Contre celui que j'étais
Et tout recommencerait.

11 juillet

COUPABLE

Où chacun un jour ou l'autre
Trouve vaguement sa place
N'y pige plus les mauvaises plaisanteries
Et crie à l'imposture
C'est la planche de salut

Des deux mains on s'y agrippe
Laissant briller la flamme bleue
D'un fer à souder les esprits
Après tant d'hésitations
Hélas dont on ne parle pas.

12 juillet

LE NAUFRAGE

Dès l'aube avec un rêve de la nuit
En pantoufles sous les combles d'un maître
En pensant à tout autre chose
Sous l'emprise d'une quelconque furie
Ricanant et pestant contre l'ordre

Mégalomane éconduit au dehors de l'usine
A tort et à travers dans un sens et dans l'autre
Scrutant l'atmosphère et les souffrances
De fausses trouvailles en bons auspices
De désertions en vaines débandades
Par une fenêtre impossible à ouvrir
Perdant croyant trouver l'au-delà de l'idée
Dans la confidence arrachée d'un soupir
Le plus souvent à cœur joie et en cordée
Comme un dandy grincheux essayant un sommet
La main coincée dans l'embrasement du néant
Dépliant sans fin la carte des mots
Voulant tout aimer sans rien savoir faire
On n'écrit à n'importe quel âge n'importe quoi.

13 juillet

Plumes de sang
Pages volantes
Arrachées aux ténèbres
Objets confisqués.

Région du visage
Service de table
Mort pour un sourire
Et crosse en l'air.

Dos aux barricades
Averse bassine
Une dernière fourmi
Apparaîtra.

Au revoir pluie
Tes yeux courts
Tintinnabulent
Dans les draps.

DIALOGUE

- Amour, chagrin et pardon, dis-tu ?
- Oui, ces trois mots les plus simples. Ils ont seulement un sens les uns avec les autres.
- Les mots ont beaucoup de prétendants, dis-tu. Lequel leur associer d'abord ?

- Pudeur, mais tout aboutit aussi à la pauvreté.
- La mort, dis-tu, est un oubli.
- Je ne sais jamais ce que j’ai dit.

14 juillet

Je sais quand je n’écris pas de poème
 Que je me demande pourquoi en écrire
 Il y en a tellement déjà me dis-je
 Certains même d’une beauté inégalable
 A couper toute envie d’en faire autant
 C’est une curieuse vanité quand j’y pense
 Celle qui ne m’a jamais empêché d’écrire
 Serais-je trop loin de moi-même pour passer outre
 Pourquoi encore écrire aujourd’hui un poème
 Si tous les sujets ont été revus et corrigés
 Et si le genre semble de moins en moins intéresser
 Alors l’idée me vient que peut-être bientôt
 Je ne serai plus en mesure d’en écrire
 Cela me torture et me décourage
 De ne pas être libre d’être moi-même
 Jardinier à l’arrosoir à fleur des mots
 Coiffeur aux ciseaux à en tailler les mèches
 Oh oui je sais des malheurs bien plus graves
 Les souffles des poumons encrassés de mensonges
 La dérision de conduire les mots au poste
 De dénoncer le démon d’une vie à ciel ouvert
 L’habitude de ne point franchir un seuil
 Ou de surseoir à la cueillette des pommes.

15 juillet

Sans savoir pourquoi j’en cherchais
 Et sans leur trouver une fin
 J’ai toujours ressenti le besoin d’inventer des histoires
 Plus encore d’ailleurs chez les autres qu’en moi-même
 Aujourd’hui je n’en invente plus
 C’est mécanique
 Je me contente de maintenir un cap au petit bonheur de la chance
 Car je vois bien que le temps n’est pas un inventeur
 Avec ses yeux de boulons
 Qu’on visse ou dévisse selon les circonstances
 Il racle tous les fonds
 Et de toutes ces choses personne ne parle
 L’arbitraire a de trop vastes exigences.

16 juillet

Corbeaux
 Fumées

Etiquettes sur les valises
Etendards foncés de la superstition
Signes que quelque chose va se passer
Peut-être même a déjà eu lieu
Signes de rien du tout
En multitude
Chacun avec sa respiration
Signes qu'on veut s'approprier
Et détruire une fois encore
Personnages irréels
Trop chétifs pour avoir charge d'âme
Et devoir de surveillance
Expressions d'une colère contenue
Taches indélébiles
Signes de joies et de souffrances
Qu'on n'a jamais vus séparés
Signes annonciateurs d'autres signes
Monstrueux de fatalités
Accidentellement de force
L'infortune d'une raison qui s'échappe
Absence de signe
Fiançailles de bon sens
Signes d'abondance
Nous voilà.

17 juillet

J'en reviens toujours à mon entreprise de révolte. Il en existe bien pour les démolitions. Parfois, je crois que je ne trouverai personne à y employer. Les gens fuiront quand je leur exposerai que mes meilleurs clients sont la conscience et la raison. J'en reviens toujours à l'enfant que j'étais. Il se faufile dans les dédales de ma société. Il ne pressent pas l'abîme qui le guette à la porte d'un monde, comme devant un asile d'aliénés.

J'en reviens toujours à la plus grande absurdité du monde, cette prétendue liberté d'être son propre patron. Hors de ma vie, proxénètes de votre vie !

18 juillet

Simple coquille
D'où l'espoir renaît
Quand tout est perdu
L'apparition du tragique
Remonte dans ma vie
Aux confins de la solitude
Comme des coccinelles
Qui ne changeront rien
Sans mots des uns et des autres.

19 juillet

Je voudrais que ces mots soient lus non pour eux mais pour moi
Non par moi mais par eux
Je voudrais qu'ils soient un trait tiré sur le passé et donc un trait
d'union entre le présent et l'avenir
Qu'ils soient aussi la réponse aux mots qui ne parlent jamais
Non pas aux mots rares mais aux mots nouveaux
Je voudrais pour eux une récompense une parmi tant d'autres
Comme celle de prendre le large
Ou d'en finir avec quelque chose de trop proche et trop obscur
Je voudrais que ces mots soient distribués gratuits pleins d'allusions
et d'effusions de sentiments bons ou mauvais qu'importe
Mais libres d'être compris et comparés à moi.

20 juillet

Bien qu'on monte en âge et qu'on tire vers l'avant, ainsi que des
bœufs, l'attelage de son destin, allant vers un but de plus en plus
indéterminé et improbable, lâchant au passage, au fil des rencontres
et des découvertes, du lest d'un fardeau encombrant, tout entraîne
au contraire sur une pente, dans un puits qui apparaît comme une
araignée au milieu de sa toile. Si l'on s'en inquiète, plus on chute
dans les ténèbres, ces profondeurs de l'esprit dont est vite rassuré
quand on n'y croit pas. Il reste qu'on rêve dans ce tohu-bohu à de
grandes réalisations, à de tournoyantes ascensions infiniment
répétées où le corps et les sens exploseraient à tout instant parmi
tellement de milliers d'autres ballons en plein ciel que personne ne
s'en apercevrait.

21 juillet

NAISSANCE DE TINUS
TINUS EST NÉ
TINUS EST LÀ
VOILÀ TINUS
BIENVENUE À TINUS
COUCOU TINUS
TINUS MON ENFANT

Chambre 309, dite salle d'attente.

Hôpital Lariboisière, 14h15.

Deux lits.

Côté porte, une jeune femme noire en tenue jaune entourée de trois
hommes et d'une autre femme qui vient d'arriver.

Margaux ne les regarde pas.

La petite tribu s'exprime dans sa langue africaine, avec quelques
bribes en français.

La femme allongée qui se plaignait il y a peu, maintenant parle.

Elle sourit.

Elle ne semble plus souffrir.

Côté fenêtre, Margaux.

Elle regarde le ciel.
Elle regarde le vide.
Elle ferme les yeux.
Sa chemise blanche à pois noirs se détache encore sous son drap.
Nous sommes arrivés ce matin pour l'accouchement.
Margaux ne souffrait pas.
Maintenant ce n'est plus pareil.
Les contractions sont arrivées vers midi, douloureuses.
Nous ne parlons plus ensemble, sauf quelques mots par-ci par-là.
Mais quand nous parlons, la douleur semble s'atténuer d'elle-même et disparaître, comme pour le lit voisin.
Oui, parler c'est empêcher la souffrance : un acte volontariste qui ne réussit pas toujours.
On oublie tout quand on parle.
Et pourtant, il n'est rien de tel pour faire revenir le souvenir.
Aussi les souvenirs sont-ils la souffrance de la personne qu'on a été.
De là vient mon principe de rire de tout, peut-être parce que le rire est la manifestation de la bêtise.
Je me dissimulerais donc dans ce rire qui me joue quelquefois des tours.
Tout à l'heure, je lisais à Margaux les résultats de l'agrégation de philosophie, une liste de noms publiés dans le journal.
Le premier se prénomme Tinus, comme notre enfant qui va naître, aujourd'hui sans doute, demain au plus tard.
Je lui dis qu'on ferait bien d'instaurer une agrégation de poésie.
Des infirmières arrivent dans la pièce.
Elles en font évacuer les visiteurs.
Je me retrouve dans une étroite salle d'attente aux sièges vert cru.
Sur une table basse ronde, un pot de fleurs : des azalées.
J'en avais offert de semblables à ma mère un jour de fête.
Je devais avoir un peu plus de vingt ans.
– Qu'est-ce que t'as à rouscailler ?
J'entends cette question d'une femme à un bébé criard.
La voix vante aussi des cheveux bouclés.
Mais le son d'une télévision recouvre la discussion qui s'engage dans le couloir.
On dit que la naissance d'un enfant est le plus beau jour de la vie d'une mère ou d'un père.
Pour la mère, on peut croire que l'enfantement soit une délivrance suprême.
Pour le père, c'est la meilleure façon de changer une absence en présence et une attente en partage.
En tout cas, la manie d'employer le mot travail pour tout ce qui concerne l'accouchement me surprend beaucoup.
Serait-ce un travail, aussi un travail, encore un travail de mettre un enfant au monde ?
Vérone a de plus en plus mal.
Elle respire profondément.

J'essaie de me persuader qu'il y a toujours eu un sens caché de douleur dans n'importe quel travail.

La douleur ne transforme pas son visage.

Ses grands yeux bleus et ses traits se tirent, entrouvrent ses lèvres, lui donnant une beauté singulière proche de celle qu'elle a endormie.

– Tu crois qu'ils vont me laisser avoir longtemps mal comme ça, me demande-t-elle ?

Je la rassure comme je peux.

Elle me répond qu'elle est fatiguée.

Je trouve une certaine indécence, médisance, méprise, sinon mépris, à pouvoir écrire dans ces conditions.

Il y a rire dans écrire.

Il y a cri aussi.

Et quand on écrit on transforme tout.

Il vaut mieux alors cesser de le faire pour le moment et laisser libre mon amour pour Margaux me prendre par les deux mains.

16h45. On emmène Margaux en salle de travail.

17h45. Naissance de Tinus. Indicible bonheur : un nouvel homme est né !

22 juillet

Enfant, voleur d'étincelles

Tristan Corbière

Tinus, nouvelle manière de courir après mon enfance.

Manière d'adulte, sans équivoque.

Comme l'écriture en diagonale sur les cartes postales de voyage.

Tinus, tu te croiras en pays étranger. Il n'y a pas que celui des épaules.

De connivence, nous deviserons d'une jeunesse sans effet de surprise.

J'attendrai que tu me parles de cette robe dont est tombée une bretelle.

23 juillet

L'ESCALE

Que faire

Un jeu-concours

Prendre une photo

La réussir

Descendre d'un cran son visage

Ajuster une veste

Où aller

En ermitage

Au bon parler des masques immobiles

Cette terrible pierre des gisants

Un oiseau sorti du ciel

En retrait d'une nuée d'autres éclaireurs

Ne plus trouver de mot pour qualifier les hommes
Les bouches se creusent d'entendre pareilles histoires
Mais le tranchant d'un couteau veille
On voit des limes dans les mains
Elles scient les barreaux de la jungle
C'est une ressemblance
L'entêtement d'une écriture
Un nom qui s'ajoute à l'appel.

24 juillet

Si je sens bien qu'au bout de tout ne resteront et ne partiront avec
moi que quelques mots

Si déjà je commence à imaginer lesquels d'une manière où les images
tôt ou tard les remplaceront

Si je m'y présente moi-même entraîné par un si pataud dénouement

Alors il sera dit que j'avais eu raison de croire que mon petit gars
était bienvenu au monde.

25 juillet

(À l'arrivée de Tinus et sur le ton de quelqu'un d'autre, qui me
ressemble tout de même, au moins dans les défauts.)

J'ai bien vécu. Toute ma vie aura été une succession de mots associés
les uns aux autres. On pourra dire que j'en avais la berlue. Pour
chaque parole prononcée, un jour de passé, croyais-je naïvement. Il
n'y avait place que pour des apparitions de personnes. J'ai toujours
voulu me séparer de ce que je ne possédais pas. Et j'ai tiré mes
plaisirs d'enchevêtrements d'idées de force égale aux lois de
l'hospitalité.

26 juillet

PATRONAGE

(Un pastiche sinon rien)

Toutes les tonnes de pommes
Déversées par des paysans en colère
Sur l'autoroute A11 Aquitaine
A deux péages successifs
Avaient été ramassées
Par des pompiers bénévoles
Pour se retrouver à une fête
Dans de hautes brouettes
On les y avait mangées gratis
On y avait coupé du bain bis
Avalé le sandwich de la liberté
Et bu le chocolat du pauvre
Moi je m'y étais rendu par hasard

En compagnie de ma plus blonde sœur
Avec l'aide d'un plan périmé
Le seul que je m'étais procuré

A noter que j'avais eu envie de remplacer le mot pommes par poèmes. Tout le sens du récit en aurait été bouleversé.

27 juillet

L'idée même de parler de repentir montre que le repentir n'existe pas. C'est vrai pour de nombreuses autres rétractions – et inconséquences. On entre, (on doit le faire), dans la tête des gens. Savoir ce qui s'y trame, savoir quel ordre y règne. Tout s'y mêle-t-il du passé et du présent, du privé et du public ? Oui, je crois bien que notre malheur vient de là. Un peu à l'opposé de ce qui pouvait faire hier les gens simples : et les rendre heureux. Seulement, ce ne sont encore là que des suppositions. Là où tout réside dans l'absence, elle aussi sincère, du mot *et cetera*, employé ou non comme abréviation à la fin de chaque phrase trop longue, trop dense.

28 juillet

Que dire du jour où plus rien n'arrivera ? Dans un décor grandiose, une télévision restera allumée. Il n'y aura plus personne devant. Tout le monde sera derrière l'écran. Avec Charles, nous nous étions rendus à l'arrivée du Tour de France cycliste sur les Champs Élysées. J'avais eu ce sentiment de ne pas être à mon aise dans la réalité. Charles, plus critique que jamais, plus irrité aussi, amplifiait cette sensation d'assister à un spectacle inutile et conçu pour et par des caméras de télévision dans une foule bigarrée qui l'étouffait. Des images furtives de quelques resquilleurs ne nous avaient même pas rappelé que nous étions munis d'invitations, dans une bonne tribune, et par conséquent, privilégiés. Gênés par les arbres de l'avenue et par des spectateurs s'agglutinant contre des barrières, nous avions pensé que nous ne verrions rien. Et nous n'avions pas vu grand-chose en réalité de « la grande boucle » noyée dans le flot des motos et des autos accompagnatrices de la caravane. Les coureurs défilaient à vive allure, nous laissant à peine le temps de les voir passer et d'en reconnaître les champions. Des distributions de casquettes et de boissons fraîches nous avaient fait patienter sous le soleil accablant. Une chute du sprinter favori à quelques mètres de l'arrivée nous avait fait tressaillir et même oublier le nom du vainqueur de l'étape. Puis nous avons regardé les trois premiers du classement général sur les marches du podium. A notre côté gauche, une fanfare militaire dirigé par un splendide bellâtre avait entonné l'hymne espagnol... D'une certaine façon, nous avons compris que notre bonheur serait pour plus tard, seulement réservé aux souvenirs. C'est ainsi que chacun cherche à gagner la liberté de la prison qu'il se construit.

29 juillet

Tout va tellement de soi aujourd'hui
Qu'il m'est devenu impossible de séparer les choses
De les trier et leur trouver ma préférence
Je ne retiens plus mon rire pour maintenir ces distances
Je n'éprouve plus le besoin de mourir d'envie
Et de franchir le barrage dressé devant les beautés
Je passe mon temps à tout rapprocher
A faire des garrots d'images sur des rochers battus par la mer
Je passe mon temps à broser des paysages
A arroser le jardin de la vaillance
A cueillir les fraises rouges de la plus infime violence
Toujours en quête d'invention d'un nouveau jeu
Un fleuve sans source et un ouvrier sans outil
Je ne me vois plus en train de toujours me préparer à plaire
Sans jamais plaire sur le sentier de l'amour
J'entends battre tous les cœurs amoureux
Voler l'oiseau sur sa branche pour un baiser sur mes lèvres.

30 juillet

Aucun événement ne nous délivre vraiment du rêve. L'image des bulldozers qui rasent des forêts vierges apporterait un élément de réponse à nos peurs permanentes. Le meilleur travail restera celui de copiste. Il n'y a pas d'autre alibi en dehors d'une sauvegarde acharnée.

31 juillet

J'ai plaisir à être vaincu quand ce qui me vainc est la Raison, quel que soit son procureur.

F. Pessoa

Mais on comprend toujours qu'à un moment ou à un autre on cède à la raison. Il n'y a donc pas de réponse unique à une question posée. Cela fait le succès des romans d'espionnage et autres énigmes policières. Même dans la vie, chacun attend la clé de son propre mystère. Chacun surtout espère ne pas trouver tout seul la solution. C'est encore plus compliqué à accepter qu'il n'existe pas de fin à l'histoire, sinon celle qu'on ne connaîtra jamais.

1^{er} août

Des tatouages, elle porte des tatouages mobiles sur son sein, la nuit.

L. Aragon

J'ignore ce qui me fait penser que la couleur du tatouage est le bleu. C'est peut-être même mon ignorance qui me le dit. S'il s'agit d'un paradoxe, je veux bien croire que j'en profite seul. Si je me trompe, la correction ne dépassera sans doute pas non plus ma personne. Il en va ainsi de ce que je puisse encore trouver à écrire ou parler. J'ai pleine conscience que mon embarras devient émerveillement à

préciser le sujet qui risquerait d'être évoqué. Quant à l'intérêt que je porte à ce qui se dit, il ne vaut que par les contradictions qu'il suscite. L'étincelle s'allume, graveur de cœurs sur la peau des mots.

2 août

Dédicace à coups de prose
Foulant un sol de triques
Ma vieille jument grise
S'en remet du sens de la douleur.

Peu à peu passera l'envie de dire de l'éducation, qui fait gronder les révoltes, qu'elle apprend plus l'obéissance que l'amour. Oui, peu à peu passera cette envie de disparaître d'un centre du centre d'un monde qui n'aurait que moi pour horizon.

3 août

DE LÉGERS PRÉSAGES

Vivre dans la fin
L'espace existe
Large déploiement
A temps
Et d'âge égal
Puis d'un coup
Quand rien encore
Ne s'éveille
Ne l'annonce
Lâcher prise
Traverser sans voir
La beauté qui surgit
Hors de portée
De toute captivité
Pleine de failles
En écume.

4 août

SOMMAIRE

dédié à quelques monuments prétentieux

Un peintre exalte la suprématie du semblable
en force impétueuse des sentiments qui ramènent toujours vers le
bord du tableau

Sur son pupitre
le musicien s'ébroue pour des notes
lancées comme une pierre à un chien
Le musicien saisit l'instant propice et modèle du silence

L'artiste ne sent plus sa force

Le philosophe fait croire que le jeu est juste
Il envoie tout sous pli recommandé.

Il n'y a pas de place pour qui
entre autres vaines tentatives d'évasion s'imitent
même magistralement

Une parfaite lucidité mène
à ne point se renouveler
à ne rien recommencer
à n'être soi-même que le spectateur retardataire
d'une œuvre factice
factieuse
facultative.

5 août

BELVÉDÈRE

Sur la route de la corniche
On a monté une balançoire
Le jour les petits s'amuse
Pendant que les grands contemplent l'océan
La nuit la balançoire grince au vent
Dans les rêves des enfants endormis
Elle raconte l'histoire d'un capitaine
Embarqué sur le plus beau bateau
Avec tout un fier équipage
Pour un périple au long cours
Jusqu'au plus profond des vagues
Puis au matin la balançoire s'arrête
Elle ne sait pas pourquoi parfois
Un homme s'approche du parapet
D'un peu trop près se balance et trébuche
Et quand elle le demande aux enfants
Ils lui disent que c'est la faute au capitaine
Un gosse de riche sur une balançoire en or.

6 août

Chaque jour, par un soleil éclatant qui nous tient à l'appartement.
Tinus est encore trop petit pour sortir dans les rues surchauffées.
Margaux propose de ranger et nettoyer la bibliothèque. Elle a la
bonne idée de la changer de place.
Mes amis les livres m'ont donné le plus de leur solitude, m'ont donné
foi en l'insoluble.

Je rouvre *Arcane 17* d'André Breton. Comme il les énonce si
sereinement et sérieusement, j'ai envie de faire miens ses mots : « *Il
n'est pas, en effet, de plus éhonté mensonge qui consiste à soutenir,
même et surtout en présence de l'irréparable, que la rébellion ne sert
de rien. La rébellion porte sa justification en elle-même...* » Et plus

loin : « *C'est la révolte même, la révolte seule qui est créatrice de lumière.* »

A quoi sert de vivre et, accessoirement, d'écrire, si ce n'est pour alimenter le feu (qui couve) de la révolte ?

Ecrire aussi fait tourner la machine de la révolte. Ecrire fabrique de l'invention. Ecrire raisonne la révolte. Il ne peut y en avoir une occultation. C'est toujours le moment de dire : je parle en mon nom. Et tout reprend allure. Le livre est donc cette fascination devant et d'avant toute reconstitution. Le cri du cœur : seul le livre (celui qu'on lit ou écrit) tient le soufflet qui fait qu'on accepte toujours son propre sort – même dans les pires extrémités. Hors cela, l'édifice ne demande qu'à être renversé, traversé de part en part, repensé.

Je n'ai jamais rien connu qui parle en son nom sans porter la révolte à son incandescence. On n'en cherchera jamais la cause dans la tonalité d'un propos qui, pour une fois, prêterait et ne prêterait pas à rire, tout ensemble. L'obstacle de la révolte ne se lèvera que sous cette seule condition, faute de quoi s'ouvriraient les portes calcinées des académies.

7 août

Nous avons tous un destin d'exception
Sentons notre avenir par l'appel des étoiles
Nos histoires ne sont pas qu'amoureuses
Maintenant nous sommes réunis avec nos passions
Nous ne nous envions pas
Et moins encore nous ne nous imitons
Même si nous le voulions
(Il faut bien dire qu'il nous arrive aussi
De ne pas désirer nous arrêter en chemin)
Nous ne saurions plus le faire
Etant peu doués pour ce genre de frissons
Et pour les calculs de probabilités
En ce moment nous avons quelques embêtements
Dérisoires empêchements qui expliquent nos remords
Nous pensons que tout passera
Cela nous fait même peur comme tout s'arrange
Non pas se remet en marche mais trouve un nouvel équilibre
La vie nous donne l'impression d'une crise de larmes
Elle avait cessé et elle reprend soudain
Ce sont des sanglots
Coquillages nous sifflant aux oreilles
Nos histoires sont amies de passage
Venues ici nous dire seulement adieu.

8 août

LITANIE POUR LES RÉVOLTES

Plus qu'il ne les dépose, Vercingétorix jette ses armes à son vainqueur. Il n'a pas perdu, semble-t-il dire, puisqu'il ne pouvait pas gagner.

Je me demande si je n'ai pas été leurré par ce mirage de la révolte vaincue, en sorte que je ne puis aujourd'hui me figurer la révolte que matée. J'en tire confusément parti d'en savoir, malgré tout, quoi qu'il en coûte, refuser cette humiliation qui a dévié en moi le cours de ma révolte.

A la manière de Vercingétorix, je lance mes mots, mais sans jamais me résoudre vraiment à écrire d'un premier jet. J'emporte plutôt avec mes mots une volonté de préparation à la révolte.

Au fond, je ne cherche pas à créer de la beauté. Je la prends où elle se trouve. Et soudain, alors qu'il faudrait faire vite et brutalement, se réveille mon obstination : jamais aucune violence, ni celle dirigée contre les mots ni celle menée par d'autres armes semblables.

9 août

TU SERAS

Toi tu choisiras d'être infatigable
Tu marcheras à pas lents et mesurés
Tu caresseras le dos de ta femme
Tu mettras deux antennes à ton auto
Tu échangeras deux automnes contre un été
Tu laisseras place aux intervalles
Tu envieras le repos de tes amis
Tu n'ordonneras et n'obéiras pas mieux
Tu feras l'enfant toute ta vie
Tu ne commettras pas plus d'une prophétie
Tu te retrouveras dans une ferme pleine d'œufs
Tu en prendras les blancs pour tes idées
Tu en donneras les jaunes aux sentiments
Chaque jour tu rêveras d'un autre nom du soleil.

10 août

LA GAÎTÉ

Ce matin
Où tu sais que rien n'ira plus
Fixé à jamais sous tes yeux
L'emploi d'un futur fatigué
Aura tout donné
A la clarté de tes phrases sur le monde
Avec tous ceux qui ont croisé ta route
Les plus proches n'ayant pas reçu tes meilleures confidences
Qui ont partagé avec toi une lumière

Aujourd'hui devenue intemporelle
Maintenue dans un bain de rêves opaques
Ce matin
Des vagues sautent sur la digue
Preuves que la nature t'est fidèle
Qu'elle joue pour toi ton propre rôle
Tu appareilles.

11 août

Je lis dans Marc-Aurèle : « *la perfection morale consiste en ceci : à passer chaque jour comme si c'était le dernier, à éviter l'agitation, la torpeur, la dissimulation.* » L'ayant toujours pensé, au lieu de me réjouir de la ressemblance, je me dis au contraire que toute écriture est mensonge. Mais je suis sous l'emprise littéraire d'une rage contenue et inutile. Je m'avise plutôt qu'on ne saurait jamais exprimer ce qu'on pense de plus vrai. Si on le retrouve sous la plume d'un autre, alors on se sent dépossédé d'un bien sans propriétaire, et rassuré sur le fait qu'on s'en tirerait en oubliant tout recours à la perfection morale. Cette pensée de vivre mon dernier jour me révèle, d'une autre manière, que je ne puis être exigeant qu'envers moi-même et qu'il me faudra bien, le jour venu, être excédé jusqu'à abandonner tous mes travers moralistes.

12 août

1- Quelque chose de ténu, de presque rien. Un fil qui mène à une gare, à un port. C'est tout ce qu'on laisse. On n'y a pas droit, mais on s'y accoutume plus qu'ailleurs. Et la part du mérite là-dedans, vous n'en reparlez pas. Ou alors tout votre système de négations s'effondrera.

2- Je n'arrive pas à croire : chaque point est un aboutissement. Beaucoup de monde m'envie de me laisser ainsi guider par moi-même, sans savoir où. Au plus, je ne sais pas à quoi m'en tenir sur les voyages. Que se passe-t-il si être innocent c'est être loin de tout ? Question : sommes-nous loin ?

3- Bientôt on apprend qu'on est seul pour ne pas voir ni ressentir comme les autres ? Seul, c'est-à-dire tenter d'imiter un mécène qui aurait perdu la foi. La sienne. Seul et faire œuvre de désœuvrement.

4- Là, je me rendais compte qu'étant seul et loin je m'éloignais surtout de moi-même. Par ma fenêtre, je savais dire le bien et le mal des saisons. Comme il n'y a rien de plus difficile que de finir un travail, j'allais ouvrir une nouvelle valise.

5- Hiver d'une vie. Avoir fait beaucoup d'économies. Cela signifie aussi beaucoup plus d'économies qu'on ne pense. On avait entendu quelqu'un qui disait que les gaspillages étaient des privilèges. On avait oublié ces paroles, et les autres qui suivaient. Bien sûr, il y a

parmi les souvenirs toutes les merveilles de la terre. Le froid, oui le froid dure plus long que l'hiver.

6- La mort, je sais, n'est pas un événement du présent, ou alors de son côté le plus débrouillard et matériel. Elle appartient au passé. Elle en est le chemin. Elle me rappelle l'histoire d'un vieil homme sur un pont qui ne voulait plus avancer croyant sa dernière heure arrivée.

7- Quelle est belle la planète terre ! On n'imagine pourtant pas combien cette exclamation suppose de vaines désolations et d'absolue maîtrise d'un langage suranné. Mais dans mon cœur s'effile une broderie. Les mots, eux, restent ce qu'ils étaient. Les visiteurs qu'on n'attend plus les tiennent de leurs hôtes.

13 août

Sans savoir où elle me mènerait, je faisais en moi-même la relation entre le passé qui me tirait vers l'arrière de sa masse croissant avec les années, d'une part, et comme force inverse, instaurant un équilibre aléatoire sinon une poussée factice dans la conduite de ma vie, le volume des mots appris ou prononcés, seule passerelle sur l'irréalité de l'avenir, d'autre part. Je pensais que la seule manière d'échapper à cette turbulence que je me créais, avec moi tout seul pour horizon et centre de gravité, restait d'imaginer autant de fins que de commencements à l'espace vide qui me séparait de tant et tant de chemins et de mondes bien vivants.

14 août

PAYSAGE

Singulier paysage tu ne changes pas
Ton apaisement ne me change pas
Tu changeras quand je ne le saurai pas
Quand loin d'ici j'aurai disparu
Tu sais des arbres qui vivent très longtemps
Mais ils sont peu nombreux à mes yeux
Tu dis qu'il n'y a pas lieu de se répéter
Pourtant toute richesse vient de là
Tu essaies de résister à la répétition
Tout en pensant que ce n'est pas possible
Paysage d'où naît le besoin et l'amour
Ton immobilité refait surface
Chacun y laisse son empreinte
Paysage couplé de hasards
Dernière clope du condamné à vivre.

15 août

Car tu es attiré par ce que tu n'atteindras jamais, vit en toi une personne étrangère, capable de tout, qui ne se manifestera peut-être qu'une fois ou deux, et toujours en te prenant au dépourvu.

Cette personne s'ajoute à la mort que tu portes avec toi. Elle peut la transfigurer. Combien de crimes commet-elle dont on s'acharne à t'accuser ? Que de morts glorieuses ou banales elle inspire !

Apprends à tout dire, mais de manière qu'on puisse voir que tu ne te jettes pas entièrement dans la bataille. Ecris sur la grande réserve des éléments. Puisse-y sans t'épuiser. C'est plus vrai encore de ta vie. Toute la beauté que tu cherches y miroite. Plus tu l'approches et crois la tenir et plus elle te demande : attrape-moi, attrape-moi ! Toi, tu t'étourdis de ne point l'apprivoiser.

16 août

LE PLUS TARD EST LE MIEUX

Mort de la raison perdue
L'avoir entendu dire
D'un arbre piqué de vers
Jeune lauréat qu'on déteste
Ces détails aux fruits verts
Coupures sous la fontaine
Vilaines gens de passage
Beaux rivages en lavande
Fatigue et bords ronds
Cubes tenaces aux poitrines
Minimisent la trahison
Aux soins de l'eau vive.

17 août

LA CHUTE

J'ai pris mon vélo
J'ai serré le guidon
Et j'ai dévalé la côte
Le vent sifflait à mes oreilles
La vitesse dressait mes cheveux
Mon bonheur était complet
J'ai perdu l'équilibre
Le vélo est tombé
La fourche s'est brisé
J'ai roulé dans le fossé
J'ai ramassé mon vélo
J'ai eu envie de pleurer
Mon malheur était complet
Et mon poème très mauvais.

18 août

D'ICI

Je suis d'ici
Au pied des mâts
Maigres constitutions
De ce pays d'ici
Aux charpentes d'éboulis
Toujours éblouies
D'ici d'avverses fines
Au creuset du jour
Aux plis des langues
Dames et d'hommes rudes
Brouilleurs de pistes
D'ici rattrapé et retenu
Rêves trous au ciel
Rêves d'ailleurs d'ici
D'assez douce compagnie
De distraite condition
D'ici même docile.

19 août

Il faut un début à tout, dit-on. Alors celui de la sagesse est le terme de la folie. Ensuite viendra la fin des limites, qui ne subsisteront plus, peut-être, qu'entre les comparaisons. J'y pensais en apprenant le coup d'Etat survenu aujourd'hui en Union Soviétique. Préférerais-je lire un journal bourré d'horreurs à la terrasse d'un café d'une belle avenue de Paris ou, à l'inverse, découvrir la fin de ces atrocités mais dans une cellule de prison ? La question ne me paraissait pas idiote quand il s'agissait de m'extraire d'un raisonnement dont j'avais été l'instigateur. C'était ma façon de tirer ma révérence aux personnes qui prétendaient qu'il n'y a pas de bonheur sur terre. Elles au moins savaient qu'elles pouvaient se tromper.

20 août

Ne sachant trop comment
Pourquoi d'autres tenaient mieux leur rôle que moi
Jusqu'à mieux tenir mon propre rôle
Je ne m'en suis guère occupé
La scène ressemblait par trop
A ce qu'on fait dire à quelqu'un devant un micro
Alors j'ai continué à incarner ce curieux personnage
Auquel il est arrivé une terrible affaire
Mais qui ne s'en inquiète pas
Parce qu'il n'y comprend rien
Parce qu'il se trompe de lieu de cérémonie
Tout simplement de studio d'enregistrement
Et ne désespère jamais de sa raison
Pour se dire que le terrible événement

N'est pas le bon
Qu'il en annonce un autre
Vraiment extraordinaire celui-là
Oui ce curieux personnage croit que son seul vrai désir
Est la somme de tous ses désirs
Qu'il n'existe rien en dehors de cette attente
Et que l'aventure tant de fois annulée
Va enfin bientôt commencer.

21 août

Le soulagement provoqué par l'échec du coup d'État en URSS réveille en moi des inquiétudes multiples, alors que je devrais d'abord et uniquement me réjouir de la déroute des putschistes. Mais même dans ces circonstances où la reconquête d'une certaine liberté fait ici l'unanimité, je sens souffler le vent des révoltes. (Je relève au passage la juxtaposition des mots *inquiétudes* et *révoltes* employés dans le même sens.) Me révoltent les harangues religieuses, me révoltent les discours nationalistes, me révoltent les appels au crime et à la vengeance. Ai-je fait preuve de myopie en me laissant affoler par ces images au point de limiter ma satisfaction ? Bien sûr, nulle part au monde on ne peut éviter ces mouvements de foules. Qu'on retienne de ce que je viens d'écrire que la *délivrance* est le premier des bonheurs. Ne nous privons pas des fêtes remportées sur la tyrannie, quand bien même elles montreraient, elles révéleraient déjà les tyrans de demain !

22 août

LE PASSÉ

Passe
qu'on ne voit pas le temps passer
Et que le jour éclaire sur les jours passés
plus que sur lui-même
Passe encore
qu'on trouve dans son passé infiniment plus de raisons
à l'ignorance qu'au savoir
Et de raisons
à plus aimer la raison du passé
que le passé lui-même
Passe toujours
qu'on cherche de nouveaux sens aux histoires passées
Comme si elles allaient renaître différentes
de ce qu'elles n'avaient donc jamais été
Passe enfin
qu'on se passe
des autres mieux que de soi-même
Mieux de son présent
que de son passé

Et que ce n'est pas le bout du monde
de passer d'un passé à un autre.

23 août

La différence entre chacun de nous vient des signes de vie plus ou moins forts ou rapprochés que nous accordons à nous-mêmes. Peut-être nous entendons-nous sur l'essentiel, mais nous ne savons pas assez que nous passons beaucoup plus de temps que nous pensons et voulons à ne pas exister. Il y a au long d'une vie certains points de repère qui montrent que tout se passe de nous. Les chemins se divisent ici que nous voudrions emprunter en même temps. Nous faisons mine d'en choisir un et de renoncer aux autres, et le vrai chemin est déjà parti que nous ne reverrons pas. Nous croyons ainsi ne jamais cesser de nous préparer à vivre, alors que nous sommes morts et protégés par l'idée de ne plus rien être en mesure de ressentir. Allons, il est temps de nous attendre maintenant. Notre amour nous a reconnus dans nos manières de ne plus jamais revenir. De tout cœur, il nous invite à embrasser les rêves encore loin de nous-mêmes.

24 août

MIEUX RESTE LE VENT

Hors de nos contradictions, nous n'avons rien qu'une pauvreté sans limites.

J'y pense continuellement, sans trop savoir au juste à quoi, mais probablement plus à ce qui ne va pas...

La pensée d'un seul être ne peut accepter ce monde, ne peut rien de plus.

L'erreur vient de ce qu'on pense et accepte que les gens les meilleurs soient aussi les plus soumis.

Les secrets de polichinelle et les blasphèmes, je sèche mes armes.

29 août

1- Ecrire : régler mes dettes à la vie.

2- Au commencement était la terreur de vivre. Je dis commencement comme pour mieux apercevoir que la terreur, plus présente que jamais, s'amplifie.

3- Tout mon caractère est composé d'émotions feintes. En écrivant, je cherche à les dévoiler. Ma conviction reste grande de n'y point parvenir.

4- Sincérité : écrire est un passe-temps.

5- Chercher les causes de l'écriture me donne envie de montrer qu'il n'y en a pas. Je voudrais plutôt aboutir à cette conclusion.

6- Face à face avec moi-même. Mais aussi avec beaucoup d'autres. On ne dit pas assez qu'on écrit surtout pour des personnes, les plus chères. Puis on se résigne en pensant à tous les anonymes qui répondent en quelque sorte à une inexistence.

7- Il n'est pas faux d'avancer qu'on écrit sous une certaine forme de menace. Le renoncement au « je » en est la preuve flagrante, même si l'on ne peut parler toujours en son nom propre.

8- Je me baigne dans les mots. Dans cette matière liquide, je procède par paliers, comme un plongeur. Plus je descends profond, moins j'ai le sentiment de risquer de danger. Je ne ferai pas un bon noyé.

9- Je n'ai pas d'idée sur la valeur objective de ce que j'écris. Je ne me suis jamais tellement soucié non plus des critiques qu'on adressait à mon égard. J'ai toujours considéré que tout ce que j'écrivais m'échappait entièrement. Ce n'est pas vraiment très malin de ma part de penser que je ne puis écrire autrement.

10- Que faire des groupes d'images pré-écrites qui défilent en moi ? Je ne veux pas répondre simplement. Cette fertilité n'aurait pas supporté longtemps une jouissance solitaire.

11- Qui remplacent-ils ces paysages de paroles ? L'étranger de l'œuvre les restitue en toute innocence. L'œuvre les rend plus étranges encore.

12- Ecrire est ma façon de montrer tout ce que j'accepte, c'est-à-dire de me réconcilier avec le monde. Dans la nuit qui ne finit pas de tomber, les mots brillent comme des étoiles.

13- Si j'avais pu, si j'avais tenu à enseigner la langue à l'école ou ailleurs, je n'aurais pas écrit de cette manière. Je crois que j'ai toujours, jusqu'à présent, cherché à montrer que je savais écrire.

14- Je suis un peu moins seul quand j'écris. Cela s'appelle une redite et développe l'idée que l'écriture se double d'une médecine des sens.

15- Reflets de l'écriture, comme si enfin j'osais demander. Il s'agit bien d'une démarche. Tous mes mots s'y liraient comme les pièces justificatives de ma propre existence, ou plutôt de celle que je n'ai pas eue.

16- Seuls les musiciens savent bien parler d'improvisation. C'est dommage. L'écriture travaille sur un mode qui s'en approche. J'y vois

pour moi une nécessité absolue. Et que d'imprévoyances dans ces mots en déroute dont je confonds les uniformes.

17- Matière inflammable l'écriture, ainsi la cire des scellés. Je laisse le passage libre aux fantômes de l'imposture.

18- Voilà, j'écris au confluent d'un temps nouveau, ni passé ni présent ni futur, qu'on ne découvre dans aucun livre, et qui s'efface au fur et à mesure qu'il me fait avancer.

19- Enfant, j'étais très batailleur. Maintenant, j'ai perdu le goût des querelles humaines. Mais il reste dans tous les mots que j'écris un fond de violence que ne renierait pas, sans le faire paraître, le guerrier que j'étais. Il ne m'est jamais arrivé d'écrire que mon hostilité aux injustices était terminée. J'ai beaucoup écrit en définitive pour me persuader que c'étaient les injustices et non le monde qui me révoltaient.

20- Dans mon esprit, d'une manière toujours compliquée, presque instinctive, l'écriture a semblé résoudre la seule vraie contradiction de la vie, ce rêve impossible de tout vouloir conserver.

21- Je m'imagine que si je n'écrivais pas, on m'aurait déjà opéré de l'appendicite, de cette douleur au ventre qu'on extrait quand on ne sait plus quoi faire.

22- Quel bonheur écrire ! Le moindre rapport avec les mots me procure beaucoup de plaisir, bien que je n'aie pas trouvé de substitution éventuelle qui me libère de temps en temps d'une tâche souvent accaparante. Comment même penser remplacer une drogue ? S'il ne tenait qu'à moi, il ne resterait bientôt plus de l'écriture que la ponctuation réduite au seul point d'interrogation.

23- *« Je dis tout naïvement mes sentiments, mes opinions, quelque bizarres, quelque paradoxes qu'elles puissent être ; je n'argumente ni ne prouve, parce que je ne cherche à persuader personne et que je n'écris que pour moi. »* Rousseau traçait ces mots sur une carte de jeu rousseau tranche sur les autres « génies de la littérature » par sa sincérité et sa modestie. Aussi lui suffit-il de parler de lui pour parler de moi. Dans les brouhahas, son écriture crée le silence. Ne serait-ce qu'en sa mémoire, j'écris par esprit d'inadvertance.

24- Il n'y a pas une finalité mais une fatalité de l'écriture, celle de s'opposer à la fatalité donnée en pâture.

25- Les mots viennent ou non. La page se remplit ou non. J'écris et pourtant le vide se répand. Ce vide ne laisse aucune chance au monde qui m'entoure. Mais je reste attentif à ce que l'objet de mon

écriture ne se serve pas de ce vide comme d'un moyen de pression sur moi. J'écris pour être entièrement disponible et libre.

26- J'écris, donc je rêve et me remémore tout à la fois mon propre passage à la réalité. Si le mystère se découvre au bout de cette aventure, il sera dit que je ne m'étais jamais rendu coupable pendant ces périodes d'écriture. En tout cas, on ne m'y avait jamais accusé de rien.

27- Lors de ma dernière visite, ma mère disait qu'elle n'aspirait maintenant qu'à ne rien faire. Sans doute y a-t-il déjà un peu de cela quand j'écris. Chaque mot fait monter d'un degré mon plat de lassitude. Mais je ne crains pas d'éprouver beaucoup de fatigue à extraire des fragments de néant.

30 août

Meaux, 16h. Le journal local montre une belle corniche ouvragée trouvée intacte sur les fouilles du temple gallo-romain de la Bauve. Mais on en relate la destruction récente. Dans les vestiges, autour de fondations, les auteurs du saccage sont allés dévider une pelote de fil à l'usage des archéologues, perpétuant ainsi un ancien rite de circonvolution en l'honneur des dieux du temple. L'article conclut qu'une plainte a été déposée au commissariat de police, « *malgré la réminiscence religieuse* ». Mon esprit vagabonde entre deux millénaires. J'essaie d'attacher mon regard aux frises, aux fleurs, aux nervures de la pierre et d'y trouver un sens dont je feins d'ignorer qu'il n'existe pas ou qu'il a disparu sous les décombres du temps. Je n'arrive pas à croire que je suis parfois à ce point trompé par ma propre déformation du sens attribué aux choses. La corniche en morceaux me rappelle qu'une condamnation totale du monde serait incomprise. Et je m'en console vraiment en songeant à la richesse du vocabulaire qui désigne les chenapans.

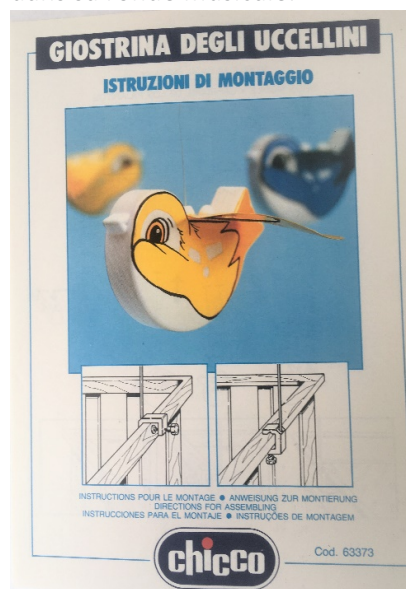
31 août

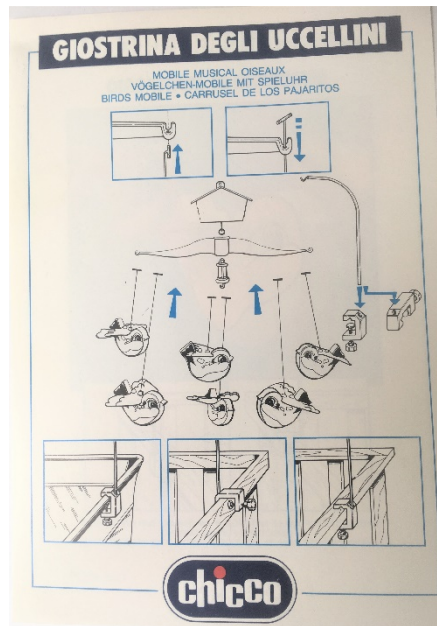
Je vais te raconter l'histoire d'un inventeur de mots. Puisque je m'en connais pas le commencement, je fais appel à ton imagination pour trouver le chemin qui mène jusqu'à lui. Peut-être t'aiderai-je en t'apprenant que la ville qu'il habite n'a jamais eu de remparts. Pour le rencontrer, tu t'arrêteras tout d'abord au syndicat d'initiative, un bâtiment rond, un peu crasseux et peuplé de charmantes personnes qui donnent toujours les bonnes adresses sous forme de messages à déchiffrer. Tu prendras garde à ne point te précipiter car en tout secret, tu sais, se trouve une part de mensonge. On ne te dira pas non plus qu'il ne faut pas arriver à n'importe quelle heure. Tu comprendras l'utilité de ce conseil et tu me permets d'en rester à une définition de la vérité comme d'un pont entre les mots. Tu descendras dans un hôtel où tu rêveras que les boutiques de souvenirs regorgent de mots sculptés entassés dans des corbeilles à côté de fleurs en papiers multicolores. Le soleil te réveillera en tirant

le rideau noir de la nuit sur la plus simple des pensées. Le premier mot qui te viendra à l'esprit te guidera tout le jour durant. Tu sentiras que tout le bonheur de pouvoir parler accompagne la rencontre prochaine ou possible avec un inventeur de mots. Dehors, tu te laisseras guider par tes pas. Tu passeras ton temps à tourner en rond, à rôder de boutique en boutique à la recherche du mystère des mots nouveaux. On suivra ta piste dans une armurerie, une miroiterie et même, bien entendu, dans une imprimerie. Partout on te répondra qu'un inventeur de mots ne se laisse jamais voir. Un gardien de musée te mettra sur la voie en te répondant qu'il n'avait jamais entendu parler de lui, mais qu'il en aviserait le conservateur. Tu ne relèveras pas ce faux indice et tu poursuivras ta recherche dans un bar, dans un bois et dans un stade désert. Tu abandonneras la partie malgré tout au moment de ton dîner en présence d'un retraité de la police. Ton récit renforcera en lui la vaine incertitude des enquêtes bien instruites. On te servira une tisane. Tu décomposeras les syllabes du mot syllabe de façon à te rendre plus lisible ton secret. Un doute t'apparaîtra de savoir toi aussi inventer des mots. Ton impression deviendra si réelle et forte que l'envie te saisira d'écrire cette absurde mais salutaire sentence : je suis un inventeur de mots.

1^{er} septembre

Sans le dire, je sauve de l'oubli certain la notice de montage du mobile que Margaux a placé sur le berceau de Tinus pour l'éveiller à la vie. Cet arrachement au temps sera ajouté dans ce cahier comme un témoignage du présent, mais aussi comme la marque d'un objet ayant sa propre fonction affective. J'en déduis que tout réalité correspond à un sauvetage. Nous ne devrions tirer notre fierté que de cette part de hasard qui nous échappe comme pour mieux aller vers l'autre. Pour l'heure, j'appelle l'autre celui qui s'écarte de son propre destin. Du moins, c'est la figure que le mobile me propose dans sa ronde musicale.





2 septembre

Que de paroles échangées sans le moindre fil conducteur ! Pourtant, la conversation va s'arrêter. J'en guette intuitivement le moment. Je cherche à n'en pas être la cause. J'ai peur soudain que la fin de notre rencontre en ait été le fil conducteur.

3 septembre

LE BONHEUR

Clé de la porte
 Qu'on ouvre sur le monde
 Pour prendre la contrebande du temps
 Le bonheur de vivre
 Rien d'autre qu'espérance
 Attente détournée de son but
 Nul consentement
 Existe-t-il meilleur mariage
 Mûr oubli du passé.

4 septembre

TRACES

Cri perçant
 Recouvert
 Aussitôt oublié
 On vit deux fois
 Avec la mort
 Et sans elle
 Avec et sans douleurs
 Pierres desséchées
 Aux regards lointains
 Blocs unis

Instables
Avant l'avalanche.

5 septembre

L'HOMME PUBLIC

A ton tour
Ayant épuisé toutes les solutions
Ayant échoué dans toutes tes évasions
Tes révoltes et tes révolutions
Ayant épousé toutes les causes justes
Tu disparaîtras
Entraîné par un contorsionniste
Dans une profonde valise métallique
Aux reflets argentés comme les écailles d'un poisson
Puis ayant conjugué tous les temps
Découragé tous tes maîtres
Balayé toutes les directions
Remplacé tous les meubles et rasé tous les murs
Tu réapparaîtras
Par une nuit sans lune
A califourchon sur une de ces grandes boules brillantes
Qu'on voit sur les fils à haute tension
Ne sachant pas trouver les mots
Pour dire que tu connais ton texte
Et ne mélanges plus ta droite avec ta gauche.

6 septembre

MA PARALYSIE

Sur une portion d'autoroute en travaux, je me retrouve bloqué dans un embouteillage imprévu, du côté de Villepinte et Tremblay-lès-Gonesse. Depuis une heure déjà, j'ai quitté la sortie de Paris par la porte de la Chapelle. Les voitures se talonnent, grignotent des centimètres, n'en finissent pas de ralentir. De changements de files en accélérations sèches, on croit pourtant mieux avancer. Dans l'énervement, on se calme en réglant sa vitesse sur celle de voisins qu'on rattrape, puis dépasse et qui, quelques moments après, regagnent le terrain perdu. Je calque ma conduite sur la voiture qui me précède, une Ford Scorpio grise à toit ouvrant. Quand ses feux arrière s'allument, je freine docilement. Pour passer le temps, j'observe de nombreux camions, et je découvre avec plaisir les publicités peintes sur leurs remorques. La Flèche Cavaillonnaise, les Transports Lamiesse, Nayrolles et Fils et Sotrapide composent un florilège d'associations imaginées qui me font rêver et voyager à toute allure. Mais aujourd'hui, peut-être parce que la brume ne s'est pas encore dissipée, mon attention se porte plus encore sur les couleurs. Les tôles des carrosseries et les toiles des bâches bariolent et animent mon étroit horizon. Soudain, je pense que je n'ai jamais été

doué pour décrire les couleurs. A preuve, je ne trouve pas le terme analogique qui caractérise le bleu presque violet d'une rutilante Golf cabriolet dont je dévisage la blonde conductrice. Je ne m'en irrite pas, sachant bien que le trait principal de ma nature réside dans la recherche constante d'une juste définition que je n'obtiens qu'à force de réinventions successives. Aussi ai-je toujours admiré les auteurs qui placent la bonne couleur. Un jaune paille, un ciel cendré, une nuit d'encre, au lieu d'exercer sur moi une envie d'invitation m'apprennent à les apprécier et à me connaître. Il n'est pas exclu que j'écrive même pour ressentir et maîtriser cette impossible précision qui m'échappe à tous les instants. Pourquoi n'écrirais-je pas pour lutter contre mes troubles de perception et par conséquent de mémoire ? C'est ainsi seulement que je parviendrai à être moins dupe des illusions prodiges des vérités absolues.

7 septembre

Lettre à Julien Gracq

Cher Monsieur,

J'avais envie d'écrire quelque chose d'important pour moi. Alors j'ai intitulé cette page : lettre à Julien Gracq. Cela ne signifie rien en soi d'écrire à quelqu'un qu'on ne connaît pas. C'est l'inverse de la littérature qui admet toutes les relations entre des inconnus qui écrivent et d'autres qui lisent. Ainsi j'ai commencé ma lettre à Julien Gracq en lui demandant si je ne l'ennuyais pas de m'exprimer à travers des formules impersonnelles. Comme vous, je vous l'accorde, je ne comprends pas bien le retour du sens qu'on peut mettre dans l'affection portée aux souvenirs des livres d'autrui. Par exemple, ce n'est plus le même Julien Gracq qui lira cette phrase que celui qu'il était au moment où elle fut écrite. Oui, je vous écris avec tout le respect qu'on doit à quelqu'un dont on a cru percer les pensées et leur trouver une certaine concordance, non pas avec les siennes – ce serait trop simple – mais celles que l'on aimerait avoir. De là, déjà, suivent des excuses qu'on chercherait à l'autre plus qu'à sa propre personne. Je voulais vous dire que je venais de passer plusieurs soirées avec vous dans mes mains. Ce serait mentir que de prétendre avoir tout lu de ce que vous avez écrit, mais j'ai atteint en vous lisant un degré de connaissance qui dépassait si largement votre personne que vous m'étiez, en tant qu'individu, devenu plus accessible, humainement parlant. Votre œuvre me revenait donc à l'esprit à une période de ma vie où allait naître un enfant dont, par bonheur, je me trouvais être le père. Maintenant que le petit Tinus est né, je m'aperçois que vous n'abordez jamais le thème de la naissance. C'est même pour vous remercier d'éviter ce sujet de la vie qui arrive que je vous écris. Ecrire et remercier sont synonymes. Je ne récrimine rien. Je n'insiste pas sur la pensée qu'aucun sujet ne dépasse, ne *ratrape*, comme disent les enfants, celui de cette singulière création. Je vous entends me conseiller les poèmes de Victor Hugo cultivant *L'Art*

d'être grand-père et, plus volontiers, la belle lettre à Écusette de Noireuil d'André Breton. Sans doute n'a-t-on pas beaucoup mieux écrit à ce propos. Loin de lui, en quelque sorte à mon insu, vos livres ont fait diversion dans l'attente du jour qui pouvait transformer sinon infléchir mon existence, même symboliquement. Cela se passait pendant l'exposition *André Breton* à Beaubourg. Vous en aviez préfacé le catalogue et vous situiez votre ancien ami au cœur d'une constellation à laquelle je me sentais appartenir.

Je termine en croyant vous entendre me dire qu'autant le trac et le désenparement viennent pour les acteurs avant d'entrer sur scène autant ils succèdent à l'écriture pour les auteurs, comme si écrire ne consistait en somme qu'à dominer ses peurs ou ses angoisses. Je ne sais trop comment relier celles-ci à la naissance de Tinus. C'est comme si j'avais soudain l'impression de ne plus jamais revoir un ami que par hasard – ce hasard qui précède le rêve. Pas de modèle d'instruction, semble me confier l'ancien professeur que vous avez été. Je vous sais gré du message et Tinus, je l'espère, plus encore que moi à l'heure de la relève.

8 septembre

Pourtant, je ne me vois pas vivre ailleurs que dans le présent. Pourquoi pourtant ? Si seulement je pouvais penser aux autres comme à moi-même, comme au vieux store d'une boutique trop fatigué pour être repeint. Il faudrait me remplacer. Je ne me vois pas non plus vivre dans un autre quartier. Pourquoi être dans le présent ? Moi je connais même une façon de m'en sortir en donnant congé à tous les archaïsmes. Et je guette le moment où le rideau se baissera pour ne plus se relever.

9 septembre

MOQUERIE DU DÉSESPÉRÉ

Vouant le reste de mes jours à l'incertitude, je m'aperçois que j'ai évacué le hasard. Il me plaît d'en déduire que toute la première partie de ma vie a été placée sous le signe de ce hasard disparu. Ce défaut de mémoire qui me prend au moment d'évoquer le passé m'ôte sans doute l'envie de me prélasser dans une réalité dont je ne sais plus que sublimer les distances. Quel stratagème monterai-je qui mît une fois pour toutes hors de portée de mon vocabulaire le remède de faire une valise ? C'était déjà pour moi une erreur d'étendre comme un sphinx la signification du passé sur un éternel retour au hasard de ma destinée. Maintenant qu'a frappé l'heure de la prohibition, je monte la garde, à moitié endormi, du tremplin de mots qui me précipitent vers ma fin.

10 septembre

ÉLOGE DU GRAND MONDE

Faute de place

Je mets un peu de moi en tout
Mince filet de sel sur le plat
Qu'on retire quand même de table
Avant que je l'aie consommé en entier
Parce que j'ai les yeux rivés sur une prise de courant
Pour moins croire au triomphe de l'égoïsme
A la hantise d'un peu plus de raison que la moyenne
Quelle salade aussi ce jeu-là
Jamais je ne devine rien
Surtout pas que la richesse évite l'amour
C'est tout juste si j'ose encore détourner la tête
Pour ne donner ni tort ni raison
A un homme en veston
Qui déchire de rage une contravention
En injuriant le monde.

11 septembre

Autrefois, quand le monde faisait bloc, la menace ne venait pas de l'attente. Vivant sur une seule et même île, les hommes ne se sentaient pas ennemis. On ne s'attachait pas au passé puisqu'on se comportait comme si on était déjà mort. Ainsi on profitait mieux de l'existence et de ce qui subsisterait si l'on si l'on venait à disparaître. Il n'y avait aucune raison de penser que cela finirait à son tour par partir. En ce temps-là, on regardait le monde comme soi-même, sans autre illusion que d'en trouver flatteuse la comparaison.

12 septembre

Son biberon resté sur la table, Tinus pleurait. Dès que quelques gouttes de lait eurent coulé dans son frêle gosier, son image se mit à sourire. A son plaisir retrouvé, un mouvement de son corps répondit qu'il n'avait plus envie de manger. Ce geste me surprit par sa spontanéité. Je songeai même qu'il me réconciliait avec l'humanité. Il me décidait d'envisager le bonheur à l'avenir sous cette forme de satisfaction. Donnons, me dis-je, toujours ce qu'on désire et ne demandons rien qu'on ne puisse reprendre. Même le temps de le dire, rendons le plaisir aussitôt pris. Sans savoir pour qui ni comment, il en restera encore à quérir et à assouvir.

13 septembre

L'homme qui se disait heureux disait qu'on voyait tout dans le bonheur d'un enfant qui apprend à parler, pour que son bonheur vienne aux limites de ses pensées, comme si la rencontre du bonheur arrivait de l'imprécision du passé en remontant les courants des journées.

14 septembre

Personne ne ressent la mort de la même façon. Les attraites de la vie en redoublent la dérision. Il est temps de mourir quand il semble que la beauté accède au monde de la dissimulation. En attendant, on

peut croire qu'on ne résiste qu'à la force, car c'en est une, de partir. On n'entend donc jamais parler de la mort de la mémoire. Du moins, on n'en reçoit jamais l'invitation.

15 septembre

Nous sommes à la Trinité-sur-Mer pour une semaine de vacances, avec Margaux et Solène. J'allais oublier Tinus qui sait pourtant si bien se manifester. L'été persiste. L'air marin et mes premiers bains de mer de l'année me remplissent d'allégresse. Me voici ce soir plutôt assommé. Margaux dessine devant moi, d'après le tableau de Derain, un arlequin à la guitare. Elle a trouvé que j'étais ailleurs depuis le repas. A dire vrai, j'essaie en for intérieur de retrouver ma position sur l'océan des jours, les miens et les autres. Un bureau de poste, à proximité de notre lieu de séjour, m'aide dans mes pensées. Toutes les lettres qui voyagent, se rencontrent sans se parler et aboutissent quand même à leurs destinataires, ne cessent de m'interloquer. Moi qui me révolte de tout, je me demande si je ne me soumetts pas trop aveuglement à la multiplicité des genres. Je devine des lettres écrites à la hâte, certaines qui feront beaucoup plaisir, même les plus mièvres ou les plus anodines. Pourquoi raconte-t-on toujours avec autant de fadeur la couleur du ciel et l'emploi de son temps ? Cette indécodable uniformité dans le langage et dans l'expression de son propre mutisme me terrifierait si je ne lui donnais pas la vertu de la simplicité. En réalité, chacun accepte sa condition dans l'honnêteté d'un vide qui appartiendrait autant à soi qu'à la communauté. Puis le bureau de poste me met en émoi à l'idée que par le monde se perdent à tout instant des milliers de conversations. Au téléphone, à une table, partout, la plupart mériteraient d'être sauvées de l'oubli. Mais aussitôt je me raisonne que c'est mieux ainsi, afin que les êtres comme moi, sans doute moins rares qu'on le dit, s'alimentent aux magasins des regrets. Plus ça avance, plus je suis en proie à une fascination généralisée – comme on parlerait d'une maladie qui dégénérerait – dans ce sens où je ne puis plus être l'acteur et le spectateur de ce monde en détresse. En tout cas, je ne saurais trop conseiller le saucisson à l'ail de la charcuterie du coin. Il est maison ! Son goût poivré me rassure que la part de l'acteur n'a pas encore été dévorée.

16 septembre

Sur la plage de Kervillen, je me dis qu'au commencement de tout il y a le plaisir. Accompagné d'une femme et d'un chien qui court dans tous les sens, un homme prépare sa planche à voile. Il enfile une combinaison verte avant de s'élancer sur la mer. La femme s'assoit sur le bord d'un muret. Ses pieds nus raclent le sable. Elle regarde devant elle quelques minutes, avant de quitter la plage. Un monsieur déjà âgé sort de son bain. L'allure sportive que je lui trouvais en nageant s'est estompée. Il est bien enveloppé. Ses mains détrempent ses cheveux clairsemés. Je ne cherche pas à savoir si tous les malheurs lui sont arrivés. Quelles qu'en soient les traces et ses

pensées, je ne vois que plaisir et quiétude sur la serviette où il s'allonge, face au ciel. Margaux et Solène ont bâti un château, ou plutôt une citadelle cerclée de tourelles. Je les distingue vers les rochers, en bout de plage. Elles cherchent des coquillages, pour leur plaisir, qui viendra aussi couronner leur construction que le vent, à son tour, caressera par plaisir.

17 septembre

Si je n'y prends pas assez garde, le plaisir supplante la raison dans ma vision présente du monde. Il me semble que le sens de la vie provient surtout de ce qui dénaturera rapidement le plaisir originel. Et je ne veux pas à l'évidence me répéter que le plaisir a engendré la raison. Je n'éprouve pas la peine de m'étendre sur le cas de la littérature qui fournit pourtant un laboratoire très varié pour mieux comprendre les choses. Il m'a toujours paru par exemple pour le moins suspect qu'on médise d'un livre par écrit. Quel plaisir trouve-t-on à faire du mal ? Il y a tellement de raisons d'aimer un livre, comme un être, même pour ses défauts et ses failles. Si je savais m'y prendre, je détesterais tous les esprits qui font souffrir sous prétexte d'avoir mal aimé ou pas aimé du tout.

18 septembre

Sans doute mon existence s'arrange-t-elle pour mettre un peu de moi en tout. Que devient l'angoisse des jours qui passent sinon que j'y mets aussi la mienne ? Mais l'espérance sincère que je loge dans un monde plus beau m'éloigne de cette angoisse puisque je ne me vois jamais vivre dans un idéal absolu.

Je ne saurais pourtant cultiver la pensée que le bonheur d'autrui passe devant le mien propre. Malgré tout, et de façon très intériorisée, je sens beaucoup plus d'élan en moi vers le bonheur du monde que vers le mien. En vérité, ce sont deux bonheurs différents, celui d'être au monde et celui de vouloir le changer.

Ces bonheurs s'opposent dans le refus ou l'acceptation de la pitié que ne manque pas de susciter le spectacle de l'humanité. Il reste à faire son affaire des maigres plaisirs de la vie qui atteignent parfois de belles proportions que le temps lui-même se charge de remettre à leur juste place.

Mais je ne résous pas l'énigme des plaisirs bons ou mauvais qui finissent par satisfaire la terre entière.

19 septembre

JE NE SOUFFRE PAS

Je ne souffre pas ici
Mais je ne sais trop si je mens
Ou si je prête à rire
En disant que j'en suis incapable
Parce que c'est trop difficile
Et que les souffrances d'autrui

Me touchent déjà énormément
Sans que j'aie besoin de beaucoup d'explications
Je ne souffre pas là non plus
Mais je sens bien qu'il est malvenu
De se vouloir loin des souffrances
Peut-être même au-delà d'elles
Comme si j'avais déjà trop souffert
De surcroît avec plein de fautes de goût
En des manières de terrassier
Qui n'ayant jamais appris son travail
Ne cherche pas à se faire comprendre.

20 septembre

QUAND MÊME

Plus tard
Quand j'aurai épuisé tous les sujets
Et que je m'aventurerai à croire
Qu'eux aussi m'auront épuisé
Quand se sera envolé le papillon
Qui s'était librement posé sur ma tête
En signe de bienvenue au monde
Et d'accomplissement
Il me restera encore quelques ressources
Pour composer une ode à mes mots préférés
Et célébrer tous les *quand même*
Que j'aurai employés à tort et à travers
En témoignage de ma fidélité au langage
Comme pour mieux me persuader moi-même
Et relancer à l'infini les discussions du cœur.

21 septembre

Quand je lis les auteurs anciens, il m'arrive de chercher ce que notre époque peut encore m'apporter dans le domaine des sens. Hormis d'agiter la source de réflexion dont cette vaine question trouble mon ignorance, je puis rarement trouver de réponse. Mais s'il me faut à toute fin me résigner à me prononcer, c'est bien malgré moi *rien* mon verdict, rien comme la seule clé qui me lie au passé et me donne envie de tout attendre du monde immédiat.

Il ne m'est plus nécessaire de me rassurer en songeant que ces auteurs du passé devaient sans doute penser pareillement à l'endroit de leurs aînés. Pourtant il y a sûrement une meilleure histoire que celle qui *croît en rien*, en ce rien à déchaîner les sens.

22 septembre

CAPTURE DE L'OISEAU

Grise mine
Reste de couleur

Sur une étagère
A côté de graines pour les volailles
Tout passe
Par la dissimulation
Mes résistances
S'y dénouent
Poussières d'antan
Plumeau
Simple ecchymose
Et l'arbre au nid
Par le deuil
Se désole.

23 septembre

BABY-FOOT

Mon pays
Territoire d'ivresse
Pour une coupe gagnée
A l'arraché
Et décorant la porte-vitrine
D'un buffet sans style
Tu promets
Mais je ne serai plus là
Transformé en chimère
Par un pénalty.

24 septembre

PAS TRANQUILLE

Je ne suis pas tranquille
Et je ne sais comment vivre
Comment mourir ni écrire
Avec du bleu avec du gris
Avec des rires avec des cris
Avec un œil ou bien deux
Et je ne sais que mentir
Tromper le monde et le dire.

25 septembre

CHOSSES QUI CHANGENT

Choses qui changent avec le temps
Celles avec l'espace et le mouvement
Et qui ne se rejoignent jamais.

26 septembre

L'ESPRIT DE FUITE

Les finesses de l'amour et les honneurs du rang
Plongés dans une obscurité en panne du temps
Remontent tôt ou tard du fond des ombres
Délivrés de passions jumelles des simulacres

Et disent en des termes crus comme des pommes
En passant sous silence leurs charmes délétères
Qu'il n'y a rien à fuir en ce monde grotesque
Pas même la mort et la lune sous cortège

Oh qu'il est loin le jeu possible du déluge
Quand repoussent les herbes perdues du désir
Sentinelles au pied d'un drapeau en berne
Ne résistant plus aux avances des clameurs.

29 septembre

L'intrigue naît de l'amour. On devrait le dire dès l'enfance. Pourtant il semble bien que la meilleure entente soit entre une personne et un animal. Tous les discours sur l'amour s'aplatissent devant la moindre histoire de complicité vécue avec une bête. Cela tient sans doute à une fidélité infaillible. La sincérité des récits atteint des sommets dans la manière d'humaniser l'animal. Mais cet artifice est délivrance. La vie seule en goûte les vrais bonheurs. A côté, les fatalistes sortent libres des épreuves endurées et mises en paroles. L'intrigue finit de trouver un autre sens à l'amour.

30 septembre

DEUX CHEMINS PATHÉTIQUES

Le premier

Traverser les rues sans regarder et se comporter pareillement dans l'existence avec les autres. Mais le risque est grand de passer pour dément ou – ce qui est souvent plus grave encore aux yeux de la société – suicidaire.

Le second

Au cou d'une femme aux cheveux très noirs pend une amulette, petit bonhomme articulé en minces lamelles de métal doré. Son rouge à lèvres est trop vif pour son teint pâle. Sans doute voudrait-elle être ou paraître plus jeune qu'elle n'est. Sa silhouette fuyante sous la pluie fine du matin me laisse une étrange impression. Je pense à la douleur des gens qui ont perdu la foi. Je ne comprends pas bien le sens de tout cela. Il me vient à l'esprit qu'on ne retrouve jamais la croyance qu'on a perdue.

1^{er} octobre

LE FACTEUR CHANCE

Les dieux avaient le sourire
Parmi eux il s'en trouvait plusieurs ressemblant à des êtres que j'ai
beaucoup aimés
Et qui restaient chers à mon cœur
Ils avaient organisé une tombola dont le gros lot était un miroir géant
Et jusqu'au centième prix une nuit dans un hôtel avec la personne de
son choix
J'étais persuadé que j'avais déjà tiré un numéro
Mais je me ravisais qu'à toujours vivre en avance
Je n'avais peut-être jamais rien connu
Et que j'étais ainsi passé à côté de ma chance
Comme si j'avais confondu ma vie avec une fête
Et mes rêves avec des lits aux draps neufs et froids
Les dieux avaient le sourire
C'était bien le minimum que je pouvais leur demander
Que je pouvais espérer d'une pareille journée
Après m'être trop de fois trompé dans mes apparitions
Trop de fois emballé dans mes approbations
Après avoir vu un cheval dans un pré et traduit que mon bonheur
allait arriver
Ou dans la lettre que le facteur m'apportait en toute insouciance
Ce vieux réflexe ne m'échappait pas non plus de ne pas savoir saisir
ma chance
De la laisser suivre son démon de chemin
Pour ne plus m'en tenir qu'à la fumée d'une bonne cafetière
Et continuer à prétendre aimer tout inventer.

2 octobre

Avoir l'esprit concentrique. Montrer que tout se rejoint. Aussi tout
répond-il par avance à des désirs, si du moins l'on appelle ainsi une
présomption de bien-être.
Ces pensées me venaient en me rendant à la piscine que jouxte une
piste d'athlétisme. Je regardais courir un jeune homme. Il était seul
sur le stade, il allongeait les foulées, il allait vite.
Je voulais savoir si son plaisir était dans la course qu'il faisait
aujourd'hui en se sacrant peut-être champion de lui-même, ou s'il
s'entraînait en vue d'une prochaine compétition contre des
adversaires aussi sinon plus rapides que lui. Il est curieux qu'il ne
m'apparut pas sur le moment que son plaisir fût à la fois de courir et
de gagner des courses. Je pensais plutôt que la vie amenait trop
souvent à prendre son plaisir aux autres ou contre eux.
Il me plaisait que la poésie échappait à ce choix. Elle ne participait
pas de cette ambiguïté. Alors que j'entrais dans la piscine, la poésie
était devenue un coureur seul en piste avec toutes sortes de
questions sur les compétitions et les performances morales et
physiques. La poésie comme une entreprise de débarras, cela pouvait

rapporter autant de butins que rapprocher de la mort et de ses signes expiatoires.

3 octobre

POURQUOI MOURIR

Pourquoi mourir
Quand le vent souffle et arrache une plume à l'oiseau
Qui vient de naître
Et donne la couleur que la terre attendait
Pourquoi mourir
Quand les yeux s'ouvrent sur le ciel
D'où tombe la plume d'un oiseau en plein vol
Qu'on voit disparaître au loin
Et prendre la lumière dans l'éblouissement du jour
Pourquoi mourir
Quand l'enfant qu'on était semble se réveiller
Et s'étonner que la vie brille encore
A travers la plume de l'oiseau sur sa branche
Qui va bientôt s'envoler
Sans savoir où aller
Sans jamais plus revenir.

4 octobre

LE MONDE DU JEU

Les tirades de casino
Faites vos jeux
Et rien ne va plus
Liées l'une à l'autre
Comme deux tranches de pain
Trempées dans la soupe refroidie
De ma liberté perdue
Imprègnent mon univers d'homme muselé
A qui l'on coupe encore la parole
Par d'impératifs commandements
Voici ce que tu dois faire
Voici ce que tu ne feras pas
Mais comment tout voir changer
Je ne sais plus qu'aimer
Et mon regard louche mieux
Qui m'est un frère siamois
Pour faire sauter la banque.

5 octobre

LÉGITIME DÉFENSE

Réveillé en pleine nuit
L'ami des pauvres

Qui enfle la robe noire des prédateurs
Est heureux
Il a la pitié facile
Fait peur aux ressemblances
Et se casse la voix sur les silences
Mais au petit matin forcément
L'ami des pauvres
Qui connaît la vie et la mort
Ne se recouche pas
Sa robe noire tachée
Par le sang des valeurs morales
Il ne tient plus à rien
Et rôle à l'immortalité.

6 octobre

« Pour entrer en nous, un être a été obligé de prendre la forme, de se plier au cadre du temps ; ne nous apparaissant que par minutes successives, il n'a jamais pu nous livrer de lui qu'un seul aspect à la fois, nous débiter de lui qu'une seule photographie. Grande faiblesse sans doute pour un être, de consister en une simple collection de moments ; grande force aussi ; il relève de la mémoire, et la mémoire d'un moment n'est pas instruite de tout ce qui s'est passé depuis ; ce moment qu'elle a enregistré dure encore, vit encore et avec lui l'être qui s'y profilait. » Ainsi s'exprime le narrateur à la mort d'Albertine, dans *A la recherche du temps perdu*. Il n'est donc point utile de trop attendre de la vie dans la mesure où les êtres qui se dresseront sur les routes créeront inmanquablement une souffrance, pour leur bon comme pour leur mauvais passage et souvenir, d'autant qu'il n'existe pas de renoncement possible à l'angoisse du temps et des séparations. Je ne pense pas que Proust aurait été de l'avis qu'une belle formule de paroles vaut mieux qu'une clé pour ouvrir la porte au bonheur. Mais plus que quiconque, il a montré que les souffrances et les plaisirs proviennent toujours d'un état de plénitude initial et comme indélébile. Et j'entends bien tenter de dire que la seule manière de ne pas donner raison aux promoteurs des souffrances reste encore de ne plus pouvoir souffler un jour sur les cendres du bonheur.

7 octobre

La poésie laisse des traces, mais sur d'autres traces. Pourtant, elle s'efface. Elle n'a pas entièrement disparu, jamais. Elle surgira d'un moment à l'autre, tapie derrière un rideau. Nul doute qu'elle se cachera mieux encore dans les mots. Elle est d'ailleurs là, ici, toute proche, sur un échafaudage bancal. Le monde se dérobe sous elle. J'étais seul, maintenant je ne sais plus rien. Tout recommence.

8 octobre

La force d'avoir est grande, bien plus que celle d'être. Je le sais, mais je m'en prive et n'en cherche pas la raison. Au contraire, il m'arrive

d'exprimer une pensée qui en refuse le choix. De l'oubli qui en résulte, je tire une certaine jouissance. Et je me range du côté du verbe être, sans autre contrepartie. J'en déborde même quand je me mets à être aussi pour les autres. C'est peut-être mon seul moyen d'avoir. En ce sens, je ne suis pas à une approximation près.

9 octobre

Suivant de bons conseils, l'arrogance des élites m'a fait chercher la beauté où elle n'était pas. Dans ce jeu de pistes, j'emportais la contradiction avec moi. Je formais le vœu d'aborder les rivages de la vie par les écueils de mes pensées. Ce n'est pas moi qui avais parlé pour la première fois de l'éternité de l'instant, mais je me sentais en quelque sorte dépositaire d'une formule de cette valeur. Puis, j'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai cherché comme tant d'autres la beauté où elle était. J'ai admiré ce qu'il fallait admirer et il m'est apparu que je m'y prenais moins mal que je ne l'aurais pensé et voulu.

10 octobre

Souvent il me reste des images furtives. Des personnages montent sur scène sans savoir qu'ils changeront leur texte pour moi seul. Je me souviens ainsi différemment d'événements qui me sont survenus au fil du temps, comme si le temps qui passait allait encore agir sur eux. Au bout d'une longue période, j'ai pu me dire que même si elle me trahissait, ma mémoire était ma meilleure amie. Aucune autre voix ne m'aurait annoncé la mort d'une manière aussi douce.

11 octobre

LA CONSTRUCTION DE MA GROTTTE

D'origine incertaine
Le sens des valeurs
N'est pas près d'oublier
La clé de voûte.

Quand il meurt
Ou mène en bateau
Le moindre de ses semblables
Je crois qu'il faut tout oublier de l'homme
En renversant son café sur la table
Et laisser en plan le déballage des chiffons
Pour lui creuser sa tombe.

La façon impromptue dont me viennent les mots
Et leur maternel empressement
Ne me feront jamais trouver aucune vérité.

Dès lors que la mémoire les couvre de trésors

Rien n'est moins sûr
Que subsistent seulement les durs moments de la vie.

12 octobre

LA BALLADE DE SAINT-MAUR

A Saint-Maur des Fossés
Il n'y a plus de fossés
Saint-Maur est mort et trépassé
A Saint-Maur des Fossés
Deux amoureux empressés
Ne faisaient que s'embrasser

A Saint-Maur des Fossés
Tout le temps ils s'enlaçaient
Sans savoir se séparer

A Saint-Maur des Fossés
Jamais ils ne se reposaient
Et toujours ils s'amusaient

A Saint-Maur des Fossés
Un jour au fond d'un fossé
Les amoureux ont glissé

A Saint-Maur des Fossés
La nuit est tombée
Personne ne l'a ramassée

A Saint-Maur des Fossés
Gisent les ombres brisées
Des amoureux forcenés

A Saint-Maur des Fossés
Rien n'arrête le progrès
Rien ne s'est jamais passé.

13 octobre

CERTIFICAT DE CONFORMITÉ

Vieux valets accablés par les certitudes
En vous regardant et vous êtes multitudes
Mais aussi vous n'êtes pas les seuls
Je me demande comment je suis encore là
Comment j'ai pu arriver à ce terme
Où chaque jour davantage m'enferme
Me change et m'apprend à me reconnaître
Et n'être que moi-même dans un monde
Qui ne serait plus jamais la porte d'une prison.

14 octobre

De péremptaires allégations parlent mieux du plaisir de l'autre ou du plaisir que l'autre procure comme si, sur mon champ de bataille, je

trouvais encore l'insolence d'admirer le débraillé des uniformes et d'éviter les dépouilles des chefs.

15 octobre

LE CHANT DU POÈTE

Ceux qui n'ont pas le temps
Ou pas assez de temps
Ou qui n'en ont plus
Comme si le temps
Avait disparu de leur vie
Qui disent et qui ressassent
Qu'il leur manque du temps
Comme on manquerait
D'air ou d'amour
Ou bien d'argent
Et qui ne savent
Et qui ne veulent
Remplacer le temps
Que par le temps
Que par le même temps
Et pas un autre temps
Qui leur serait propre
Qui serait unique
Ou qu'ils auraient inventé
Qui n'existerait pas
Qui serait mieux ainsi
Suivent le sillage d'un bateau
Qu'ils ne voient jamais
Et ne rattrapent jamais
Cousent des étiquettes
Sur des tricot étriqués
Et abandonnés aux miséreux
Et me donnent aussi
Et me profèrent au coin d'une porte
Sous un porche
Dans un couloir de métro
Des paroles d'audace
Louches propositions
Que je ne comprends pas
Que je laisse filer
Et qui me remettent
Sur le bon chemin
Le chemin du temps
Dont je n'ai pas besoin
Qui ne m'appartient pas
Et qui me le rend bien.

16 octobre

AUTOMNE

Les feuilles tombent
Et volent d'un point à l'autre
Comme si elles étaient aveugles
Le ciel étale ses teintes grises
Sa palette répond à présent
Aux couleurs des rues et trottoirs
Jusqu'aux toits mêmes des immeubles
C'est l'automne et je ne sais pourquoi
Voyant errer un chien perdu
Si l'on doit ou non s'attendre au pire
Clamer l'innocence des coupables
Et leur trouver un air ressemblance
Avec le gardien de la fourrière.

17 octobre

LE POUVOIR

Il n'est pas encore défini
Car le pouvoir échappe toujours
A qui le possède
On lui a trouvé un nom
Un nom qui appelle au pouvoir
Au pouvoir qui corrompt
Qui diminue et avilit

Personne n'entend mes mots
J'écris la tête pleine de méfiance
Alors me parvient une rumeur
Que d'autres têtes pensent comme moi
Et ce sont elles qui me parlent
Des fois où je n'aurais pas la force
D'aller au bout de ma raison.

18 octobre

BALOURDISE

Dernier
Moment de joie
Dernière pirouette
Mais comment le savoir
C'est la fin du voyage
La fin qui commence
Avec ses fatigues inutiles
Son néant comme pilote
Son désarroi machinal
Et personne ne l'assiste

Ne se prête au jeu
Il est temps
D'autres signes apparaissent
S'expliquent à huis clos
S'avouent leurs anciens sens
Oubliés au hasard
Et chapardent aux étalages.

19 octobre

Visite à mon père, de retour du Mexique. Il paraît en pleine forme, comme rarement vu, même si nous l'entendions dire à notre départ que le temps passe vite. Il nous raconte son voyage, les sites mayas, le Yucatan, le tourisme qui triomphe partout, les bains de mer plus chauds que la température de l'air, l'anniversaire de Mélissa ainsi qu'une fête rituelle, l'accident de voiture de mon frère Oscar qui en est sorti miraculeusement indemne, ou encore le contraste entre les conditions de travail difficiles et une vie paradisiaque. Il nous montre des photos. Ma mère, qui reviendra en France à la fin du mois, y fait bonne figure. Le séjour, nous dit-il, lui a été très bénéfique. Il nous offre des souvenirs : une poupée pour Solène, le visage écrasé selon une vieille pratique maya, un perroquet en bois à placer sur le berceau de Tinus et un moulage d'une pyramide précolombienne. Nous le remercions mais nous ne savons trop comment lui répondre quand il nous apprend que ce sont ses premières vraies vacances depuis une quarantaine d'années. Il se souvient de vacances en Espagne en 1955 et j'entends mon père raconter que j'avais été insupportable. Bien sûr, je conteste cette qualification. Alors mon père rectifie et précise que j'étais peut-être tout simplement très exigeant. Ecrivant ces mots, je ne puis m'empêcher de ressentir au plus profond de moi le besoin d'une affection permanente, telle une nécessité première. Que l'on se soucie ou non du lendemain, qu'on se laisse ou non prendre en charge par les autres, que l'on oublie ou non ses propres erreurs, le temps passe si vite ! Les récits de voyage aussi, sans exception en témoignent.

20 octobre

Gros, demi-gros, détail, il en va de même pour mes sensations. Dans mon commerce avec autrui, je cède avec d'autant plus de discrétion mes sentiments que j'éprouve de la sympathie pour l'entourage. Cela ne me fait jamais craindre la cassure. Il m'est normal et facile de rompre toute relation avec un proche pendant plusieurs années sans m'en faire un étranger. Si ma mémoire a tendance à ne pas m'être fidèle, mes sentiments au contraire semblent toujours intacts et prêts à renouer le fil du dialogue. Sans doute je pense à tort que ce trait de personnalité me distingue de la plupart du monde. J'ai surtout beaucoup de peine à tenir à des vestiges de relations qui ne m'appartiennent plus.

21 octobre

LES MOTS DE LA VIE

Aimer d'un désir qui me confonde à l'autre
Tel ne fut pas mon salut
Mais tel fut à maintes reprises ma voie
Je peux m'en plaindre
Et douter d'être ce que je suis devenu à cet égard
Or je saurai dire le moment venu
Que le vrai amour s'il existe
Ne voit aucune durée à cette pantomime
A l'inverse
Aimer d'un amour qui libère ma raison
Et me transforme
En même temps que tout ce que je touche et invente
Telle est à présent ma double réalité
Telle m'apparaît de secrets en secrets
Ma passion de la vie.

22 octobre

Plus j'approche de près la réalité, plus elle s'éloigne. Nous nous dérobons notre force et notre résistance. Cette idée m'est apparue dans toute son évidence en visitant ce soir le poste de police de la gare de l'Est. On me montre le lieu, une pièce vitrée, où l'on détient les prévenus. La personne qui m'accompagne trouve les verres plutôt fragiles et cassables.
– Ils peuvent toujours essayer. C'est la réponse laconique de notre guide. Il ajoute que ni coups de tête ni coups de pied ne pourraient faire céder de tels verres.

23 octobre

BULLETIN DE SANTÉ

Belle fenêtre qu'on ouvre sur le jour d'une main vigoureuse
Qui laisse entrer les arômes d'un jardin
Un matin pareil à tous les autres
Mais avec sous les yeux
Comme tombée d'un arbre au ciel
Une belle poire
Signe d'une grande civilisation verte et mouchetée d'éclats noirs
Tu apprends à ménager de trop faciles déductions
Sur l'existence d'un au-delà
Où le temps varierait à l'infini ses couleurs jaunes.

24 octobre

HOLD-UP

Cette petite banque au carrefour
Remise à neuf avec des lettres dorées

Et un lion à la crinière bien dessinée
C'est une agence du Crédit Lyonnais
Une pancarte y a été posée
Pendant la période des travaux
Ligaturée avec des fils d'acier
Elle indique les possibilités de l'entreprise
En rénovation de façades et de maçonnerie
Son nom est de consonance italienne
Et son adresse une commune de banlieue
A l'intérieur une employée s'affaire
Si gracieuse dans sa chemise blanche
Que je la trouve belle comme un cygne
C'est là qu'on m'a donné rendez-vous
Je suis arrivé un peu en avance
Soudain me voici en plein rêve
Je reviens plus de vingt ans en arrière
Je tiens une arme en bandoulière
Et je vais rafler l'argent des riches
Puis le dépenser en faisant la fête
Avec d'infâmes saltimbanques
Qui chanteront à tue-tête
De faire sauter les banques
Et que si la vie est dangereuse
Elle n'a pas de prix.

25 octobre

SÉLECTION DE VINGT-DEUX MÉTIERS D'AVENIR

Constructeur d'ombres
Bourreau des cœurs
Veuve de guerre
Voisin de palier
Arbitre de touche
Ami de passage
Génie civil
Prophète (intérimaire)
Maître-chanteur
Ressortissant étranger
Caporal épinglé
Chasseur d'autographes
Esthète à claques
Vrai faussaire
Interprète à gages
Pompier gauche
Videur de boîte
Gréviste
Historien du tout
Electeur de romans
Héritier naturel

Cacophoniste
Aspirateur de poussière
Faux mendiant
Révolutionnaire de bœufs
Apprenti sorcier
Pigeon voyageur
Expert de famille
Agent double
Nettoyeur de mots
Resquilleur
Gratiniste de panier
Médecin des morts
Tueur de temps
Découvreur de talents
Rêveur d'amour
Poète anonyme.

26 octobre

SOUVENIR D'UN TEMPS D'ARRÊT

Je n'ai plus de nouvelles de Lionnel
Ni des larmes qu'il retenait
Quand il avait fait le galopin
Et qu'on l'avait corrigé
D'avoir cassé une branche au cerisier
Ou écrasé un fromage sous ses pieds
Mais Lionnel ne pleurait jamais
Ses larmes restaient au fond de ses yeux
Noyées dans un océan d'injustice

Je n'ai plus revu l'affreuse usine
Ni le nuage de fumée qu'elle crachait
Transformant notre univers en croisière
Sur un bateau en cales sèches
Et notre vie en miroir de papier
Avec pour sens sa façon d'être
Et pour raison la mémoire du temps
Qui s'y réfléchissait dans toutes directions
En quête d'un impossible réconfort
Sans couler d'un côté ou de l'autre

Comme les larmes des yeux de Lionnel.

27 octobre

Le futur n'existe pas. Le temps d'y penser, le présent est déjà fini.
Contre toute attente, seul reste le passé, avec toutes ses
imprécisions, sa précipitation, semblant dire à la vie : tu es la mort
inachevée.

Aussi peut-on déduire que rien ne change sans devoir disparaître un jour. En raisonnant à l'excès, on verrait même que rien ne change mais que tout est toujours nouveau. Ici intervient la vertu du passé et de la mémoire affective. Elle montre que la grandeur des utopies n'a d'égale que l'utopie même du présent triomphant. Enfin, dans le passé, il est bon d'enfourer les sauvageries des hommes.

28 octobre

TRAQUENARD

Un peu à la façon de mes héros préférés
Par un fâcheux concours de circonstances
Sous la plume d'une romancière accorte
Je vois bien ma vie s'arrêter là

Pour repartir vers de meilleures aventures
Contre la porte d'une voiture blindée
Un canon de pistolet braqué sur le cou
Les mains en l'air et les poignets ligotés

Fouillé par un policier méthodique
A l'haleine parfumée au tabac de pipe
Portant une cicatrice en bas du front
Je m'entends bien réciter une prière

Elle traite le monde de fumier
A en reprendre son capital de confiance
Avant de composer un hymne aux corbeaux
Les plus coriaces oiseaux de la création.

29 octobre

La petite dame en gabardine a beaucoup d'histoires à raconter. Mais elle n'a jamais pu voyager. Elle a connu les douceurs de la vie dans les jardins aux arbres taillés. Elle a changé souvent d'opinions. Elle a pardonné l'impardonnable à quelqu'un qu'elle aimait par-dessus tout. Quand elle a envie de me parler, toujours elle me met sur la voie pour ne rien ajouter d'autre à la confusion du bien et du mal. Alors il lui arrive de se souvenir qu'elle avait échoué de justesse au concours d'entrée à l'École Normale.

30 octobre

En toute confiance, je me suis beaucoup reposé sur les souvenirs des autres, peut-être parce que les souvenirs qu'ils avaient de moi me semblaient même plus précis et mieux ordonnés que les miens propres. C'était aussi ma fragile façon de ne pas m'appartenir et d'être étranger à moi-même. Mais je pensais aussi dissimuler à ma guise quelques précieux souvenirs que j'avais tour à tour idéalisés et réinventés au point de leur donner une vie et une autonomie où

j'allais chercher, le moment voulu, mes forces ou plutôt ma sagesse pour affronter le monde.

31 octobre

Je ne suis pas seul. Je ne l'ai jamais été. Je me confesse ce soir un peu plus simplement que d'habitude. Peut-être d'ailleurs le monde ne tend-il que vers cette épure. Tout s'y trouve tellement imbriqué et compliqué que seule une perspective de cet ordre semble aujourd'hui valoir la peine de poursuivre. Je n'ai pas non plus de dispute à formuler. Mes ricanements n'en sont devenus que de trop réels actes de vantardise. Il me reste encore quelque temps avant de cacheter ma lettre à l'esprit. Plus que jamais j'ignore si je bute sur ma façon de dire que je me sens toujours davantage revivre ou si je cherche vraiment d'éventuelles estimations.

1 novembre

Trouble : aucune raison. L'amour naîtrait de ce fil qui se déroule. Il arrive de passer entre les feux. Pas la moindre raison de se sentir attiré par la marque d'un délabrement. Sinon de courir le risque de jouer au sauveur. Mais là, on sait déjà quelle sera la fin. Trouble : le lendemain d'un violent désir.

2 novembre

DÉLIRE

A l'appel
du mouvement perpétuel
Je crois bien
céder au chantage
En prononçant
des vœux d'obéissance
Au radiateur
de la chambre bleue.

3 novembre

AUX MIRACULÉS

Si l'on me demande
De quoi je souffre le plus
Je réponds que je souffre
De tout ce dont je ne souffre pas
Mais que je ne puis le savoir
Et que je m'en console moins encore
En voyant bien que rien ne peut être effacé
Ni même corrigé
Sans apporter une nouvelle souffrance.

4 novembre

ÉLOGE DE LA SOLIDARITÉ

Un jour
Après quelques années d'existence
Et de reconstruction morceaux par morceaux
Du rêve de l'enfance
Le sentiment du bonheur arrive
Il vient se dit-on
De la possibilité d'éviter l'accident grave ou mortel
Et dès lors
Chacun s'y prend à sa façon
Avec ou sans trop de méfiance
Mais repousse le plus tard possible l'échéance
Bien sûr cette attente procure une grande jouissance
Elle revêt même de parures les haillons de l'amour
Jusqu'à faire croire que la vie peut être magnifique
Pleine d'élans du cœur
Malgré les abîmes et beaucoup de regrets
Surtout pour des êtres apparemment formidables
Qui ont quitté plus tôt que prévu la planète
Et qui sont devenus énigmatiques pour cette raison
Comme s'ils avaient tout donné de leur personne
Et mis beaucoup de fausses notes à notre épaisse symphonie.

5 novembre

LE PETIT CHEF

Tu verras
Quand tu commenceras à travailler
Que quelqu'un aura à se plaindre de toi
Tu verras
Qu'il aura pris tout le temps pour y réfléchir
Il trouvera les mots justes
Pour te faire comprendre
Que tu ne comprendras pas
Ce qui ne va pas
Tu verras
Que tu t'en moqueras plus que lui
Mais pas autant que tu ne le voudras
Ni qu'il ne te le demandera
Tu verras
Que tu en parleras à tes proches
Et qu'ils te diront
De ne pas t'en faire
Puisque c'est toujours ainsi
Quand on se met au travail.

6 novembre

RETOUR AU POSITIF

Un jour quelqu'un a dit
Un malheur n'arrive jamais seul
Et comme aucun malheur ne lui était arrivé
Cette personne ne parlait pas pour elle
Mais pour quelqu'un d'autre
Qu'elle n'avait peut-être pas encore connu

Ce même jour la même personne n'a pas dit
Comment était accompagné le malheur
S'il s'agissait d'un autre malheur
Comment on pouvait le craindre ou le penser
Car une catastrophe en entraîne souvent une autre
Les grandes choses étant toujours étroitement liées
Et de plus en plus fragiles à l'épreuve des coups

Ou plutôt cette personne n'a pas dit non plus
S'il s'agissait d'un bonheur
Puisque rien n'interdisait au malheur
D'arriver en très bonne compagnie
Avec un nouveau sens des valeurs
Celui de tout considérer à l'envers
Et sous son angle le meilleur.

7 novembre

MONOLOGUE

Je mentirais beaucoup si j'affirmais
Que je passe mon temps à penser
Que je ne suis pas ici à ma place
Et que je n'y serai jamais nulle part

Tranchant comme une interjection
Coupant le fil de mon discours intérieur
Cette pensée m'affecte soudain
Elle tord le cou de ma lucidité

Tout s'interrompt et m'incline à croire
Toujours à ma plus grande surprise
Qu'il en est et en a toujours été ainsi
Depuis l'au-delà de mon plus jeune âge

Il n'est pas la peine d'en chercher la cause
Et ma seule parade mais jusqu'à quand
Aura été d'en rire à en rêver
Que la liberté me mènera à bon port.

8 novembre

Il y a des êtres de mémoire comme il y en a de paroles.

J'ai vécu auprès de personnes qui voulaient bâtir un autre monde.
Leur monde était pour moi mon autre monde.

Vivre a toujours été à mes yeux le meilleur moyen de ne rien pouvoir résumer.

9 novembre

RÉVÉLATION

Révélation des bonheurs inventés
Des boules qui dégringolent
Au chevet des heures
Révélation honteuse
Fée aux doigts roses
Il reste qu'on a bien joué
Révélation rouge sang
A l'estuaire des tempes
Révélation aux veines
Pour exalter les corps
A en calmer les esprits
Et leur montrer l'allure
Au point de n'y rien regretter
Il reste qu'on attend
Révélation clandestine
De nos paroles tendues
Sur les cordes d'un arc-en-ciel
Promenant sa peine
Des bancs des écoles
Jusqu'aux étoiles indociles.

10 novembre

LE FRIMEUR

Je voulais t'écrire une lettre d'amour
Mais je ne savais par quel détour
Alors je n'ai pas contrarié ma nature
Et je me suis lancé à l'aventure
Ainsi j'ai débuté mon message tendre
Par un je t'aime qui ne pouvait plus attendre

Ces mots magiques flottaient comme une planche
Sur le haut de la page toute blanche
Comme si je venais d'inventer la formule

Dont j'aurais été le père et l'émule
D'ailleurs je n'en trouvais de suite aucune
Ce vide me guérissait de toute rancune

J'ai biffé la phrase et déchiré la feuille
Et n'ai rien trouvé de mieux à l'œil
Que mon passé car je m'en suis souvenu
De ma rencontre avec une belle inconnue
Toi sur cette route que j'ai croisée
Une île déserte couverte de baisers.

11 novembre

AU REVOIR

Tout ce qui a été évité existe
La connaissance des autres brillant par leur lourde solitude
Et par la sourde lumière du miroir qui réfléchit leur image existe
La mort arrivée au bon moment
Dérivant de même existe
Ne pas être là
Ne pas être soi
Tout existe
L'absence existe
La mémoire existe
La vie retenue au col
A la menace facile existe
Ce qui n'a pas lieu d'être existe
Le repos existe
La porte trop basse qu'on franchit en se courbant existe
Ce qui n'a pas le nom de l'espérance
Mais qui en prend les apparences
Et en tient les promesses existe
Le tour de magie quand il échoue existe
Avant l'évasion finale
L'existence existe
Existe pour agrandir les photos décollées des albums souvenirs.

12 novembre

Jardin des Tuileries, de retour de l'exposition Munch à Orsay. Sur la passerelle enjambant la Seine, deux personnes emmitouflées, bras dessus bras dessous, retiennent leur chapeau de la main. Le vent souffle en rafales. Les feuilles mortes balaient de long en large les allées. Elles dansent. Munch peignait de cette façon. Tous les arbres n'ont pas perdu leur feuillage. Certains portent une marque jaune sur le tronc. Ils sont malades et seront sauvegardés, indique une pancarte. Une cinquantaine sont déjà morts. Ils ont été marqués en rouge, comme le faisait Munch pour cracher son angoisse et alerter le monde. Ils seront abattus. Ce que je comprends le mieux, c'est que je n'arrive pas à exprimer que tout change. Au lieu de voir ce qui se

passé, je cherche inexplicablement des raisons. A cet instant, j'admets très bien qu'on puisse croire et vouloir tout aimer. D'autres le disent en constatant que tout est une question de durée.

13 novembre

La vie ou la mort comme tu voudras
Suit l'attente ou la précède.

Tu ne te connaîtras bien toi-même
Qu'avec plus de joie que de peine.

Rien de ce que tu auras désiré
Ne te survivra sans histoire.

La première route qui traverse ton chemin
Mène tout à côté de chez toi.

Le double de tes clés te pend au nez
Comme une serrure à la porte des mots.

14 novembre

PARTIR

Il y en a qui s'en vont loin
Ça se voit à leurs attitudes
Derrière les miroirs ambigus
Où ils cachent leurs billets de voyage
Ils s'en vont loin pour tout connaître
A moins qu'ils fuient le temps
Emboîtant le pas des joueurs heureux
Et cherchant une âme sœur
Au pays des nuages
Sous une pile des draps trempés
Qui figurent au palmarès du ciel.

15 novembre

LA BONNE CHOSE

Avec des bouts de rêve
Cerclés à la tige d'un papier d'argent
Nous ferons un bouquet d'étoiles
Nous y mettrons une mèche
Mais avant de l'enflammer
Nous raffolerons d'une apparition
Jeune passagère chaudement vêtue d'allégories
Un tantinet scandaleuse dans son langage
Dont le gai savoir sera accompagné
Sur la rive d'un fleuve bleu blanc vert
Par quelque fou rire très contagieux

Qui la fera disparaître
Il sera midi pile
Rien n'aura été jamais aussi embelli
Et quand éclatera la détonation
Quelqu'un que je ne nommerai pas
Aura tout juste le temps d'ouvrir le grand atlas des jours
Pour y extraire le mot pardon.

16 novembre

FOR EVER

Si je devais tout revivre
Peut-être me contenterais-je de le rêver
Mais je n'en suis pas encore là
Déjà je me dis que j'ai tout rêvé
Je n'ai jamais rien fait de mieux au monde
Et puisque les réalités ne nuisent pas à mes rêves
Je me passe presque d'elles
Je ne m'y attache pas
Elles me mènent à eux et les nourrissent
Elles leur donnent un spectacle nouveau
Même si les rêves s'inversent et se confondent
Peu importe s'ils deviennent superflus
Car je rêve en répétant la même scène
En tenant tous les rôles
Acteurs et spectateurs à la fois
Je rêve d'atteindre le sommet de mes rêves
Et d'en être le maître
Pour faire rêver tous les maîtres
Je vis en chair et en rêve
Toute ma vie je rêve
Que mon rêve de rêver toujours se réalise.

17 novembre

HISTOIRE D'UNE FAILLITE EN CINQ ARTICLES

- 1- Mettre beaucoup de soi-même dans l'entreprise de sa folie.
- 2- Appât du gain : être le moins original possible.
- 3- Le temps n'est plus à la mobilisation mais à la médicalisation générale.
- 4- Difficile ici d'accepter sa propre condition d'épine moisie.
- 5- Faire vent de son unicabilité.

18 novembre
COURS D'ESTHÉTIQUE

Le jour de ma venue au monde, la personne chargée du relevé des compteurs à gaz et électricité est passée trois fois. La première, elle s'est présentée à la porte en fouillant dans sa sacoche. N'y trouvant pas son registre, elle s'en est retournée à son bureau le rechercher. Entretemps, maman avait ressenti les signes de ma prochaine arrivée. Plus personne ne se trouvait à la maison quand le préposé au relevé des compteurs s'est présenté une deuxième fois. A la fin de la journée, l'employé a renouvelé sa visite. La troisième reprise a été la bonne grâce à une voisine à qui les clés de l'appartement avaient été confiées. Depuis qu'on m'a relaté cette histoire, je voue une vraie passion aux compteurs à gaz et électricité.

19 novembre

Je connais un homme qui a passé deux années de sa scolarité dans un internat d'un collège de province. A la sortie de ses heures de cours, il allait jouer au ballon. Le terrain de sports se trouvait en contrebas des salles de classe et des dortoirs, dans le même bâtiment, et du réfectoire, prolongeant celui-ci un peu plus loin.

La distribution du courrier avait lieu au commencement du déjeuner. Un surveillant remettait les lettres aux élèves à leurs tables habituelles.

Cet enfant n'écrivait pas à sa famille. Il n'aurait trop su quoi leur raconter. Pourtant, il appréciait de recevoir du courrier. Un camarade d'études lui avait donné l'idée de satisfaire son envie. Il suffisait de remplir et de retourner à l'adresse indiquée dessus des coupons publicitaires de journaux. Ainsi il se mit à recevoir des catalogues, des dépliants, des brochures, de la documentation de toute sorte et même des échantillons de produits. Les envois les plus fréquents portaient sur les voyages, sur l'apprentissage des langues vivantes et sur l'achat de livres ou de divers objets de correspondance. Il va sans dire que ce courrier ne rompait pas la monotonie des journées, mais, l'espace de quelques instants, il montrait comment on attrape une mouche avec du vinaigre en récompensant une grande incertitude intérieure.

20 novembre

Je ne sais pas si cela existe
Quelqu'un qu'on embarque
De gré ou de force
Qui hurle et gesticule
Qui se débat et se défend
Qui demande du secours
Je ne sais pas si cela existe
Quelqu'un qui se retrouve seul
Sans plus personne à qui parler
Sans autre espoir que de mourir.

21 novembre

Dans ma tête s'agite l'ombre de l'attente.

L'ombre de l'arrêt par abandon n'y figure pratiquement pas et le temps à rattraper guère davantage.

Je ne m'en plains pas, mais j'y vois là des anomalies, comme si ma manière de ressembler aux autres réside à la source du langage.

Personne, à ce rythme, ne me comprendra plus bientôt assez bien.

N'en déplaise à ma fourbe modestie ! Il n'y a que de mauvaises définitions de la fidélité.

22 novembre

C'EST DÉJÀ ÇA

C'est déjà ça

Une étrange procession

Derrière un corbillard

Déjà ça la mort

Inerte au fond du cercueil

La souffrance à sa suite

Qui s'atténue peu à peu

C'est déjà ça

Que tout disparaît

Et propose à l'avance

Comme gage de salut

Une bonne mémoire

Teintée de quelques notions de psychologie.

23 novembre

ÇA AVANCE À QUOI

J'ai pris beaucoup d'habitudes. Ceux qui me connaissent disent que je fais souvent l'idiot. Il reste toutes les habitudes dont personne n'entend jamais. En résumé, ce serait de ne jamais me contenter de ce qui est, de toujours préférer le voleur au gendarme. C'est le passage par le langage qui me complique l'existence. Mon caractère interprète et fatalise. Il mène l'image jusqu'à la mort. Que marquera-t-il après ? Qui s'en voudra de n'en avoir pas pris plus tôt conscience ? Sans arrêt je me demande qui de la vie ou de la mort rencontre les trois capitaines de la chanson. Un simple jeu de mot dit qu'on fait *ça beau*.

24 novembre

LE DÉTECTIVE

Donne-moi donne-moi

Oui donne-moi trois fois

La part du feu

Une porte à réparer

Des forces
Donne-moi beaucoup de forces
Toute le récolte des fraises du monde
Et un plateau de fruits de mer
Donne-moi le goût de la vie
L'eau de la fontaine
Des allusions ou des illusions
Je ne sais plus trop lesquelles
Mais qu'elles ne me parlent plus jamais de moi-même
Donne-moi du bon temps et de l'amour
Du soleil à m'en crever les yeux
Un hélicoptère pour prendre mon envol
Une ligne de métro
Une ligne de conduite
Donne-moi les souvenirs des morts
Les plans qui mènent jusqu'à eux
Et dévoilent leurs histoires fatidiques
Donne-moi raison de résister
Donne-moi l'impression de croire
L'impression de ne rien séparer
De pouvoir mieux connaître
Donne-moi l'âge du vin
Le temps d'un hasard
Une foule de remords
Un coup de coude
Un instrument de mesure
Donne-moi une vérité qu'on ignore
Elle a pourtant traversé les siècles
Elle a été sur toutes les lèvres
Toujours repoussée au lendemain
Donne-moi une fleur en terre
Le dernier passage des nuages
Du rêve à gogo
La dragée haute
Donne-moi aussi une bonne façon d'en finir
Et d'en recommander.

25 novembre

LETTRE À UN MORT QUI AIMAIT RIRE

Tout m'attriste
La nouvelle de ton départ m'attriste
La tristesse de tes parents m'attriste
Celle de tes amis et de tes relations aussi
Ils sont tristes
Parce que tu ne seras plus là
Pour les voir gais ou tristes
Et ma tristesse augmente avec leur tristesse
Ils étaient tous déjà tristes quand tu vivais

Quand tu partageais leur tristesse
Ils te rendaient si triste
Qu'ils ne t'entendaient plus beaucoup
Ils ne te voyaient que rarement
Quand tu le leur demandais
Et c'était pour écouter et apaiser leur tristesse
Ils sont tristement tristes
Parce qu'ils pensent qu'ils ne t'ont pas assez aimé
Parce qu'ils ne s'estiment pas assez tristes
Leur tristesse est donc une tristesse feinte
Je suis triste de cette probable vérité
Je ne sais plus ce qui m'attriste le plus
Ma tristesse m'attriste
Mais rien ne m'attriste plus
Que de trouver encore la tristesse de l'écrire.

26 novembre

La petite Solène qui me refuse une caresse ou un baiser ; je ne me sens pas blessé. Je comprends. Je suis prêt même à en trouver la logique. Mais si c'était Margaux ma compagne qui me repousserait de la même manière, ou en des termes moins directs, j'en souffrirais mille fois plus. Comment dois-je faire pour arbitrer mon orgueil, ma susceptibilité, ma maturité ? Seule la mémoire m'assagit. Elle me remet à ma place, à égale valeur avec tout ce que j'ai déjà réussi ou raté. Je ne souffre pas par conséquent des paroles de Solène puisque je m'en protège. C'est une enfant qui me parle, et rien d'autre, sinon qu'elle me renvoie ma propre image. Il reste à endurer que la mémoire ne délivre ce genre de messages qu'un par un.

27 novembre

LA GUERRE

J'ai pensé à ceux qui ne pensent qu'à eux
Qui disent moi et qui disent aussi je
Que ne font que cela de dire moi je
Et je les ai plaints de cultiver leur amour-propre
J'ai pensé qu'ils devaient être très malheureux
De vivre dans un monde où ils n'étaient pas seuls
Un monde qui ne serait jamais fait pour eux
Et j'ai compris pourquoi ils se défendaient
En trompant l'amour des mots avec l'injure
De toujours pouvoir se répéter leur rôle
Jusqu'à ce qu'on leur demande de se taire
Là j'ai pensé que je ne saurai pas le faire
Et que je devais être fier à ma manière
D'avoir déserté le champ de bataille du je.

28 novembre

LA DAME QUI RIT

J'ai rencontré une personne charmante
Qui m'a rappelé quelqu'un que j'aimais
Sans savoir ce qu'il était devenu
Et comme elle était désirable
Je l'ai désirée
Elle m'a parlé d'une autre personne qui la faisait rire
Par des histoires époustouflantes
Elle riait d'avoir beaucoup ri
Et plus je riais avec elle
Plus le passé remontait en moi
Me renvoyant l'image que je n'avais pas oubliée
De cette autre personne qui revenait
Elle disait que seul le rire nous sauverait
Seul il nous ferait accepter notre sort
Et je ne comprenais pas pourquoi
Je n'avais pas plus tôt désiré
Cette personne qui ne m'était pas inconnue
Peut-être était-ce son rire qui la transformait
Elle riait en se tenant la poitrine
Que je sentais bien serrée sous son gilet rose
Et c'était inouï de croire
Que je ne ferais jamais que de la désirer
Ou même que je raconterais cela
Alors que j'avais mieux à faire
Et que je ne pouvais pas savoir
Si elle aurait été ravie de m'aimer
D'un bel éclat de rire
Qui aurait effacé toute la buée du passé.

29 novembre

Pourquoi suis-je en révolte permanente, pourquoi ne pas me satisfaire, comme la plupart des gens, de ma condition, et pourquoi me mêler de ce qui ne me regarde peut-être pas ?
Pourquoi ne pas prendre le parti de l'abnégation, de la résignation, de l'histoire ?
L'évidence, c'est le grand qui pille le petit. Quand le sac de billes est crevé, il reste encore à se révolter.
A l'image du petit, pourtant ma révolte me rend malheureux, ne me laisse pas tranquille. Mes indignations tombent en grêle sur des surfaces très solides et ingrates.
Ce que dit le moraliste, sous forme de fable, du grand qui profite du petit, voilà l'objet de ma quête des mots. Car l'évidence, ce sont ces académies, ou bien ces vieilles barbes reprises en main, décorées, corrompues. Le prestige de l'uniforme me révolte.

Qu'importe l'origine de ma révolte ! Je me promène avec elle dans la vie comme le photographe qui guette les passants dans la rue et mime le geste de les garder pour l'éternité.

Pauvre photographe, combien de refus as-tu essuyé aujourd'hui même ? Alors, parfois je pense que ma révolte vient de ce que je suis tombé tellement profond que je n'aurai jamais qu'envie de retrouver l'air et de le respirer.

30 novembre

Certaines gens ont des vies tellement petites qu'on ne les voit même plus. Il faut s'en approcher pour en distinguer la réalité. Leur beauté, elle aussi minuscule, est faite de riens. Le pluriel de ces riens montre les limites de ces vies éternellement convalescentes. Elles sont atteintes d'une maladie qui n'épargnera personne. C'est la règle du jeu. Mais comment dire, sans crainte de blesser quiconque, sans fatuité aucune, que cette beauté n'existe que pour les personnes qui ont la même vie. Elles sont reconnaissables à leur manière de ne pas le savoir elles-mêmes.

1^{er} décembre

Et je vivais dans un monde hostile
Avec le dessein imprécis de me préparer à l'avenir
L'existence m'avait habitué
Je dirai un jour comment
A chercher du plaisir
Et j'en trouvais de malicieux
Dans les histoires d'autrui
Même si leurs fins me faisaient peur
A dire vrai j'en ai rencontré peu
Qui se terminaient heureusement
Et je voulais entrer dans ces vies à la dérobée
Il y avait des regards
Il y avait des paroles
Qui ensemble parvenaient à tout embellir
Jusqu'à me faire oublier d'être en vie.

2 décembre

La liberté, c'est l'autre. Je suis arrivé à cette singulière conclusion après une prise de bec avec moi-même rue de l'Aqueduc. Cette sentence me faisait disparaître de mon univers. Je ne me voyais plus vivre. Ma personne rôdait au bord d'un gouffre. D'un côté apparaissait la négation de moi-même, de l'autre tout le reste me tendait la main. Dans mon monologue, je rendais l'argent responsable de beaucoup de maux et, surtout, de nuire à la liberté. Il me plaisait de comparer l'argent à un poison. Mais bientôt je ricanais de moi. N'en finirai-je pas de chercher un bouc-émissaire ? Je suis sûr que l'argent empoisonne. Cette pensée ne me quittait pas. Hier j'avais pu dire à ma mère et à Margaux que les humains ont toujours excellé et donné le meilleur d'eux-mêmes pour en gagner. Alors cette idée partit. J'ai frotté mes ongles sur les murs des immeubles. La

liberté est partout. Elle nous regarde. Elle a les mêmes yeux que la mort, mais elle ne fait pas attendre, comme la nature.

3 décembre

UN TRAVAIL DE COPISTE

A tous ceux qui parlent de leurs maladies
Qui mettent leur santé en péril
Et connaissent toutes les douleurs
Du corps et de la tête
A tous ceux qui divulguent des secrets médicaux
Qui aiment les noms de leurs maladies
Comme un refuge avant l'escalade finale
Qui savent choisir leurs médecins
Pour leur rester fidèles jusqu'au bout
En attendant dans les salons de leurs cabinets
Ou en les invitant à domicile
Quand ça va vraiment mal
A tous ceux qui gardent une place libre
A un nouveau virus terrifiant
A une épidémie de passage
Dont ils réchapperont par miracle
Et qu'ils soigneront encore après leur guérison
Je voudrais dire pendant qu'il est temps
Qu'ils me laissent une fois au moins
L'occasion de garder la chambre
Avec une ordonnance illisible
Et des notices de médicaments
A écrire sur les murs.

4 décembre

Les gens heureux n'attirent pas grand monde. A leur approche, on ressent trop que la détresse ne se partage pas.

Je n'ai pas trouvé de définition au cynisme.

Cela ne m'a jamais fait beaucoup de plaisir de recevoir la lettre d'un éditeur qui refusait un manuscrit.

On cache plus volontiers une peine qu'une joie.

Il m'a toujours semblé que même la vérité ne viendrait que si on l'avait fait céder ou lui aurait forcé la main.

5 décembre

Ils étaient nombreux
Qui ne se voyaient pas
Et seulement devant une glace
Moi c'était alors
Tout le contraire.

6 décembre

CHAMP DE FOUILLES

Version 1 (blanche)

Ma tête est un champ de fouilles
Où il se peut
Qu'après certaines batailles
Effleurent au sol
Des éclats de verre.

Version 2 (rouge)

Ma tête est un champ de fouilles
Où il se peut
Qu'après certaines fêtes
Effleurent aux lèvres
Des éclats de rire.

Version 3 (bleue)

Ma tête est un champ de fouilles
Où il se peut
Qu'après certaines paroles
Effleurent aux yeux
Des éclats de rêve.

7 décembre

Absente de la mémoire,
La haie du champ d'honneur
Tremble et bat au vent.

A qui bâcle ses devoirs
Elle donne mieux envie
De rater toute sa vie,
En récoltant la poussière
Formellement reconnue.

8 décembre

NULLE PART

Quand on a peur de la mort
Comme parfois croit-on de rien
Et qu'on se raccorde au ciel
Pour disparaître très loin

Sous le corps des souvenirs
Il y a une musique
Elle recouvre le silence
De fabuleuses étreintes

Quand on renaît à la vie
Comme parfois croit-on du vide
Des portes s'ouvrent éclairant
Les chemins de nulle part.

9 décembre

Les auteurs du passé nous apprennent que les mots de la vie ont gardé leur sens. Ils nous donnent envie d'écrire comme eux, sans nous soucier de tous les mots qui ont changé. Pourtant personne n'arrive à écrire comme les auteurs du passé. Personne n'imité jamais personne. Les gens qui écrivent écrivent pour les gens qui savent qu'ils écrivent. Et les auteurs du passé écrivent dans ma tête le livre qui a sauvé mon âme.

10 décembre

Margaux ayant passé une journée à Malicorne près du Mans, je me suis substitué à elle pour préparer les enfants le matin et les reprendre chez madame Journot, leur nourrice, le soir. Et, plusieurs fois, j'ai silencieusement salué et remercié Margaux de s'en occuper aussi bien. Il m'arriva de penser que j'aimerais quand même, si j'en avais la possibilité, consacrer beaucoup plus de mon temps, comme une mère, à toutes les tâches de l'éducation. Et je revois maman qui avait dû élever huit enfants en compagnie d'un homme, mon père, souvent absent du domicile familial.

11 décembre

Bien persuadé de chercher le meilleur de moi-même, et de ne pas le trouver. Plus persuadé encore que le meilleur de moi-même ne sera jamais le meilleur de personne d'autre. Moins persuadé de ne pas en souffrir. Cela dépend de l'intensité, puis de l'état moral. La robustesse, c'est connu, amortit mieux les rudes chocs. Plus persuadé du tout que le meilleur de moi-même serait ma réceptivité à l'instantané et dont je produis aussitôt le temps qui passe. Bien persuadé, certes, d'y laisser ma mémoire.

12 décembre

Chère visiteuse,

Pour t'écrire, je me mets dans la peau de l'orateur qui interpelle tout son monde et dont soudain, la voix marque un silence avant de s'élever plus haut encore. Il s'adresse à tous ceux qui se souviennent d'avoir beaucoup hésité avant d'entreprendre quelque chose pour la première fois. Il leur demande de réfléchir à cet instant. C'est aussi ma requête. Pussions-nous revivre sans cesse dans l'appréhension de l'inconnu. Il me semble bien qu'on ne peut jamais partir très loin sans cette peur qui colle au ventre. A toi, en paix.

13 décembre

LE PAYS DE L'HISTOIRE

Notre voyage fut long et pénible, même si la lenteur avait fini par nous faire oublier les intempéries et les duretés de la traversée en mer. On avait eu beau nous aviser que rien n'indiquerait la fin du voyage, notre stupéfaction fut immense quand on nous apprit notre arrivée au pays de l'Histoire. Le plus fanfaron de notre troupe ne manqua pas de risquer l'idée que nous étions revenus à notre point de départ. Un autre ajouta que rien ne ressemblait autant à un coin d'océan qu'un coin d'océan. Mais le guide qui nous prit en main déjoua toutes nos tentatives de reconnaissance. C'était un homme jeune, énergique, qui nous confia d'emblée une simple définition de la culture comme moyen de locomotion. Cette parole nous mit en confiance. Le pays de l'Histoire regorgeait d'écritures et d'archives. Seuls y détenaient le sens des choses ceux qui établissaient une distinction entre les unes et les autres. A dire vrai, aucun de nous ne pouvait comprendre que les archives resteraient à jamais silencieuses. Notre séjour dut être écourté parce que l'un de nous eut la mauvaise idée de dérober un paquet d'archives. L'ayant su, notre guide nous tint des propos sévères. Il avait revêtu pour cela un uniforme très strict et semblait ne pas accepter ce qui s'était passé, sans partager non plus vraiment les reproches qu'il nous portait. Nous en conclûmes que cette conduite lui avait été imposée. Au retour avait été tissée sur la grand-voile de notre bateau cette phrase que nous eûmes tout le temps de repasser dans notre tête : L'HISTOIRE NE SE RÉPÈTE JAMAIS.

14 décembre

CONFIDENCES D'UN BUVEUR DE VIE

Quand j'en aurai assez de tout, je développerai la théorie que j'ai toujours dissimulée au monde. Ce sera ma façon de ne plus me moquer. Qu'on sache seulement que cette théorie s'appelle *Parle-moi* et qu'elle monte un mécanisme de dialogue par les sens. Mais pour l'heure, puisqu'il me reste encore à vivre, je divulgue quelques bribes de ma théorie du bouchon. Chacun sait comme le goût du bouchon peut déplaire à l'ouverture de certaines bouteilles. Ce goût rappelle que tout est aléatoire. Sans marge, c'est-à-dire sans bouchon, rien ne serait conservé ni consommé. Aussi ai-je toujours avec moi, en poche, un bouchon. Sans cesse il m'apprend à ne jamais me séparer de ce contre quoi je me blottis ou, au contraire, j'essaie de lutter. Je crains même que seul subsistera le goût du bouchon. Je pense à lui quand je m'envie de croire qu'il ne faut jamais perdre espoir. Quand tout aura disparu, le bouchon encore sautera.

15 septembre

LA VÉRITÉ CONTUMACE

La mort limite les effets de la justice. Car pourquoi ne juge-t-on pas les morts dont on découvre les crimes ? Y aurait-il une impunité de la mort ? Quoiqu'on ne corrige plus jamais un mort, on peut penser qu'en le jugeant on favorise les vivants. Qui sait même si l'on ne réparerait pas ainsi certains méfaits ? S'ils existaient, de tels tribunaux supprimeraient à coup sûr des mentalités la peine de mort. Tous les juges et les jurés rendraient la justice comme le seul passage reliant la mort à la vie.

16 décembre

Cette personne que tu n'as pas vue
Depuis des années et des années
Soudain apparaît à tes yeux
Tu t'aperçois que rien n'a changé
Et que tout ce que tu as oublié
S'est transformé en souvenirs
Qui n'ont plus rien en commun
Avec ton existence passée
Et tu ne crois pas un instant
Que tout va recommencer
Que tout sera comme avant
Comme au temps très lointain
Où elle t'était déjà inconnue.

17 décembre

Maurice mais oublie donc ton passé
Reviens vite à la réalité
Et tu verras qu'elle n'a rien oublié
Tu verras que tout a changé
Il n'y a pas d'autre changement
Va Maurice du passé au présent
Va encore du présent au passé
Et tu ne voudras plus rien changer
Tu voudras que rien ne change
Que ce changement que tu ne connais pas
Et dont tu ne prendras conscience
Que dans la mémoire du passé
Mais Maurice oublie donc ton passé.

18 décembre

Elle porte un long manteau bleu marine au col relevé. A peine ai-je pris le temps de la regarder qu'elle a déjà croisé ma route et n'y réapparaîtra plus jamais. Brunes, quelques mèches de ses cheveux coiffés court avec une raie, lui tombent sur le front. Je ne sais pas pourquoi je me dis en la voyant qu'une personne, à cet instant, pense très fort à elle. Elle est aimée d'un homme qui risquerait tout pour

elle. Sans doute pourrait-il beaucoup souffrir à cause d'elle, il se roulerait par terre et se traînerait à plat ventre. Dans chaque relation, il y a des limites à dépasser. La cruauté, la saleté, l'opprobre, la honte, rien de ce qui rend un homme indigne de vivre ne résiste à la passion. Même la meilleure littérature s'y plie et s'y casse les dents. Et le premier à me parler m'aurait entendu dire que je n'étais pas destiné à ce roman-là.

19 décembre

Le petit cheval en bois à bascule que j'apercevais derrière la vitrine du brocanteur a disparu. Je l'avais toujours connu à cette place. Je m'étais dit que le propriétaire de la boutique y était tellement attaché qu'il ne s'en séparerait jamais. Le petit cheval en bois a quitté son écurie. Quelqu'un l'a peut-être acheté. Le brocanteur l'a peut-être donné. Et c'est mon passé qui s'est échappé. Lui, le cheval qui représentait déjà le passé a pris sa place dans mon passé. Mais qu'est le passé sinon une parole contre une disparition ? Cet échange rappelle l'heure de l'oubli.

20 décembre

A table, François nous donne des nouvelles de Laetitia. Il nous prévient que nous allons rire, tout en ajoutant qu'il ne le faudrait pas. Il nous raconte que lors d'une réunion, Laetitia s'est mise à applaudir et embrasser tout le monde. Depuis, poursuit-il, elle séjourne dans une maison de repos. Ce récit bien sûr déclenche notre hilarité. Nous nous en excusons en nous montrant incrédules. François nous atteste la véracité de l'histoire. Chacun parle alors de Laetitia. Jean-Didier nous dit qu'il n'a jamais bien compris tout ce qu'elle lui expliquait. François pense qu'elle aurait disjoncté, suivant son mot, depuis déjà longtemps. Sa crise euphorique serait donc la manifestation d'une plus profonde et ancienne folie. Sans doute pour me protéger, je me prétends absolument à l'abri d'une semblable mésaventure. François, très en verve, s'amuse que je puisse être un fou en liberté. Je lui définis ma raison comme l'art de tout tourner en dérision, sauf Laetitia en cette fin d'automne.

21 décembre

TOUT TON ESPOIR

à Danièle

Il n'y avait plus beaucoup de vie
Il ne restait plus guère d'espoir
Mais cette lueur suffisait
A entretenir la flamme

Avec ce faible éclairage
Nous avançons à tâtons
Et pour ainsi dire
En désespoir de cause

Par cette alchimie
S'insinue la mort
Son nouvel ouvrage
Nous ravit ton image
Il n'y a plus ta vie
Tout ton espoir nous surveille.

22 décembre

L'amour fourré aux jours en fête souffre
Le flanc de la femme penche au grand val
Et des larmes de verre tombent des yeux de neige
Ce n'est pas à quelqu'un d'autre de le dire
Comme elle était belle l'auberge des rêves.

23 décembre

LE MANÈGE DE RIMBAUD

Dans un pays en bordure du ciel
Séparé de l'océan par une digue
Faisant écran sur les nuages
Et reflétant des volumes de rêves
Remplis de cylindres de vrai sens
Tourne un mystérieux manège

Ce vaisseau dans sa course égrène
Des contes de fée jamais racontés
A l'enfant des lointains rivages
Et remporte au gré des vagues
L'ennui sous sa couronne de biais
Jusque devant sa porte entrebâillée

Mais de doux flocons d'images
Recouvrent la fin des histoires
Et rendent illusoire l'attente
D'ouragans de la dernière chance
Qui crèvera la coque du manège
Pour le faire sombrer sur terre.

24 décembre

Mieux j'écris, mieux je me sens près de regretter le temps où j'écrivais mal ; non parce que je prétends aujourd'hui bien écrire, cela je ne saurai jamais le faire, n'étant pas né sous un signe qui rend absurdes les répétitions de cet ordre, mais parce que je sais, pour avoir fait des comparaisons et par peur de correcteurs abrutis, que je n'écris plus mal. Je sais aussi, et je m'en rassure, que je ne suis pas le seul à être ainsi, sans doute pour dissimuler que j'écrirais toujours très mal, comme au commencement. C'est donc malgré moi, et davantage par soumission que révolte, que j'ai appris à déguiser, à

maquiller les mots et les phrases, à les affubler de toutes sortes de breloques et d'artifices pour qu'à la fin ce martèlement de l'écriture n'écrase plus l'insurrection, en moi ni partout ailleurs.

25 décembre

Trop rares moments de la vie, quand la force des sentiments s'exerce sur elle-même et qu'on en appelle à l'hébétude humaine, faute de place dans son pauvre langage.

Instants précieux qui disent le trouble érigé en banalité suprême.

Mots oubliés sur la page, manquant pour toujours, cratères béants, tisserands d'étoiles d'araignées.

Le bon accueil qu'on réserve à ces coquilles, timides apparitions sur la scène supposée vide des lavabos aux vomissures bistre.

Trop rares plaisirs partis en voyage pour longtemps, quand vous reviendrez chargés d'appareils maniaques de désordres.

26 décembre

« Les gens, quand on les connaît, ce n'est plus pareil. Ils parlent tout le temps ou ils se taisent. On voudrait qu'ils nous ressemblent. Mais on ne les aime jamais comme il faudrait, jamais assez. Soi-même, on ne s'aime pas vraiment. On n'aime vraiment que la personne qu'on a été. Et comme cette personne n'a pas encore disparu, l'on a d'autant plus de peine à se figurer le passé que le présent en semble une imparfaite reconstitution. Alors chacun de son côté, on cherche à tout obtenir du présent.

Si j'écris un livre un jour, il pourrait commencer ainsi. »

Ce serait aussi par conséquent la bonne manière de refermer ce journal.

Grâce à lui, ma vie emprunte désormais de bons rails. Personne ne m'ôtera plus de la tête que ce dernier détail est désopilant et qu'il diminue l'effet d'un rouge éblouissant.

Une bizarre coïncidence, qui ne tient même plus lieu d'ultimatum, empoche aujourd'hui le rêve du siècle. Non, l'histoire ne retiendra pas le nom de l'homme qui vient d'affaïsser au Kremlin le drapeau à la fossile et au marteau. Enfin, après tout cet assoiffement de liberté, je me prends à croire que je n'ai pas que la révolution dans le sang.